DO PROVINCIA
NAZIONALE
B. Prov.
IX
499
BIBLIOTECA
VITT EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XXII
Palchetto
Num.° d' ordine 48 14-8 31-32

B. Prov.
IX
499-501

Digitized by Google

Digitized by Google

642613

# HISTOIRE

DU

# DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

DE

# L'EUROPE

PAR

J. W. DRAPER

DOCTEUR EN MÉDECINE, DOCTEUR EN DROIT, PROFESSEUR DE PHYSIOLOGIE ET DE CHIMIE
A L'UNIVERSITÉ DE NEW-YORK,... ETC...

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR L. AUBERT

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
*Au coin de la rue Vivienne*
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1868
Tous droits de reproduction réservés.

Digitized by Google

# PRÉFACE

A l'assemblée de l'Association britannique pour l'avancement de la science, tenue à Oxford en 1860, je lus un résumé de la doctrine physiologique que contient cet ouvrage au sujet du progrès intellectuel de l'Europe, me réservant de l'établir historiquement dans une publication ultérieure.

C'est cette publication que je présente aujourd'hui. Elle doit être regardée comme le complément de mon ouvrage sur la *Physiologie humaine*, où j'ai traité l'homme comme individu. Dans celui-ci je le considère dans ses relations sociales.

Le lecteur ne manquera point de reconnaître, je l'espère, que cette histoire du progrès des idées et des opinions est faite à un point de vue qui jusqu'ici a été à peu près entièrement négligé. Il y a deux méthodes pour trai-



Digitized by Google

ter les questions philosophiques : la méthode littéraire et la méthode scientifique. Lorsque l'on traite un sujet par la première de ces méthodes, beaucoup de choses restent effacées, qui prennent une importance considérable lorsque l'on considère leurs rapports scientifiques. C'est la seconde méthode que j'ai adoptée.

Le progrès social est aussi absolument gouverné par les lois naturelles que le développement du corps. La vie de l'individu est une miniature de la vie de la nation. La démonstration de ces propositions forme l'objet spécial de cet ouvrage.

Personne jusqu'ici, je crois, n'a entrepris la tâche de mettre en accord avec les principes de la physiologie les documents que nous offre l'histoire intellectuelle de l'Europe, et de les disposer de manière à présenter le tableau du développement régulier de la civilisation ; personne non plus, je crois, n'a songé à réunir les faits que nous fournissent les autres branches de la science, avec l'intention de nous mettre en état de comprendre clairement les conditions dans lesquelles s'effectue ce développement. C'est cette lacune philosophique que j'ai essayé de combler dans les pages suivantes.

Envisagé au point de vue physiologique, l'histoire prend pour nous un aspect tout nouveau. Nous apprécions alors plus justement et plus complétement les pensées et les mobiles humains aux âges successifs du monde.

Digitized by Google

Dans la préface de la seconde édition de ma *Physiologie*, publiée en 1858, j'annonçais que l'ouvrage que je présente aujourd'hui, était achevé. Les changements qui y ont été faits depuis ont eu surtout pour objet d'en réduire les proportions. La discussion de certaines questions scientifiques, telles que celle de l'origine des espèces qui récemment a si vivement excité l'attention publique, n'a toutefois point été retouchée, et les principes que je présente à ce sujet sont les mêmes que dans l'ancien ouvrage de 1856.

New-York 1861.

---

Digitized by Google

Digitized by Google

# CHAPITRE PREMIER

## DES LOIS DE LA NATURE

Je me propose dans cet ouvrage d'examiner comment s'est développée la civilisation en Europe, et de chercher à déterminer ce qu'il y a eu de fortuit dans ce développement et jusqu'à quel point il a été régi par une loi primordiale.

Les nations marchent-elles avec le temps, comme les vagues fantômes d'un songe, sans ordre et sans raison, ou est-il une voie prédéterminée que toutes doivent suivre, toujours se mouvant, toujours progressant et subissant une inévitable succession de changements?

La réponse à ces questions se trouve dans l'examen philosophique de l'histoire intellectuelle et de l'histoire politique des nations. Mais combien il est difficile de réunir la masse des matériaux nécessaires, de traiter une pareille accumulation de faits et de les présenter de manière à offrir le point de vue le plus favorable! combien difficile aussi de discerner les vrais représentants de l'hu-

Digitized by Google

manité, de les produire dans leur vrai milieu et de faire avec succès ce grand et complexe drame de la vie européenne ! Par un de ses côtés, ce sujet se présente comme un problème scientifique, et c'est comme tel seulement que j'ai à le traiter ; d'un autre côté, ne s'élève-t-il point jusqu'à la plus grandiose des épopées : la vie humaine, son histoire, son objet et son but?

L'homme est l'archétype de la société ; le développement individuel est le modèle du progrès social.

Les philosophes prétendent, les uns que la volonté libre de l'homme décide le cours des affaires humaines, les autres que la Providence divine dirige tous nos pas, d'autres encore que tous les événements sont invariablement fixés par la destinée. Quelle part de vérité devons-nous accorder à chacune de ces doctrines ?

La vie de l'individu est d'une nature complexe, soumis qu'il est, d'une part aux impulsions de son propre libre arbitre et de celui d'autrui, et d'autre part à l'inflexible domination des lois naturelles. Le rapport qu'il conçoit entre les énergies de ces deux influences se modifie insensiblement à mesure qu'il parcourt les différentes phases de son existence. Jeune et plein de confiance, il croit pouvoir beaucoup par lui-même, mais très peu une fois le vieil âge arrivé avec ses déceptions. Avec le temps et à mesure que s'évanouissent les illusions des premières années, il apprend à modérer l'ardeur trop vive de ses aspirations et à les contenir dans un cercle plus étroit, et détrompé à la fin par les réalités de l'existence, il ne garde pour le soir de sa vie que la triste conviction de la vanité des espérances humaines. La part qu'il s'est assurée n'est

point celle qu'il avait rêvée. Il est obligé de reconnaître qu'une puissance supérieure s'est servi de lui dans un but inconnu, et qu'entré dans le monde sans en avoir eu conscience, il devra de même le quitter contre sa propre volonté.

L'histoire physique et intellectuelle de l'homme, tous ceux qui ont étudié la question le proclament, jette de singulières clartés sur son histoire sociale : c'est qu'en effet l'équilibre et le mouvement de l'humanité sont des phénomènes purement physiologiques. Ce n'est point sans hésitation que l'on ose avouer une opinion aussi blessante pour notre orgueil, nos préjugés et nos intérêts. Aussi, un auteur qui lui a consacré plusieurs années de travail a-t-il besoin du plus ferme appui de la part de ceux qui aiment la vérité; il a droit aussi à l'indulgence et même à la générosité de la critique, qui, sur un sujet d'une telle étendue et d'une telle profondeur, ne peut attendre qu'un ouvrage nécessairement très imparfait.

A l'état sauvage, qui est l'enfance intellectuelle de la société, l'homme applique à la nature la conception qu'il a de lui-même : comme il voit que tout ce qu'il fait, il le fait pour son propre plaisir, il regarde tous les événements dont il est témoin comme dépendant de la volonté arbitraire d'une puissance supérieure et invisible. Il donne au monde une constitution semblable à la sienne propre. De là une tendance inévitable à la superstition ; tout ce qui est étrange, puissant, ou vaste frappe son imagination de terreur. Dans de tels objets il ne peut voir autre chose que les manifestations extérieures d'une esprit caché, et par conséquent il les estime dignes de sa vénération.

Digitized by Google

Après que la raison, aidée de l'expérience, lui a ôté ses illusions à l'égard des objets qui l'entourent, il garde encore ses anciennes idées à l'égard des objets très éloignés de lui. Dans les invariables mouvements des astres, et dans l'immense distance qui les sépare de lui, il trouve encore des arguments en faveur du surnaturel; dans chacun de ces corps étincelants il place un génie qui l'habite et le gouverne, et il ne tarde pas à attribuer aux planètes une influence sur son propre sort.

La raison qui l'a délivré du fétichisme le fait plus tard aussi renoncer au culte des astres, mais ce n'est point sans regrets qu'il abandonne ces formes mythologiques qu'il a créées, et longtemps après qu'il a cessé de voir dans les corps planétaires autre chose que des points brillants sans action possible sur lui-même, il vénère encore les génies enfantés par son imagination qui autrefois les animaient; il en fait même des dieux immortels.

Philosophiquement parlant, de la doctrine primitive de volition arbitraire, l'homme s'élève graduellement à la doctrine des lois naturelles. Il commence par attribuer à des causes physiques la chute d'une pierre, le mouvement de l'eau dans la rivière, le déplacement de l'ombre, et à la fin il rapporte à une cause toute semblable les révolutions des astres elles-mêmes. Le cercle des phénomènes régis par des lois va pour lui toujours s'élargissant; ces esprits, ces génies, ces dieux qu'il avait successivement redoutés et adorés, et dont les passions et les caprices gouvernaient le monde, finissent enfin par disparaître, pour faire place à un Être tout-puissant qui gouverne l'univers suivant la raison et par conséquent par des lois.

Cette doctrine des lois naturelles, qui a fini par s'étendre à tous les phénomènes, reçut il y a à peine deux cents ans une force immense de cette magnifique découverte de Newton, que les lois de Képler sont une conséquence mathématique d'une simple propriété de la matière, et que les mouvements si complexes du système solaire ne peuvent être autres qu'ils sont. Parmi ceux qui lurent la démonstration de ce fait dans le bel ouvrage *des Principes*, bien peu devinèrent les importantes conséquences d'une telle découverte. Aujourd'hui les recherches et les investigations relatives aux mouvements des astres, que l'on remonte dans le passé ou qu'il s'agisse de prédire les phénomènes futurs, reposent toutes sur ce principe qu'aucune volonté arbitraire n'intervient, et que les mouvements de ce gigantesque mécanisme ne sont que la conséquence d'une loi mathématique.

Il en est de même sur la terre : mieux nous comprenons les causes des événements présents, plus facilement nous reconnaissons qu'ils sont les conséquences de certaines conditions physiques, et par conséquent les résultats de lois fixes. Parmi les innombrables exemples qui pourraient être cités, prenons celui des vents ; leur inconstance est proverbiale, personne ne peut dire d'où ils viennent et où ils vont, et si quelque chose au monde peut nous faire croire à cette volition arbitraire dont nous parlions, ce sont eux assurément. Nous nous trompons cependant quand nous nous imaginons que les phénomènes atmosphériques sont purement fortuits. Nous connaissons très bien les causes des vents alizés, mais où fixer la ligne de démarcation entre ces vents éternels qui, semblables au

Digitized by Google

souffle de la destinée, parcourent lentement et solennellement l'océan Pacifique, et les rafales soudaines des régions du nord et du midi, qui semblent naître sans cause et qui disparaissent sans laisser de traces? A quelle latitude finit le domaine du matériel et commence celui du surnaturel?

Tous les phénomènes, en un mot, que nous pouvons constater soit aux cieux soit sur la terre, proclament que l'univers est régi par des lois.

Mais, si nous admettons que tel est le cas de l'atome qui flotte dans un rayon de soleil aussi bien que de ces innombrables étoiles qui tournent les unes autour des autres, pousserons-nous le principe jusqu'à ses conséquences extrêmes? et s'il est vrai pour les êtres inanimés, pour le monde inorganique, pensons-nous pouvoir l'étendre aussi aux êtres vivants, au monde organique? Quelles données la physiologie nous offre-t-elle sur ce point?

La physiologie a eu les mêmes phases de développement que la physique : les êtres vivants ont d'abord été considérés comme ne pouvant recevoir aucune influence de l'extérieur, et l'on a affirmé que l'homme en particulier était absolument indépendant des forces qui gouvernent le monde au milieu duquel il vit; outre l'âme, ce principe immatériel qui en fait un être moral et responsable et le distingue des autres êtres animés, on lui a reconnu, ainsi qu'à ces derniers, un second principe immatériel, la force vitale qui d'elle-même assure le fonctionnement régulier de la vie organique.

Quand plus tard on eut découvert que le cœur de l'homme est construit conformément aux principes établis

Digitized by Google

de l'hydraulique, et que les valves dont sont munis ses grands conduits jouent exactement le rôle d'organes mécaniques; quand on eut constaté dans l'œil l'application des principes les plus délicats de l'optique, la cornée, les humeurs de l'œil et la lentille qui converge les rayons pour former une image, tandis que l'iris mesure la lumière nécessaire et rejette l'autre partie comme le fait le diaphragme d'un télescope ou celui d'un microscope; quand on eut découvert dans l'oreille une disposition répondant parfaitement aux trois propriétés caractéristiques du son, le tympan, la conque et les canaux semi-circulaires qui en accusent respectivement l'intensité, la hauteur et le timbre; quand on eut découvert que l'air absorbé par l'homme est refoulé par une simple opération mécanique dans les cellules des poumons et de là dans le sang, donnant lieu sur tout son parcours à une série de combinaisons chimiques, dégageant de la chaleur et entretenant ainsi la vie organique; quand enfin tous ces faits et beaucoup d'autres eurent été mis en évidence par la physiologie moderne, il fallut bien admettre que les êtres animés ne font point exception, comme on le croyait, et que les opérations de la vie organique sont aussi le résultat de l'action de forces physiques.

Si ces agents physiques dominent dans toutes les parties de l'économie physique, ne doit-il point en être de même dans l'économie sociale?

Dira-t-on que l'aridité du désert brûlé par le soleil n'influe nullement sur les mœurs et les habitudes des tribus nomades qui y plantent leurs tentes? que l'intrépidité avec laquelle se sont si souvent défendus les habitants des

Digitized by Google

montagnes ne tient en rien à la nature tourmentée de leur sol? que la mer enfin n'est pour rien dans le caractère aventureux commun aux marins? N'est-il pas vrai, au contraire, que nous ne croyons à la stabilité des institutions sociales qu'autant que nous croyons à la stabilité des conditions physiques du milieu environnant? et, dès le temps de Bodin qui il y a près de trois cents ans publia son ouvrage *de Republica*, n'a-t-on point sanctionné définitivement ces deux principes que les lois de la nature ne peuvent être subordonnées à la volonté de l'homme, et que le gouvernement d'une contrée doit être adapté à son climat? C'est ainsi que Bodin a été conduit à conclure que la force est l'apanage des nations du nord, la raison celui des nations du centre, et la superstition l'apanage des nations méridionales.

Au mois de mars le soleil traverse l'équateur et commence à envoyer à notre hémisphère une plus grande quantité de rayons; la végétation suit sa marche et vers le pôle s'avance une nappe de verdure d'autant plus luxuriante à un endroit donné que les rayons du soleil y sont plus ardents. Dans le monde animal même nous trouvons un effet correspondant dans les migrations annuelles des oiseaux de passage qui, pressés par la chaleur, suivent la végétation à mesure qu'elle se développe. L'automne arrivé, cette marche régulière de la lumière et de la vie change de sens, et les phénomènes que vient de présenter l'hémisphère boréal se reproduisent maintenant dans l'autre hémisphère. La vie terrestre accomplit ainsi chaque année une oscillation de la vitalité complète au repos, mais quelle est la cause de tout ceci? Une cause

Digitized by Google

purement mécanique : l'inclinaison de l'axe de rotation de la terre sur le plan de l'orbite qu'elle décrit autour du soleil.

Que ces merveilleux phénomènes soient une leçon pour nous et que leur explication nous pénètre de l'importance des forces et des lois physiques ! Elles jouent leur rôle dans la vie et dans la mort de l'homme individuel aussi bien que dans la vie et la mort de l'homme social. Ceux dont l'attention a été attirée par ce sujet, ont depuis longtemps reconnu que la possibilité de l'existence de l'homme sur la terre dépend uniquement de conditions matérielles ; et en effet, puisque ce n'est qu'entre des limites de température très resserrées que la vie peut se maintenir, il faut bien que notre planète soit à une distance déterminée du soleil, source de la lumière et de la chaleur, et aussi que son orbite soit si peu excentrique qu'elle se confonde presque avec un cercle. La pesanteur absolue est un des éléments premiers de la construction organique, et si la masse de la terre était plus grande ou moindre qu'elle n'est, le poids de chacun des corps de sa surface, animés ou inanimés, cesserait d'être le même. Le moindre changement dans la durée de sa rotation diurne modifierait la longueur du jour et de la nuit, et par suite les oscillations périodiques du système nerveux des animaux ; une variation dans son mouvement de translation autour du soleil produirait aussi son effet, car si l'année était plus courte, nous vivrions plus rapidement et mourrions plus tôt. Ce sont les agents naturels qui seuls règlent et gouvernent l'économie actuelle de notre globe. La chaleur a pour fonction d'arranger et de distribuer les différentes classes

Digitized by Google

de végétaux, tandis qu'en vertu des relations mutuelles des plantes et des animaux avec l'air atmosphérique, un équilibre stable s'établit entre eux, de manière qu'aucun ne puisse acquérir la prépondérance. Il n'est point surprenant que la grandeur de ces résultats, nécessaires pour assurer la vie générale, ait fait croire à l'intervention incessante de la Divinité, mais en réalité ils sont obtenus pour ainsi dire automatiquement.

Nos conclusions ne seront point autres si nous consultons l'histoire du monde organique dans les âges passés. L'époque capitale dans l'existence organique de la terre est celle où le carbone s'est condensé et stratifié dans les couches solides du globe. Ce grand événement qui a rendu possible l'apparition d'animaux à sang plus chaud et plus intelligents, a été dû encore à l'influence des rayons solaires; mais, en même temps que cette influence a donné naissance à des organismes nouveaux, elle a fait disparaître d'autres organismes déjà existants. Il est en effet hors de doute que des myriades d'espèces qui ont disparu du globe, chacune a dû arriver à rencontrer des conditions matérielles incompatibles avec la continuation de son existence. Aujourd'hui encore, une diminution de quelques degrés dans la température moyenne d'une contrée quelconque aurait pour conséquence immédiate l'anéantissement des organismes des pays plus chauds et l'apparition de ceux des pays plus froids. Si aujourd'hui le soleil venait à s'obscurcir pour quelques années, la distribution des plantes et des animaux à la surface du globe serait certainement entièrement renouvelée.

La permanence des formes organiques a pour cause

Digitized by Google

unique la permanence des conditions matérielles au milieu desquelles elles existent, et la moindre variation dans ces dernières est suivie d'un variation correspondante dans les formes. L'immutabilité apparente du monde actuel est la conséquence directe de l'équilibre physique qui s'est établi, et elle durera aussi longtemps que la température moyenne, la quantité de lumière, la composition de l'air, la distribution des eaux et toutes les autres conditions physiques resteront ce qu'elles sont aujourd'hui; mais, qu'une seule de ces conditions vienne à être modifiée, on verra à l'instant se réduire à sa juste valeur la chimérique doctrine de l'immutabilité des races. Si le monde organique nous semble en repos, c'est parce que les forces naturelles ont atteint un état d'équilibre: un bloc de marbre posé sur une table horizontale restera indéfiniment en repos, mais dès qu'on inclinera la table, il se mettra à rouler et l'abandonnera; que dirions-nous donc de celui qui, voyant ce bloc en repos affirmerait que jamais il ne pourra se mouvoir?

Il est des personnes qui n'établissent aucune différence entre le cheval de course et le poney des îles Shetland, entre le lévrier et le barbet, qui nient complétement que les espèces puissent se modifier sous des influences extérieures, et qui, obligées d'admettre l'existence antérieure d'espèces aujourd'hui éteintes, ne voient dans cette longue succession de formes nouvelles qu'une preuve de l'intervention incessante d'un agent créateur. Ces personnes oublient que les faits naturels forment par leur succession une série continue, chacun tenant à celui qui le suit et à celui qui précède comme les différents

chaînons d'une même chaîne. C'est ainsi qu'à cet âge reculé dont nous avons parlé, la lumière solaire agissant sur les feuilles des plantes vint changer complétement la constitution chimique de l'atmosphère, y accumuler un élément plus énergique, diminuer la pression qu'exerçait cette atmosphère, et modifier l'évaporation à la surface des mers; tous faits, qui se suivent si nécessairement l'un l'autre que nous pouvions prévoir l'ordre dans lequel ils se sont succédé. Ces variations régulières dans les conditions physiques réagirent à leur tour et sur l'économie végétale qui éprouva une altération correspondante, et sur le monde animal, où les conditions organiques, telles que l'énergie vitale et la force intellectuelle, se trouvèrent modifiées.

Quand donc nous constatons une série continue et régulière de telles perturbations, nous ne devons point aussitôt les assigner à l'intervention directe d'un agent volontaire, mais d'abord nous borner à estimer jusqu'à quel point elles dépendent des conditions matérielles au milieu desquelles elles se produisent, ne perdant jamais de vue cet important principe, qu'une suite régulière de faits inorganiques entraîne nécessairement une progression semblable dans la vie organique.

A cette doctrine de l'action des agents physiques sur les formes organiques je ne reconnais aucune exception, pas même en ce qui concerne l'homme. Les différences que présente la constitution de l'homme dans les diverses contrées du globe sont les résultats nécessaires de ces influences physiques. Les partisans de la doctrine de l'unité de la race humaine ne peuvent, sans admettre l'action exclusive

des agents physiques sur l'organisme de l'homme, expliquer comment du type originel ont pu prendre naissance les formes diverses de la race humaine que nous trouvons aujourd'hui à la surface de la terre, sans parler des différences dans les habitudes et les mœurs qui incontestablement proviennent du climat et d'autres conditions physiques semblables. Si vous n'admettez point comme un axiome que les agents physiques ont exercé une influence absolue sur les formes et l'organisation de la race humaine, comment se fait-il donc que tous les hommes, ayant une origine commune, présentent aujourd'hui dans leur complexion de telles divergences dans la couleur de la peau et dans la structure du squelette? Ces changements, l'expérience nous l'atteste partout, n'ont pu se produire brusquement, mais lentement et par degrés ; ils ne sont que les résultantes de perturbations insensibles qui se sont accumulées et superposées, et continuent encore à s'accumuler, de sorte que nous ne devons point considérer le type national comme le terme final d'une suite définie; cette suite se prolonge indéfiniment, et si le type national nous paraît aujourd'hui immuable, c'est qu'il est arrivé à un état de parfaite harmonie avec les conditions matérielles au milieu desquelles il existe ; que ces conditions changent, il reprendra aussitôt son mouvement. Si donc, je le repète, on veut accepter la doctrine de l'unité de la race humaine, il faut de toute nécessité admettre également la prépondérance complète et absolue des agents physiques, des agents naturels aussi bien que des agents artificiels qu'ont fait naître les progrès de la civilisation et la marche incessante des nations vers un état

d'harmonie avec les conditions matérielles de leurs milieux respectifs.

La conclusion sera la même si au lieu de la doctrine précédente on s'appuie sur celle qui dérive les diverses races humaines de différents types primitifs, car l'une et l'autre de ces doctrines nous conduit de toute nécessité à admettre des types de transition subissant jusqu'à leur extinction d'incessantes transformations.

Les divergences qu'accuse l'organisation humaine sont surtout sensibles quand on passe d'une nation du midi à une nation du nord ou inversement, mais elles sont beaucoup moins marquées si l'on suit un parallèle de latitude. Dans cette dernière direction l'influence des conditions géographiques de la contrée sur le climat est partout plus puissante que celle des conditions astronomiques ; aussi en la suivant ne rencontrera-t-on jamais ces changements profonds dans l'aspect, dans la complexion et dans la puissance intellectuelle, que l'on rencontre en suivant l'autre direction. C'est ainsi que, bien que la température aille en augmentant de la Pologne vers la France, cette élévation de température, qui est due surtout au grand courant atlantique, le gulf-stream, qui apporte la chaleur du golfe du Mexique et de la mer des Tropiques ; cette élévation de température, disons-nous, est très inférieure à celle que l'on trouve en franchissant une distance égale vers le midi. L'homme, à l'aide des arts de la civilisation, vaincra donc beaucoup plus facilement les difficultés provenant d'un changement de climat, lorsqu'il s'avancera le long d'un parallèle que lorsqu'il suivra la direction d'un méridien.

Digitized by Google

Mais ce ne sont point seulement la complexion, le développement du cerveau, et par conséquent la faculté intellectuelle qui changent avec le climat; avec lui changent aussi les habitudes, les mœurs, et en un mot le mode de civilisation. Ce sont là des faits qui méritent toute notre attention, très étroitement liés qu'ils sont aux faits politiques. Un empire, par exemple, qui s'étendra vers l'est et vers l'ouest sera beaucoup plus homogène, et partant beaucoup plus puissant qu'un empire qui sera divisé entre le nord et le sud. Rome était dans le premier de ces deux cas, et je n'hésite point à voir là une des causes principales de sa grandeur et de la durée de sa domination. Il y a donc dans les directions de l'est et de l'ouest tendance à l'homogénéité, vers le nord et le sud tendance à la diversité et à l'antagonisme, et c'est ce qui explique pourquoi dans ce dernier cas le gouvernement des États a toujours exigé une plus grande somme de savoir politique.

Les diverses formes de transition qu'un même type animal est susceptible de produire, se montreront donc plus nombreuses si l'on marche du sud au nord ou du nord au sud, que si l'on suit un parallèle. Toutefois, ces formes véritablement transitoires, puisqu'elles sont des dérivations successives d'un même type dont toutes elles procèdent, sont réellement des formes permanentes pour la région où elles se présentent, puisqu'elles sont pour ainsi dire l'incarnation des conditions physiques propres à cette région. Aussi longtemps que ces conditions resteront les mêmes, ces formes persisteront sans aucune altération. Dans le cas de l'homme, nous appliquerons à

cette forme permanente la désignation d'élément ethnique.

Un élément ethnique n'existe donc pas par lui-même; sa durée dépend du maintien d'un état de parfaite harmonie avec les conditions qui l'entourent. Tout ce qui affecte cette harmonie touche à son existence.

De l'homme individuel nous pouvons maintenant passer aux nations qui ne sont que des groupes d'individus. Les races humaines progressent aussi manifestement que l'individu. Dans l'un et l'autre cas, il est des idées et des actions particulières à chaque période de l'existence. Pour ce qui est de l'homme, éprouvons-nous la moindre difficulté à décider à quel âge de sa vie répond une action donnée? ne reconnaissons-nous point les jeux bruyants de l'enfance, l'activité laborieuse de l'âge mûr, l'impuissante garrulité de la vieillesse, et ne manifestons-nous point notre surprise lorsque nous venons à être témoins d'une action qui n'est point en rapport avec l'âge de son auteur? Il en est pour une nation comme pour un individu, et la marche de l'existence individuelle est le modèle exact, sur une plus petite échelle, de la marche de l'existence de la race entière.

Les groupes d'hommes, ou nations, sont exposés aux mêmes accidents, ou accomplissent le même cycle que l'individu. Les unes passent à peine l'enfance, les autres meurent subitement ou de vieillesse. Mais, au milieu de la confusion des événements, il semble complétement impossible de dégager la loi qui les régit, et de montrer clairement que cette loi existe. De ces groupes d'individus encore, chacun peut se trouver à un point différent de

sa carrière, précisément comme dans la famille nous rencontrons à la fois le jeune homme, l'homme mûr et le vieillard ; nouvelle confusion, qui accroît la difficulté de la question, surtout s'il s'agit de se rendre compte du mouvement de l'humanité pendant une longue période de temps. Dans chaque nation enfin, les diverses classes de la société, la classe lettrée et la classe ignorante, la classe inactive et la classe laborieuse, la classe riche et la classe pauvre, la classe intelligente et la classe superstitieuse, représentent chacune un état différent de progrès; l'une peut avoir beaucoup avancé, tandis qu'une autre est restée stationnaire, ce que nous voyons en Europe, où nous rencontrons, ici la civilisation sans cesse active de la France et de l'Angleterre, là la civilisation bornée et inférieure de la Laponie. Comment donc discernerons-nous l'état véritable de la nation et quelle classe de la société regarderons-nous comme le type vrai et complet de cette société?

Le problème, bien que difficile, n'est point insoluble. Nous devons le traiter comme nous ferions dans le cas d'une famille composée de personnes de différents âges depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Chacun de ses membres suit une voie particulière, et bien que l'un d'eux puisse être enlevé prématurément et un autre entravé par les accidents ou la maladie, chacun d'eux, si nous connaissons bien les conditions de sa marche dans le présent et le passé, nous accusera la nature du mouvement général de la famille entière. Nous n'aurons même à donner notre attention qu'à certains membres de cette famille, ceux qui en représentent le plus exactement le type, ou ceux qui se sont le plus avancés dans leur carrière.

Digitized by Google

Dans une famille de nations, de même, l'une est plus avancée, une autre l'est moins, d'autres meurent de bonne heure, et d'autres sont usées par une extrême vieillesse, chacune présentant cependant ses particularités spéciales. Tout ce que nous avons dit d'un ensemble d'individus, nous pourrions le redire ici d'un ensemble de groupes d'individus, et par conséquent, quand il s'agira d'une nation, la seule classe dont nous aurons à nous préoccuper, est la classe intellectuelle, celle qui partie comme toutes les autres des degrés inférieurs s'est avancée le plus loin.

La vie individuelle ne s'entretient que par une destruction et une reproduction incessantes des particules organiques, aucune partie du système ne restant jamais stationnaire, mais chacune subissant des transformations incessantes. La mort est donc une condition nécessaire de la vie, et si nous considérons un organe ou l'animal entier, plus énergiquement fonctionnera cet organe ou plus active sera la vie de l'animal, plus grand sera le nombre des particules constitutives de cet organe ou de cet animal qui se trouveront détruites.

A la mort des particules organiques dans l'individu, répond dans la nation la mort des individus qui en sont les parties intégrantes. Dans les deux cas, il suffit d'une période de temps insignifiante pour altérer l'identité du système entier et le transformer totalement. Chaque individu ou particule naît à la vie, remplit la mission qui lui est assignée et disparaît, souvent inaperçue. Cette production, cette continuation et cette destruction d'une molécule organique dans la personne répond à la nais-

sance, à la croissance et à la mort d'un individu dans la nation. Les nations sont modifiées par l'influence des agents extérieurs de la même manière que leur élément constituant, l'homme, qui semble n'être doué d'aucune inertie physiologique et subir l'action de ces agents extérieurs sans pouvoir leur résister. Le type national poursuit donc son développement physique et intellectuel à travers une série de transformations et de phases qui répondent exactement à celles que traverse l'individu; l'Enfance, l'Adolescence, la Jeunesse, l'Age mûr, la Vieillesse et la Mort.

Cette progression régulière peut subir des perturbations provenant de causes soit extérieures, soit intérieures. Si une nation, par exemple, quitte la région du globe qu'elle habite pour une autre où le climat, les saisons et l'aspect de la nature sont tout différents, dans toutes ses parties se manifestera spontanément un mouvement qui durera des siècles, survivra à la disparition de nombreuses générations, et ne cessera que lorsqu'un état d'harmonie avec les nouvelles conditions sera atteint. Pendant cette periode de transformation, bien des éléments auront été détruits, la nation peut-être même aura couru le risque de disparaître totalement ou de périr; mais, la transformation une fois achevée, de ce nouveau point de départ les choses reprendront leur cours régulier comme précédemment. Il est hors de doute que lorsque ces modifications successives auront abouti à une modification profonde du type telle qu'un changement de la couleur de la peau ou de la structure du squelette, de nombreux siècles se seront écoulés, et que d'innom-

Digitized by Google

brables générations humaines auront passé de la vie à la mort.

Quant aux perturbations intérieures qui sont de nature à affecter la marche d'une nation, la principale est l'immixtion d'un sang étranger, perturbation dont les résultats sont susceptibles d'une estimation presque mathématique. Si cette immixtion n'a eu lieu qu'en de faibles proportions et accidentellement, ses effets ne seront point longtemps sensibles, bien qu'en réalité ils dureront toujours. C'est là un fait parfaitement en accord avec les observations des philosophes qui reconnaissent que si une peuplade peu nombreuse vient à se mêler à une plus considérable, elle n'altérera cette dernière que temporairement, et que peu d'années après le changement produit ne sera plus appréciable, bien que l'influence perturbatrice existe cependant toujours. Pour rendre ceci sensible par un exemple : laissez tomber une goutte de liquide dans un liquide d'une autre nature et ajoutez successivement de nouvelles quantités de ce dernier liquide; au commencement, vous pouviez très facilement constater l'altération produite, mais chaque fois que vous étendez la solution, la chose devient plus difficile jusqu'à ce que bientôt vous ne pouvez plus apprécier aucune altération; la goutte primitive est cependant toujours là comme à l'origine, mais elle est pour ainsi dire masquée par le second liquide.

Si maintenant nous considérons le cas d'une grande nation dans laquelle vient se fondre une autre nation, numériquement beaucoup plus faible, il semble tout d'abord que nous pourrons, après avoir constaté jusqu'à

quel point s'est faite l'immixtion du sang étranger, mesurer l'altération qu'elle a causée dans le type primitif, mais nous ne devons point oublier qu'ici entre en jeu une seconde force très énergique qui tend à rétablir l'homogénéité : c'est l'influence des conditions physiques environnantes. Elle agit sur le nouvel élément qui par lui-même n'offre aucune inertie, tend sans cesse à le mettre en harmonie avec les nouvelles conditions dans lesquelles elle se trouve, et le fait ainsi passer par la même série de phases qu'a déjà traversées l'élément primitif auquel il s'est mêlé.

L'homogénéité d'une nation se trouve ainsi assurée par le concours de deux causes agissantes distinctes ; la première, une fusion graduelle et inévitable, la seconde une tendance à l'harmonie avec les circonstances physiques extérieures.

Le tableau que nous présente l'histoire des nations ou des groupes d'hommes est donc incessamment changeant. Nous devons admettre que l'humanité est entraînée dans un mouvement continuel, qu'elle ne marche point en aveugle, mais qu'elle suit au contraire une voie parfaitement définie. Quel que soit son état actuel, il n'est jamais que transitoire. Toutes les institutions humaines sont donc aussi d'une nature transitoire. Le temps fait naître de nouvelles circonstances extérieures; les idées se modifient, et avec elles les actions. Les institutions humaines ont souvent été défendues et soutenues par la puissance politique, mais l'aide qu'elles en ont reçue n'a jamais que très peu contribué à les rendre permanentes; tôt ou tard, en effet, la société subit une transformation

Digitized by Google

correspondante à celle des circonstances extérieures; ces institutions qu'on lui a imposées cessent d'être en en harmonie avec son nouvel état, et, si leur ruine peut être quelque peu retardée, elle n'en est pas moins certaine. Pour que de pareils systèmes puissent subsister, il est absolument nécessaire qu'ils renferment en eux-mêmes les éléments d'une transformation possible, et d'une transformation dans la direction vraie, c'est à dire dans celle qu'est destinée à suivre la société dont il s'agit. Cette dernière condition, encore une fois, est absolument essentielle, et c'est parce qu'elle a été souvent négligée que tant d'institutions sont tombées. Trop généralement nous laissons de côté cette influence prépondérante qui régit les actions humaines, et nous nous montrons disposés à croire que les choses de ce monde marchent au gré du libre arbitre de l'homme. Dans la vie individuelle même, nous nous laissons tromper par la même illusion : nous vivons ordinairement bien convaincus que chacune de nos actions est le résultat de notre propre volition ou de celle des personnes qui nous entourent, et ce n'est que vers la fin de nos jours que l'illusion tombe, et que nous reconnaissons que notre vie s'est passée à lutter contre un courant qui, en dépit de tous nos efforts, a fini par nous déposer sur le rivage que nous étions destinés à atteindre.

J'ai indiqué dans les pages précédentes les analogies qui existent entre la vie des individus et celle des nations : il en est cependant encore une dont nous devons parler.

Les nations meurent comme les individus. Leur nais-

sance présente un élément ethnique; leur mort, qui est le plus solennel spectacle que nous puissions contempler, peut être le résultat de causes intérieures ou de causes extérieures. Les empires ne sont que quelques grains de sable dans le sablier du Temps et ils tombent spontanément en vertu de leur propre croissance.

Une nation, de même qu'un homme, n'aime point à voir son dernier jour. Elle a recours aux expédients, dans l'espoir de prolonger son état actuel. Oubliant que le changement est la condition de l'existence, elle crée des lois et des institutions avec l'illusion qu'elles seront éternelles. De très grands hommes d'État des temps modernes se sont fait un principe de conserver les choses telles qu'elles sont, ou plutôt telles qu'elles étaient; mais le repos n'est point accordé à l'humanité; elle peut être momentanément enchaînée, mais elle finira toujours par briser ses liens, et d'autant plus violemment qu'ils l'auront plus longtemps étreinte. Aucun homme ne peut arrêter le cours de la destinée.

Le temps, pour les nations comme pour l'individu, n'est rien d'absolu; sa durée dépend du degré d'activité de la pensée et de la faculté de sentir. Par la même raison que l'année est effectivement plus longue pour l'enfant que pour l'adulte, on peut dire que la vie d'une nation n'est pas plus longue que celle d'une personne, si l'on a égard à son mode de développement. L'origine, l'existence et la mort des nations dépendent donc des conditions physiques qui sont elles-mêmes le résultat de lois immuables. Les nations ne sont que des formes transitoires de l'humanité, et comme les formes de transition que nous

offrent les séries animales, il faut qu'elles disparaissent. L'immortalité ne leur appartient pas plus que n'appartient la permanence à l'embryon sous une quelconque des formes multiples qu'il revêt dans le cours de son développement.

La vie d'une nation suit ainsi un cours régulier régi par une loi invariable, et quand, par conséquent, nous voudrons comparer plusieurs nations, nous devrons ne point nous laisser tromper par leurs situations actuelles et transitoires. Nous devrons, au contraire, les négliger et appliquer seulement notre attention à l'ensemble des phases de la carrière qu'elles ont parcourue.

Les nations en effet, bien qu'elles soient exposées à rencontrer des désastres, progressent continuellement comme l'individu; elles ne reviennent jamais sur leurs pas et vont toujours en avant lors même qu'elles tendent à se dissoudre, semblables à l'individu qui toujours avance dans l'enfance, dans la maturité et dans le vieil âge. Pascal disait vrai quand il affirmait que l'ensemble des générations successives, depuis que l'homme existe, peut être assimilé à un seul et même homme vivant et apprenant sans cesse. Dans l'un et l'autre cas, le progrès, inattendu quelquefois il est vrai, ne se fait cependant jamais d'une manière brusque. A chaque âge naissent des événements et des idées, conséquences d'événements et d'idées antérieurs, et qui, à leur tour, influent sur l'avenir le plus éloigné. Selon que ces événements et ces idées se présentent en foule ou à des intervalles de temps très éloignés, la vie nationale, comme la vie individuelle, marche avec plus ou moins de rapidité, rapidité qui dépend de l'énergie

Digitized by Google

de l'action et de l'activité de la pensée. Mais, quelles que soient cette énergie et cette activité, comme les événements et les idées procèdent toujours d'événements et d'idées antérieurs, l'observateur attentif pourra dans tous les cas, même au milieu des plus violentes secousses intellectuelles, constater qu'il existe une loi à laquelle obéissent les variations continues des opinions humaines.

Dans l'étude de la civilisation européenne que nous allons commencer, c'est naturellement aux faits intellectuels que nous devrons-nous attacher; les progrès de la puissance territoriale et de la puissance politique ne nous offrent que des données bien moins importantes, et qui ne nous serviront guère qu'à corroborer les résultats que nous aurons obtenus. L'intelligence humaine se manifeste de cinq manières différentes; dans la philosophie, dans la science, dans la littérature, dans la religion et dans le gouvernement. Nous devrons naturellement commencer par étudier celui des membres de la famille européenne qui s'est avancé le plus loin dans la voie intellectuelle, et chercher à discerner les caractères essentiels de son développement. Nous serons alors fondés à attendre que les autres membres de la famille nous offriront un mode de développement analogue à celui de la Grèce, et que l'Europe entière, qui est la réunion des différentes familles, a dû poursuivre, à travers les siècles, une carrière toute semblable.

De l'Europe aux âges préhistoriques nous ne connaissons nécessairement presque rien; mais, à défaut de l'aide de l'histoire, nous avons celle de la théologie et de la philologie comparées. Partant de ces premiers temps, nous

Digitized by Google

étudierons en détail le mouvement philosophique qui s'est de bonne heure produit en Grèce, nous chercherons à déterminer son caractère aux époques successives et par là à le juger dans son ensemble. Heureusement pour nous, nous avons ici une source d'informations nombreuses et suffisamment précises. Il nous restera ensuite à montrer que le développement intellectuel du continent entier s'est opéré d'une manière semblable, bien qu'il comprenne nécessairement une période de temps beaucoup plus considérable. Toujours nous appuierons et éclaircirons nos conclusions à l'aide des exemples que nous offriront les populations primitives des autres continents, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Le progrès intellectuel de l'Europe étant d'une nature analogue à celui de la Grèce, et ce dernier étant à son tour semblable à celui d'un individu, nous pouvons donc, pour faciliter nos recherches, le partager en périodes arbitraires et distinctes l'une de l'autre, bien que se perdant d'une manière imperceptible l'une dans l'autre. A ces périodes successives, j'appliquerai les désignations suivantes : 1° âge de crédulité; 2° âge d'examen; 3° âge de foi; 4° âge de raison; 5° âge de décrépitude, désignations qui formeront les titres des différents chapitres en lesquels sera divisé mon ouvrage.

Cette possibilité de diviser le développement de tout un continent en âges distincts et successifs répondant respectivement aux âges de la vie intellectuelle, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité et la vieillesse, cette possibilité, dis-je, est pour nous la source d'une très instructive leçon. C'est la même leçon que nous ont

Digitized by Google

apprise nos recherches relatives à l'origine, à la conservation, à la distribution, à l'extinction des animaux et des végétaux, et à l'équilibre qui existe entre eux; la même leçon que nous ont apprises les variations de la forme et de l'aspect de l'homme individuel avec le climat, celles de son état social, les variations séculaires de ses opinions, et enfin les progrès de la domination de la raison sur la société; cette leçon, c'est que le monde est régi par une loi immuable.

Cette conception s'impose d'elle-même à l'intelligence humaine par sa majestueuse grandeur. Elle lui fait entrevoir l'éternel à travers la confusion des événements présents et les ombres du temps. Au delà de la vie, des plaisirs et des souffrances de l'humanité, elle nous montre l'impassible; au delà de nos désirs, de nos besoins et de nos maux, l'inexorable. Laissant l'individu sous l'œil vigilant de la Providence, elle nous montre la société sous le doigt des lois de la nature, lois qui jamais ne varient, jamais n'hésitent et jamais ne sont en défaut.

Ces lois primordiales, bien qu'immuables, universelles et toutes puissantes dans l'univers, ne présentent rien d'incompatible avec la libre action de l'homme. L'apparence que prennent les choses dépend en effet entièrement du point de vue auquel nous nous placons. Perdus dans le tumulte d'une cité populeuse, nous ne voyons autre chose que des actions humaines, et si nous nous formons une opinion d'après notre expérience seule, nous conclurons certainement que le cours des événements est exclusivement déterminé par les caprices de la volonté humaine. Mais, si nous nous élevons à une hauteur suffisante, nous

perdons de vue les conflits passagers et nous n'entendons plus le bruit des disputes. Nous reconnaissons que l'importance de l'action individuelle diminue à mesure qu'au dessous de nous s'étend le panorama; et, si nous pouvions atteindre le vrai point de vue philosophique, le point de vue le plus général, et, nous affranchissant de toutes les influences et de toutes les entraves terrestres, nous élever assez haut pour embrasser d'un coup d'œil le globe entier, la vue la plus subtile ne saurait nous faire discerner la moindre trace de l'homme, de son libre arbitre ou de ses œuvres. Nous verrions notre terre poursuivre sa marche irrésistible, tourner jour et nuit avec une précision mathématique; nous la verrions avec les formes connues de ses continents et de ses mers, non plus obscures et douteuses, mais brillant de la lumière planétaire, et c'est alors que nous pourrions nous demander ce que sont devenues toutes les aspirations, les anxiétés, les plaisirs et les douleurs de la vie; c'est alors que, doutant de notre propre expérience, nous pourrions nous demander si l'incertitude humaine s'agite réellement là où trône une gloire éternelle, si dans ce monde qui se meut avec une uniformité si majestueuse et si puissante se cachent réellement la faiblesse et l'impuissance de l'homme. Et cependant, il est bien vrai que le libre arbitre et le destin, l'incertitude et la destinée coexistent, bien que se contredisant l'un l'autre, et que tous ils sont sous l'œil toujours ouvert de la Providence. C'est le point de vue seul qui s'est déplacé et a tout changé; si nous le rapprochons, nous discernons le résultat successif des recherches humaines; si nous l'éloignons, nous réalisons

la vision panoramique de la Divinité. Un philosophe indien a fait cette remarque pleine de justesse, que celui qui se tient sur le bord d'un fleuve en voit successivement courir devant lui les différentes parties; tandis que celui qui est placé plus haut voit la masse entière comme un immense fil d'argent immobile au milieu des campagnes. Pour celui-là, le fleuve symbolise l'accumulation successive de l'expérience et de la science humaine; pour celui-ci, il symbolise la connaissance instantanée et immédiate de Dieu.

Est-il une chose au monde qui ne porte la marque d'une durée éphémère? En ce qui regarde les êtres animés, la plupart du temps le terme de leur carrière est si rapproché que nous les voyons, pour ainsi dire, naître et mourir sous nos yeux. Si nous les envisageons non plus comme individus, mais comme races, la conclusion est encore la même, si ce n'est que quelques jours deviennent alors quelques siècles. Cette évidence d'une durée éphémère, nous la retrouvons encore si de la nature animée nous passons à la nature inanimée. La mer reforme continuellement ses rivages, et si résistante que soit la masse des montagnes, elle s'use constamment par l'action de la gelée et de la pluie; ici toute une vaste région est exhaussée, là elle est déprimée. Nulle part, nous ne pouvons rencontrer une chose qui ne change point.

Les formes sont transitoires, la loi seule est éternelle. Des formes visibles à la loi qui les régit, quelle immense distance! Du fini, du passager, du contingent et du conditionnel, nous passons à l'infini, à l'éternel, au nécessaire et à l'absolu.



Digitized by Google

C'est de la loi que j'ai à parler dans ce livre. J'ai à établir la part de la loi impérissable dans ce monde composé de formes passagères, et à montrer comment l'homme lui obéit dans tout le cours de son développement social. Des illusions fantasmagoriques au milieu desquelles nous vivons, je conduirai le lecteur, par une route qu'il trouvera peut-être pénible, à cette chose plus tranquille et plus puissante qui se cache derrière elles. J'élèverai ses pensées du tangible à l'invisible, du fini à l'universel, du changeant à l'invariable, du transitoire à l'éternel; j'élèverai ses pensées des actions incertaines et fragiles qui occupent la vie de l'homme, aux actes préconçus et irrévocables de la volonté divine.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE II

### L'EUROPE : SA TOPOGRAPHIE ET SON ETHNOLOGIE

Géographiquement parlant, l'Europe est une péninsule ; au point de vue historique, elle n'est qu'une dépendance de l'Asie.

Son axe de construction est formé par l'extrémité occidentale d'une longue chaîne de montagnes qui s'étend de la mer du Japon à la baie de Biscaye, chaîne très irrégulière et brisée, dont un des versants se termine vers le sud par de nombreuses péninsules, tandis que le second s'étend vers le nord en d'immenses plateaux. Le point culminant de la chaîne est au mont Blanc, dont l'élévation au dessus du niveau de la mer est de 4,800 mètres. Les deux versants ne sont point également inclinés sur l'axe de la chaîne : les pentes du versant méridional sont beaucoup plus escarpées et plus courtes que celles du versant septentrional. C'est ainsi que l'Allemagne et la Hollande ne sont que le prolongement des immenses plaines de l'Asie, et une armée peut passer des bords de l'océan

Digitized by Google

Pacifique à ceux de l'Atlantique, sans rencontrer de montagnes dont la hauteur dépasse quelques cents pieds. C'est la voie que suivirent les hordes orientales chaque fois qu'elles se précipitèrent sur l'occident, et ce fait de fréquentes descentes d'Asie en Europe s'explique tout naturellement par la différence de niveau des deux continents; l'élévation moyenne du continent asiatique au dessus du niveau de la mer est de 344 mètres, tandis que celle du continent européen est de 204 mètres seulement. Le continent européen avec ses innombrables sources et cours d'eau, sans fleuves qui opposent de sérieux obstacles, jouit aussi d'une température très favorable aux opérations militaires; il est, en effet, compris dans la zone isotherme de 10° au delà de laquelle la vigne cesse de croître, et que ne dépasse point le sanglier.

Ainsi construite, l'Europe est non seulement très facilement accessible du côté de l'Asie, et c'est un fait qui a joué un rôle considérable dans son histoire, mais le passage de l'une quelconque de ses régions à l'autre est aussi très aisé; en outre, la ligne de ses côtes est tellement brisée et dessine un si grand nombre de golfes et de baies que, relativement à sa surface, l'Europe est de tous les continents celui qui offre le plus grand développement de limites maritimes : le continent européen a 1 kilomètre de côtes pour 250 kilomètres carrés de surface, le continent africain, 1 kilomètre de côtes pour 990 kilomètres carrés de surface.

La température annuelle moyenne des régions du versant méridional varie de 15 à 21 degrés, mais sur le versant septentrional elle va en décroissant jusqu'aux côtes

de la Nouvelle Zemble, où le sol est constamment gelé. En Europe, comme dans les autres parties du globe, le climat ne dépend point seulement de la latitude; il se trouve modifié aussi par certaines influences étrangères, parmi lesquelles il faut surtout distinguer celle du grand courant atlantique, le gulf-stream, et celle du désert du Sahara. C'est à ce dernier que le midi de l'Europe doit ses chaleurs anormales, et au gulf-stream que l'Irlande, l'Angleterre et l'occident entier sont redevables de leurs climats tempérés. S'il n'y a point de déserts en Europe, on n'y rencontre point non plus les impénétrables forêts des tropiques. Des côtes occidentales du Portugal, de la France et de l'Irlande, aux régions de l'est, l'humidité atmosphérique va constamment en décroissant et finit même par disparaître complétement en Asie dans le désert de Gobi. Il n'existe point en Europe, comme en Asie, d'immenses surfaces géographiques uniformes, et par conséquent on ne doit point sur notre continent rencontrer un caractère d'unité aussi marqué dans les races qui le peuplent.

Le gulf-stream et les vents du sud-ouest ne donnent point seulement au continent européen une température plus élevée; ils lui donnent aussi une plus luxuriante végétation, car la quantité de pluie tombée est un des éléments qui influent spécialement sur l'activité de la végétation. C'est à l'abondance des pluies que l'Amérique du sud doit ses merveilleuses forêts et au manque de pluies que l'Australie doit ses arbres sans ombrages, aux feuilles racornies et aiguës. C'est aussi par suite du défaut d'humidité que le désert de Gobi, au lieu des verts jar-

Digitized by Google

dins de la France, ne présente que des plantes ligneuses recouvertes d'un duvet grisâtre. L'influence des conditions physiques prédomine dans le monde végétal, aussi bien que dans le monde animal.

Les régions occidentales de l'Europe, grâce à leurs montagnes, aux vents du sud-ouest et au gulf-stream, ont des pluies abondantes et une température moyenne très favorable, mais à mesure que l'on s'avance vers l'est, le nombre des jours pluvieux diminue, la quantité absolue de pluie et de neige décroît et la température moyenne s'abaisse. Sur le versant occidental des montagnes de la Norwége, par exemple, la hauteur d'eau tombée annuellement est de 2 mètres, tandis que sur le versant opposé elle n'est que de 0,50 mètres. C'est par la même raison que l'Irlande est humide et verte et que dans le comté de Cornouailles, le laurier et le camellia peuvent supporter l'hiver.

Les six contrées où il pleut le plus sont : la Norwége, l'Écosse, la partie sud-ouest de l'Irlande et l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne du nord et la Lombardie. Ces six contrées sont des contrées montagneuses. En général la quantité de pluie diminue de l'équateur aux pôles, mais elle dépend beaucoup aussi de l'élévation du sol, dont l'effet fait souvent plus que compenser celui de la latitude. Dans toute l'Europe, les conditions météorologiques subissent l'influence des Alpes. L'influence des montagnes détermine la quantité absolue de pluie, mais elle détermine aussi le nombre des jours pluvieux de chaque année : une saison en effet sera pluvieuse si à ce moment une grande quantité d'humidité se trouve accumulée dans

l'atmosphère. Par conséquent, les saisons pluvieuses seront plus fréquentes sur les côtes de l'océan Atlantique que dans l'intérieur des terres, où le vent arrive plus sec et débarrassé de la plus grande partie de sa vapeur d'eau, qui a été précipitée par les montagnes. C'est ainsi que sur les côtes occidentales de l'Irlande, il pleut 208 jours par année, en Angleterre environ 150 jours, à Kazan 90 et en Sibérie 60 seulement.

Lorsque la température de l'atmosphère s'abaisse suffisamment, l'eau atmosphérique se condense et tombe sous forme de neige. En général, la quantité de neige et le nombre des jours où elle tombe, vont en croissant vers le pôle; il y a à Rome par année 1 1/2 jour de neige, 5 1/2 à Venise, 12 à Paris et 171 à Saint-Pétersbourg. Toutes les causes qui prennent part à la distribution de la chaleur influent nécessairement sur la formation de la neige. Parmi ces causes sont : le gulf-stream et l'altitude locale; c'est grâce à leur influence que la neige est si rare sur les côtes du Portugal; de 1806 à 1811, il n'a pas neigé une seule fois à Lisbonne. Tous les faits que nous venons d'énumérer nous attestent que les conditions physiques de l'Europe offrent partout ses contrastes et que la variété des climats y est presque infinie; nous pouvons en conclure immédiatement que la race humaine a dû y subir des modifications très diverses.

Si nous jetons les yeux sur une carte des lignes isothermes mensuelles, nous demeurons surpris à la vue des sinuosités si variées qu'elles décrivent de côté et d'autre de la ligne moyenne, devenant convexes vers le nord à l'approche de l'été, et concaves à l'approche de l'hiver.

Digitized by Google

Ces déplacements s'opèrent avec une rapidité variable et embrassent des espaces qui sont loin d'être insignifiants; la ligne isotherme de 10 degrés, par exemple, qui au mois de janvier passe par Lisbonne et le sud de la Morée, se trouve au mois de juillet reportée jusqu'aux côtes de la Laponie, au delà de la mer Blanche. Les lignes isothermes de l'Europe et de l'Asie, semblables aux cordes vibrantes de quelque gigantesque instrument, oscillent régulièrement, mais il leur faut une année pour accomplir une oscillation complète.

Dans tout l'univers les circonstances physiques affectent la race humaine; ce sont elles qui font de l'Australien un sauvage, qui rendent le nègre incapable d'inventer un alphabet ou une arithmétique et le condamnent à ne point s'élever au delà des pratiques d'une basse superstition. Ce sont elles qui font du lait un met délicieux pour le Tartare et repoussant pour l'Indien de l'Amérique, elles aussi qui rendent instinctivement mineurs et métallurgistes les chétifs habitants de l'Europe. L'homme, à l'aide de forces artificielles, est cependant parvenu à surmonter les obstacles que lui opposait la température et à pouvoir vivre sous tous les climats; il s'est construit des demeures chaudes pour l'hiver et fraîches pour l'été; il a pris l'habitude de changer ses vêtements avec les saisons, et enfin il a découvert le feu. Cette seule invention d'une lumière artificielle a suffi pour reculer le terme de son existence : en lui permettant d'utiliser les heures de la nuit, elle l'a encouragé à un commerce plus actif avec ses semblables, a adouci ses mœurs, poli ses manières, ennobli ses goûts et en un mot contribué plus peut-être que

toute autre chose, à le civiliser et à développer son intelligence. A la diversité dans les circonstances physiques répond nécessairement la diversité dans les types nationaux, et là où il y aura plusieurs climats il existera aussi plusieurs formes humaines. Nous trouverons plus tard dans ce fait le secret de l'énergie de la vie européenne et la clef du développement de la civilisation sur notre continent.

Qui aujourd'hui nierait l'influence des jours pluvieux sur notre économie industrielle et même sur l'état de notre esprit? Avec quelle puissance devaient donc agir les conditions météorologiques sur des barbares faiblement protégés, mal vêtus, et mal abrités! Qui niera que l'habitant des contrées du midi éprouve une difficulté croissante à conserver son existence, à mesure qu'il s'avance vers les rigoureux climats du nord? Il est une relation naturelle entre la température moyenne d'une contrée et les aliments que recherchent instinctivement ses habitants : l'habitant de la Sicile se contente de mets farineux avec quelques fruits, tandis qu'il faut aux Norvégiens une abondante provision de viande; le Lapon même n'acceptera cette viande qu'assaisonnée de graisse d'ours ou d'huile de baleine. L'état météorologique agit aussi très activement sur le moral : la propension à l'ivrognerie n'est qu'une conséquence de la latitude : la nature des aliments en un mot, le système des habitations, et le mode de se vêtir varient suivant les lignes isothermes.

C'est en vertu de raisons toutes semblables que les populations européennes font chaque année un pas de plus vers un état d'homogénéité complète. Les inventions des

arts tendent sans cesse à égaliser partout les conditions climatériques et météorologiques, et cette égalisation a pour effet non seulement de niveler les coutumes, mais aussi d'effacer les divergences que présente la constitution physiologique elle-même. Le résultat général de ces inventions est d'identifier les influences auxquelles est exposée la race humaine. L'homme se rapproche ainsi de plus en plus et partout d'un type moyen, et cette progression vers une conformation commune, il est essentiel de le remarquer, entraîne nécessairement une progression semblable vers la communauté des sentiments, des mœurs et de la manière de penser. A l'extrémité des pentes méridionales de la grande chaîne européenne, nous rencontrons trois vastes péninsules : la Grèce, l'Italie et l'Espagne. A la première revient incontestablement la primauté dans le développement de la civilisation européenne. Les premiers Grecs, n'écoutant que leur patriotisme, prétendaient posséder le climat le plus favorable à la race humaine; au delà de leurs montagnes, ils avaient placé le séjour des ténèbres cimmériennes, de l'éternel hiver, Borée, le tyran toujours frissonnant. L'homme des âges primitifs regardait le froid comme son ennemi mortel : il a su en triompher à l'aide des découvertes qu'il a faites, et c'est maintenant contre la chaleur qu'il soutient la lutte, lutte plus pénible encore et dont le succès est plus douteux.

Au delà de ces trois péninsules est la mer Méditerranée qui borne le centinent au midi sur une longueur d'environ 3,200 kilomètres. La mer Noire et la mer d'Azof en sont des dépendances. En y comprenant ces deux

mers, elle présente une ligne de côtes de 21,000 kilomètres et une superficie d'environ 2,500 myriamètres carrés; elle forme deux bassins : le bassin de l'est et celui de l'ouest, le premier qui un d'un intérêt historique capital, puisqu'il a été le berceau de la civilisation européenne. Le bassin occidental est compris entre la péninsule italique, la Sicile, le cap Bon et le détroit de Gibraltar. La température de la Méditerranée est de 10 degrés plus élevée que celle de l'océan Atlantique : l'évaporation y est donc plus active et ses eaux sont par conséquent plus salées que celle de l'Océan : elles sont bleues, et vertes quand elles atteignent une grande profondeur.

Pendant des siècles sans nombre, le sol de l'Asie a éprouvé un lent mouvement d'exhaussement qui a profondément modifié sa topographie, ainsi que celle de l'Europe son annexe. Le grand désert de sable de Gobi était autrefois le lit d'une mer qui par la mer Caspienne communiquait avec la mer Baltique. Pour acquérir la preuve de ce fait, il suffit de consulter les cartes non encore complétement publiées des époques silurienne et tertiaire : elles prouvent d'une manière irréfutable que le déplacement de l'Europe a été en beaucoup d'endroits de plus de 600 mètres. De pareils mouvements ont dû nécessairement profondément modifier la flore et la faune de ces régions, car les effets d'une élévation de cent et quelques mètres équivalent à ceux d'une diminution de 1 degré dans la température moyenne annuelle ou à ceux d'un déplacement horizontal de 96 kilomètres vers le nord. Ce lent mouvement d'exhaussement n'est pas encore terminé; à différentes reprises depuis les temps historiques

il s'est révélé à l'Europe par les terribles invasions des hordes nomades de l'Asie, forcées de quitter des contrées bouleversées et rendues arides par ces déplacements du sol. Les témoignages historiques établissent d'une manière certaine que plusieurs fleuves de l'Asie tels que l'Oxus et l'Iaxarte restèrent à sec pendant des années. Il est tout naturel de voir dans des faits de ce genre les causes des nombreuses invasions que l'histoire a enregistrées, au lieu de les attribuer, comme on fait ordinairement, à l'ambition de quelques chefs belliqueux ou à des accroissements excessifs de population. Sans doute, ces régions de l'Asie centrale, si favorables au développement de la race humaine, étaient particulièrement exposées aux dangers d'un accroissement excessif de la population; sans doute aussi, elles ont pu être mises en mouvement par d'entreprenants chefs, mais l'historien moderne ne peut pour cela mettre de côté les lois bien établies qui règlent l'accroissement de la population, ni oublier que tout un système de preuves scientifiques a fait un axiome de la mobilité de l'écorce terrestre, qui se redresse en un point et s'affaisse en un autre. Les grandes invasions de l'Europe par les hordes asiatiques se sont faites brusquement et avec une violence qui répond mal à la pression lente et continue d'un surcroît de population; elles ont aussi pris des proportions que de simples ambitions belliqueuses ne peuvent justifier. Ce n'est que l'irrésistible nécessité de fuir les calamités inévitables d'un bouleversement physique qui a pu chasser de leur sol natal des tribus entières, entraînant avec elles dans leur course désespérée les vieillards, les enfants, les chars et les

troupeaux. La seule voie ouverte à ces hordes suivait un parallèle de latitude et non un méridien, et par conséquent, d'après ce que nous avons vu dans le chapitre précédent, elles ont dû se mouvoir et avancer plus facilement dans cette direction que suivant toute autre. Les révolutions géologiques ont joué un rôle important dans l'histoire de l'humanité, en Asie aussi bien qu'en Europe. Elles n'ont laissé de la grande mer intérieure du continent asiatique que la mer Caspienne qui s'est trouvée coupée de la mer Baltique. Ce sont certainement elles aussi qui en Europe ont donné naissance à la tradition d'un déluge antérieur, tradition qui se retrouve à l'origine de l'histoire grecque. C'est peut être encore une de ces révolutions qui a ouvert le Bosphore de Thrace. A des époques moins éloignées, nous retrouvons à chaque pas les conséquences des grands événements géologiques; le commerce par caravanes a cessé en Asie Mineure par suite des changements de niveau du sol et de l'accumulation des sables apportés du désert par les vents; la marche des Cimbres vers l'Italie n'a eu d'autre cause que l'envahissement de leurs terres par les eaux de la mer. Il n'est pas une contrée en Europe qui n'ait offert des faits semblables : les bouches du Rhin ne sont plus ce qu'elles étaient au temps des Romains; le continent de l'Angleterre a été arraché sur une longueur de plusieurs milles. La ligne des côtes de la Méditerranée s'est complétement transformée : des villes qui autrefois étaient sur les bords sont maintenant au loin dans les terres; d'autres villes ont été englouties par la mer; des îles telles que celle de Rhodes ont surgi du sein des eaux; la partie nord de l'Adriatique,

autrefois un golfe profond, n'offre plus aujourd'hui que des bas-fonds; ailleurs des tours et des temples penchés attestent que le sol s'est déprimé. A l'extrémité opposée de l'Europe, dans la Scandinavie, la région du nord s'est graduellement élevée au dessus du niveau de la mer; cette élévation, qui est d'environ 4 pieds par siècle, augmente à mesure que l'on marche vers le nord et s'étend à une surface de plusieurs centaines de kilomètres carrés; la partie sud éprouve une lente dépression.

Ces déplacements du sol ne sont que la continuation du mouvement qui se produit depuis d'innombrables siècles : depuis l'époque tertiaire, les deux tiers de l'Europe se sont redressés au dessus des mers; les côtes de la Norwége se sont exhaussées de 200 mètres, les Alpes de 300 mètres et les Apennins de 400 mètres. La nature des intérêts et des occupations de l'homme est intimement liée au caractère du sol qu'il habite, et il est impossible que de si vastes changements se soient accomplis sans avoir engendré des conséquences politiques d'une importance correspondante.

Dès les premiers temps on rencontrait en Europe deux éléments de population distincts : une colonne indo-germanique était venue de l'est et avait rejeté les premiers possesseurs du sol, les uns vers le nord, les autres vers le sud-est. Ces peuplades primitives accusent par leurs caractères physiologiques une étroite parenté avec la race mongolique; certains faits d'une valeur considérable permettent même d'admettre qu'elles étaient également sorties de l'Asie et qu'elles avaient déplacé les populations autochtones de l'Europe. Mais, laissons cela de côté et prenons

Digitized by Google

comme point de départ ces populations que nous trouvons établies au centre et au nord de l'Europe, populations de barbares qui croient à la sorcellerie, qui sont certainement cannibales, et dont l'existence est rendue très difficile par la sévérité du climat. Vers le midi, un milieu plus convenable favorisa la naissance d'une civilisation ; les grossières constructions cyclopéennes telles que les ruines d'Orchomène, la porte des lions de Mycènes et le souterrain du lac Copais n'en sont peut-être que des restes. A quelle époque cette colonne indo-germanique envahit-elle l'Europe, c'est ce que nous ne pouvons dire. La philologie, qui seule peut nous renseigner à cet égard, nous induit à croire que les conquérants n'étaient parvenus qu'à une état de civilisation très peu avancée. Ils connaissaient l'emploi des animaux domestiques, les chars, le joug ; ils avaient aussi des embarcations pourvues de gouvernails et de rames, mais l'usage de la voile leur était totalement inconnu ; on a en effet constaté que les mots qui signifient bateau, gouvernail et rame sont communs à toutes les langues parlées par les différentes familles de la race primitive, tandis que les mots qui désignent le mât ou la voile diffèrent dans les langues de deux familles voisines.

Dans la majorité des langues indo-européennes, les mots qui désignent les divers membres de la famille, père, mère, frère, fille, sœur, sont identiques, et la même chose peut s'observer à l'égard d'un grand nombre de termes pris parmi les plus usuels, tels que ceux qui signifient maison, porte, ville, chemin. On a remarqué aussi que pour tout ce qui concerne les travaux de la paix, les termes sont

communs aux différents dialectes, et qu'au contraire les les termes de guerre et de chasse sont spéciaux à chaque langue. Tous ces faits prouvent que la vie nomade et pastorale était celle de ces envahisseurs venus de l'Asie ; les termes que comporte ce genre de vie se sont en effet répandus au loin et dans toutes les directions : tels sont ceux qui signifient labourer, moudre, tisser, cuire, cuire au four, coudre, filer; tels sont aussi les mots qui désignent le blé, la viande, les aliments, les vêtements; tels encore les noms des animaux communs à l'Asie et à l'Europe, l'ours et le loup, enfin les termes relatifs à l'organisation sociale comme despote, roi, reine. Les noms de nombres de 1 à 100 sont communs au sanscrit, au grec, au latin, au lithuanien et au gothique, mais il n'en est plus ainsi pour le nombre 1,000, d'où la philologie comparée a conclu qu'au moment de l'émigration, le système décimal était déjà né, peut-être de l'habitude de compter sur les doigts, mais qu'il était encore très loin de la perfection. La mer était totalement inconnue aux habitants de l'Asie centrale : aussi, après s'être dispersés au nord et au sud, lui donnèrent-ils des noms différents. Ils connaissaient cependant le sel, comme on l'a constaté en recherchant l'etymologie du mot. Ce n'est point seulement l'examen des vocables des diverses langues indo-européennes, mais aussi l'étude de leurs grammaires qui nous induisent à leur supposer une origine commune. M. Max Müller a en effet prouvé que dans le sanscrit, le zend, le lithuanien, le slave, le latin et le gothique, les différentes formes du verbe être ne sont que des variétés d'un même type primitif; il a montré également « qu'entre la langue

des Védas et celle que parle aujourd'hui la recrue lithuanienne à Berlin, l'analogie est beaucoup plus grande que celle qui existe entre le français et l'italien, et que les formes grammaticales étaient définitivement constituées et établies avant la première dispersion de la famille arienne. » Il faut toutefois se garder de serrer de trop près ces inductions tirées de l'examen du vocabulaire et de la grammaire d'une langue : l'état de civilisation de la colonne indo-germanique, accusé par cet examen, devait nécessairement être de beaucoup inférieur à celui du centre dont elle était sortie ; c'est ce qui arrive chaque fois que se produit un mouvement d'émigration, car ce n'est point la partie éclairée et civilisée de la communauté qui émigre volontairement, mais celle ou prédomine le caractère physique et animal : une tige parfaite peut très bien donner naissance à un rameau encore grossier. Le mouvement que nous considérons ici appartient nécessairement à une époque très reculée, mais point aussi reculée que semblerait l'indiquer l'état de civilisation des envahisseurs. En Asie, le progrès social a toujours eu une marche très lente, et dès que nous rencontrons la race indienne, soit dans le domaine de l'histoire, soit dans celui de la philologie, nous la trouvons traitant déjà des questions philosophiques et théologiques de l'ordre le plus élevé, et résolvant d'une manière satisfaisante des problèmes que des intelligences très cultivées pouvaient seules se poser. Le développement de la civilisation indienne devait donc déjà comprendre une période de temps considérable.

Ce qui nous intéresse au plus haut point, c'est la nature

des relations qui existèrent nécessairement entre les conquérants et les habitants primitifs qu'ils déplacèrent, et aussi la manière dont s'opéra la fusion des idées des uns et des autres après que les sangs des deux races se furent mêlés. C'est en conséquence d'une fusion semblable que nous trouvons chez les premiers habitants de la Grèce la sorcellerie des Celtes unie au polythéisme des Hindous, et il n'y a pas le moindre doute que la plupart des conceptions philosophiques qui caractérisent la théologie primitive de l'Europe, y aient été importées de l'Asie.

A l'origine des temps historiques, un état d'équilibre ou de repos s'était déjà produit sous le rapport social aussi bien que sous le rapport physiologique, et avait succédé au désordre et à l'instabilité qui avaient dû régner longtemps après l'établissement de la colonne asiatique. Il faut, en effet, bien du temps pour que la nation conquérante et la nation conquise aient perdu tout souvenir de leurs luttes, et soient arrivées à vivre mêlées l'une à l'autre sans troubles et sans retour possible à leur ancienne inimitié; bien plus de temps encore avant qu'une race envahissante ait pu se mettre en harmonie avec le climat des contrées nouvelles qu'elle occupe. L'économie humaine ne se modifie que très lentement, et d'innombrables générations ont été consommées avant que la peau ait pris la couleur définitive et le squelette la structure définitive que lui assignent les nouvelles conditions physiques. A l'époque où commence l'histoire de l'Europe, ces changements avaient déjà eu le temps de se produire et sa surface était déjà occupée par des populations

Digitized by Google

parfaitement en accord avec les conditions météorologiques et géographiques environnantes ; un état d'équilibre ethnique était déjà atteint. Le long de chaque ligne isotherme, se rencontraient des races humaines, chacune dérivée dans un sens différent du type primitif, et chacune ayant un genre d'existence conforme aux conditions du milieu qui l'entourait ; races destinées à être dispersées, quelques-unes même à s'éteindre par suite de la naissance ou de la création artificielle de nouvelles conditions physiques incompatibles avec la continuation de leur existence.

Déjà, en Europe, se préparait la répétition des événements dont l'Asie avait été le théâtre à une époque immémoriale. Déjà la civilisation se montrait parmi les nations établies sur les rives de la Méditerranée, qui jouissaient d'un climat plus doux et plus favorable : la ligne isotherme de cette région est en janvier celle de 5 degrés et en juillet celle de 23 degrés centigrades. L'agriculture se perfectionnait, l'activité commerciale s'accroissait, et, conséquences nécessaires, l'art commençait à naître et la richesse à s'accumuler. Les péninsules du sud de l'Europe étaient déjà une proie tentante pour les chefs belliqueux des nations du centre. Les mêmes choses avaient eu lieu en Asie.

L'Europe sortait ainsi de la barbarie, ayant perdu tout souvenir des relations qu'elle avait eues anciennement avec l'Inde, et dont nous n'avons pu retrouver quelque chose que par l'étude des mots et de la grammaire de ses différents dialectes. A la croyance à la sorcellerie, qui lui était propre, elle avait mêlé le culte des astres, venu de

l'orient, et dont les légendes n'avaient plus pour elle leur véritable signification. Les fictions dont les corps célestes étaient d'abord l'objet, n'avaient point tardé à devenir personnelles et bientôt s'étaient appliquées aux héros et aux dieux. Partout, en effet, l'homme encore barbare, croit instinctivement à la sorcellerie, aux charmes et aux enchantements, le nègre qui vit sous la ligne équinoxiale aussi bien que le Lapon nain du cercle arctique; partout il est fasciné par l'incompréhensible. Pour lui, tout bruit soudain, tout mouvement subit a sa cause dans un être invisible; le sommeil et les rêves, qui occupent un tiers de son existence, le laissent convaincu de l'existence d'un monde surnaturel, et ce monde surnaturel, il semble s'efforcer d'en reculer chaque jour les limites : à chaque caverne, il donne un génie, à chaque arbre, à chaque source, à chaque fleuve et à chaque montagne un dieu.

La théologie comparée prouve que toujours l'homme, dès qu'il a ouvert son esprit à l'idée de l'existence d'êtres invisibles, sent le besoin de leur assigner pour résidences des lieux déterminés. Toutes les nations les ont placées hors de la terre, et dans chaque mythologie nous trouvons un paradis et un enfer.

Les Grecs admettaient unanimement que les cieux étaient au delà de la voûte azurée; à l'égard de l'enfer, les opinions étaient partagées. Les uns pensaient que l'enfer était un abîme profond creusé dans l'intérieur de la terre, et qu'on y avait accès par certains passages, tels que celui de la caverne Achérusienne en Bithynie. D'autres, regardant avec Anaximènes la terre comme une immense feuille flottant dans l'air, soutenaient la doctrine qui partageait

l'enfer en deux régions : à gauche, le Tartare, la région des ténèbres, et à droite les Champs Élysées, la région de l'aurore, toutes les parties de l'enfer étant du reste à égale distance de la surface supérieure de la terre. L'opinion de ces derniers se rapprochait davantage de la conception primitive qui, sans doute, plaçait l'enfer à la partie inférieure et privée de lumière de la terre. L'entrée de l'enfer était à l'occident, là où se couchent le soleil et les astres, mais çà et là quelques passages pouvaient conduire d'une face de la terre à l'autre : tels ceux qu'avaient pris Hercule et Ulysse. A l'orient se faisait l'ascension vers les Champs Élysées : le crépuscule du matin n'était qu'un reflet de la lumière dont ils étincelaient.

Une semblable interprétation de la nature fait de la terre le centre du monde, et de l'homme un être proéminent pour le plaisir duquel est ordonnée toute la création ; ce dernier, lors même qu'il est parvenu à une phase très avancée de son développement intellectuel, ne peut jamais sans peine se défaire de cette opinion que toutes les choses de la nature n'ont à côté de lui-même qu'une valeur secondaire.

Le sauvage, qui croit encore à la sorcellerie, vit dans de continuelles terreurs; toute la nature lui semble hostile ; les ténèbres lui semblent cacher d'effrayants spectres et il craint à tout instant qu'un être malfaisant ne surgisse d'une pierre ou du feuillage. Qu'il y a loin de cette vie de terreurs incessantes à cette autre phase de son existence, où l'homme est persuadé que l'univers entier n'existe que pour lui! Cependant, et c'est là un fait surprenant, un seul pas lui fait franchir cette immense distance.

Pendant l'enfance de la race humaine, l'homme juge des choses par leurs apparences extérieures et accepte les phénomènes tels qu'ils se présentent, sans que sa raison intervienne; aussi à cet âge, les conceptions géographiques et astronomiques sont-elles les mêmes dans l'univers entier. Cette uniformité générale n'est autre chose que la conséquence d'une uniformité égale dans la manière de procéder de l'organisation humaine.

Toutefois, ces conclusions partout identiques appartiennent exclusivement à l'enfance de l'humanité; le raisonnement finit par intervenir et engendrer divers modes d'interprétation. Ainsi naissent la géographie, l'astronomie et la théologie comparées, d'abord partout identiques, accusant bientôt des divergences, mais destinées à finir comme elles ont commencé, par l'identité.

C'est cette tendance à la personnification, caractéristique du premier âge humain, qui a enfanté la plupart des conceptions mythologiques; ainsi naquirent les heures, l'aurore et la nuit avec son noir manteau parsemé d'étoiles. La mythologie emprunta ses plus belles fictions à l'astronomie et à la nature : des nuages elle fit des êtres animés, et donna une âme à la tempête, à la rosée et au vent; le soleil qui se couche au milieu des nuages embrasés devint Hercule sur son bûcher; l'aurore qui s'évanouit devant le soleil levant fut personnifié dans l'histoire d'Orphée et d'Eurydice. Ces légendes subsistent encore dans l'Inde.

Il ne faut cependant point croire que toute la mythologie grecque puisse s'interpréter de cette manière; ce sera assez pour nous si, par l'examen des circonstances

au milieu desquelles avaient vécu pendant des siècles les nations européennes, nous arrivons à comprendre qu'elles avaient oublié beaucoup des traditions qu'elles avaient primitivement reçues de l'Asie. La plupart des conceptions nouvelles qui ornent la théogonie grecque étaient nées spontanément, et si une grande partie de ses légendes avaient été empruntées à d'autres contrées, plus nombreuses encore étaient celles qui avaient été successivement perfectionnées sur le sol même de la Grèce. La tradition première sur laquelle repose cette théogonie est celle d'un chaos primitif, le règne désordonné de puissances gigantesques, incompréhensibles, que vient plus tard réduire à la soumission un agent divin qui rétablit ainsi l'ordre dans l'empire qu'il vient de conquérir. A ce thème général s'ajoutèrent une multitude de conceptions accessoires, les unes astronomiques, les autres morales, et sans doute aussi des traditions historiques. Les désordres du chaos se manifestent par la guerre des Titans; la fin en est marquée par l'emprisonnement de ces géants dans le Tartare. Lorsqu'ils ont été définitivement domptés, l'ordre commence à naître, et Atlas, fils de Japet, reçoit la mission de soutenir la voûte des cieux à l'occident.

Le gouvernement des empires est figuré par le partage de l'univers entre Jupiter et ses frères; Jupiter a pour sa part les cieux, Neptune la mer, Pluton les enfers : la terre est leur commun théâtre d'action. La morale est représentée par les mythes de Prométhée et d'Épiméthée, le penseur d'avant et le penseur d'après, l'histoire par le déluge de Deucalion et les siéges de Thèbes et de Troie. L'harmonie entre la Divinité et la nature humaine trouve

son expression dans les traditions de la naissance et du mariage des dieux, de leurs souffrances, de leurs passions et de leurs travaux. Il existe enfin un monde surnaturel avec des Centaures, des Gorgones, des Harpies et des Cyclopes.

On essaierait en vain, bien que quelques philosophes l'aient essayé, de réduire à un seul principe soit astronomique, soit moral, un système aussi hétérogène, à l'édification duquel ont contribué différentes contrées et différents âges. Il a subi les influences de l'infinité des circonstances locales qu'il a rencontrées dans le cours de son développement, et, comme un conte des temps passés, il ne peut plus s'adapter aux conditions actuelles de l'existence. Ce système se recommandait de lui-même à un peuple qui se plaisait à accueillir sans hésiter toutes les idées, si étranges qu'elles fussent, et toutes les impostures si insoutenables qu'elles pussent être. Les dieux, les héros et les monstres pouvaient, sans offenser la vraisemblance, se mêler aux hommes alors qu'il n'existait ni géographie, ni astronomie, ni règles pour arriver à l'évidence, ni principes sur lesquels reposassent les croyances; mais aussi, un pareil système devait inévitablement s'écrouler, dès que l'homme commencerait à se préoccuper des faits, c'est à dire dès que l'histoire commencerait à les enregistrer et la philosophie à les discuter. Ce n'est toutefois point sans soulever des résistances que s'accomplit la ruine de croyances dont l'existence compte plusieurs siècles. Cette ruine n'est point l'ouvrage d'un jour, mais le dernier terme d'une progression de phases bien distinctes : le doute naît

d'abord parmi les crédules; il est ensuite combattu par ceux qui veulent conserver l'ancien état de choses; d'autres encore veulent rajeunir, à l'aide d'allégories et de nouvelles interprétations, des croyances devenues surannées, et à la fin la division des opinions aboutit à la négation.

Avant d'aborder l'histoire de ce développement intellectuel qui causa la ruine de l'ancien système, il nous faut résumer les idées des Grecs du huitième siècle avant Jésus-Christ. Pour eux, la voûte azurée est le sol des cieux où habitaient les dieux de l'Olympe; au dessous s'étend la terre, affectée à la résidence de l'homme. Elle est plane et circulaire; tout autour d'elle, l'océan, source des fleuves, qui tous courent vers la mer Méditerranée, ainsi appelée parce qu'on la regardait comme placée au centre des terres; le disque que forme la terre avec sa ceinture de mers supporte la voûte céleste. Poussés par une force divine, le soleil et les étoiles quittent l'orient et gravissent le dôme cristallin : leur ascension est pénible, mais ils n'en descendent que plus rapidement vers l'occident où ils disparaissent dans la région des ténèbres, sans que personne puisse dire ce qu'ils y rencontrent et quels sont les dangers de leur route. Le matin, apparaît mystérieusement l'aurore aux confins de l'horizon ; le soir, le crépuscule qui s'efface peu à peu. Comme les corps célestes, les nuages se meuvent continuellement sur la voûte des cieux, changeant sans cesse de couleurs et de formes. Personne ne sait d'où vient le vent, ni où il va : peut-être est-ce le souffle de l'invisible divinité qui lance les éclairs, ou de celle qui pose son arc sur la nue.

Digitized by Google

L'homme ne peut contempler sans délices la plaine d'émeraude, le dôme de saphir qui touche aux limites de la mer argentée, toujours tranquille et toujours courante. A l'intérieur de la terre solide, ou peut-être à sa surface inférieure, ou peut-être sous le monde, comme l'on disait alors, est le royaume de Pluton, la région de la Nuit. Du milieu de son empire, couronné d'un diadème d'ivoire et assis sur un trône formé de ténèbres massives, le dieu plonge ses regards dans l'abîme sans fin, invisible pour les yeux des mortels, auxquels il ne se révèle que par le tonnerre nocturne qui est son arme. Dans ce monde inférieur se trouve aussi le royaume où se rendent les âmes après la mort; à son entrée, là où se couche le soleil, se tiennent d'innombrables spectres : le Souci, le Chagrin, la Maladie, l'Age, le Besoin, la Peur, la Famine, la Guerre, et avec son frère le Sommeil la Mort, qu'on essaierait vainement d'adoucir par des prières et des sacrifices. Dans cette région de l'oubli et des ténèbres se trouvent le lac Averne, l'Achéron, le Styx, le Cocyte, et le Phlégéton aux vagues de feu. On y rencontre aussi toutes sortes de monstres et d'êtres redoutables : Cerbère aux trois têtes, Charon qui passe dans sa barque les ombres des morts, les Parques aux vêtements d'hermine bordées de pourpre, Erynnis la vengeresse, Rhadamante devant qui chaque Asiatique doit comparaître et rendre compte de sa vie, Eaque qui juge les Européens, et Minos, l'inflexible juge qui décide du châtiment. Là aussi sont les grands criminels dont la destinée nous doit servir de leçon : les géants aux pieds de dragon, dont les immenses corps sont couchés dans le gouffre embrasé; Phlégyas condamné à craindre éter-

nellement le rocher suspendu au dessus de sa tête, et qui ne tombe jamais; Ixion enchaîné à sa roue; les filles de Danaüs, qui se fatiguent en vain à remplir leur tonneau; Tantale, plongé dans l'eau jusqu'au menton, et dévoré par une soif qu'il ne peut assouvir; Sisyphe, qui travaille avec désespoir à monter son rocher qui toujours redescend. Au delà de ces lieux de désolation, au loin vers la droite, sont les Champs Élysées et le Léthé, le fleuve de l'oubli; celui qui boit à ses eaux oublie tout ce qu'il a vu, eût-il traversé tout le royaume inférieur jusqu'à l'Orient pour revenir à la vie et au jour.

Si l'intérieur ou la surface intérieure de la terre est habitée par des fantômes et les ombres demi vivantes des morts, la partie supérieure, habitée par l'homme, a aussi son merveilleux. A son centre est la mer Méditerranée, autour de laquelle sont rangées toutes les contrées connues, toutes pleines de mystères et de merveilles. Combien en pourrions-nous compter si nous voulions suivre Ulysse dans ses pérégrinations, ou Jason et ses héroïques compagnons du navire Argo dans leur expédition à la conquête de la Toison d'or : les Harpies aux formes immondes, moitié femmes moitié oiseaux; les Symplégades, îles rocheuses qui d'elles-mêmes se rapprochaient l'une de l'autre, écrasant les imprudents qui se hasardaient dans leurs parages, et que les dieux rendirent fixes après que le navire Argo leur eut échappé par miracle; la contrée des Amazones; Prométhée cloué à son rocher, et le vautour vengeur qui sans cesse le dévore; Alétès et ses taureaux aux pieds d'airain, qui vomissaient des flammes et que Jason réussit à mettre sous le joug; Médée l'en-

chanteresse, et l'onguent merveilleux qu'elle obtenait par la cuisson des herbes arrachées au sol qui avait reçu le sang de Prométhée; le champ ensemencé avec des dents de dragon, et les hommes qui sortirent tout armés de ses sillons; la pierre magique qui les coupa en deux et força les deux moitiés à combattre ensemble; le dragon couvert d'écailles qui gardait la Toison d'or et que Jason assoupit à l'aide d'un breuvage enchanté; le fleuve Phasis, dont le navire Argo suivit les détours pour arriver à la mer extérieure; le voyage de circumnavigation jusqu'aux sources du Nil; les Argonautes transportant sur leurs épaules à travers les déserts brûlants de la Lybie leur navire qui lui-même rendait des oracles; l'île de la magicienne Circé; l'île hospitalière qui, au fort de la tempête, surgit du sein des eaux pour recevoir les Argonautes; les flèches que leur lança Apollon avec son arc d'or; l'homme d'airain, œuvre de Vulcain, qui, lorsqu'ils longeaient les côtes de Crète, les assaillit d'immenses blocs de pierre; leur combat contre lui et leur retour à Jolcos, et enfin l'enlèvement aux cieux du navire Argo par Minerve.

Tels furent quelques-uns des incidents de cette célèbre expédition dont les récits enchantaient toute la Grèce avant que l'Odyssée fût écrite. Le temps ne me permet point de parler de toutes les merveilles qui ornaient la géographie de ces temps; au nord, la délicieuse contrée des Hyperboréens, où jamais ne sévissait l'hiver; au couchant, le jardin des Hespérides où croissaient des pommes d'or; au midi l'innocente Ethiopie, séjour aimé des dieux; dans la Méditerranée, là où aujourd'hui s'élève Naples, les sirènes qui attiraient les passants par leurs chants;

tout à côté Charybde et Scylla; en Sicile, les Cyclopes qui n'avaient qu'un œil, et les Lœstrygones qui étaient anthropophages; l'île Erythea, où Géryon le géant à trois têtes avait pour garder ses bœufs un chien à deux têtes; le lotus, dont se nourrirent les compagnons d'Ulysse, et qui leur fit oublier leur patrie; l'île flottante d'Éole, les champs où paissaient les chevaux du soleil; les hydres, les gorgones et les chimères; Dédale, l'homme volant et la tour où était gardée Danaé. Il n'y avait, en un mot, ni fleuve ni grotte qui n'eût son génie, ni île ni promontoire qui n'eût sa légende.

Nous ne pouvons nous rappeler ces mythes de l'antiquité sans penser avec un sentiment de satisfaction que pour la plupart ils sont véritablement indigènes et qu'ils ont fleuri sur le sol européen. Il peut être vrai, comme l'ont affirmé les philologues, qu'ils aient été importés de l'Asie, mais c'est bien sous le ciel de l'Europe qu'ils ont germé et se sont si richement développés. La plupart des fictions de la mythologie grecque répondent mal à l'origine asiatique qu'on leur attribue; leur caractère de barbarie et de grossièreté se concilie bien mieux avec l'état où se trouvait alors l'Europe. L'outrage que fait Saturne à son frère Uranus, rappelle les mœurs sauvages du temps; dans l'histoire de Bacchus on retrouve les habitudes de piraterie du temps, et dans les aventures d'Europe et d'Hélène, les enlèvements de femmes alors si fréquents. La tradition du repas auquel fut servi Itis, nous atteste que les Grecs étaient cannibales, et la menace que Laomédon fait à Neptune et à Apollon de les vendre comme esclaves, nous montre jusqu'à quel point la

force était employée pour contraindre au travail. La plupart des héros grecs vivent dans la polygamie et vont jusqu'à prendre pour femme leur propre sœur, crimes dont le roi de l'Olympe donne lui-même l'exemple. En somme, la mythologie grecque accuse incontestablement un état social très peu avancé. Les personnifications, si chères à la race humaine dans son enfance, abondent dans cette mythologie, et les formes qu'elles y revêtent ne peuvent appartenir qu'à une époque de barbarie. Ce ne fut que plus tard que furent accueillies les créations allégoriques telles que la mort, le sommeil et les songes, alors que le système primitif avait déjà été modifié par les idées venues de la Lydie, de la Phrygie, de l'Assyrie et de l'Égypte.

Ce n'est point seulement la nature intrinsèque des mythes grecs, mais aussi leur développement graduel qui nous autorise à les regarder comme des créations vraiment indigènes. La théogonie d'Homère a été modifiée par Hésiode en plusieurs de ses points essentiels; c'est ainsi qu'il place à une époque antérieure la dynastie d'Uranus, et qu'il altère le sens de quelques autres traditions mythologiques telles que celle des cyclopes. La théogonie d'Orphée vient à son tour marquer un nouveau progrès; elle introduit de nouvelles fictions et de nouveaux personnages, Zagreus, par exemple, le fils de Jupiter et de sa propre fille Perséphone. En réalité, il est à peine un seul des grands et vénérables dieux de l'Olympe, dont le caractère n'ait point changé avec l'âge; considérée à ce point de vue, la philosophie ionienne doit être regardée comme marquant le nouveau pas qui devait

inévitablement se faire dans la voie du progrès. Cette philosophie, comme nous le verrons bientôt, ne fut pas seulement le résultat de l'expansion du génie grec et de l'amélioration nécessaire des mœurs grecques; une cause étrangère, l'ouverture subite des ports égyptiens qui eut lieu vers 670 avant J.-C., vint hâter l'effet de ces deux influences. La religion des Européens devint plus mystérieuse et plus solennelle, en même temps que la philosophie apprit à connaître les erreurs de sa chronologie et sentit la nécessité d'examiner de plus près et plus sérieusement les événements du passé.

Le malheur voulut que les Ioniens, les premiers qui se mirent à philosopher, commençassent par rejeter les personnifications des éléments et par substituer à Jupiter, à Neptune et à Pluton, l'air, l'eau et le feu. La ruine des conceptions théologiques devait infailliblement amener celle des pratiques religieuses, et bientôt le philosophe renonça au culte de divinités, à l'existence desquelles il ne croyait plus. Des prières et des sacrifices offerts à de simples fantômes de l'imagination devenaient tout à fait superflus, mais les éléments, une fois dépouillés de leurs personnifications, purent être étudiés scientifiquement, et d'importants résultats devaient être obtenus dans cette voie.

La religion grecque contenait en elle-même les principes de sa propre destruction, et c'est uniquement dans le dessein de bien établir ce fait, que je suis entré dans des détails que le lecteur a peut-être trouvés insignifiants et inutiles. Deux causes inévitables amenèrent la ruine du système religieux de la Grèce : les découvertes géographiques et la naissance de la critique philosophique,

double fait qui mérite toute notre attention, puisque deux mille ans plus tard la même chose se reproduisit sur une plus grande échelle.

En ce qui concerne les découvertes géographiques, comment était-il possible que les prodiges de la Méditerranée et de la mer Noire, les sorciers, les enchanteurs, les géants et les monstres de l'abîme, survécussent quand tous les jours ces mers étaient parcourues dans toutes les directions? Comment était-il possible que se maintînt la conception d'une terre plane, finissant à l'horizon et entourée d'un océan extérieur, quand des colonies avaient été fondées en Gaule et que les Phéniciens allaient chercher l'étain au delà des colonnes d'Hercule? Il se trouva en outre que la grande voie commerciale d'alors traversait précisément les régions où la croyance générale plaçait les plus étonnantes merveilles. Non seulement la ruine des mythes géographiques qui concernaient la surface supérieure de la terre était certaine, mais il était à craindre aussi, et bon nombre de citoyens pieux et clairvoyants partageaient ces craintes, que la même ruine n'enveloppât bientôt toutes les croyances relatives à la partie de la terre qui plongeait dans les ténèbres. C'est ainsi qu'on fut conduit à prendre le seul parti possible pour venir efficacement en aide aux anciennes doctrines, et que des faits, jusqu'alors considérés comme des réalités, se trouvèrent transformés en autant d'allégories, sous lesquelles se cachaient les mystérieux trésors de la sagesse antique. Il n'en est pas moins évident qu'un système, obligé de s'appuyer sur de tels expédients, n'a plus longtemps à vivre.

Digitized by Google

Les découvertes maritimes ne furent point seules à contribuer au discrédit des traditions fabuleuses et à l'introduction de nouvelles idées; l'expédition macédonienne vint à son tour ouvrir un monde nouveau aux Grecs, et leur offrir de véritables merveilles : des climats d'une étonnante variété, d'immenses déserts, des montagnes couvertes d'une neige éternelle, des lacs salés loin de l'océan, des animaux gigantesques, et des hommes de religions et de couleurs diverses. Toutes ces merveilles de la nature, grâce à l'échange incessant de relations qui s'était établi entre la Grèce et les colonies qu'elle avait fondées dans toutes les parties de l'Asie, ne pouvaient manquer de faire une profonde et durable impression sur l'esprit grec. Si les idées de l'Europe purent, à travers la Bactriane, arriver à l'extrême orient, la même voie et d'autres encore étaient ouvertes aux idées de l'Asie pour arriver en Europe.

A l'époque où commencent les traditions historiques certaines, les Phéniciens étaient maîtres de la mer Méditerranée. L'Europe, elle, était encore plongée dans la plus complète barbarie. Aux portes de l'Asie, où régnait une civilisation si brillante, le Thrace scalpait ses ennemis et se tatouait; à l'autre extrémité du continent, le Breton se servait de l'ocre et de la guède pour se teindre le corps; les sculptures égyptiennes contemporaines nous montrent les Européens couverts de peaux comme les sauvages. Partout les Phéniciens semblaient s'établir instinctivement sur toutes les côtes et dans toutes les îles, et c'est ainsi qu'ils réussirent à s'assurer pour longtemps la suprématie maritime. Peu à peu l'esprit d'aventure

s'éveilla parmi les Grecs. En 1250 avant J.-C., ils firent à la voile le tour du Pont-Euxin et se créèrent un trafic lucratif d'or, de poisson sec et de blé; c'est sans doute là l'origine du mythe de l'expédition des Argonautes. Ils ne tardèrent point, par leurs habitudes de piraterie, à s'acquérir une funeste renommée. Sur toutes les côtes, ils enlevaient les hommes, les femmes, les enfants, et se livraient à un commerce d'esclaves très considérable; il s'en est conservé quelque chose dans le trafic des femmes circassiennes qui se fait encore de nos jours. Minos, roi de Crète, essaya de mettre fin à la piraterie. Les efforts qu'il fit pour obtenir la suprématie dans la Méditerranée furent successivement imités par les Lydiens, les Thraces et les Rhodiens; ces derniers créèrent le premier code maritime, qui passa ensuite dans les lois romaines. Pendant ce temps, des marins tyriens naviguaient furtivement au delà des colonnes d'Hercule, visitaient les Canaries et les Açores, et rapportaient l'étain des îles Britanniques, ne négligeant aucune précaution afin de tenir secret le but de leurs expéditions. Peu à peu, les Grecs devenus plus hardis se risquèrent sur les traces de ces mystérieux navigateurs, mais au temps d'Homère ils n'avaient point dépassé le bassin oriental de la Méditerranée, et l'Italie était encore pour eux une contrée totalement inconnue. Les Phocéens, les premiers, explorèrent le bassin de l'occident, où une de leurs colonies fonda Massilie. Coleus de Samos, enfin, passa les colonnes d'Hercule et pénétra dans l'océan Atlantique. Les premières colonies grecques ne tardèrent point à acquérir une importance considérable; elles étaient répandues sur les côtes, de Sinope à

Sagonte, formant autant d'entrepôts commerciaux et de foyers de richesse. Dans l'antiquité, celui qui se livrait au commerce maritime était à la fois marchand et capitaine de son navire; il vendait sa cargaison à l'enchère là où il débarquait. Le commerce primitif de la Méditerranée était très lucratif, bien qu'il se trouvât restreint au trafic des esclaves, des substances minérales et des produits manufacturés, car la voie qu'il suivait coïncidant avec un parallèle de latitude, sur toutes les côtes de la Méditerranée les produits agricoles étaient à peu près les mêmes, et par conséquent aussi la demande que faisaient les populations de ces produits. Des Cassitérides on importait l'étain, de la Baltique l'ambre, et de la Syrie les étoffes teintes et les métaux travaillés. Partout où s'établissait un de ces centres commerciaux, le goût commençait à naître, et l'intelligence à se développer. Les Étrusques, qui avaient entre leurs mains le commerce d'ambre qui se faisait par la Germanie, nous ont laissé de nombreux témoignages de leur amour de l'art, et s'ils sont restés pour nous un peuple mystérieux, il nous est bien difficile de les juger aussi sévèrement que l'a fait un éminent critique des temps modernes.

A l'influence des découvertes géographiques vint s'ajouter celle de la critique philosophique. C'est un fait constant que l'expansion du génie grec, aussitôt après la première olympiade. L'homme, dès qu'il a atteint un certain point de son développement intellectuel, applique invariablement à l'examen des événements passés les nouvelles ressources dont il dispose. L'expérience lui ayant appris que le cours du monde est le même aujourd'hui

qu'hier, il en conclut sans hésiter qu'il sera encore le même demain. Il ne peut plus souffrir la moindre solution de continuité dans la chaîne historique; la foi passive ne peut plus lui suffire, et il prétend juger les faits passés comme il juge ceux qui se passent sous ses yeux. La mythologie ne peut subsister en face de l'histoire.

Les conséquences de ce principe s'accusent avec une force toujours croissante, aussitôt après la première olympiade, dans toutes les branches de la littérature grecque. L'esprit grec arrive bientôt à rougir des fables qui charmaient son enfance; les légendes sont, les unes transformées, les autres renouvelées, les autres rejetées définitivement; les grands tragiques excluent un à un les mythes antiques, et ne les admettent plus que dans leur ensemble, tandis que les poètes les revêtent de nouvelles formes, les allégorisent, et ne les acceptent plus que comme de gracieux ornements. Il est manifeste qu'un abîme se creuse entre les lettrés et le vulgaire; les grands hommes du temps comprennent qu'il faut, ou renoncer définitivement à ces fictions si chères, ou leur substituer peu à peu quelque chose qui s'accorde mieux avec la situation sociale et intellectuelle. Leur ruine, toutefois, ne rencontre point l'approbation publique, pas même à Athènes, où l'état intellectuel de la majorité des citoyens ne leur permet plus de rester fidèles à la croyance nationale. C'est inutilement qu'ils essaient de se contraindre à trouver une part de vérité dans ces légendes auxquelles avaient ajouté foi tant de pieux et illustres hommes, que recommandait une existence de plusieurs siècles, et dont la vérité était, pour le vulgaire, susceptible d'une demons-

Digitized by Google

tration absolue. Tous leurs efforts furent vains : l'intelligence l'avait décidément emporté sur la foi. Parvenus à une certaine phase de leur existence, la plupart des hommes reconnaissent la fausseté de leurs opinions, et supportent cependant difficilement qu'autrui vienne les leur rappeler; les Grecs étaient alors dans une situation toute semblable. Leur état social plus avancé ne leur permettait plus de répondre aux attaques des philosophes par une sentence de mort, mais ils savaient, par tous les moyens, les presser de telle manière qu'ils ne leur laissaient plus qu'à choisir entre l'orthodoxie et la mendicité. C'est ainsi qu'ils avaient désapprouvé les réflexions empreintes de scepticisme qu'Euripide prête à ses personnages, et qu'ils s'élevaient contre l'impiété du Prométhée enchaîné d'Eschyle. C'est à ces sentiments aussi qu'en appela Aristophane, lorsqu'il voulut soulever les esprits contre Socrate, prouvant une fois de plus que ceux qui doutent sont souvent les plus empressés à dénoncer les mêmes doutes chez leurs semblables.

Les poètes, revenant au sens commun, n'avaient point tardé à rompre avec la croyance nationale; il en fut de même des philosophes. Ce devint bientôt une unanime conviction qu'il existait une opposition radicale entre la philosophie et la religion, et en cela l'opinion publique ne se trompait point : par ce seul fait que le polythéisme offrait une interprétation théologique pour chaque phénomène naturel, il se trouvait en antagonisme déclaré avec la science. Ce furent les progrès scientifiques qui renversèrent réellement la religion grecque. Socrate lui-même n'hésita point à dénoncer cette tendance de la philosophie .

Digitized by Google

naturelle, et c'est au nom même des principes qu'il soutenait, que les Athéniens condamnèrent ses doctrines; leur bon sens leur avait fait deviner que l'éthique du philosophe n'offrait pas moins de danger. Socrate démérita de la science, en ne reculant point devant le soulèvement des haines religieuses contre ceux qui combattaient ses doctrines, crime que ne doivent jamais pardonner des hommes éclairés. Dans la tragédie qui s'ensuivit, les Athéniens ne firent que le payer en même monnaie. Les immoralités que l'on prêtait aux dieux devaient certainement avoir attiré l'attention des penseurs, mais le but essentiel et immédiat des efforts des écoles ionienne et italienne fut d'établir leur doctrine d'une providence toute-puissante qui gouverne le monde. Ces deux philosophies, non contentes de réduire à une fiction l'antique dogme de l'omniprésence des divinités olympiennes, touchèrent à leur existence même en ne leur laissant plus rien à faire dans l'univers. A la place de ces personnifications, elles mirent la nature impersonnelle ou les éléments, et au lieu d'unifier les interprétations de la science et les anciennes traditions, elles aimèrent mieux modifier et remanier ces traditions de manière à les mettre en accord avec les données scientifiques. Nous verrons plus loin comment cette manière d'agir eut pour conséquence inévitable l'exclusion de la Divinité du monde qu'elle a créé, et l'introduction des agents naturels à la place des agents surnaturels. A Jupiter fut substitué l'air, à Neptune, l'eau. Il y eut encore, il est vrai, des philosophes tels que Socrate, qui acceptaient en silence les légendes populaires, et d'autres, tels que Platon, pour qui

Digitized by Google

c'était un devoir envers la patrie de rester fidèles aux croyances nationales; mais d'autres philosophes, et parmi eux Xénophane, regardaient la religion grecque comme un tissu de grossières impostures que la force du temps seule imposait à la nation.

Comme j'aurai à parler longuement de la philosophie grecque, il n'est pas opportun d'entrer maintenant dans plus de détails; pour le but que nous nous proposons actuellement, c'est assez d'avoir essayé de montrer que cette philosophie était radicalement opposée aux croyances nationales, dans toutes les régions et à toutes les époques, depuis Thalès jusqu'au dernier critique de l'école d'Alexandrie.

Il en fut des historiens comme des philosophes, et la naissance de l'histoire vraie produisit les mêmes résultats que la naissance de la philosophie vraie; une circonstance toute spéciale vint encore s'ajouter dans ce dernier cas, et imprimer une puissante impulsion au mouvement commencé; quelles que fussent les fictions admises à l'égard des temps antéhistoriques de la Grèce, elles le cédaient de beaucoup, en antiquité et en merveilleux, à l'histoire actuelle de l'Égypte. Quel ne dut point être le désappointement d'Hérodote, lorsqu'il découvrit qu'à la même époque, qui était pour lui l'époque héroïque et fabuleuse de la Grèce, les choses humaines suivaient déjà leur cours ordinaire sur les rives du Nil, et cela depuis un temps immémorial. Aucun de ceux qui s'occupaient d'enregistrer les événements de l'histoire ne pouvait manquer de reconnaître qu'une chronologie, appliquée à des faits dont les auteurs appartenaient au monde sur-

Digitized by Google

naturel, n'avait aucune raison d'être, et qu'il était absurde de prêter les mobiles et les pensées de l'homme à des êtres qui ne sont point des hommes. De là à rejeter la tradition d'une manière absolue, il n'y avait qu'un pas, car l'esprit vraiment philosophique ne peut admettre deux mesures différentes pour le passé et le présent ; il prétend au contraire que les actions humaines et leur enchaînement ont toujours été les mêmes, aux temps préhistoriques aussi bien qu'à l'époque actuelle.

Cet état de choses dura pendant des siècles. Les uns à la suite des autres, les historiens, les philosophes, les critiques et les poètes avaient déserté les croyances nationales, et vivaient sous la pression incessante qu'exerçait sur eux le public; ils avaient pris le seul parti possible en se conformant extérieurement aux prescriptions de la religion nationale. Hérodote ne parvient point à concilier les invraisemblances de la guerre de Troie avec l'expérience qu'il a des actions humaines ; Thucydide n'ose pas exprimer qu'il n'y croit point; Eratosthène avoue à peine que les voyages d'Ulysse sont en contradiction ouverte avec les faits géographiques admis de tous; Anaxagoras, accusé d'impiété, est condamné à mort, et ce n'est que par la commisération du chef de l'État que sa peine est commuée en celle du bannissement; Platon, qui envisage les choses d'une manière plus générale, conclut qu'il est opportun d'interdire l'étude des branches supérieures de la philosophie naturelle; Euripide a beaucoup de peine à se justifier de l'accusation d'hérésie; Eschyle est condamné à la lapidation pour avoir blasphémé, et n'est sauvé que par son frère Aminias, qui le protége de son

bras mutilé à Salamine ; Socrate est jugé et boit la ciguë. Les grands hommes d'État tels que Périclès partagent eux-mêmes les opinions condamnées. Personne ne sait expliquer la merveilleuse disparition des demi-dieux et des héros, pourquoi il n'y a plus de miracles, et comment les actions purement humaines sont maintenant les seules qui remplissent le monde. Le vulgaire ignorant estime que le discrédit des anciennes traditions est une trahison envers le passé, et il réclame avec instances le châtiment de ceux qu'ils suspecte.

Au milieu de cette confusion et de toutes ces dissensions, il ne manquait point d'hommes qui s'efforçaient de réformer le système religieux. Quelques-uns, et sans doute les plus avancés intellectuellement, demandaient que les prêtres renonçassent aux miracles, que les reliques n'eussent plus d'autre importance que celle qu'exigeaient les conditions intellectuelles du vulgaire, et que peu à peu elles fussent laissées de côté ; ils demandaient également que l'anthropomorphisme impie des dieux cessât d'offenser la philosophie. D'autres, moins avancés, pensaient aplanir toutes les difficultés en allégorisant les mythes ; d'autres souhaitaient qu'on pût les transformer de manière à les mettre en harmonie avec l'état social actuel, d'autres enfin étaient d'avis de les interpréter dans un sens tout nouveau. L'un, ne pouvant se résoudre à nier le fait de la guerre de Troie, prétend que ce fut seulement l'εἴδωλον d'Hélène qu'énleva Pâris ; pour un autre, des expressions qui autrefois peut-être représentaient des faits réels, deviennent de simples formes du discours ; un autre encore, ne voulant point rejeter les attributs des

divinités de l'Olympe, leurs actions et leurs passions tout à fait humaines, prétend qu'autrefois elles ont dû exister sous la forme de l'homme. Tandis que l'un dénonce l'impudente impiété de ceux qui ne comprennent point le sens allégorique des mythes de l'Iliade et les condamnent, un autre voit dans ses héros les éléments de la nature et un autre enfin, dans l'espoir de concilier avec les progrès du sens moral les actions honteuses et perverses que l'on attribue aux dieux, les impute toutes à des démons. Cette idée, d'abord reçue avec empressement, devint plus tard singulièrement funeste au polythéisme.

Tandis que la foi nationale allait ainsi s'affaiblissant dans les classes supérieures, la multitude s'abandonnait à la plus incroyable superstition; c'était l'âge des reliques, des statues qui pleurent et des peintures qui remuent les yeux. On pouvait encore, croyait le vulgaire, visiter à Métaponte les instruments qui avaient servi à la construction du cheval de Troie; à Cheronée, le sceptre de Pélops ; à Phasélis, la lance d'Achille, et à Nicomédie le glaive de Memnon ; les habitants de Tégée montraient encore la dépouille du sanglier de Calydon, et plusieurs villes se vantaient de posséder le véritable palladium des Troyens. Il y avait des statues de Minerve qui brandissaient la lance, des peintures qui pouvaient rougir et suer, et une multitude de châsses et de sanctuaires qui opéraient des cures merveilleuses. Les Athéniens avaient l'usage de répandre du miel et de la farine consacrés à l'entrée du gouffre qu'avaient creusé les eaux en se retirant après le déluge de Deucalion, et personne n'eût osé risquer une objection au sujet de la grandeur tout à fait

disproportionnée de l'ouverture. Il était maintenant prouvé que les astres et l'espace forment seuls la voûte céleste, et l'on ne croyait plus qu'elle était le sol de l'Olympe; mais, lorsqu'un poète avait l'occasion de parler des dieux qui du sommet des monts s'étaient élancés aux cieux, il savait qu'il était de son propre intérêt de n'élever aucune objection au nom de la science astronomique. Aucune allusion défavorable aux poèmes d'Homère n'était tolérée; dépersonnifier le soleil, était un crime que l'on payait quelquefois de sa vie. Il était impie de vouloir mettre les lois naturelles à la place de Jupiter et de Neptune, et si l'on était soupçonné de douter qu'Hélios et Silène fussent des dieux, il fallait s'en justifier publiquement comme d'un crime. Le peuple restait attaché à sa superstition. Si inconciliable qu'elle fût avec les progrès de la géographie et des sciences physiques, et loin de se préoccuper des contradictions qui avaient si vivement frappé les penseurs, il prétendait que l'on pouvait parfaitement se passer de toute évidence historique.

C'est une erreur complète de croire que le polythéisme conserva sa puissance et continua à subsister jusqu'aux temps de Constantin et de Julien. Il commença réellement à dépérir au moment où s'ouvrirent les ports égyptiens. Le mouvement commença dans les classes supérieures, et de là se propagea lentement dans les classes moyennes de la société. Pendant plusieurs siècles, les découvertes géographiques, favorisées par le développement du commerce et l'expédition macédonienne, travaillèrent sans relâche, de concert avec la critique philosophique, à l'achèvement de l'œuvre commencée, mais il ne semble

lement les idées du vulgaire, mais il croyait facile de lui faire accepter de nouveaux noms, si on lui permet de conserver les vieilles choses; aussi proposait-il de régénérer l'ancien système et d'introduire de nouvelles formes et de nouvelles idées plus conformes à l'état social actuel. Il déclarait même, et l'avenir lui a donné raison, que le monde serait bientôt fait à ce changement et lui donnerait implicitement son adhésion.

Dans cette description que je viens de faire des commencements et de la décadence de la religion grecque, je me suis surtout attaché à mettre en relief ses traits essentiels. Sa ruine n'a point été soudaine, comme on l'a souvent prétendu ; elle ne s'est point non plus accomplie par la violence. La religion grecque est tombée lentement et d'elle même. Aussi, s'il est vrai que les affaires humaines progressent suivant des cycles périodiques, si le cours des événements de la vie d'un individu ressemble au cours des événements de l'existence d'un autre individu, s'il existe des analogies semblables entre les carrières que parcourent les différentes nations, si les mêmes choses doivent se reproduire à des intervalles de temps déterminés ; si tout cela est vrai, il n'est pas impossible que nous retrouvions plus en grand dans l'histoire de l'Europe la succession d'événements que nous avons rencontrée dans l'histoire intellectuelle de la Grèce. S'il est enfin pour l'esprit humain une loi déterminée de développement, ne sommes-nous point autorisés à attendre que les phénomènes que nous a présentés une nation isolée, apparaîtront de nouveau sur une plus grande échelle, quand nous aurons affaire à tout un continent, et n'avons-

nous point raison d'espérer que l'étude philosophique du passé pourra non seulement nous aider dans l'interprétation des faits de l'histoire de l'Europe au moyen âge, mais aussi nous acheminer à prévoir l'avenir de l'espèce humaine entière? Le mouvement intellectuel de la Grèce fut, il est vrai, absorbé par le mouvement intellectuel plus lent mais plus gigantesque de l'Europe méridionale; mais le mouvement particulier d'un continent peut se trouver perdu dans le mouvement général du monde, absolument comme l'onde, qui glisse à la surface de la mer toujours se dilatant, disparaît dans le mouvement plus impétueux des grandes vagues. Ce furent la critique philosophique, les découvertes scientifiques, et l'activité intellectuelle née de la concentration de la puissance politique, qui agirent surtout sur la manière de penser des Grecs; la critique philosophique et les découvertes scientifiques ont exercé la même influence prédominante dans l'Europe des quatre derniers siècles. Que l'on retrace à son esprit les conséquences que produisit l'établissement de l'empire romain, l'echange incessant de relations auquel il donna naissance entre toutes les nations du bassin de la Méditerrannée; que l'on se rappelle comment les anciennes formes de la pensée disparurent devant lui après avoir résisté à toutes les attaques, et firent place à un mode de penser uniforme; que l'on ne se refuse point, en un mot, à chercher dans le passé un enseignement pour l'avenir, et l'on ne doutera point que l'incroyable facilité que la locomotion offre de nos jours, et les merveilleuses inventions dont nous nous sommes enrichis, ne soient les précurseurs certains d'une immense révolution philosophique.

Digitized by Google

Une des phases de l'existence d'un peuple les plus pénibles à contempler est celle qu'il traverse au moment où il va quitter le joug de l'imagination pour celui de la raison. L'homme est fait de telle sorte que longtemps après avoir découvert la défectuosité des idées qui règnent autour de lui, il craint de se soustraire ouvertement à leur domination, et pressé par la force des choses, se résout à vivre en hypocrite, applaudissant publiquement aux choses que condamne son jugement. Cette manière de procéder est même tellement générale lorsqu'une nation traverse une crise de ce genre, qu'il est permis de dire qu'alors l'hypocrisie est organisée. Tel, je pense, dut être l'état des choses dans la plus grande partie de l'empire romain au moment où commença le christianisme. L'opinion publique avait déjà renoncé aux anciennes idées, mais leur puissance politique avait survécu à leur puissance intellectuelle, et de là les funestes effets dont nous venons de parler.

Il faut toutefois le dire, ce mal est jusqu'à un certain point inhérent à la nature des choses, et ce serait une véritable calamité que l'hypocrisie nationale eût autant de peine à se justifier que l'hypocrisie individuelle. Toute société civilisée est, quant à la nature de son progrès, soumise à des lois précises, et elle ne peut s'écarter de la ligne qu'elles lui prescrivent sans s'exposer aux plus grands désastres. Soustraire brusquement une société au joug de croyances anciennes, n'est pas lui apporter la liberté, mais la lancer dans les hasards politiques : aussi, les grands hommes d'État n'hésitent-ils pas à autoriser et même à maintenir par la force des pratiques qui ont

perdu leur signification première et dont la base intellectuelle a déjà été sapée. La vérité ne devient toute puissante que par degrés : elle agit d'abord sur la raison, son mode d'influence étant alors purement intellectuel et individuel; elle étend ensuite sa sphère d'activité, s'accroît d'une influence morale qu'elle exerce surtout au moyen de l'opinion publique, et ce n'est qu'à la fin qu'elle conquiert pour elle-même la puissance physique et politique. C'est à la période pendant laquelle s'opère cette transition qu'appartient l'hypocrisie organisée. Amener une nation à se soumettre à l'empire de nouvelles idées n'est point l'affaire d'un jour.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE III

### DIGRESSION SUR LA THÉOLOGIE INDIENNE ET LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

Arrivé à ce point de notre étude du développement intellectuel de l'Europe, il est opportun que nous examinions brièvement deux influences étrangères qui agirent sur lui: l'influence de l'Inde et celle de l'Égypte.

Après avoir constaté dans le chapitre précédent la parenté qui existe entre les familles indienne et européenne, il ne sera point sans intérêt de comparer les développements intellectuels des deux races. Le mouvement intellectuel de la plus ancienne des deux nous indiquera le chemin que doit suivre la seconde et le but vers lequel elle marche. Chaque jour, à notre époque, nous voyons les anciennes idées de l'Orient surgir des obscurités de la métaphysique moderne; ces idées marquent une phase intellectuelle que devra sans doute traverser l'esprit indo-européen, et si nous considérons avec quel empressement elles ont été accueillies en Chine et dans tout l'Orient,



Digitized by Google

nous pourrons peut-être de la famille indo-européenne étendre nos conclusions à la race humaine entière. Nous voyons aussi par là combien il est vain et peu philosophique d'espérer pour les vieilles populations de l'Asie le retour à un état de civilisation tel que le nôtre. Les conditions intellectuelles qui caractérisent un tel état de civilisation ont autrefois existé pour l'Asie et ne reparaîtront plus; il ne reste à ces vieilles races qu'à s'avancer aussi loin que possible dans la voie qu'elles suivent et ensuite périr, laissant la place à de nouvelles races régénérées et différemment constituées. La marche de la vie n'est jamais rétrograde : le vieillard morose ne peut revenir à l'entière confiance de sa maturité, pas plus que le jeune homme ne peut reprendre les oiseuses et inutiles occupations qui l'amusaient enfant; l'enfant lui-même est bien loin de l'innocente crédulité de ses premières années.

La théologie primitive de l'Inde n'existe pas pour nous; Ses commencements se perdent dans la nuit des temps antéhistoriques, et dans tout ce qui nous est resté de l'ancienne philosophie des Hindous, nous trouvons déjà une foule de conceptions anthropocentriques, appliquées, il est vrai, plutôt au monde moral qu'au monde physique. Cette philosophie était déjà arrivée à cette conclusion, que l'homme n'a à se préoccuper que de lui-même. « Tu étais seul lorsque tu es né, tu seras seul lorsque tu mourras, seul lorsqu'il te faudra répondre au tribunal de l'inexorable juge.

Partant de là, l'esprit humain peut progresser suivant deux directions distinctes : ou il s'attachera exclusivement à considérer la nature matérielle, ou, s'élevant plus

haut et se montrant plus vraiment philosophique, il embrassera tout l'univers à l'aide des seules conceptions d'espace et de force. De ces deux modes de progrès nous trouvons respectivement un exemple dans les Védas et Institutes de Manou, et dans le Bouddhisme. Dans aucune de ces deux philosophies les idées ne sont à l'état de simples abstractions : elles accusent un but moral et possèdent une puissance de constructivité que n'a même pas égalée celle du système créé plus tard par les papes. Ces philosophies règlent l'existence entière de l'individu aussi bien que celle de la société, et elles ont manifesté leur puissance dans la fondation d'organisations politiques qui par leur grandeur et leur antiquité méritent toute notre attention. J'examinerai donc brièvement d'abord le védisme et ensuite le bouddhisme qui lui a succédé.

Le territoire de l'Inde est partagé entre des climats très différents : elle renferme les plus hautes montagnes du globe, d'immenses fleuves, et possède une végétation merveilleusement luxuriante; les pluies y sont périodiques et les moussons y entretiennent la tempête. Il n'est donc point surprenant que chez un peuple aussi familier avec les plus imposants spectacles de la nature, se soit rencontrées une admiration instinctive pour la matière et une tendance au culte de la nature. Ces spectacles font en effet sur l'esprit de l'homme une impression indélébile et d'autant plus profonde qu'il est plus cultivé.

Les Védas, les écritures des Indous, sont au nombre de quatre : le Rig-Véda, le Yadjour-Véda, le Sama-Véda et l'Atharvan-Véda; ils passent pour avoir été révélés par Brahma; l'authenticité du dernier n'est pas unanimement

reconnue, et sa lecture laisse la conviction qu'il a dû être composé plus tard que les autres et à une époque où le pouvoir hiérarchique était déjà fortement consolidé. La langue des Védas est l'ancien sanscrit qui a précédé l'idiome plus récent connu aujourd'hui sous ce nom. Ils forment la base d'une littérature très étendue, Upavédas, Angas... etc., qui en sont des développements ou des commentaires. Les Védas ne renferment guère que des hymnes pour les différentes cérémonies publiques et privées, des prières, des préceptes, des légendes et des dogmes : le Rig, le plus ancien des quatre, est principalement composé d'hymnes; les trois autres sont consacrés aux formules liturgiques. Les Védas n'ont point tous été composés à la même époque ni par les mêmes auteurs ; il semble même établi que les premiers ont été écrits par des prêtres et les derniers par des chefs militaires. La base des doctrines védiques est la croyance à un Esprit universel qui pénètre toutes choses. Ce Dieu est nécessairement un. « Il n'existe en vérité qu'un Dieu, l'Esprit suprême, le Maître de l'univers, dont l'univers est l'ouvrage, » le Dieu supérieur à tous les dieux, qui créa la terre, les cieux et les eaux. Le monde ainsi considéré comme une émanation de Dieu n'est qu'une part de ce Dieu lui-même; c'est sa volonté se manifestant à tout instant qui fait subsister le monde, et il disparaîtrait instantanément si la main de Dieu se retirait de lui un seul moment. Le monde, tel qu'il est, subit d'incessantes transformations et chaque chose ne fait constamment qu'achever une phase de son existence et passer à une nouvelle phase. Au milieu de tous ces mouvements incessants, c'est vrai-

Digitized by Google

ment à peine si l'on peut dire que le présent existe, puisque l'avenir a déjà commencé quand le passé va finir.

Toutes les choses matérielles sont ainsi entraînées dans un mouvement continuel, changeant incessamment de formes et accomplissant une série de révolutions au terme desquelles elles reprennent leur état primitif. C'est dans ce sens seulement que nous pouvons dire que la terre et les corps célestes ont eu un commencement, car en réalité ils marchent toujours vers une inévitable destruction, et, après que d'innombrables siècles auront passé, ils recommenceront un mouvement pareil, et de nouvelles séries d'événements semblables se reproduiront à l'infini.

Il y a toutefois dans cette doctrine de transformation universelle quelque chose de plus que ce que l'on y découvre au premier abord : au fond de la théologie indienne se cache le panthéisme. « Dieu est un parce qu'il est tout.» Les Védas, lorsqu'ils traitent des relations de la nature avec Dieu, nous disent qu'il est la matière aussi bien que la cause de l'univers, « l'argile aussi bien que le potier. » Ils semblent ainsi admettre que s'il existe partout et en toutes choses un esprit de même nature que l'âme humaine mais bien supérieure, la nature matérielle est cependant essentiellement et inséparablement unie à cet esprit ; de même que le corps de l'homme se transforme continuellement s'usant et se renouvelant tour à tour, ou, passant au cas de l'humanité entière, de même que les nations naissent et périssent sans que pour cela cesse d'exister ce que l'on peut appeler l'esprit humain universel, de même, suivant les Védas, sont pour toujours unis la matière et l'esprit. Placés à ce point de vue, nous devons

non seulement ne point regarder l'Être suprême comme une simple intelligence supérieure qui gouverne le monde, mais encore, et parallèlement à ce que nous voyons dans l'homme, chez qui le principe spirituel ne se manifeste que par son association avec le corps, ne considérer la matière, ou la nature, ou l'univers visible, que comme la manifestation sensible de Dieu.

Aux changements que nous constatons dans le corps de l'homme, correspondent bien qu'embrassant des espaces et des périodes de temps immensément plus considérables, les changements que subissent les objets visibles, et spécialement les astres. Toutefois, lorsque nous admettons ces conceptions au sujet des relations mutuelles de la matière et de l'esprit, nous ne devons jamais perdre de vue que « la matière n'est en rien indépendante de la perception mentale, qu'être et perceptibilité sont deux notions identiques, que les apparences et les sensations extérieures sont illusoires et se dissiperaient aussitôt si l'intervention divine qui seule les maintient cessait un seul instant. »

Quant au rapport qui existe entre l'Être suprême et l'homme, l'âme humaine est une portion ou une particule de ce principe qui pénètre toutes choses, l'intelligence universelle ou l'âme du monde; cette particule est momentanément détournée de sa source primitive et unie au corps humain, mais elle est fatalement destinée à la rejoindre tôt ou tard, aussi inévitablement que le fleuve est appelé à se perdre encore une fois dans l'océan qui lui a donné naissance. « Cet esprit, dit Véruna à son fils, dont procèdent toutes choses, dans lequel elles continuent à vivre, auquel elles tendent toutes à se réunir, et qui finale-

ment les absorbera toutes, cet esprit, apprends à le connaître : c'est le Grand Un. » Une foule de considérations morales nous empêchent de douter de l'existence du mal en ce monde, et comme l'âme est une chose trop sainte pour pouvoir subir sans souillure le contact du mal, il s'ensuit que l'âme est susceptible de devenir indigne du retour à la source infiniment pure d'où elle dérive; de là la nécessité d'une purification. Mais les événements de la vie de l'homme contribuent plus souvent à augmenter la tache reçue qu'à l'effacer, et d'un autre côté cette vie est souvent trop courte pour suffire à la laver complétement. C'est pourquoi le temps consacré à la purification peut-être prolongé au delà de l'existence de ce monde par la transmigration de l'âme dans un autre corps; sous chacune de ces nouvelles formes, l'âme expie ses péchés, est soumise à d'incessantes épreuves, et trouve ainsi l'occasion de se racheter de son indignité et de mériter une seconde fois de se perdre dans l'océan d'infinie pureté. Ainsi combinée de manière à faire de toute la nature animée un système de pénitence et de purification, cette doctrine de la transmigration des âmes engendre nécessairement, entre autres conséquences morales, un profond respect pour la vie des êtres animés quels qu'ils soient, hommes, animaux, ou insectes.

Dans la philosophie européenne nous ne trouvons rien de semblable à cette importance qu'attache la théologie indienne aux diverses formes de la vie animale. Pour nous, l'existence de l'animal n'a point de but. En Egypte, comme nous le verrons plus loin, la doctrine de la transmigration a abouti aux mêmes conceptions, mais elle a été grave-

ment altérée dans ses applications pratiques par le vil fétichisme des races indigènes de l'Afrique. Les classes éclairées l'accueillirent, séduites par son côté philosophique, et le vulgaire la prit en affection parce que, par son côté pratique, elle se conciliait très bien avec ses croyances idolâtriques.

De tels dogmes théologiques naît, par la seule force des choses, un système religieux dont le but est de hâter la purification de l'âme, afin qu'elle jouisse aussi tôt que possible du bonheur vrai que peut seul donner le repos absolu. Les moyens à employer pour réduire le nombre des transmigrations de l'âme et la conduire au repos sont : les exercices pieux, la prière, la pénitence, et surtout de profondes méditations sur l'existence et les attributs de l'Être suprême. Cette vie toute contemplative a été celle d'un grand nombre de saints hommes.

Telle est, esquissée dans ses traits essentiels, la théologie védique. Les Védas admettent encore d'autres êtres supérieurs à l'homme, les dieux des éléments et des astres ; ils personnifient aussi les attributs de la Divinité. Les trois divinités védiques, Agni, Indra et Surya ne sont cependant point des divinités indépendantes, car tous les esprits sont compris dans l'âme universelle. Les Védas ne reconnaissent point la trinité de Brahma, Vichnou et Siva, qu'adoptèrent plus tard les Hindous. Ils admettent le culte des esprits secondaires tels que ceux des planètes, les demi-dieux qui habitent l'air, les eaux, les forêts, mais tous ces demi-dieux sont mortels. Les Védas prêchent la charité universelle, la charité même envers un ennemi. « L'arbre, disent-ils, ne doit point retirer son ombre au

Digitized by Google

bûcheron. » Les prières doivent être dites trois fois par jour, le matin, à midi et le soir ; le jeûne est prescrit ainsi que des ablutions avant le repas ; les présents offerts en sacrifices consistent en fleurs, en fruits et en pièces d'argent. En somme, la religion védique trahit une tendance marquée à l'égoïsme ; elle glorifie les plus basses aspirations et excite à la satisfaction des appétits animaux, aux jouissances de la chère et de la fortune. L'esprit de prosélytisme en est entièrement absent : il y est remplacé par ce principe, que toutes les religions sont également agréables à Dieu, sans quoi il n'en aurait fondé qu'une à côté de laquelle sa toute-puissance n'aurait toléré aucune rivale. Rien dans les Védas ne consacre la division de la population en castes, qui avait sans doute pris naissance lors des conquêtes antérieures ; elle a en tout cas à jamais compromis le progrès social en condamnant chacune des classes de la société à l'immobilité et en concentrant hiérarchiquement le savoir et la puissance. Aucun passage, ni dans les Védas, ni même, à ce que l'on a prétendu, dans la littérature indienne entière, ne fait allusion à l'amour de la liberté. Les races asiatiques ignorent ce sentiment. Elles ont pesé les avantages de la liberté et ceux de la sécurité, et n'ont pas hésité à préférer la dernière, abandonnant la première aux labeurs des races européennes. La valeur de la liberté ne s'apprécie qu'au milieu des luttes d'une existence active ; la vie de l'Asiatique est essentiellement passive, et il n'aspire qu'à la tranquillité. Pour expliquer cette espèce d'impuissance, on a dit que le continent asiatique, ne présentant aucune zone vraiment tempérée, les races peu vigoureuses de l'Asie s'étaient

Digitized by Google

pendant des siècles trouvées en contact avec des races plus fortes qu'elles et qu'ainsi avaient fini par se consumer leurs efforts vers la liberté. On aurait pu dire aussi qu'une nation, dont le territoire ne touche point à la mer, et qui croit impie de s'aventurer sur ses eaux, n'est point faite pour comprendre ce qu'est la liberté. A en croire les Védas, il semble que la condition des femmes n'était point à cette époque aussi restreinte qu'elle le devint plus tard, et même que la monogamie était générale. L'immense étendue des Védas et le nombre des auteurs qui y ont travaillé à des époques différentes ne permettent que très rarement d'en tirer de solides conclusions : les différentes parties qui composent ces ouvrages sont sans liens qui les relient l'une à l'autre, les exemplaires complets des Védas sont aussi très rares, et enfin les textes souvent altérés et rétablis ont fait naître de graves incertitudes.

Les institutes de Manou sont un code de lois civiles et religieuses; elles ont été écrites vers le neuvième siècle avant Jésus-Christ, mais comme les Védas, elles semblent appartenir à différentes époques. Les conceptions panthéistiques y sont plus décidément mêlées à la doctrine de l'unité divine. Elles comprennent la description de la création, de la nature de Dieu et de l'âme, et des règles qui fixent les devoirs de l'homme à toutes les phases de son existence. Le ton impérieux avec lequel sont données ces règles et la minutie des détails prouvent que les prêtres avaient déjà atteint un état de culture avancé et qu'ils jouissaient déjà d'un pouvoir sans bornes. Elles témoignent d'une civilisation supérieure, mais aussi d'une profonde démoralisation, et les crimes dont elles fixent la

peine, sont ceux d'un état social déjà très avancé. Par leur caractère d'arbitraire et d'inflexibilité, elles rappellent le système des papes, comme par les conseils qu'elles donnent aux rois et l'indulgence qu'elles montrent pour l'immoralité, elles font penser à cette société italienne qui se reflète si fidèlement dans les œuvres de Machiavel. En ce qui concerne l'homme, elles établissent une distinction entre l'âme et le principe vital, affirmant que c'est ce dernier seul qui expie le péché par la transmigration. Elles divisent la société en quatre castes : la caste sacerdotale, la caste militaire, la caste industrielle, et la caste des serfs. Elles font du brahme la première des créatures et règlent son existence de la manière suivante : une partie doit être donnée à l'abstinence, une autre au mariage, une troisième à la vie érémitique, et une dernière employée à de profondes méditations ; il peut alors « quitter la vie comme l'oiseau quitte la branche d'un arbre. » Elles confient enfin le pouvoir à un monarque absolu assisté de sept conseillers et d'une hiérarchie administrative : les revenus de l'État sont formés d'une part des produits de l'agriculture, des taxes commerciales, des taxes payées par les marchands, et d'un impôt personnel d'une journée de travail par mois.

Les Institutes, par leurs principes essentiels, ressemblent beaucoup aux Védas, bien qu'elles fassent une plus large part à la superstition populaire, mais c'est là une des conditions de la durée de tout système destiné à une société composée de classes arrivées à des phases différentes de leur développement intellectuel. Ces ouvrages sont tous deux panthéistes, car tous deux regardent l'univers

comme une manifestation de Dieu; tous deux admettent la doctrine de l'émanation; ils enseignent également l'un et l'autre que l'univers n'aura qu'une durée finie, que dès que la main de Dieu l'abandonnera, toutes choses et même les dieux secondaires disparaîtront dans une absorption générale, et qu'à des intervalles de temps prodigieusement longs, de nouvelles émanations et absorptions se reproduiront successivement à l'infini.

Les changements que subit plus tard la théologie indienne ont été le résultat de la prépondérance obtenue par les classes inférieures sur la classe philosophique qui avait en partie disparu. Suivant M. Elphinstone, la nouvelle théologie s'éloigne de plus en plus du monothéisme, quelques-uns des dieux anciens sont abandonnés, de nouveaux dieux sont introduits, et l'adoration des mortels déifiés devient générale; cette doctrine de déification humaine prend même une telle extension qu'Indra et les autres dieux mythologiques tremblent à tout instant d'être supplantés par de simples mortels. Comme le Dieu invisible n'avait pas de temple et que des esprits encore incultes ne pouvaient se contenter d'abstractions pour objets de leur culte, on eut recours au polythéisme et à l'adoration des images. C'est ainsi que fut introduite la trinité de Brahma, Vichnou et Siva; Vichnou et Siva ne sont cependant pas encore mentionnés dans les Institutes. Outre la grande trinité on trouve quatorze dieux principaux, des anges, des génies, des dieux pénates, et des dieux lares comme chez les Romains. Brahma n'a qu'un seul temple dans toute l'Inde, où son culte n'a jamais été très en faveur. Krichna est la divinité favorite des femmes. La doctrine

Digitized by Google

de l'incarnation a fini aussi par prévaloir, et l'on compte d'innombrables incarnations de Vichnou. Cette nouvelle opinion s'est fait jour, que la foi en un Dieu particulier est plus méritoire que la contemplation, les exercices pieux et les bonnes œuvres. Un nouveau rituel a remplacé les Védas, les dix-huit Puranas, composés entre le huitième et le seizième siècle. Les Puranas renferment des théologies, des récits de la création, des spéculations philosophiques, et des fragments historiques. Les Puranas ne peuvent point être considérés comme formant un seul ouvrage général, et toutes les sectes ont su y trouver des arguments, mais ils jouissent cependant d'une autorité irrécusable. Autrefois la plus grande efficacité était supposée aux sacrifices et à la mortification; maintenant on parvient au même but à l'aide de la foi seule. La condition essentielle du salut, dit le Bhagavad Gita, l'Écriture de l'école moderne, est l'attachement à un maître spécial dont l'enseignement suffit à tout. L'efficacité maintenant reconnue de la foi et la facilité de l'expiation des péchés par la pénitence ont nécessairement favorisé la superstition et beaucoup affaibli les intelligences : on espère maintenant un paradis avec des arbres de fleurs, des chants et des fêtes sans fin, et l'on redoute l'enfer qui n'offrira que flammes, tortures et spectres horribles.

Bien que la disparition des classes cultivées ait eu pour conséquence une dégradation graduelle de la religion, la tendance de la philosophie indienne est cependant restée très nettement marquée. Depuis les temps les plus reculés on compte dans l'Inde six philosophies distinctes : 1° La première Mimansa; 2° la deuxième Mimansa ou

Védanta fondée par Vyasa vers 1400 ans avant J.-C., et qui offre une littérature d'une étendue prodigieuse; 3° l'école logique qui se rapproche beaucoup de celle d'Aristote, même dans les détails; 4° l'école atomistique de Kanada; 5° l'école athéiste de Kapila; 6° l'école athéiste de Patandjali.

Ce grand système théologique appuyé sur une hiérarchie tyrannique ne pouvait se maintenir sans conflits; il devait fatalement aboutir au bouddhisme qui s'éleva comme son antagoniste. Un succès d'une durée prodigieuse et sans pareil jusqu'à nos jours est venu donner raison aux paroles prophétiques de son illustre fondateur, succès que lui a mérité la reconnaissance de l'égalité absolue de tous les hommes dans une contrée qui depuis des siècles souffrait de l'oppression des castes. Le bouddhiste admet l'existence d'un Dieu, mais non d'un Dieu créateur, car la matière est comme lui éternelle. La matière est consciente, intelligente, et elle possède en elle une faculté inhérente d'organisation; si bien, que si le monde venait à périr, cette propriété de la matière lui permettrait de reconstruire le monde, de le régénérer et de le détruire de nouveau sans l'intervention d'aucun agent extérieur. Les bouddhistes sont d'accord avec les brahmines en ce qui concerne la doctrine du quiétisme, la vie animale et la transmigration. Ils ne reconnaissent ni les Védas, ni les Puranas, n'ont point de castes, et prennent leurs prêtres dans toutes les classes de la société. Ils vivent dans des monastères, sont vêtus de jaune, vont les pieds nus, sans barbe et la tête rasée; les offices sont incessamment célébrés dans leurs chapelles, où ils brûlent de l'encens et des flam-

Digitized by Google

beaux. Ils consacrent par des monuments et des temples les reliques de leurs saints. Ils regardent le célibat comme particulièrement méritoire, renoncent à tous les plaisirs des sens, et vivent d'aumônes. Il fallait que l'humanité eût déjà fait quelques pas dans la voie du progrès pour que des choses pareilles pussent exister.

Le bouddhisme parut vers le dixième siècle avant J.-C.; il fut fondé par Arddha Chiddi, natif de Kapila, près du Népaul. L'époque à laquelle vécut son fondateur est très contestée; pour les Avares et les Siamois il vivait vers 600 ans avant J.-C., pour les Cachemiriens vers 1332 ans avant J.-C., et vers 1000 ans avant J.-C. pour les Chinois, les Mongols et les Japonais. Les mots sanscrits employés par le bouddhisme prouvent du reste qu'il est sorti de l'Inde, où il se répandit très rapidement. Des missionnaires le portèrent ensuite à Ceylan, en Tartarie, dans le Thibet, en Chine, au Japon, dans le Birman, et à l'heure qu'il est le bouddhisme est la religion qui compte le plus grand nombre de fidèles. C'est tout récemment seulement que l'histoire d'Arddha Chiddi et de son système, malgré l'immense intérêt qu'elle présente, a commencé à être connue en Europe. D'une famille opulente et princière, il quitta le monde à l'âge de 29 ans, las de ses plaisirs. La vue d'un corps rongé par la gangrène décida sa conversion; il abandonna ses femmes et se fit religieux mendiant. Il allait, paraît-il, enveloppé d'une misérable couverture qu'il avait prise sur le corps d'une esclave. Profondément convaincu de la vanité des choses de ce monde, il se voua à la méditation philosophique, et parvint à force d'austérités à se dégager de

l'étreinte des espérances et des soucis mondains. Un homme arrivé à ce point peut accomplir de grandes choses. Laissant le nom qu'il avait reçu de ses parents, il se fit appeler Gotama, ou « celui qui tue les sens », et plus tard Cakia Mouni ou le pénitent de Cakia. Gotama était né à l'ombre d'un arbre; c'est à l'ombre d'un arbre qu'il apprit à vaincre l'amour du monde et la crainte de la mort; à l'ombre d'un arbre qu'il prêcha son premier sermon, et à l'ombre d'un arbre qu'il mourut. Au bout de quatre mois il n'avait encore que cinq disciples; l'année ne s'était pas écoulée qu'il en comptait douze cents. Les vingt-neuf siècles qui nous séparent de lui ont vu naître du bouddhisme des sectes qui, par le nombre de leurs adeptes, l'ont emporté sur toutes les autres religions du globe, et l'Inde est la seule contrée qui présente aujourd'hui la même religion qu'elle avait à la naissance du Christ.

Gotama vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; son corps fut brûlé pendant huit jours consécutifs. Quelques années avant sa mort son système pouvait déjà être regardé comme définitivement établi. On voit par là que le succès d'une doctrine dépend beaucoup moins de sa nature même que de la mesure dans laquelle elle est susceptible de s'adapter à une organisation pratique; le bouddhisme, dont les principes étaient cependant bien au delà de la portée du vulgaire, se propagea avec une rapidité prodigieuse et gagna tous ses prosélytes par la parole, et non par le glaive comme fit le mahométisme. Quelque temps après la mort de Gotama un concile de cinq cents ecclésiastiques se réunit pour fixer les dogmes ;

Digitized by Google

un siècle plus tard, un second concile régla les institutions monastiques, et en 241 avant J.-C., un troisième décida l'expulsion des adorateurs du feu. Plus tard vint le roi Asoka, dont le caractère présente une singulière ressemblance avec celui de l'empereur romain qui convoqua le concile de Nicée. Comme lui, il fut le meurtrier de sa propre famille, et comme lui, grâce aux succès de sa politique, il passa aux yeux de la postérité pour un grand prince, plein de vertu et de piété. Ce roi Asoka envoya des missionnaires dans toutes les directions et dans toutes les parties de l'empire, et fit élever des monastères qu'il dota très richement. L'efficacité remarquable des institutions monastiques fut découverte bien des siècles après en Europe.

Le bouddhisme, proclamant l'égalité de tous les hommes, se trouva directement en conflit avec l'orthodoxie indienne, basée sur l'institution des castes, conflit qu'aggrava singulièrement l'horreur déclarée des bouddhistes pour toute distinction entre les laïques et le clergé. Pour être brahmine, il fallait naître brahmine, tandis que le prêtre bouddhiste pouvait être pris à tous les rangs de la société. Dans l'ancien système, le mariage était une nécessité puisque lui seul pouvait renouveler la caste sacerdotale, mais le nouveau système pouvait s'en passer, et de là vint que le célibat et la chasteté purent être exaltés comme les plus grandes de toutes les vertus. L'expérience a prouvé en Europe et en Asie de quelle puissance dispose une hiérarchie organisée d'après de tels principes. Les Hindous orthodoxes n'avaient donc d'autre parti à prendre que de chercher à prévenir le danger par de san-

glantes persécutions, et bientôt les bouddhistes furent expulsés du sol natal et se répandirent dans l'Asie orientale. C'est toujours la persécution qui a donné le plus de prosélytes aux systèmes qu'elle se proposait de détruire.

Le principe fondamental du bouddhisme est l'existence d'une puissance suprême, et non l'existence d'un Être suprême, principe qui semble exclure le panthéisme et conduire fatalement à l'athéisme. Le bouddhisme rejette l'idée de l'Être, la remplace par celle de Force, et s'il admet l'existence de Dieu, il se refuse à voir en lui un Dieu créateur. Il admet dans l'univers une puissance motrice, un principe existant de lui-même et plastique, mais il ne reconnaît pas un Dieu personnel et éternel. Il rejette la recherche des causes premières comme n'appartenant pas à la philosophie, et estime que les phénomènes seuls doivent occuper nos esprits bornés. Il retient la conception d'une Trinité, conception traditionnelle en Asie, mais il donne à cette Trinité une plus haute majesté en la rendant impersonnelle. Sa Trinité est composée du Passé, du Présent et du Futur. Ces deux derniers sont représentés, en signe d'activité, la main droite étendue, tandis que le Passé, qui est parvenu au repos, est représenté les mains jointes. Le bouddhiste n'a pas de Dieu ; il ne peut donc aspirer à l'absorption finale comme le brahmine panthéiste, dont l'âme, semblable à la goutte de pluie qui rejoint la mer, doit retourner un jour à l'Être suprême. Le bouddhiste n'ayant point de Dieu, n'a point non plus de religion, mais seulement un ensemble de cérémonies religieuses.

Il est manifeste que l'impersonnel et l'immatériel do-

Digitized by Google

minent dans ce système, et que Gotama conçoit l'existence de la force pure sans faire aucune part à la substance. Il rejette nécessairement toute intervention directe d'un agent providentiel. Il prétend que le système de la nature, une fois existant, doit continuer à progresser suivant les lois invariables en vertu desquelles il est né; l'univers n'est donc pour lui qu'un gigantesque mécanisme. Les Brahmines devaient condamner absolument de telles idées, ouvertement hostiles qu'ils étaient à tout système fondé sur ce principe que des lois fixes gouvernent le monde, et cela parce qu'ils soupçonnaient avec raison qu'un système de ce genre tendait nécessairement à annuler leurs fonctions d'intermédiaires entre la Divinité et les fidèles, et par conséquent, à leur faire perdre toute autorité sur ces derniers. Gotama nie aussi l'existence du hasard, disant que ce que nous appelons le hasard n'est autre chose qu'une cause inconnue et fatale. Quant au monde extérieur, nous ne pouvons dire jusqu'à quel point il est composé d'apparences trompeuses ou de réalités, car nos sens ne possèdent aucun criterium certain de la vérité. Ils présentent, il est vrai, à notre esprit les images de ces choses que nous regardons comme des choses extérieures; mais, si notre esprit n'agit point de concert avec les sens, nous nous trouvons alors dans un état d'absence tel que celui où nous plonge une profonde contemplation, et pour cette fois l'opération des sens est perdue. Nous sommes incapables de déterminer le rapport qui doit exister entre les conditions extérieures et notre propre état intérieur pour qu'une connaissance certaine soit produite, et c'est par suite de cette incapacité

que l'état actuel et absolu de la nature est incompréhensible pour nous. S'il convient toutefois de nous tenir compte de l'infirmité de notre esprit et de nous accorder qu'une nature visible existe réellement, au moins devons-nous la considérer comme offrant une série de formes transitoires et une succession de transformations incessantes, de telle manière que des mondes naissent et s'éteignent, obéissant toujours à une loi primordiale et se succédant les uns aux autres à des intervalles de temps trop immenses pour que nous les puissions concevoir.

Telles sont les idées de Gotama au sujet de la force suprême, de l'origine et de l'histoire du monde sensible. Il fait preuve de la même habileté dans ses recherches sur la nature de l'homme. Nous demandant d'abord, dans son langage oriental riche en images, de considérer ce que devient un grain de sel jeté à la mer, il prévient toute méprise de notre part, et nous affirme qu'il n'existe rien de tel que l'individualité ou la personnalité et que le moi n'est autre chose qu'une non-entité. Condamnés par les infirmités de notre nature à ne pouvoir nous dégager de l'étreinte de la matière, il nous est absolument impossible d'élever nos pensées à la hauteur de celles de Gotama, et si nous voulons savoir de lui comment l'esprit humain, qui a cependant manifesté tant de puissance, peut être conçu comme existant sans forme, sans passé et sans avenir, il répond en nous demandant ce qu'est devenue la flamme de la lampe qui vient de s'éteindre, ou ce qu'elle était avant que la lampe fût allumée. Qu'est-ce qu'une non-entité? Est-ce quelque chose qui a été annihilé? C'est à l'aide de telles

images qu'il essaie de nous peindre la nature de l'existence et les métamorphoses qu'elle subit. Les choses extérieures sont pour lui de vaines apparences aussi bien que les impressions qu'elles font sur notre esprit, et c'est dans ce sens seulement qu'il accepte la doctrine de la transmigration; il la conçoit à très peu près de la même manière que nous concevons l'accumulation successive de la chaleur dans différents corps : dans un sens, c'est la même chaleur qui occupe ces corps l'un après l'autre, mais dans un autre sens cela est impossible, puisque la chaleur étant force et non matière, il n'est pas permis de lui accorder un tel caractère d'individualité. Gotama ne se refuse point cependant à adopter la doctrine de la transmigration de l'âme à travers des formes successives. Il admet que l'âme accumule sur elle-même les suites bonnes et mauvaises de tous les mérites et démérites qu'elle s'est acquis dans le cours de ses migrations. Il admet aussi qu'elle conserve les taches que lui ont imprimées les influences mauvaises auxquelles elle s'est trouvée exposée, et qu'elle ne peut revenir à son état originel avant que ces taches soient effacées. La doctrine de Gotama devient alors un véritable système de morale. Il commence par nous indiquer les moyens de délivrer notre âme de tout le mal et des démérites qu'elle a ainsi amassés. Il n'admet à cette œuvre aucune intervention étrangère. Chacun doit travailler à son propre salut, et ne jamais perdre de vue que la mort ne délivre pas nécessairement des maux de ce monde puisqu'elle peut n'être qu'une préparation à de nouvelles épreuves. De même toutefois qu'un flambleau ne peut indéfiniment brûler, de

même l'âme finira par arriver au terme de son existence, si nombreuses que soient les transmigrations auxquelles elle est condamnée. Cette fin de l'existence, il l'appelle Nirwana, un mot qui pendant près de trois mille ans a eu une solennelle importance pour des millions d'hommes. Nirwana, le terme des existences successives, cet état où se trouve anéanti tout rapport avec la matière, le temps et l'espace; la fin suprême, le non-être. Tel est le but digne de nos aspirations; pour l'atteindre nous devons nous appliquer à détruire en nous tout ce qui nous rattache à la vie, à nous détacher de toutes les choses de la terre et à renoncer à toutes les vanités mondaines; nous devons recourir à la vie monastique, à la pénitence, à un sacrifice complet de nous-mêmes, et ainsi apprendre insensiblement à supporter un état de quiétude et d'apathie totale, état de quiétude et d'apathie tout à fait analogue à celui par lequel nous finirons et que nous atteindrons plus rapidement si nous nous y sommes préalablement préparés. Le brahmine panthéiste attend l'absorption en Dieu, le bouddhiste qui n'a pas de Dieu n'aspire qu'au néant.

L'Inde a donné au monde deux systèmes philosophiques distincts : le védisme et le bouddhisme, dont les points de départ respectifs sont l'existence de la matière et l'idée de force. Le dernier a fait preuve d'un savoir philosophique très élevé et l'on peut dire, sans exagérer, que la métaphysique européenne n'a rien produit d'égal. Dans ses détails, toutefois, il semble ne point former un développement rigoureusement conséquent de la conception première qui lui sert de base. Si homme de génie et si ha-

Digitized by Google

bile qu'ait été son auteur, à qui malgré notre répugnance nous ne pouvons refuser une profonde admiration, il semble à certains moments qu'il devienne indécis, qu'il hésite, et qu'il ne soit plus sûr de l'arme qu'il a entre les mains, surtout lorsque de la conception de force pure il passe à l'examen de la nature visible dont il se croit obligé de nier l'existence effective. Je ne suis d'ailleurs nullement certain d'avoir exactement saisi sa manière de penser ni d'avoir rendu ses idées avec la précision nécessaire. J'aime mieux aussi, quand je me rappelle l'étonnante puissance intellectuelle qu'il a déployée en d'autres endroits, avouer que je ne l'ai point compris, qu'admettre que sur les points en question, il n'est pas resté à la hauteur de sa tâche. Les œuvres de Gotama sont publiées par le gouvernement chinois, sous le titre *Instructions verbales*, en quatre langues différentes : en thibétain, en mongol, en mantchou et en chinois. La publication sortie des presses de l'imprimerie impériale de Pékin comprend huit cents grands volumes, magnifique présent destiné aux monastères des Lamas.

En parlant du védisme, j'ai dit comment ses conceptions les plus élevées s'étaient peu à peu dégradées ; la même chose a eu lieu pour le bouddhisme. Sa principale application pratique avait été la création d'un immense système monastique qui offrait de nombreux traits de ressemblance avec celui qui plus tard fut établi en Europe. L'objet qu'il se proposait étant exclusivement personnel, la poursuite du bonheur individuel, il ne pouvait manquer d'engendrer un extrême égoïsme : le bouddhiste ne songeait qu'à son propre salut et ne prenait nul souci du sort

de ceux qui l'entouraient. Qu'étaient pour lui parents, femme, enfants, amis et patrie, tant qu'il n'avait pas atteint Nirwana !

Longtemps avant que le bouddhisme eût été chassé de l'Inde par les brahmines, des croyances populaires s'étaient mêlées à ses doctrines et les avaient défigurées. Il a maintenant ses fables, ses légendes et ses miracles. Mahamaia, la mère de Gotama, était une vierge immaculée et l'avait conçu par l'opération de la Divinité, de sorte qu'il était à la fois Dieu et homme. Gotama se tint debout et parla dès qu'il fut né ; à l'âge de cinq mois il se soutenait de lui-même dans les airs ; au moment de sa conversion, il avait été attaqué par une légion de démons ; lorsqu'il faisait pénitence, il prenait pour toute nourriture une cosse de poivre ; il avait été incarné un nombre infini de fois, et lorsqu'il s'était élevé aux cieux il avait laissé l'empreinte de son pied sur une montagne de l'île de Ceylan, qui depuis est restée l'objet de la vénération publique. Il existe un paradis où abondent les fleurs et les pierres précieuses, et où les bons passeront leur temps à écouter une musique divine au milieu de fêtes sans fin ; un enfer aussi, plein de flammes et de tourments pour les méchants. Il est permis d'adorer les images, mais impie de déifier les hommes et de vénérer les reliques. Il existe des esprits, des lutins, une infinité d'autres êtres surnaturels, et aussi une reine des cieux. La lecture des Écritures est par elle-même un mérite, que l'on en suive ou non les préceptes. Pour les prières, quelques formules récitées machinalement suffisent ; on peut même se contenter de tourner les bras d'un moulin et d'en faire sortir de pe-

Digitized by Google

tites feuilles de papier sur lesquelles ont été écrites des formules d'invocation. Le révélateur du bouddhisme est le chef religieux du monde.

Le lecteur remarquera certainement l'analogie que certaines de ces doctrines présentent avec celles de l'Église romaine. Lorsque les religions de l'orient parvinrent pour la première fois à la connaissance de l'Europe, on ne savait point quelle était leur origine véritable, et on supposa que cette coïncidence était l'œuvre des nestoriens ou d'autres missionnaires partis autrefois de l'occident; on se laissa même aller jusqu'à espérer qu'elle faciliterait la conversion des nations de l'Asie orientale. Cet espoir fut complétement déçu, et ce que quelques esprits regardaient comme une chance de succès pour le christianisme devint sa pierre d'achoppement. Il est très probable que le pseudo-christianisme des révoltés chinois, dont on a récemment fait tant de bruit, n'est pas d'une autre nature, et qu'il aboutira au même résultat. Le bouddhisme, par l'adjonction de dogmes d'origine étrangère qui le rendirent accessible au vulgaire, est devenu la religion des quatre dixièmes de la race humaine. Il possède une littérature d'une richesse prodigieuse, de magnifiques temples, de nombreux et splendides monuments. Ses monastères, où afflue sous forme de dons volontaires une partie des richesses du pays, sont répandus du nord de la Tartarie à la ligne équinoxiale; l'éducation qui s'y donne n'est point sans analogie avec celle des couvents du moyen âge. On a constaté qu'en Tartarie les lamas forment le tiers de la population; certains couvents renfermant plus de deux mille individus; l'instruction élémen-

Digitized by Google

taire y est plus répandue qu'en Europe, et il est rare d'y rencontrer une personne qui ne sache pas lire. Mais un fait pénible à constater, c'est que le bouddhisme a eu pour conséquence de plonger les populations de l'Asie dans l'indifférentisme et l'athéisme le plus absolu. Chez ces peuples, la religion n'est plus qu'une affaire de mode; on la regarde comme une institution civile nécessaire au maintien de l'État et dont la société ne peut se passer, mais sans lui accorder la moindre valeur philosophique. Chacun peut avoir les opinions religieuses qui lui plaisent, absolument comme il est libre de choisir la couleur et la forme de ses vêtements, et s'il n'a point le droit de vivre sans professer une religion, c'est par une raison semblable à celle qui lui interdit d'aller au dehors sans vêtements. Le Chinois, lui, ne comprend point que des dissensions et des haines aient pu naître au sujet de questions aussi équivoques et si peu importantes. « Les religions, dit-il, sont multiples; la raison est une, nous sommes tous frères »; c'est là une des maximes qui lui servent de règles de conduite. Il se moque du Tartare assez naïf pour ajouter foi aux jongleries des faiseurs de miracles; ces faiseurs de miracles, très nombreux en Tartarie, opèrent des cures merveilleuses, ressuscitent les morts, appliquent impunément leurs lèvres sur un fer rouge, s'ouvrent les entrailles et se guérissent immédiatement en passant la main sur la plaie. En Chine, tous ces miracles sont maintenant abandonnés aux charlatans et ne servent plus qu'à amuser les enfants. Le matérialisme et l'indifférentisme dans lesquels vit la nation chinoise ont eu pour conséquence inévitable un relâchement

considérable des mœurs; il est facile de le reconnaître à quelques-unes de ses expressions familières : « Les prisons, disent les Chinois, sont fermées jour et nuit et sont cependant constamment pleines; les temples sont toujours ouverts et il n'y a jamais personne dedans. » « Il a salué le monde », disent-ils aussi, avec un raffinement de politesse, de celui qui vient de mourir. Le lazariste Huc, à qui nous avons emprunté ces détails, nous atteste qu'ils meurent dans une incomparable tranquillité, exactement comme meurent les animaux; il ajoute même, avec une ironie qui ne manque pas de justesse, qu'ils sont à cet égard ce que devraient être beaucoup d'Européens.

Laissons la théologie de l'Inde et arrivons à l'ancienne civilisation égyptienne.

L'ancien système d'isolement, qui pendant des milliers d'années avait été toute la politique extérieure des rois d'Égypte, fut renversé par Psammétique vers 670 avant J.-C. Jusqu'à cette époque les habitants de l'Égypte avaient été rigoureusement exclus de tout contact avec les nations voisines des bords de la Méditerranée et de l'Europe. De l'Égypte, comme de la vallée heureuse de Rasselas, aucunes nouvelles ne parvenaient au dehors, et la vallée du Nil était pour l'Européen une contrée de mystères et de merveilles. A plusieurs siècles de distance, quelques individus, tels que Cécrops et Danaus, avaient quitté l'Égypte pour d'autres contrées auxquelles ils apportèrent une religion, des lois, et les premiers rudiments de la civilisation. Les traditions qui rappelaient leur mémoire venaient se mêler aux légendes fabuleuses répandues dans toute l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, et

donnaient un haut relief aux récits pleins de prodiges et de miracles que d'aventureux pirates avaient rapportés de leurs visites furtives à la vallée enchantée du Nil : des pyramides qui couvraient le sol sur une immense surface, dont les sommets touchaient aux cieux, et qui n'étaient cependant chacune que la tombe d'un roi ; des colosses assis sur leurs trônes de granit, des statues des Pharaons qui avaient vécu à l'aube du monde et dont le regard embrassait encore la contrée qu'ils avaient gouvernée pendant des milliers d'années, statues dont quelques-unes saluaient la venue du soleil lorsqu'il les touchait de ses rayons ; des obélisques d'une hauteur prodigieuse faits d'un seul bloc de pierre, dressés par une puissance surhumaine sur leurs inébranlables piédestaux, et couverts de mystérieux hiéroglyphes qui dans une langue inconnue au vulgaire disaient par qui et à quelles occasions ils avaient été élevés ; des temples dont les murailles massives étaient soutenues par d'innombrables statues ; des avenues bordées de sphynx sévères et silencieux, par lesquelles on arrivait au portail du temple ; des catacombes avec leurs rangées de corps embaumés qui attendent la vie future ; des labyrinthes enfin avec leurs souterrains aux détours innombrables, où était certain de trouver sa tombe l'imprudent qui s'y aventurait sans un fil conducteur. Il nous est maintenant impossible de nous faire une idée du sentiment de terreur religieuse qu'éveillait chez les peuples de la Méditerranée la contemplation de cette antique et merveilleuse civilisation des bords du Nil. « L'Égypte, dit Bunsen, était pour les Grecs un sphynx doué de l'expression humaine. »

L'Égypte, malgré son isolement, n'avait cependant point toujours été respectée. Le vieil empire, formée de la réunion des contrées de la haute et de la basse Égypte, durait depuis 1076 ans et avait déjà eu trente-huit règnes, marqués chacun par les monuments les plus grandioses qu'ait jamais élevés l'homme et dont quelques-uns tels, que les pyramides, nous ont été conservés, lorsqu'il s'écroula sous les coups des Hycsos, rois pasteurs, chefs de tribus nomades originaires de l'Asie. Ces derniers étaient en possession du pouvoir depuis cinq siècles, lorsqu'une insurrection les chassa à leur tour et donna naissance au nouvel empire. La mémoire de quelques-uns de ces rois est parvenue jusqu'à nous par les gigantesques travaux auxquels ils ont attaché leur nom. C'est à la période moyenne de ce nouvel empire qu'appartiennent les premiers événements de l'histoire juive : la visite d'Abraham et l'élévation de Joseph, racontée avec une si sublime simplicité dans l'Écriture. Le nouvel empire subsista avec des alternatives de prospérité et de revers jusqu'au temps de Psammétique, qui, engagé dans une guerre civile et devenu maître du pouvoir suprême grâce à l'aide que lui prêtèrent les mercenaires grecs, renversa le système politique qu'avaient respecté toutes les dynasties antérieures. Il ouvrit les ports de l'Égypte, permit l'accès de la contrée aux barbares du nord aux yeux bleus et à la blonde chevelure, et donna la première grande impulsion à la vie intellectuelle en Europe.

C'est à peine si l'on peut s'exagérer l'influence que cet événement exerça sur le progrès européen. L'immense essor que prit le commerce grec par suite de la demande

active des produits des bassins du Pont-Euxin et de la Méditerranée ne fut qu'une de ces conséquences les moins importantes. En ce qui concerne l'Égypte elle-même, cet événement amena un changement radical de sa politique, intérieure et extérieure : d'une part, l'emploi des mercenaires eut pour effet l'émigration générale de la caste des guerriers, et d'autre part la situation des choses se trouvait devenue telle, que l'Égypte, sous peine de disparaître, devait devenir une puissance maritime. Elle avait une admirable situation commerciale; touchant à la mer Rouge et à la Méditerranée, elle formait un entrepôt naturel entre l'Europe et l'Asie, comme le démontra plus tard l'immense prospérité d'Alexandrie. Elle ne pouvait cependant devenir une puissance maritime sans rencontrer de sérieux obstables. Aucune des essences propres à la construction des navires ne croissait dans la contrée, qui offrait à peine la quantité de bois que demandaient les maisons et les cercueils. Les Égyptiens primitifs avaient aussi, comme les Hindous, une crainte superstitieuse de la mer, mais il faut sans doute l'attribuer à ce qu'ils manquaient de matériaux pour se créer une flotte. C'était donc pour l'Égypte une nécessité d'ouvrir l'ère des conquêtes extérieures, et de se rendre à tout prix maîtresse des régions boisées de la Syrie. Ce fut cette nécessité urgente qui amena ses longues luttes avec les rois de Mésopotamie, ainsi que les siéges, les sacs, et les malheurs de Jérusalem, capitale d'un petit État qui séparait les deux royaumes ennemis, et qui tour à tour fut désolé par chacun d'eux. La nécessité de cette politique pour les rois de l'Égypte nous est prouvée d'une manière incontestable par

la persévérance avec laquelle ils poursuivirent leur but. Psammétique lui-même assiégea pendant vingt-neuf ans la ville d'Azoth; son fils Néchos voulut rouvrir le canal qui joignait le Nil à la mer Rouge entre Bubaste et Suez, canal assez large pour livrer passage à deux vaisseaux; il ne s'arrêta que devant la résistance des prêtres qui craignaient qu'il n'affaiblît ainsi la force stratégique du pays. Il tenta alors de faire à la voile le tour du continent africain et il y réussit; à cette époque ce n'était certainement point un motif de simple curiosité qui faisait entreprendre de semblables expéditions. Néchos fit aussi rechercher les sources du Nil, dans l'espoir sans doute de retirer de cette découverte des avantages matériels ou économiques. Ce fut sans doute aussi pour compenser la perte des avantages que l'on attendait de la réouverture du canal, que fut entreprise la circumnavigation de l'Afrique. Les grandes flottes construites par Néchos et son père ne pouvaient en effet être d'une utilité réelle qu'autant qu'elles pourraient, suivant le besoin des circonstances, se transporter rapidement d'une mer à l'autre; or la chose n'était possible que par le canal ou par la circumnavigation du continent africain, cette dernière voie étant presque impraticable, puisqu'il fallait alors trois ans pour faire le tour des côtes de l'Afrique. Les Égyptiens échouèrent donc dans leurs projets, mais l'échec qu'ils subirent est de nature plutôt à grandir qu'à diminuer l'admiration que nous devons à leurs larges conceptions et à l'énergie qu'ils mirent à les réaliser. Ils reprirent la politique de conquêtes de Ramsès II, qui, plusieurs siècles avant, possédait les contrées boisées de la Syrie, et dont les ingénieurs

Digitized by Google

avaient achevé le canal du Nil à la mer Rouge au prix d'immenses trésors et de cent vingt mille vies humaines. Le canal de Ramsès, qui avec le temps avait été entièrement comblé par les sables, fut creusé de nouveau et devint ce qu'il était plus tard sous les Ptolémées et sous les Califes; les galères égyptiennes purent encore une fois passer d'une mer à l'autre. Les Perses, sous Darius, fils d'Hystaspe, essayèrent ou de le réparer ou de construire un second canal, mais l'insuffisance de leurs engins les contraignit d'abandonner les travaux lorsqu'ils les avaient déjà poussés jusqu'aux lacs salés. L'extrémité du canal de Ramsès qui touchait à Suez était protégée par un système d'ouvrages hydrauliques destinés à obvier aux variations de la différence de niveau entre la mer Rouge et le Nil. Ce n'était donc point sans raison que les Égyptiens, qui avaient accompli de si prodigieux ouvrages, souriaient lorsqu'ils entendaient les Grecs se vanter d'avoir appris de Thalès l'art de mesurer la hauteur de leurs pyramides.

Pharaon Ophra continua la politique de ses prédécesseurs, réussit à s'emparer de Sidon, et commença la lutte contre les rois babyloniens dont l'attention avait enfin été attirée sur ce qui se passait en Égypte. Les Égyptiens finirent par perdre la Syrie et la Basse Égypte que leur enleva Nabuchodonosor; ce dernier se vengea en même temps du roi de Jérusalem, Sédécias, qui avait embrassé le parti de ses ennemis; la cité fut rasée jusqu'au sol, le roi eut les yeux arrachés, et la population fut emmenée en captivité à Babylone, 568 ans avant J.-C. La même politique nationale se continue quelquefois avec une singu-

lière persistance à travers plusieurs dynasties consécutives; nous en trouvons ici un exemple frappant : après qne l'empire de Babylone eut succombé sous les coups des Mèdes, et que de ceux-ci le pouvoir fut passé aux Perses, on reprit la politique traditionnelle qui commandait de rester maître de la Méditerranée, et des efforts incessants furent faits, tantôt au nord, tantôt au sud, pour s'avancer vers l'occident. L'histoire ultérieure de Rome montre quelles conséquences aurait produites à cette époque la domination exclusive d'une grande puissance dans la Méditerranée. A l'occasion d'une révolte en Égypte, le roi des Perses, Cambyse, ravagea si complétement la contrée, que depuis ce jour, bien que vingt-quatre siècles nous en séparent, elle n'a point encore pu recouvrer son indépendance. Les efforts des Perses pour s'avancer au sud vers Carthage restèrent toujours vains, parce que les Phéniciens se refusèrent constamment à prendre part aux opérations dirigées contre cette cité. Un fait qui mérite surtout notre attention, c'est qu'à l'époque où Cambyse désolait l'Égypte, vers 500 avant J.-C., la philosophie était déjà cultivée d'une manière brillante dans les cités du sud de l'Italie.

Parmi les incidents auxquels donnèrent lieu les luttes des rois égyptiens contre les souverains babyloniens, il en est un que rendent capital les conséquences importantes qu'il eut pour l'histoire de l'Europe; ce fut la prise de Tyr par Nabuchodonosor. Aussi longtemps que la domination de la Méditerranée appartint à cette cité, il fut impossible aux Grecs de développer leur puissance maritime. Tyr fut assez forte pour résister trente ans aux

efforts de toutes les forces babyloniennes, jusqu'à ce que enfin « toutes les têtes furent chauves et toutes les épaules pelées. » La cité fut détruite de fond en comble, et le sol qu'elle recouvrait rendu aussi nu que le roc sur lequel le pêcheur étend ses filets. Le coup qui avait frappé de mort le commerce de Tyr ne pouvait manquer d'être ressenti au loin, et l'on a pu dire avec raison que « les îles de la mer pleurèrent son départ. » C'est alors que les régions de la Méditerranée furent témoins des brillants commencements de la puissance grecque. Quant aux habitants de la Nouvelle Tyr, ils ne recouvrèrent jamais leur ancienne prospérité; au milieu de leurs malheurs un rival leur était né, et ce n'était pas la création d'un établissement nouveau dans une des îles de la côte qui pouvait leur rendre la suprématie. Alexandre comprenait si bien la politique nationale et pour ainsi dire instinctive de la Grèce, qu'une des premières opérations de son expédition en Asie fut le siége de la nouvelle cité; il ne parvint à la réduire qu'après des efforts surhumains; la place fut rasée jusqu'au sol, les habitants furent massacrés par milliers, deux mille furent mis en croix, et l'influence tyrienne disparut à jamais de la Méditerranée.

A l'histoire primitive de la Grèce se rattachent donc deux faits capitaux : le premier, l'ouverture des ports égyptiens, 670 ans avant J.-C.; le second, la chute de l'ancienne Tyr, 573 ans avant J.-C. Les conséquences du premier de ces événements furent surtout intellectuelles, tandis que le second ouvrit l'ère de prospérité commerciale de la Grèce et donna la vie à Athènes.

A l'aurore de la civilisation européenne, l'Égypte était

Digitized by Google

donc en pleine décadence, et allait bientôt succomber aux causes de destruction qu'elle renfermait en elle-même et aux attaques des autres royaumes asiatiques, ses rivaux. La première fois que les contrées du Nil paraissent sur la scène de l'histoire, elles sont déjà vénérables par leur antiquité. Le sublime tableau que trace l'Écriture du voyage d'Abraham et de Sara pendant la famine, l'histoire de de Joseph et l'Exode, tous ces documents témoignent qu'alors un système consacré par les siècles régnait déjà sur l'Égypte tranquille et prospère. Si nous voulons nous faire une idée de ce qu'était l'art chez les Égyptiens, nous n'avons qu'à consulter la bâtisse de la grande pyramide, qui, bien que datant du trente-quatrième siècle avant J.-C., n'a point encore eu son égale. Cette bâtisse, véritable merveille de notre monde, a été si soigneusement assise et élevée qu'aujourd'hui la position de ses faces peut servir à mesurer la déviation de l'aiguille aimantée. Cependant, lorsque Jacob arriva en Égypte, autant de siècles avaient passé sur la pyramide qu'il s'en est écoulé depuis J.-C. jusqu'à nos jours. Si des monuments nous passons aux inscriptions qui les couvrent, l'évidence d'une haute antiquité s'impose à notre esprit avec plus de force encore. L'écriture hiéroglyphique était arrivée au dernier terme de son développement et ses principes étaient depuis longtemps fixés et établis lorsqu'elle parvint à notre connaissance; les systèmes décimal et duodécimal étaient déjà en usage; l'art des constructions hydrauliques, l'art architectural, et les procédés de délimitation des terres avaient déjà atteint un certain degré de perfection; si bien que l'on peut dire sans beaucoup d'exagération

que, pratiquement parlant, nous ne sommes guère plus loin des Égyptiens primitifs que ne l'était Hérodote. « Vous, Grecs, avaient raison de dire les prêtres égyptiens aux premiers philosophes, vous n'êtes que des enfants babillards et frivoles, et vous ne connaissez rien des choses du passé. »

Nous pouvons, par ce qui nous reste de la langue des anciens Égyptiens et par la connaissance complète que nous avons des principes de leur religion, remonter dans leur passé au delà des temps historiques et de l'époque de laquelle datent leurs premiers monuments. Une grande partie des mots de leur langue peuvent se ramener aux racines indo-germaniques, ce qui indique que la race africaine originelle a dû, à une époque très reculée, se mêler avec une race envahissante venue de l'Asie ; l'examen des principes de la religion égyptienne ne laisse aucun doute à cet égard. De très bonne heure les races de l'Asie centrale connurent le monothéisme, tandis qu'à l'heure qu'il est l'Afrique se dégage à peine des pratiques du plus grossier fétichisme ; le prêtre n'est encore chez les nègres qu'un sorcier et un faiseur de pluie. La religion égyptienne offrait au vulgaire un système idolâtrique très complexe qui répondait à ses conditions intellectuelles, mais elle avait aussi pour les esprits plus cultivés des conceptions qui ne manquaient ni de vérité ni de grandeur. Cette coexistence dans la même religion de deux éléments en apparence incompatibles ne peut s'expliquer qu'en admettant qu'une fusion avait eu lieu entre deux systèmes distincts, comme cela arriva beaucoup plus tard sous Ptolémée Soter.

Digitized by Google

Depuis que l'attention de la critique moderne s'est portée sur l'étude des antiquités égyptiennes, nous connaissons mieux la place que mérite dans l'histoire cette vénérable contrée. Nous nous flattons aujourd'hui que le jour est proche où nous déchiffrerons une page de hiéroglyphes avec la même facilité que nous traduisons une page de grec ou de latin; mais sans aller si loin, quelles clartés ces recherches, qui ont pour ainsi dire commencé hier, n'ont-elles point jetées sur toutes les branches de la littérature ancienne, la science, l'art, la mythologie, et sur la vie domestique dans l'antiquité! De l'Égypte, on s'accorde à le reconnaître, vinrent le prototype des ordres de l'architecture grecque, leurs formes et leur ornementation conventionnelle, les modèles des vases grecs et étrusques, et aussi la plupart des légendes recueillies par Homère: le jugement des morts; le redoutable tribunal de l'enfer devant lequel tous comparaissent depuis le Pharaon qui vient de quitter son trône jusqu'à l'esclave dont la mort a brisé les chaînes; Cerbère, le Styx, le lac d'oubli; Charon, sa barque et l'obole qu'il faut lui payer pour le passage; les Champs Élysées et les îles des bienheureux. C'est de l'Égypte également que vinrent le premier rituel des morts, les litanies du soleil, les missels enluminés, et enfin le dogme même de l'existence d'une reine des cieux. Où y a-t-il au monde un peuple qui ait consacré à la Divinité des monuments plus magnifiques et plus durables que ces temples avec leurs immenses avenues de Sphynx; ces pylônes massifs devant lesquels se dressent des obélisques que la Rome impériale et même le Paris moderne n'ont point dédaigné de s'approprier; ces por-

tiques et ces vestibules avec leurs innombrables statues sur lesquelles sont sculptées les images des rois et les effigies des dieux! Sur les murailles des tombeaux on voit encore : Phtha le créateur; Kneph, l'esprit divin, qui pétrit l'argile dont sont formés les mortels; Athor qui reçoit dans ses bras le soleil couchant, et Osiris, le juge des morts. Les dieux n'ont point vécu aussi longtemps que leurs statues de granit!

Les hiéroglyphes nous prouvent donc jusqu'à l'évidence qu'à une époque très reculée les Égyptiens avaient tenté de perpétuer et de transmettre leurs idées au moyen de l'écriture. Elle ne fut sans doute d'abord qu'une écriture figurative, telle que celle des Mexicains ; mais, au moment où nous la rencontrons pour la première fois, elle était déjà parvenue au dernier terme de son double développement idéographique et phonétique. Sous les rois macédoniens, les hiéroglyphes n'apparaissent plus que dans les écrits religieux, ce qui établit d'une manière incontestable que l'ancienne caste sacerdotale n'avait pu se relever du coup que lui avaient porté Cambyse et Ochus. A partir de cette époque, les hiéroglyphes deviennent de plus en plus rares, et à tel point qu'un empereur romain fut, dit-on, obligé d'offrir une récompense pour la traduction des inscriptions d'un obélisque. Les premiers chrétiens ne voyaient dans ces inscriptions que des reliques de l'idolâtrie abhorrée, et les attribuaient à l'inspiration du diable. Il les effaçaient sur les monuments partout où la pierre cédait, ou, dans le cas contraire, les recouvraient d'une couche de plâtre ; c'est ainsi que leur fanatisme nous a conservé quelques-unes de ces inscriptions hiéroglyphiques.

Digitized by Google

Ces caractères énigmatiques avaient été autrefois les moyens d'expression d'une littérature très étendue dont les célèbres livres d'Hermès étaient sans doute les restes. Elle comprenait des compositions sur la musique, l'astronomie, la géographie, la médecine, l'anatomie, la chimie, la magie, et tous les autres sujets auxquels s'est de tout temps appliquée la curiosité humaine. Presque jusqu'à nos jours on a conservé les plus singulières illusions à l'égard des hiéroglyphes. En 1802, Salin prétendait que les papyri égyptiens n'étaient autre chose qu'une traduction chinoise des psaumes de David ; Lenoir les attribuait aux Hébreux ; on alla même jusqu'à avancer que les inscriptions du temple de Dendérah reproduisaient identiquement le texte du centième psaume ; toutes assertions qui ont une valeur égale à celle que l'on accorde, après avoir vu dans les musées d'antiquités égyptiennes une infinité d'objets en airain et en verre, à ces autres histoires classiques suivant lesquelles l'airain aurait été découvert à l'incendie de Corinthe, et le verre trouvé par des naufragés qui avaient posé un vase brûlant sur des fragments de salpêtre.

Des milliers d'années se sont écoulées depuis la fondation de la première dynastie égyptienne. Les pyramides ont vu l'ancien empire, les rois Hycsos, le nouvel empire, les Perses, les Macédoniens, les Romains, et les Musulmans. Elles sont restées immobiles pendant que les cieux eux-mêmes changeaient : elles avaient déjà cinq cents ans d'existence quand, dans les contrées de la Baltique, la croix australe disparut de l'horizon, et l'étoile polaire elle-même est pour elles une nouvelle venue. Humboldt

dit avec raison à ce propos que « le passé nous semble visiblement plus rapproché de nous lorsque nous le mesurons aux grands et mémorables événements dont il a été temoin. » Aucune contrée au monde n'a eu une histoire aussi remplie par les événements que le berceau de la civilisation européenne. Il nous est impossible de discerner à travers l'obscurité de cinquante siècles la nature des mobiles qui faisaient agir l'homme, mais nous savons après des périodes de temps plus considérables encore retrouver l'état physique de la contrée qu'il habitait. Le tableau que présente l'histoire d'une nation change avec la nature de ces mobiles, mais il change dans une mesure beaucoup plus large avec la nature des conditions naturelles. La priorité de la civilisation égyptienne n'a pas été un fait fortuit. La structure géographique de la contrée nous renseigne bien mieux que ne le font ses antiques monuments au sujet des conditions dans lesquelles vivait le peuple égyptien; les œuvres de l'homme sont en effet nécessairement transitoires et forment un guide bien moins sûr que la nature. Depuis que l'homme habite l'Égypte, son aspect a bien souvent changé, mais sa structure jamais; les campagnes ont disparu, mais la terre est restée. Pourquoi donc la civilisation se montre-t-elle d'abord sur les bords du Nil plutôt que dans les contrées arrosées par le Danube ou par le Mississipi? C'est que la civilisation dépend et du climat et de l'agriculture. En Égypte les récoltes peuvent être prévues et réglées à l'avance, privilége que partagent très peu d'autres régions du globe. Dans la plupart des contrées les résultats de la culture du sol sont absolument incertains; les variations météorologi-

Digitized by Google

ques y sont si fréquentes depuis l'époque des semailles jusqu'à celle de la moisson, qu'il est de toute impossibilité d'évaluer la quantité des produits que donnera l'année; les récoltes peuvent aussi être détruites à l'improviste, soit par une sécheresse trop prolongée, soit par des pluies trop abondantes. Ce n'est même pas assez qu'il tombe une quantité d'eau convenable; il faut encore qu'elle tombe à des époques déterminées; le cultivateur, en un mot, est à la merci des vents et des nuages.

Comment une civilisation naîtrait-elle dans de pareilles conditions? Aussi longtemps que la vie est abandonnée au hasard et à l'incertitude, et que la réalité du jour vient détruire l'espoir de la veille, il ne peut exister de lois pour l'homme, mais seulement des expédients. Impérieusement pressé par ses besoins présents, il n'a ni le temps ni le désir de lever les yeux vers le ciel et d'en contempler les phénomènes; n'ayant point non plus le loisir de se considérer lui-même et de se demander ce qu'il est et où il est, il est bien loin de songer à améliorer la situation dans laquelle il se trouve. Il est fatalement condamné à vivre en sauvage, impuissant, isolé, esclave de sa superstition, et, s'il n'est pas seul, n'ayant d'autres compagnons que d'autres sauvages aussi misérables que lui-même. Que, dans ces circonstances, il apprenne à connaître la valeur de la civilisation, et qu'il en reçoive les premiers rudiments; les mêmes choses qui tout à l'heure l'oppressaient vont maintenant avoir un effet tout opposé : les vicissitudes qui agitent sa nouvelle existence, et auxquelles il n'opposait autrefois que son inertie et son apathie, le poussent maintenant en avant. C'est ainsi que la civilisa-

tion européenne est redevable de son origine au climat égal et stable d'une des régions de l'Afrique, mais c'est aux difficiles conditions de l'existence dans la zone tempérée qu'elle doit les conquêtes qu'elle a faites sur la nature, et qui ont marqué les phases plus avancées de son développement.

Il est une contrée où l'homme n'est point le jouet des saisons, où il peut sans anxiété envisager l'avenir; une contrée où chaque année le soleil brille et échauffe la terre à peu près également. Dans la Thébaïde, une grande pluie passe pour un prodige; mais, à l'époque où Sirius se lève avec le soleil, le fleuve commence à s'enfler; il s'élève paisiblement et graduellement au dessus de ses rives, inonde la contrée, et lui apporte la richesse. Si le nilomètre qui mesure la hauteur des eaux marque huit coudées, la récolte sera maigre; très abondante si le nilomètre monte à quatorze coudées. Le laboureur sait donc dès le commencement de l'année dans quel état seront ses terres à l'automne. C'est grâce à cette sécurité ainsi assurée à l'agriculture, que l'Égypte a vu les premiers hommes civilisés. Outre ce premier avantage, l'Afrique présente cet autre avantage encore, que le climat n'y permet guère que l'usage des aliments végétaux; le dattier lui fournit un aliment de ce genre et très peu coûteux; l'homme peut aussi s'y passer de vêtements. On a constaté que la dépense de l'entretien d'un individu, depuis sa naissance jusqu'à sa maturité, n'y atteint pas une somme équivalente à quinze francs de notre monnaie.

L'Amérique nous offre une contrée toute semblable à l'Égypte sous ce rapport : le Pérou, dont les côtés appar-

Digitized by Google

tiennent aussi à une région sans pluies. On peut dire que le Pérou est sur le nouveau continent le véritable pendant de l'Égypte. Il en est de même de la partie du Mexique, baignée par l'océan Pacifique. C'est un fait très significatif de l'histoire du progrès de l'humanité, que la civilisation ait commencé dans ces trois contrées si éloignées l'une de l'autre et qui toutes trois sont exemptes de pluies.

Ce qui nous intéresse particulièrement c'est l'état hydrographique de la Haute Égypte, qui a été le berceau de la civilisation. Nous avons affaire ici à une région sans pluies : par conséquent, l'influence de l'eau atmosphérique s'efface complétement, et les variations des conditions météorologiques se trouvent éliminées.

A Assouan, où le Nil sort des montagnes, les eaux du fleuve commencent à monter vers la fin de mai, et atteignent leur plus grande hauteur en huit ou neuf semaines. Ces crues périodiques du fleuve sont dues aux grandes pluies des contrées montagneuses où le Nil a sa source ; elles sont précipitées par les vents alizés qui soufflent entre les tropiques dans toute l'étendue de la mer des Indes, lorsqu'ils ne sont point détournés par les moussons. Ainsi desséché, le vent de l'est poursuit sa course au dessus des solitudes de l'Afrique centrale, ne formant jamais ni nuages ni pluie, et marquant partout son passage par l'aridité et la désolation. Le Nil, d'abord rouge, puis vert, reçoit en premier lieu les eaux de son grand bras Abyssinien, le Nil bleu, et s'accroît bientôt après de celles du Nil blanc : il déborde alors au dessus de ses rives, et va déposer au loin dans les plaines une vase riche et fécon-

Digitized by Google

dante. Ces matières solides, se superposant chaque année depuis l'origine des siècles dans le lit du fleuve, ont fini par l'élever considérablement. Elles forment une succession de couches en talus inclinées des deux côtés vers le désert. Aussi l'inondation commence-t-elle par les rives; les eaux montent ensuite, et couvrent successivement toute la contrée jusqu'au fleuve. Au milieu de septembre, elles commencent à baisser, et à la fin du mois d'octobre le fleuve est rentré dans son lit normal, ayant laissé derrière lui une couche de dépôts fertilisants, dont la hauteur maxima est de 15 centimètres par siècle. On a constaté que le lit du fleuve s'élève d'environ $1^m,20$ par mille ans, et que la zone des terres fertilisées s'accroît continuellement en largeur aux dépens du désert. Elle s'est augmentée d'un tiers depuis le roi Aménophis III, qui régnait vers 1430 ans avant J.-C. Le piédestal de son colosse est entouré d'une couche de vase épaisse de 2 mètres.

Récemment des fouilles furent faites par les ordres du vice-roi d'Égypte, à Memphis, près de la statue tombée de Ramsès II, qui, suivant Lepsius, régnait entre 1394 et 1328 ans avant J.-C. Elles amenèrent la découverte d'une colonne enfouie à une profondeur de plus de 8 mètres. L'infiltration des eaux força à recourir à l'emploi de la sonde qui fut descendue à $12^m,61$ au dessous du sol. On constata que la masse traversée consistait uniquement en dépôts du Nil, formés de couches alternatives d'argile et de sable qui, à toutes les profondeurs, présentaient la même composition. La sonde ramena de la dernière couche un fragment de poterie. Quatre-vingt-quinze sondages pareils furent établis en différents endroits sans

que jamais l'on parvînt à atteindre la roche solide. Les restes organiques que l'on rencontra étaient tous d'origine récente; on ne trouva aucun vestige de fossiles, mais fréquemment des résidus de briques et de poteries brûlées. A la suite des recherches qu'ils entreprirent d'Assouan au Caire, les Français estimèrent à 12 centimètres 1/2 par siècle, la hauteur de vase déposée; M. Horner, qui fit ses observations à Héliopolis l'estime à 8 centimètres. Le colosse de Ramsès II, qui date de l'an 1352 avant J.-C., est entouré d'une couche de dépôts sédimentaires dont l'épaisseur est de $2^m,80$, ce qui donne 7 centimètres par siècle. Au dessous du colosse, on rencontre une nouvelle série de couches qui s'étend à une profondeur de $9^m,76$. La couche primitive aurait donc été déposée 13,500 ans avant l'année 1854, pendant laquelle ont été faites ces observations. Toutes les précautions qui ont été prises semblent assurer l'exactitude des résultats que nous venons d'indiquer.

La surface que couvraient les inondations du Nil est géographiquement parlant tout à fait insignifiante : elle comprenait cependant toute l'Égypte proprement dite. Partant de la cataracte d'Assouan, près de l'île sacrée de Philæ, elle s'étendait jusqu'à la Méditerranée, depuis 24° 3′ jusqu'à 31° 37′ latitude nord. Le fleuve court entre les montagnes de l'est et la chaîne de Lybie dans une vallée dont la largeur moyenne est d'environ 11 kilomètres; celle de la zone arable ne dépasse pas 9 kilomètres; sa plus grande largeur est de 17 kilomètres, et la plus petite de 3 kilomètres. La superficie totale des terres arrosées et fertilisées du Delta est de 9,225 kilomètres carrés; la sur-

face arable de l'Égypte est de 4,600 kilomètres carrés, et celle du Fayoum de 695 kilomètres carrés. De telles surfaces nous semblent aujourd'hui presque insignifiantes, et cependant la nation égyptienne comptait sept millions d'habitants.

Les procédés agricoles y étaient si précis, que l'agriculture y était, pour ainsi dire, un art mathématique. Les inégalités perturbatrices de l'état atmosphérique n'existaient pas, et les variations du volume d'eau versé par le fleuve pouvaient être déterminées à l'avance. Les prêtres annoncaient solennellement la hauteur d'eau indiquée par le nilomètre, et le laboureur pouvait faire les préparatifs que demandait l'abondance plus ou moins considérable des récoltes. Dans de telles circonstances, l'homme ne pouvait pas ne point chercher à améliorer, par des moyens artificiels, les conditions qui lui étaient faites par la nature, et bien qu'il vécût au milieu d'une société naissante, la nécessité devait le faire penser instinctivement à des canaux, des digues, des écluses, et autres ouvrages hydrauliques qui lui permissent, là de retenir l'eau plus long temps, là de détourner celle qui était en excès, et ailleurs de la distribuer plus abondamment.

Cet état de choses eut pour conséquence l'établissement d'un gouvernement fort, qui exerçait un contrôle direct sur l'agriculture. L'État se chargeait de la construction et de l'entretien des ouvrages hydrauliques, et fixait la quantité d'eau que chacun devait recevoir sur ses terres ; en retour, les habitants lui payaient des taxes qui composaient ses revenus. Tel était effectivement le fondement du système politique égyptien. Ménès, le premier roi de

Digitized by Google

l'ancien empire, et qui vivait il y a plus de cinq mille ans, réussit à détourner le fleuve dans le nouveau lit qu'il lui avait fait creuser; un travail aussi gigantesque suppose des connaissances techniques très avancées, et il faut que bien des siècles aient précédé l'époque de ce roi pour qu'une œuvre pareille ait été possible de son temps.

Je ne me permettrai point des descriptions toutes d'imagination dans le but de montrer comment l'esprit humain et la civilisation, ainsi favorisés par les circonstances, commencèrent à se développer. Les habitants de la vallée du Nil jouissaient d'une inviolable sécurité, protégés qu'ils étaient, à l'occident par les sables brûlants du désert, et à l'orient par la mer Rouge. Je ne dirai non plus rien de ces âges géologiques voisins de la création, où le fleuve nouvellement créé courait pour la première fois à la Méditerranée à travers un désert nu et rocheux, ni comment dans le cours des siècles il superposa ses couches de vase fécondante et se creusa un lit au milieu des terres qu'il avait prises aux montagnes des tropiques et entraînées avec lui. Il n'en est pas moins vrai que c'est ainsi que l'Égypte devint pour la race humaine une contrée habitable, et par degrés très lents, puisque le pouls de la grande artère qui lui donne la vie ne bat qu'une fois chaque année. Combien lui a-t-il donc fallu de centaines de siècles pour devenir ce qu'elle est aujourd'hui !

De très bonne heure les Égyptiens observèrent que le mouvement d'élévation des eaux du Nil coïncidait avec le lever héliaque de Sirius; c'est pourquoi ils crurent devoir rapporter ce mouvement à une cause céleste. L'homme est naturellement enclin à reconnaître la cause et son

effet dans la coïncidence de deux faits, et c'est ainsi que ce fait de l'apparition simultanée du soleil et de Sirius au dessus de l'horizon fut regardée, non seulement comme le présage, mais aussi comme la cause des inondations. On attachait une grande importance à ce phénomène, et bientôt on eut constaté qu'il se reproduisait à des intervalles de temps d'environ trois cent soixante jours; c'est la première détermination qui ait été faite de la longueur de l'année. Il n'est point sans intérêt de remarquer à ce propos que les prêtres du mystérieux temple de Philæ déposaient chaque matin devant la statue d'Osiris trois cent soixante vases de lait. Cet usage était sans doute une tradition de l'âge reculé, auquel on croyait encore l'année longue de trois cent soixante jours; il montre également quelle liaison intime existait alors entre l'astronomie et les rites religieux. Ce furent probablement aussi les mêmes circonstances qui conduisirent les Égyptiens à enregistrer les événements dont ils étaient témoins, ce que ne faisaient point les Hindous.

La conclusion fausse à laquelle avait conduit la coïncidence du lever héliaque de Sirius, la plus splendide des étoiles du firmament, avec l'inondation du Nil, l'événement du monde le plus important aux yeux des Égyptiens, ne pouvait manquer de prendre bientôt les proportions d'une doctrine générale; car, si une étoile peut ainsi exercer une influence directe sur le cours des affaires de la terre, pourquoi une autre ne le pourrait-elle pas; pourquoi ne le pourraient-elles pas toutes? D'un autre côté, il n'avait pu échapper à leur observation que les marées quotidiennes de la mer Rouge dépendent des mouve-

Digitized by Google

ments et des positions de la lune et du soleil, qu'elles suivent leurs mouvements, et que la position relative de ces astres détermine l'énergie du flux et du reflux. Le résultat invariable de ces premières spéculations de la pensée humaine est malheureusement d'imposer à l'esprit de l'homme l'idée d'une influence surnaturelle exercée par les corps célestes, d'abord sur la nature inanimée, et ensuite sur sa propre destinée. Ce n'est que lorsque l'homme vient à soupçonner l'immense distance qui le sépare des astres, qu'il commence à sentir la nécessité d'un intermédiaire entre lui et eux; le culte des astres entre alors dans sa deuxième phase.

Dans quelle partie du monde l'Égyptien pouvait-il voyager sans rencontrer aux cieux les mêmes constellations? Loin des bords du Nil, dans les déserts de l'ouest, en Syrie, en Arabie, ce sont toujours les mêmes étoiles; et, si nous pouvons parfois perdre de vue les choses de la terre, il n'en est pas de même de celles du ciel. La précision avec laquelle les astres obéissent à la loi fatale qui les fait mouvoir, leur solennel silence, et leurs incommensurables distances sont bien de nature à faire penser à celui qui les observe qu'ils sont bien au delà de la portée humaine, mais qu'il peut cependant les invoquer dans ses prières.

C'est ainsi que le culte des astres trouvait lui-même sa justification. Le système égyptien, au plus haut point de son développement, mêlait le culte des astres, le soleil, la lune, Vénus, etc., à la déification des attributs de Dieu. Ces grandes et vénérables divinités, Phtha, Osiris, et Ammon, étaient des attributs divins personnifiés, comme



Digitized by Google

aujourd'hui nous disons le Créateur, le Tout-Puissant. Ils croyaient non seulement que Dieu n'était jamais descendu sur la terre sous la forme humaine, mais encore qu'une telle chose est absolument impossible, puisque Dieu est le principe qui anime l'univers entier et que la nature visible n'est qu'une manifestation de lui-même.

Ces attributs personnifiés formaient une série de trinités; le troisième membre de chacune de ces trinités procède invariablement des deux premiers. La doctrine égyptienne et les expressions qu'elle emploie à ce sujet offrent un intérêt immense à ceux qui veulent étudier le développement de la théologie comparée en Europe. D'Ammon et de Maut procède Khonso; d'Osiris et d'Isis, Horus; de Knef et de Saté, Anouké. Il n'était point permis de représenter Dieu autrement que par ses attributs, et ces diverses trinités formaient un système idolâtrique très complexe qui répondait parfaitement aux besoins du vulgaire. Les doctrines égyptiennes admettaient encore que les attributs divins s'étaient parfois manifestés à la terre sous une forme sensible, afin de sauver la race humaine. C'est ainsi qu'avait été incarné Osiris. Il s'offrit en sacrifice à l'esprit du mal, et après sa mort et sa résurrection, fut chargé de juger les morts; il préside à l'occident, la région où se couchent les astres; en cette qualité il a sa résidence dans le monde inférieur, que le soleil traverse pendant la nuit.

Les prêtres égyptiens enseignaient que rien n'est jamais anéanti, et que mourir est seulement revêtir une forme nouvelle. Si nous en croyons Hérodote, ils furent les premiers à découvrir l'immortalité de l'âme. Ils la

Digitized by Google

concevaient comme étant une émanation ou une particule de l'âme universelle qui animait, mais à un degré moins élevé, les êtres vivants, les plantes, et même les êtres inorganiques. Ils admettaient une chute originelle de l'homme, conception qui leur semblait indispensable pour justifier d'une manière logique des prodiges tels que les nombreuses incarnations de la divinité qu'ils avaient accueillies dans leurs dogmes. L'âme coupable pouvait se purifier dans ce monde par le jeûne et la pénitence; dans la vie future, par une série de transmigrations dans diverses formes animales. Au moment de la mort, l'âme était solennellement jugée par Osiris dans la ténébreuse région d'Amenti, le monde inférieur; Osiris était assisté des quatre génies du sombre royaume et de quarante-deux juges. Horus conduisait l'ombre du mort au tribunal par la porte que gardait Cerbère, l'hippopotame. Anubis pesait le cœur dans la balance de la justice; si les bonnes œuvres l'emportaient, l'ombre était envoyée aux champs d'Aahlu, les Champs Élysées; sinon, elle était condamnée à la transmigration.

Afin que ce dogme d'un jugement dans l'autre monde ne dégénérât point en une simple légende, on y ajouta une épreuve préparatoire dans ce monde, épreuve redoutable et décisive. Tout homme, depuis le souverain jusqu'à son plus humble sujet, était condamné à la subir. Dès qu'un individu était mort, le corps était envoyé à l'ambaumeur, qui le gardait quarante jours; pendant trente-deux jours encore sa famille le pleurait, puis la momie était enfermée dans le cercueil et placée debout dans une des chambres intérieures de la maison. Avis

Digitized by Google

était donné aux quarante-deux juges du district, et au jour fixé le corps était conduit au lac sacré; chaque nome et même chaque ville avait un de ces lacs sacrés, toujours situés à l'occident. L'épreuve commençait alors ; chacun était libre d'accuser le mort ou de parler en sa faveur, mais malheur au calomniateur. Les juges prononçaient enfin la sentence; s'ils décidaient que le mort avait eu une vie mauvaise, la sépulture lui était refusée; sinon, les parents consternés ramenaient la momie dans leur demeure, ou, s'ils étaient trop pauvres, elle était enterrée sur les bords du lac. L'âme devait alors, ou se racheter par les bonnes œuvres de ceux qui avaient donné asile au corps du mort, ou attendre et errer pendant cent ans. On retrouve encore de nos jours, sur les bords de ces Styx de l'ancienne Égypte, des restes humains qui sont restés privés de sépulture pendant trente fois ce temps. La sépulture a même été refusée à des rois. Si au contraire la sentence était favorable, une obole était laissée pour prix du passage au nocher Charon, un pain à l'hippopotame Cerbère, et le cortége traversait le lac dans la barque des morts, les prêtres ne cessant de proclamer les bonnes œuvres du mort. Arrivé à l'autre bord du lac, le cortége se dirigeait solennellement et en silence vers les catacombes, où le corps était déposé dans sa dernière demeure.

Ce qui précède suffit pour nous convaincre que la religion égyptienne n'était pas restée une philosophie purement spéculative. mais qu'elle savait s'imposer au vulgaire par les cérémonies les plus solennelles. Dans les grands temples, certaines cérémonies étaient accompa-

Digitized by Google

gnées de processions analogues à celles que nous voyons aujourd'hui ; on y offrait en sacrifice des mets, des libations et de l'encens. Les mystères tenaient aussi une grande place dans une religion, qui par sa double nature convenait au vulgaire aussi bien qu'aux classes supérieures. Quelques-uns de ces mystères furent importés en Grèce ; l'institution des oracles également. Les oracles étaient respectés au point que les rois eux-mêmes devaient leur obéir. Ce fut une réponse de l'oracle d'Ammon qui décida le roi Néchao à arrêter les travaux du canal qu'il se proposait d'achever. Les prêtres égyptiens prédisaient aussi l'avenir; à cet effet, ils étudiaient les augures, observaient les entrailles, et dressaient des horoscopes.

---

Digitized by Google

Digitized by Google

## CHAPITRE IV

### L'AGE D'EXAMEN DE LA GRÈCE

Dans le chapitre II j'ai décrit l'origine et la décadence de la mythologie grecque; dans celui-ci j'examinerai les premiers essais philosophiques de l'Europe. Les différents systèmes de la philosophie ionienne sont les conséquences immédiates des croyances religieuses contemporaines, et ils constituent une des phases de la théologie comparée de la Grèce.

Si nous nous reportons à ce qui s'est passé dans l'Inde, nous restons frappés de la faiblesse de ces premiers efforts de la philosophie européenne; ils répondent à l'époque où l'esprit humain vient de secouer le joug de la sorcellerie, mais n'a pu encore s'élever au delà des conceptions géocentriques et anthropocentriques. Comme on l'a constamment observé, l'homme, dès qu'il se trouve en possession de données qu'il croit sûres, s'en sert aussitôt pour construire une cosmogonie et fonder des systèmes

Digitized by Google

soi-disant scientifiques. Ce n'est que plus tard que s'éveille en lui le soupçon que la vérité absolue ne peut nous appartenir.

Le lecteur éprouvera peut-être quelque répugnance à suivre l'exposition des doctrines philosophiques, souvent sans aucune valeur, qui se sont succédé en Grèce; mais elles auront pour lui un vif intérêt, quand il pourra les considérer dans leur ensemble et contempler la série des degrés par lesquels la philosophie européenne s'est élevée à des conclusions depuis longtemps obtenues en Égypte et dans l'Inde. Bien longtemps, en effet, avant que le premier pas eût été fait en Grèce, l'histoire intellectuelle de l'Inde nous offre des systèmes philosophiques parfaitement consistants et dignes de fixer notre attention, systèmes qui ne se bornent point à d'inutiles spéculations, mais qui ont intimement pénétré la vie sociale.

Il est généralement admis que la philosophie grecque commence avec Thalès : Thalès, bien que d'origine phénicienne, naquit vers 640 ans avant J.-C. à Milet, colonie grecque de l'Asie Mineure. A cette époque, comme nous l'avons vu, les ports égyptiens avaient été ouverts aux étrangers par Psammétique. Ce prince, engagé dans une guerre civile qu'il termina à son avantage grâce à l'aide des mercenaires de l'Ionie et de la Grèce, abandonna les maximes politiques en usage dans son pays depuis des milliers d'années, et permit aux étrangers l'accès de l'Egypte. Jusqu'alors les habitants de l'Europe n'avaient été pour les Égyptiens que des pirates et des cannibales.

Les doctrines de Thalès laissent supposer qu'il avait visité l'Égypte, mais qu'il s'y était tenu loin des classes

éclairées et ne s'était mêlé qu'au vulgaire. C'est du vulgaire qu'il avait reçu cette opinion, que le principe premier de toutes choses est l'eau, opinion qui répondait parfaitement à la nature du pays. C'étaient les eaux fertilisantes du Nil qui, sans que l'homme ait à se préoccuper, donnaient à l'Égypte ces luxuriantes récoltes qui en faisaient le grenier de l'ancien monde. Les récoltes, et avec elles l'existence de l'homme et des animaux, dépendaient de l'eau. C'était l'eau aussi qui soutenait le gouvernement, dont le trésor était alimenté par les taxes que payaient les propriétaires des terres pour l'usage des écluses et des aqueducs publics. Il n'y avait, en un mot, en Égypte aucun paysan qui ne fût autorisé à regarder l'eau comme le principe de toutes choses, et même de l'impôt ; les scribes eux-mêmes et les arpenteurs pouvaient penser que la géométrie était née de l'eau, puisqu'il leur fallait évaluer la surface des terres qui avaient été irriguées et en rétablir les limites après le départ des eaux.

Si donc cette doctrine devait quelque part dans l'ancien monde acquérir une signification philosophique, et devenir vulgaire, c'était certainement en Égypte. Figurons-nous Thalès, curieux et imparfaitement instruit, emporté par quelque barque de pirate ou quelque bâtiment de commerce vers ce mystérieux Nil, qui ne rappelait aux Grecs de l'Ionie que légendes et mythes. Il y vit les aqueducs, les canaux, les écluses, et le grand lac Mœris creusé par la main de l'homme depuis autant de siècles qu'on en compte de Thalès à nous. Partout il vit le fleuve adoré comme un Dieu ; du vulgaire il apprit à croire que toutes choses procèdent de l'eau, et c'est du vulgaire seul

qu'il put recevoir cette croyance, car s'il avait été admis à partager l'enseignement des prêtres, nous retrouverions dans son système les traces des doctrines d'émanation, de transmigration, et d'absorption, qui ne furent que plus tard importées en Grèce. Le cas de Thalès est celui d'un Indien intelligent qui arriverait dans un pays civilisé; peu familier avec sa langue, et ne se mettant en contact qu'avec les classes inférieures, il ne connaîtrait que leur grossière philosophie et croirait revenir chez lui avec de vrais trésors. Quant aux vues profondes que l'on s'est plu à prêter à Thalès, nous sommes, je crois, autorisés à les rejeter complétement. On a affirmé par exemple qu'il essaya de réduire à une seule les différentes puissances surnaturelles, de ramener tous les agents, naturels et autres, à l'unité, et, en un mot, de remplacer le polythéisme par le monothéisme. On a affirmé aussi qu'il s'appliqua à découvrir les lois invariables qui régissent les événements si variables de notre monde, qu'il chercha à remonter à l'origine des choses, qu'il observa combien la mer est immense, quel rôle important l'humidité joue dans la croissance des êtres et combien elle était nécessaire à la conservation de sa propre existence : « l'humidité, dit-il, sans laquelle son corps ne serait qu'une cosse desséchée et tombant en poussière. » Nous ne pouvons admettre ces assertions, pas plus que cette dernière, que Thalès se proposait d'identifier la philosophie avec la théologie vulgaire d'Hésiode, qui fait de l'Océan une des deux divinités qui ont enfanté la nature. L'accusation d'irréligion qui fut élevée contre lui, montre à quelle époque reculée commence l'antagonisme du polythéisme et de la science. Il

Digitized by Google

est cependant possible de croire que toutes choses ont été formées d'une substance primordiale, sans nier pour cela l'existence d'un pouvoir créateur; ou, en d'autres termes, et pour parler comme la philosophie indienne, l'argile n'est pas le potier.

Thalès passe pour avoir prédit l'éclipse qui mit fin à une bataille entre les Mèdes et les Lydiens, mais il n'est pas prouvé qu'il ait annoncé le jour du phénomène. Selon lui, la chaleur provient de l'humidité, ou est entretenue par elle; les astres eux-mêmes reçoivent leurs aliments de la mer au moment de leur lever et de leur coucher ; ils sont pour lui de véritables êtres vivants, aussi bien que l'ambre et l'aimant, auxquels il donne une âme parce qu'ils sont le siége d'une force motrice. Il enseignait également que l'univers est un être animé et qu'il est plein de démons. Au temps de Thalès, on le voit, la croyance à la sorcellerie dominait encore.

Son système prit de la consistance, non seulement parce qu'il était plausible, mais aussi parce qu'il parut à propos et sous des auspices favorables. Regardé en Asie Mineure comme une part de la sagesse égyptienne, il y arriva entouré d'un prestige qui lui assurait un accueil empressé; cette circonstance, toutefois, eût peu aidé à son adoption, si la culture intellectuelle de l'Ionie, déjà alors assez avancée, ne lui eût offert des conditions de développement très favorables. Une fois admise en Ionie, la doctrine égyptienne y devint le point de départ d'une méthode philosophique toute spéciale. La manière dont elle se développa accuse très nettement la vigueur de l'esprit grec : une doctrine peut en Égypte subsister pendant des

Digitized by Google

milliers d'années, protégée par sa seule antiquité contre la controverse et l'examen; elle peut ensuite dépérir et finir par une impuissance complète; mais, que cette même doctrine soit transplantée chez une communauté neuve et pleine d'activité, elle ne tardera point à devenir productive et à donner de nouveaux résultats. Cette grossière philosophie de Thalès affirma ses tendances par l'essai qu'elle fit d'une description de l'univers, avant même que ses différentes régions fussent connues. Son mode de développement fait involontairement penser à celui de ces semences extraites des cercueils de momies, où elles étaient enfermées depuis des siècles, et qui, reçues par un sol riche et convenablement humide, ont pu, même de nos jours, germer, donner des fleurs, et féconder de nouvelles semences.

Ce n'est point seulement l'eau ou l'océan qui semble infini et capable de donner naissance à toutes choses. L'air aussi paraît s'étendre jusqu'aux astres. Sur lui, dit Anaximènes de Milet, « la terre flotte semblable à une immense feuille. » Ce philosophe ionien, encouragé sans doute par l'espoir de succéder à Thalès ou de partager sa gloire, proposa donc de substituer l'air atmosphérique à l'eau comme source de toutes choses. Il ne manquait point d'arguments pour établir cette prééminence accordée à l'air. Qui a jamais pu distinguer où s'arrête l'atmosphère? D'un autre côté, pour qui ne pénètre point très avant dans la question, il n'y a pas à douter que l'eau elle-même ne soit engendrée par l'air, puisque des nuages que forme l'air naissent la pluie, les sources, les rivières, et la mer même. Ainsi, le philosophe, en soutenant que l'air est in-

Digitized by Google

fini, énonçait un dogme qui n'était que l'expression d'un fait manifeste et qui ne demandait pour être accepté aucun effort d'imagination. Anaximènes avançait également que l'âme humaine elle-même n'est pas autre chose que de l'air, puisque la vie consiste dans une inhalation et une exhalation d'air, et qu'elle s'arrête dès que ces deux fonctions viennent à cesser. Il enseignait encore que le froid et le chaud sont les résultats de la raréfaction et de la condensation de l'atmosphère; il en donnait pour preuve que l'air est froid lorsque nous respirons les lèvres pressées l'une contre l'autre, et chaud lorsque nous respirons la bouche entièrement ouverte. De là il concluait que l'air suffisamment raréfié se transformerait en feu, et que telle est l'origine probable du soleil, des étoiles, des comètes, et des autres météores ; si au contraire l'air se trouve condensé, il se change en vents, en nuages, en eau, même en neige, en grêle, et en terre enfin si la condensation est encore plus énergique ; puisque enfin il est prouvé par les résultats du phénomène de la respiration que l'air est un des principes essentiels de la vie et qu'il constitue l'âme de l'homme, Anaximènes termine par cette conclusion toute naturelle, que l'air infini n'est autre chose que Dieu, et que de lui sont sortis les autres dieux et déesses.

Telle était la philosophie d'Anaximènes. Elle ouvrit la lutte dans laquelle les diverses écoles grecques rivalisèrent d'activité, et qui marqua une des plus brillantes phases du développement intellectuel de la Grèce. Cette philosophie est évidemment supérieure à celle de Thalès ; non seulement elle assigne une substance primordiale,

mais encore elle essaie, à l'aide de l'observation et de l'expérience, de montrer comment et par quelles transformations les autres substances sont nées d'elle. Quant à la découverte de l'obliquité de l'écliptique, qu'Anaximènes aurait mesurée avec un gnomon, elle n'exista que dans l'imagination de ses concitoyens, surexcitée par l'excès de leur patriotisme; une pareille découverte n'était point à la portée d'un philosophe qui avait une notion assez inexacte de la nature de la terre pour la regarder « comme une immense feuille flottant dans l'air. »

Diogène d'Apollonie développa beaucoup les doctrines d'Anaximènes. Il soutenait que toutes choses procèdent d'une essence première, qui subit de continuelles transformations, n'est jamais la même à deux instants consécutifs, et finit par revenir à son état primitif. Il regardait le monde entier comme un être vivant, se développant et se transformant spontanément, et il admettait avec Anaximènes que l'âme de l'homme n'est autre chose que l'air, qui est aussi l'âme de l'univers. Conséquence nécessaire, l'air est éternel, impérissable, et conscient. « Il sait beaucoup, dit-il, car s'il était sans raison, comment auraient pu être distribués si régulièrement et de manière que chaque chose gardât la mesure qui lui convient, l'hiver et l'été, la nuit et le jour, la pluie, le vent et le beau temps, toutes choses enfin que nous trouvons en ce monde ordonnées aussi parfaitement et aussi splendidement que possible. » « Cet être doué de connaissance est ce que les hommes appellent l'air; il règle et gouverne tout, et c'est pour cela qu'il pénètre tout, s'étend à tout et en tout, et qu'il n'est rien qui ne dépende de lui. »

La philosophie commence par le fétichisme et s'en dégage avec beaucoup de peine. A l'origine, l'harmonie qui s'observe entre les différentes parties du monde trouve une explication toute naturelle dans l'hypothèse que chacune est le siége d'un principe immatériel qui la gouverne par son intelligente volition. Ce n'est que plus tard que se fait jour l'idée que cette belle harmonie peut être due à l'opération de lois fixes. Nous sommes si enclins à juger des choses extérieures par l'expérience de nos propres actions, qui nous semblent soumises aux seuls caprices de notre volonté, que nous avons beaucoup de peine à ne point attribuer les phénomènes naturels à des causes analogues. Le fétichisme se retrouve à l'origine de toutes les sciences naturelles; c'est ainsi que le pouvoir électrique de l'ambre et l'action de l'aimant sur le fer ont été attribués à l'existence d'une âme dans chacune de ces substances, et que les mouvements des planètes, Mercure, Vénus et Mars, ont, été rapportés à un principe intelligent qui réside en chacun de ces corps et préside à ses révolutions. La première entre toutes les sciences, l'astronomie secoua le joug du fétichisme; elle ouvrit une ère nouvelle à l'esprit humain lorsqu'elle montra qu'il était possible, non seulement de se rendre compte des mouvements si complexes des corps planétaires, mais encore de les prédire, si l'on admettait l'existence d'une loi très simple, universelle et invariable.

Ce n'est point sans peine que l'homme arrive à concevoir qu'une loi immuable peut sans inconséquence régir des phénomènes variables à l'infini. Avant d'embrasser l'univers avec cette noble conception d'une sagesse pre-

Digitized by Google

mière qui lui a fixé des lois immuables dont elle a prévu toutes les conséquences pour l'éternité, l'homme se contente de croire à l'intervention incessante d'un agent spirituel, sans cesse occupé à écarter les désordres qui pourraient se présenter et à veiller à ce que les choses restent à chaque instant ce qu'elles doivent être. La chimie elle-même nous offre un exemple frappant et singulièrement opportun de cette doctrine de Diogène d'Apollonie, qui fait de l'air un principe immatériel ; lorsque les premiers expérimentateurs eurent découvert quelques gaz, on supposa qu'ils étalent d'une nature spirituelle, ce qu'indique bien le nom générique de gaz ou esprit qu'ils reçurent alors et qu'ils portent encore aujourd'hui. Un ouvrier descendait au fond d'un puits et était asphyxié comme frappé de mort par une invisible main ; sa lampe brillait quelque temps d'une lueur livide, puis s'éteignait ; dans une mine à charbon, un mineur imprudent arrivait à l'ouvrage avec une lumière, et tout à coup l'air se trouvait embrasé ; d'effroyables explosions se faisaient entendre, les rochers étaient arrachés du sol, tous les êtres vivants détruits à l'alentour, et cela souvent sans que les cadavres portassent la moindre trace de violence. Comment mieux expliquer de semblables catastrophes qu'en les attribuant à quelque agent surnaturel ? Aussi ne manquait-il point d'histoires très accréditées de formes et de figures étrangères à la terre que l'on rencontrait dans les solitudes qui autrefois avaient été le théâtre de ces catastrophes.

La modification qu'apporta Diogène à la théorie d'Anaximènes, en en faisant d'un système physique un système

Digitized by Google

psychologique, constitue un fait important en ce qu'elle marque l'origine de la philosophie grecque proprement dite. L'étude du développement intellectuel de l'univers conduisit les Grecs à étudier l'intelligence elle-même. Diogène attribuait la variabilité de l'air à sa mobilité, propriété qui le rendait le moins dense et le plus subtil des éléments, et lui assurait l'excellence sur toutes les autres substances. Quelques critiques, trop disposés à transcendantaliser sa doctrine, ont prétendu que ce que Diogène entendait par l'air n'était pas l'air atmosphérique ordinaire, mais l'air à un état de densité moindre et plus chaud. L'air à son état de plus grande pureté constitue l'intelligence parfaite, tandis que les intelligences inférieures sont formées d'air plus dense et plus chargé d'humidité. C'est ce principe qui règle la distribution de la vie à toutes les créatures animées; l'âme des animaux, dont l'intelligence offre tant de variétés, n'est que de l'air plus ou moins sec et plus ou moins chaud. Suivant Diogène, l'air froid, s'étant condensé en terre, avait donné naissance à notre monde, tandis que l'air chaud, s'étant élevé à la partie supérieure, avait formé le soleil; pour lui, les étoiles étaient les organes respiratoires de l'univers. Du rôle prépondérant de l'humidité atmosphérique dans l'organisation animale, il concluait que les animaux, comme les aliénés, étaient incapables de penser, puisqu'une trop grande densité de l'air empêche la respiration et par conséquent retarde la compréhension. Ce double fait que les plantes ne présentent aucune cavité propre à recevoir l'air et qu'elles sont absolument privées d'intelligence, le conduisit aussi à ad-

mettre que l'homme ne pense que parce que l'air, entraîné par le sang, peut circuler dans tout son corps. Enfin, si l'homme a une intelligence supérieure à celle des bêtes, c'est parce que celles-ci ont leurs organes plus rapprochés du sol et respirent ainsi un air moins pur. Telles sont les grossières et puériles spéculations qu'enfanta la psychologie à ses débuts.

Je ne puis laisser Diogène d'Apollonie sans opposer à ses doctrines les découvertes de la science moderne au sujet de l'air; le merveilleux rôle qu'il joue dans l'organisation vitale nous est maintenant dévoilé. L'air n'est plus aujourd'hui un corps simple; les chimistes ont séparé ses éléments et déterminé leurs fonctions respectives. L'un d'eux, l'acide carbonique, décomposé par les rayons solaires, fournit aux végétaux le carbone, leur principal aliment solide, et engendre ainsi les différentes formes végétales. Toutes ces productions organiques, si belles et si variées, depuis les mousses des régions glaciales jusqu'au palmier des contrées tropicales, depuis celles que nous détruisons comme nuisibles jusqu'à celles que nous cultivons à la sueur de notre front; toutes sans exception procèdent de l'atmosphère par l'influence du soleil. Il y a plus encore. Comme la vie des animaux ne peut s'entretenir sans l'aide des plantes, on peut considérer les végétaux comme les intermédiaires qui permettent aux matières de l'atmosphère, vivifiées pour ainsi dire par les rayons solaires, de pénétrer jusque dans l'économie humaine, où leur rôle est de réparer les dégâts que produisent nécessairement les mouvements du corps et le travail de la pensée. Ces substances, qui tout à l'heure

Digitized by Google

faisaient partie d'un organisme végétal, se trouvent donc être maintenant parties essentielles d'un organisme animal; nouvelle situation, qui toutefois n'est que transitoire comme la première, car la condition essentielle de l'existence animale est une destruction incessante et continue des particules qui composent l'organisme. Nous ne pouvons lever un doigt sans consommer une partie de la matière de nos muscles, et une pensée ne peut naître en nous sans être accompagnée d'une destruction partielle de la substance cérébrale. Ces particules détruites sont expulsées de l'organisation animale, et le plus souvent au moyen de mécanismes d'une admirable construction; mais leur rôle n'est point encore fini; tôt ou tard elles retournent dans l'atmosphère et servent encore une fois à créer des végétaux. Il est inutile, de suivre ces transformations dans tous leurs détails. Des évolutions toutes semblables sont accomplies par l'eau et l'ammoniaque de l'atmosphère; de l'état inorganique elles passent à l'état organique, et de ce dernier état repassent au premier, de telle sorte qu'une même particule se trouve à un instant donné dans l'atmosphère, aidant à la formation d'une plante, à l'instant suivant dans le corps d'un animal, et à un troisième instant de nouveau dans l'atmosphère. Les particules matérielles exécutent ainsi de continuelles révolutions, déterminées et régies par une force toute puissante qui émane du soleil, le centre de notre système. Pendant les jours d'été, les plantes reçoivent du soleil et, si l'on peut dire ainsi, emmagasinent la chaleur qui plus tard reparaîtra dans l'homme, tantôt accusant l'éclat de sa santé, tantôt produisant la rougeur que la honte lui fait

Digitized by Google

monter au visage, tantôt alimentant la fièvre qui le dévore. Aucune limite de temps n'est du reste assignée à l'accomplissement de ces révolutions dont nous venons de parler. Il est vrai que la chaleur que nous fournit la combustion de la paille a pu lui venir du soleil hier seulement, mais il est vrai aussi que la chaleur que nous fournit l'anthracite, et qui nous sert à adoucir les rigueurs de l'hiver, lui a été cédée par la même source sous l'influence des climats ultra-tropicaux de l'époque secondaire il y a peut-être mille siècles. L'atmosphère est donc réellement la source d'où sont nés tous les organismes, et le réceptacle commun où tous ils retournent; ses éléments sont appelés à la vie organique, non par l'action d'un agent terrestre quelconque ou d'un principe intérieur, mais par l'influence d'un astre éloigné de cent millions de lieues, qui est la cause directe ou indirecte de tous les mouvements terrestres, et le dispensateur général de la lumière et de la vie.

A Thalès et à Diogène il faut joindre Héraclite d'Éphèse, qui au lieu de l'eau ou de l'air adopta le feu comme principe premier des choses. Le caractère de sa philosophie est, comme celui des écoles précédentes, une opposition marquée au polythéisme et à l'idolâtrie du temps. L'éthique, la physique, la politique et la théologie se mêlaient si confusément dans ses ouvrages, et le sens en était si difficile à saisir, qu'Héraclite a mérité le surnom de l'Obscur; sous ce rapport, il compte de nombreux successeurs parmi les métaphysiciens modernes. La base de son système est cependant un axiome très simple : « Tout peut se convertir en feu, et le feu en tout. » Peut-être n'enten-

dait-il par le feu que ce que nous appelons la chaleur; il dit du reste lui-même, et expressément, que le feu pour lui n'est pas la flamme, mais seulement un élément sec et chaud. Il admettait que ce principe est dans un état d'incessante activité, tour à tour formant et absorbant toutes choses. « Tout est et n'est pas, dit-il, car bien que tout commence par être, tout tend sans cesse à n'être plus. » « Personne, dit-il encore, n'a jamais été deux fois sur le même fleuve, puisque l'écoulement des eaux le renouvelle sans cesse. Le fleuve perd ses eaux et les retrouve encore une fois; il s'approche et s'éloigne, ses eaux s'élèvent au dessus des rives et puis retombent. » Pour nous apprendre enfin que nous-mêmes nous avons changé et que nous changeons sans cesse : « Nous nous embarquons et ne nous embarquons pas sur le même fleuve; nous sommes et ne sommes pas. » Héraclite veut dire par là que la vie n'est qu'un mouvement incessant : cette manière de voir du philosophe grec se rapproche beaucoup de celle que nous avons rencontrée chez les Hindous.

Héraclite, toutefois, ne parvient point à s'élever au delà des idées qui règnent autour de lui. Il parle du mouvement du principe primordial dans deux directions; il prétend qu'il s'accumule dans les régions supérieures et qu'il fait défaut à la partie inférieure, d'où il conclut que l'âme de l'homme est une portion de feu descendu du ciel. Il reconnaît bien que tous les phénomènes sont d'une nature transitoire, mais il pousse ce principe jusqu'à ses conséquences extrêmes, et affirme que tout ce qui pour nous est permanent ne nous semble tel qu'en vertu d'une succession régulière et se renouvelant elle-même de mouve-

ments contraires; doctrine qu'il défend à l'aide d'extravagances comme celle-ci, que chaque jour le soleil est détruit et renouvelé.

A milieu de ces assertions plus qu'étranges, on rencontre cependant quelques axiomes vrais : « Tout est gouverné par la raison et par l'intelligence, bien que soumis à l'empire de la destinée. » Héraclite, devançant la métaphysique moderne, disait aussi : « L'esprit humain ne peut arriver à aucune connaissance certaine à l'aide de ses seules ressources intérieures. » Il regardait les organes des sens comme étant les canaux par lesquels la vie extérieure, et avec elle la vérité, arrive à l'esprit; et il ajoutait que pendant le sommeil nous sommes privés de toute communication avec l'esprit universel qui nous entoure. Selon lui, chaque chose vit et a une âme, âme qui n'est point la même pour tous les êtres : celle des êtres organiques est la plus complète et la plus parfaite. Quant à son astronomie, on peut juger de ce qu'elle était d'après ce que nous en avons dit au sujet du soleil, qui pour lui n'est comme les autres astres qu'un simple météore, et n'a pas plus d'un pied de diamètre. Son système moral enfin n'est qu'un développement de son système physique, et repose sur le principe fondamental de l'excellence du feu : si la raison de l'ivrogne est chancelante, c'est parce qu'il a l'âme humide; les meilleures et les plus parfaites des âmes sont en effet les âmes sèches et chaudes. Le philosophe, avec un excès de patriotisme bien excusable, ajoutait que les âmes vraiment nobles ne se rencontrent que dans un climat sec tel que celui de la Grèce. En somme, la doctrine d'Héraclite tend à se rapprocher beau-

Digitized by Google

coup de cette autre doctrine qui donne une âme au monde; si en effet la divinité est inséparable de la chaleur, où pourrons-nous échapper à son action? Ne retrouvons-nous pas également un souvenir de cette doctrine dans cette activité sans relâche qui transforme incessamment toutes les choses au milieu desquelles nous vivons.

Je me suis à dessein longtemps arrêté à cette école ionienne, dont l'étude nous a fait connaître les traits principaux de la philosophie grecque naissante, et nous a montré ses défauts essentiels. Cette philosophie n'est qu'un amas confus de conceptions physiques, métaphysiques et mystiques. Elle n'aurait pour nous aucune valeur, si elle ne nous apprenait combien nos premières connaissances étaient misérables, et comment nous avons commencé avec quelques erreurs vulgaires importées d'Égypte. Que cette science primitive de la Grèce est vaine et puérile à côté de la philosophie utilitaire de l'Égypte et du système théologique de l'Inde! Si grossière qu'elle soit, elle est cependant pour nous une leçon précieuse, puisqu'elle nous apprend à reconnaître la priorité des anciennes civilisations de l'Égypte et de l'Inde, et nous laisse convaincus de la fausseté de cette théorie qui fait de l'esprit grec le promoteur de toutes les connaissances humaines de quelque valeur, théorie que tant de savants européens se sont fatigués à établir. Ce qui est plus important encore, nous apprenons par là à juger plus humblement, et par conséquent plus exactement, les progrès que nous avons accomplis et notre situation actuelle, et aussi à reconnaître que d'autres races, non seulement nous ont précédés dans la culture intellectuelle, mais qu'elles ont encore

Digitized by Google

atteint et peut-être dépassé le terme auquel nous sommes arrivés en philosophie.

Les fondateurs des autres écoles ioniennes donnèrent des noms différents à leurs doctrines, mais tous ils adoptèrent le même mode de raisonnement. Nous ne pouvons en donner un meilleur exemple que celui de la philosophie d'Anaximandre de Milet, contemporain de Thalès. Son principe primordial était le chaos, qu'il dissimulait sous la dénomination métaphysique de « l'infini », terme obscur et peu précis, qui donna naissance à de nombreuses divergences d'opinion à l'égard de ses doctrines. A ce chaos, le mélange confus de toutes choses, il attribuait une force inhérente en vertu de laquelle ses différentes parties se séparent spontanément l'une de l'autre; chacune de ces parties est du reste douée d'une immutabilité absolue. Il enseignait que la terre a la forme d'un cylindre, dont le diamètre à la base est les deux tiers de la hauteur; qu'elle est retenue par l'air exactement au centre du monde; que les étoiles fixes et les planètes tournent autour de la terre, chacune d'elles attachée à un cercle de cristal; que derrière elles sont la lune qui se meut d'une manière semblable, et plus loin encore le soleil. Les régions du centre et les régions voisines de la circonférence sont de natures opposées; les régions du centre sont naturellement froides, les autres chaudes. La descente des parties froides vers le centre et le mouvement ascendant des parties chaudes ont respectivement donné naissance à la terre et aux corps célestes; ces derniers ne formaient même à l'origine qu'une enveloppe sphérique qui en se brisant a produit les étoiles. Nous

Digitized by Google

reconnaissons déjà la tendance de la philosophie grecque à se traduire en systèmes cosmogoniques basés sur le débrouillement du chaos par les influences contraires du froid et du chaud. Anaximandre allait plus loin encore, et des mêmes principes déduisait l'explication de l'origine des êtres vivants : la chaleur du soleil, dit-il, agissant sur le limon primitif, donna lieu à la formation d'enveloppes vésiculaires, qui plus tard furent entourées d'un anneau hérissé de pointes et finirent par se déchirer; il en sortit, comme d'un œuf, un animal mal formé et incomplet, mais qui ensuite se perfectionna et se développa complétement. Quant à l'homme, loin d'avoir été engendré dans son état de perfection, il ne fut d'abord qu'un poisson, et continua à vivre dans la bourbe sous cette forme, jusqu'à ce qu'il fût devenu capable de vivre sur la terre ferme. Si l'infini est la cause qui engendre les êtres, il est aussi celle qui les détruit : « toutes les choses obéissant à la destinée, reviennent à la source dont elles proviennent, car toutes doivent à leur tour subir les peines et les expiations dues à leurs fautes. » Ces derniers mots accusent une intention morale, et nous montrent qu'une vague connexion commençait à s'établir entre la philosophie naturelle et la philosophie morale.

Quant au fait de découvertes plus solides dont nous serions redevables à Anaximandre, nous devons en faire le même cas que des faits semblables que nous avons rencontrés dans les biographies de ses prédécesseurs; elles sont de pures inventions de ses concitoyens égarés par leur patriotisme. Qu'il ait été le premier à construire des cartes, c'est une assertion qui ne peut se soutenir devant

Digitized by Google

ce fait unanimement reconnu, que trente siècles avant lui les Égyptiens avaient cultivé la géométrie dans le but exclusif de parvenir au même résultat; il en est de même de sa prétendue invention du cadran solaire, qui avait été découvert en Orient à une époque bien antérieure. On a enfin avancé qu'il avait été le premier à calculer exactement les dimensions et les distances des corps célestes; mais, comment est-il possible, même avec le plus grand désir d'exalter les travaux d'Anaximandre, de fermer les yeux à l'incompatibilité manifeste de semblables découvertes avec une doctrine qui affirme que la terre a la forme d'un cylindre, qu'elle est retenue par l'air au centre du monde, que le soleil est plus éloigné de nous que les étoiles fixes, et que chacun des corps célestes accomplit ses révolutions à l'aide d'une grande roue de cristal.

Le philosophe auquel nous arrivons maintenant est Anaxagoras de Clazomène, l'ami et le maître de Périclès, d'Euripide, et de Socrate. Comme plusieurs de ses devanciers, il avait visité l'Égypte, et il compta parmi ses disciples la plupart des hommes éminents de son temps.

Comme principe fondamental, il admettait que l'univers forme dans son ensemble un tout immuable, et que la variété des formes qu'il présente n'est que le résultat d'un arrangement variable des parties qui le constituent. Une telle doctrine implique nécessairement l'unité de la matière; « les Grecs, dit Anaxagoras, supposent à tort qu'une chose commence à être et cesse d'être; rien ne naît ni n'est détruit, et toutes les choses ne sont que des agrégations ou des sécrétions de choses préexistantes, de telle manière que toute génération est une réunion et toute

Digitized by Google

corruption une séparation. » Cette doctrine, observons-le, se confond presque avec celles de l'Égypte et de l'Inde. En quelques points aussi elle rappelle le chaos d'Anaximandre. « D'abord, dit Anaxagoras, toutes choses étaient infinies en nombre et en petitesse; rien n'était reconnaissable, et aucune propriété ne se manifesta tant que tout resta mêlé. » Il fallut nécessairement qu'une force motrice intervînt et dégageât toutes choses du chaos; à cette force, Anaxagoras donne le nom de « l'Intellect », rejetant la désignation de destin comme un mot vide de sens, et rapportant tout à la raison. Il ne faisait aucune distinction entre l'âme et l'intellect. Ses doctrines sous-entendaient le dualisme, comme l'indiquent sa force motrice première et la masse qu'elle met en mouvement, et l'opposition qu'il établissait entre le matériel et l'immatériel, ce qui signifiait qu'il y a pour la philosophie deux voies correspondantes bien distinctes. Outre la raison, qui dans sa philosophie est le premier principe moteur, l'impossibilité où il était de tout expliquer d'une manière satisfaisante par la seule opération de l'intellect lui fit adopter un grand nombre d'autres agents secondaires, l'air par exemple, l'eau, et le feu. Dans les détails de son système nous retrouvons aussi des conceptions qui appartiennent à des systèmes plus anciens, celle-ci entre autres que le froid et une grande densité caractérisent les régions inférieures, tandis que les régions supérieures sont chaudes et très peu denses. A l'origine, l'action de l'intellect ne fut que partielle : les choses ne furent qu'imparfaitement séparées, mais elles avaient en elles une force qui leur permettait de se séparer d'une infinité de manières

différentes. A partir de ce point, le système devient une véritable cosmogonie; il montre comment se sont produits les éléments, les pierres, les étoiles et la mer. Toutes ces explications, il est facile de le prévoir, sont dépourvues d'exactitude. Parmi les éléments primordiaux il range une infinité de choses très diverses : le froid, la couleur, le feu, l'or, le cuir, le blé, le sang, la moelle, etc. Comme sa doctrine impliquait que les corps composés n'offrent que des arrangements différents et non des formations distinctes, il fallait de toute nécessité qu'il admît un grand nombre d'éléments simples. C'est ainsi que pour lui la viande est composée de particules charnues, les os de particules osseuses, et ainsi des autres corps. Ces éléments constituants similaires sont les homœomeriæ d'Anaxagoras. Il y en a d'une infinité de natures différentes, et par leur combinaison ils forment tout ce qui existe dans l'univers. Partant de là, Anaxagoras prouve que toutes les particules qui composent le corps d'un animal préexistent dans les aliments, d'où elles sont simplement extraites. Quant aux phénomènes vitaux, il les explique à l'aide de sa doctrine de dualisme entre l'esprit et la matière. Les plantes sont simplement des animaux enracinés en terre, sans mouvement, mais capables de sensations et de désirs; la supériorité de l'homme est due à ce seul fait qu'il a des mains. Pour expliquer nos perceptions mentales, il admet cette hypothèse, que nous avons naturellement en nous les contraires de toutes les qualités des choses extérieures; si bien que, lorsque nous considérons un objet, sa vue fait prédominer dans notre esprit précisément les qualités qui font défaut dans cet objet. Toute sensation

Digitized by Google

est donc accompagnée d'un sentiment de peine. Sa doctrine de la formation des animaux repose sur l'action de la lumière solaire sur le limon. Il place la terre au centre du monde, où elle a été emportée par un tourbillon; le pôle était d'abord au zénith, mais après que les animaux furent sortis du limon, l'intellect changea le position de la terre, afin qu'elle présentât une série de climats convenables. Il est enfin curieux de remarquer que quelques-unes des grossières hypothèses d'Anaxagoras anticipent sur des découvertes faites longtemps après lui : il soutenait que la lune a des montagnes, des vallées et des habitants comme la terre; que l'histoire de notre globe avait eu ses grandes époques auxquelles il avait été successivement transformé par le feu et par l'eau; que les collines de Lampsaque, si le monde durait assez longtemps, seraient un jour sous la mer.

Pour ce qui est de la nature de nos connaissances, Anaxagoras prétendait que les sens sont absolument trompeurs, et que nous arrivons à la vérité par l'intellect seul; assertion à l'appui de laquelle il citait l'exemple d'une grande quantité d'eau tenant en dissolution une goutte d'un liquide coloré sans que l'œil soit capable de discerner le moindre changement produit. Le même principe lui faisait soutenir que la neige est noire et non pas blanche, puisqu'elle est formée d'eau qui est noire; d'où il tirait des conclusions telles que celle-ci, que « les choses sont pour chaque homme ce qu'elles lui semblent être. » Ce fut sans doute cette conviction qu'il avait de l'infidélité des notions données par les sens, qui lui arracha cette plainte si connue : « rien ne peut être connu;

rien ne peut s'apprendre; rien n'est certain; les sens sont bornés; l'intellect est faible; la vie est courte. »

La biographie d'Anaxagoras n'est point sans intérêt. Né dans d'heureuses conditions de fortune, il se voua tout entier à la philosophie, et à son dernier âge connut la pauvreté et le besoin. Il fut accusé d'athéisme et d'impiété envers les dieux par la superstitieuse populace d'Athènes, parce qu'il affirmait que la lune et le soleil sont composés de pierre et de terre, et que les prétendus miracles du temps n'étaient pas autre chose que des phénomènes naturels ordinaires. Accusé également de magisme, parce qu'il admettait l'antagonisme de l'esprit et de la matière, dogme emprunté aux Perses que l'on abhorrait, il fut jeté en prison, condamné à la peine capitale, et n'échappa à la mort que par l'influence de Périclès. Il s'enfuit à Lampsaque, où il acheva ses jours dans l'exil. Sa mémoire fut cependant très honorée par ses concitoyens, qui ne manquèrent point d'exagérer ses mérites : ils prétendirent que le premier il avait expliqué les phases de la lune, les éclipses solaires et lunaires, qu'il avait le don de connaître les événements futurs, et qu'il avait prédit la chute d'une pierre météorique.

La biographie d'Anaxagoras, comme celle de plusieurs de ses contemporains et successeurs, nous atteste qu'un sentiment d'hostilité à l'égard de la philosophie commençait déjà à naître parmi le peuple; hostilité qui ne se traduisait par pas de simples protestations de la part de la société, mais encore par des actes entachés d'injustice politique. L'antagonisme entre le polythéisme et la science s'accentuait tous les jours davantage. Parmi les philoso-

Digitized by Google

phes, plusieurs durent s'expatrier, d'autres reçurent la mort, et le résultat de ces persécutions fut qu'ils se tinrent à l'écart et dissimulèrent. Nous le verrons d'une manière frappante dans l'histoire des Pythagoriciens.

De Pythagore, le fondateur de la secte, nous ne savons presque rien de certain; la date de sa naissance est même contestée; il semble cependant probable qu'il naquit à Samos vers 540 avant J.-C. Il est prouvé qu'il séjourna en Égypte et dans l'Inde, mais l'examen seul de ses doctrines nous laisserait convaincus de ce fait. Quelques-uns de ces éminents critiques, toujours prêts à exalter la science de l'Europe antique, s'efforcent encore d'établir que ce n'est point là, comme l'affirme le témoignage unanime de l'antiquité, que Pythagore est allé puiser ses connaissances, et qu'il n'a pu être admis à une initiation que la constitution du sacerdoce égyptien refusait absolument aux étrangers. Ces critiques oublient que l'ancien système politique du pays avait été complétement transformé à la suite de la grande révolution qui eut lieu plus d'un siècle avant Pythagore. Si du reste ce n'était point un fait constant et très explicitement affirmé par les anciens, que Pythagore vécut vingt-deux ans en Égypte, il ne manque point de circonstances dans son histoire qui prouvent jusqu'à l'évidence qu'il a dû y faire un long séjour. De même que l'on reconnaît tout de suite le pinceau d'un maître au style d'une peinture lorsque l'on est connaisseur, de même retrouvera-t-on au premier coup d'œil la philosophie égyptienne dans celle de Pythagore pour peu que l'on ait étudié les différentes manières de penser de l'antiquité.

Digitized by Google

Pythagore vint en Italie sous le règne de Tarquin le Superbe, et s'établit à Crotone, colonie grecque située sur le golfe de Tarente. Il fonda d'abord une école, puis à la faveur des dissentiments qui agitaient la cité et avec l'aide des jeunes gens qui suivaient ses leçons, il organisa une société politique secrète. C'était déjà parmi les lettrés grecs, instruits par l'expérience des persécutions, une maxime reconnue, qu'il est dangereux de distribuer trop largement les connaissances au vulgaire. De créer une société philosophique secrète, à conspirer contre l'État, il n'y a qu'un pas; Pythagore n'hésita pas à le franchir. Il avait sous la main, pour le servir dans ses intrigues politiques, les nombreux disciples qu'il initiait à sa science secrète après les avoir pendant longtemps mis à l'épreuve et leur avoir fait subir une série d'examens. A la fin, l'ancien sénat fut chassé, et Pythagore prit en main les rênes du gouvernement. Dans tous les temps les actions humaines ont les mêmes principes pour mobiles; aussi arriva-t-il de la conspiration de Pythagore ce qui de nos jours arrive toujours en pareil cas. De Crotone, l'influence des pythagoriciens s'étendit à quelques autres cités de l'Italie, mais bientôt une puissante réaction se manifesta : les novateurs furent bannis, leurs institutions renversées, et leur chef succomba sous les coups de ses ennemis.

Le système que tentèrent de fonder les pythagoriciens formait une exception aux principes généraux de la politique grecque : jusqu'alors, en effet, les écoles philosophiques n'avaient été que des centres de réunion pour les partisans d'une même doctrine, et n'avaient, à vrai dire, jamais eu d'existence politique.

Digitized by Google

Il est bien difficile de démêler la vérité des événements lorsqu'ils se sont produits au milieu du déchaînement des passions politiques et religieuses ; l'imposture et la fausseté semblent alors permises. Aussi, lorsqu'il s'agit des troubles qui agitèrent l'Italie à la suite de la révolution opérée par les pythagoriciens, est-il absolument impossible d'avancer des faits avec certitude. Pour les partisans de Pythagore, il est un être surhumain : majestueux et impassible, vêtu de blanc et le front ceint d'une couronne d'or, il écoute le concert des sphères, perdu dans la contemplation de la nature ou dans ses méditations extatiques sur Dieu ; d'autres fois il se plaît aux hymnes d'Homère, d'Hésiode et de Thalès ; descendant d'Apollon ou de Mercure, il manifeste sa divine origine par des miracles, par la prédiction des événements futurs, et par les entretiens qu'il a avec les génies dans la solitude d'une sombre caverne ; enfin, non seulement il parle plusieurs langues simultanément, mais, et c'est un prodige reconnu de tous, on l'a vu paraître devant le peuple et lui parler en plusieurs endroits à la fois. Il ne semble pas que ses disciples se soient aperçus que d'aussi étranges assertions étaient absolument invraisemblables, et que plus ils s'efforçaient de les appuyer de preuves, plus ils faisaient douter des faits qu'ils avançaient. Tout leur zèle n'a servi en somme qu'à ébranler une fois de plus notre confiance en la véracité humaine, et à nous donner une nouvelle preuve de la crédulité de l'homme et de la facilité avec laquelle il se laisse duper par l'imposture. Quant aux adversaires de Pythagore, ils le regardaient comme un charlatan ou au moins comme un visionnaire mystique ; ils

l'accusaient d'avoir séduit la jeunesse à l'aide des momeries d'une espèce de franc-maçonnerie, d'avoir abusé des esprits faibles pour faire ou de stupides enthousiastes ou des ascètes chagrins, d'avoir comploté contre l'État, et agité de désordres sanglants la cité dont il avait reçu une honorable hospitalité. Placés entre des assertions si contradictoires, nous ne savons comment déterminer la part de la vérité et celle de l'imposture, et si les pythagoriciens gagnent à notre incertitude, ils le devront à une de leurs maximes favorites : « Tout ne doit point être connu de tous. » Il se peut qu'au fond de toutes ces agitations politiques se cachât l'espoir de créer un centre d'union pour les nombreuses colonies grecques de l'Italie qui, bien que parvenues à un haut degré de civilisation et de prospérité, étaient très affaiblies par leur isolement et par leurs querelles incessantes. Unies ensemble en une puissante confédération, politique ou religieuse, elles auraient certainement exercé une influence considérable sur l'avenir de Rome, et par conséquent aussi sur celui de l'humanité. Le pythagorisme étendit, il est vrai, son influence jusqu'à Rome, mais elle s'exerça indirectement par l'intermédiaire du roi Numa, qui appartenait à la secte pythagoricienne et introduisit dans le système romain un grand nombre des rites qui lui étaient particuliers.

Le dogme fondamental des pythagoriciens était que « les nombres sont l'essence ou le principe premier des choses. » Ce dogme les conduisit à l'étude des mystérieux rapports des nombres et des figures, et aussi aux plus incroyables extravagances, une fois qu'ils furent arrivés à regarder les nombres comme doués d'une existence effective.

Digitized by Google

L'approbation générale que rencontrèrent les doctrines de Pythagore eut sans doute pour cause ce fait, que ces doctrines venaient combler le vide creusé par les philosophies précédentes. Elles étaient arrivées à cette unanime conclusion à l'égard du monde extérieur et de nous-mêmes, que nous ne possédons aucun criterium de la vérité, et c'était un tel criterium qu'offrait la philosophie pythagoricienne dans les propriétés des nombres et leurs rapports.

Ce système ne mérite pas que nous le développions dans tous ses détails; un examen superficiel suffira pour l'objet que nous nous proposons. Pythagore admet deux sortes de nombres: les nombres pairs et les nombres impairs; l'unité, qui est à la fois paire et impaire, est l'essence et la base de tous les autres nombres. « Tout vient d'un, » dit le pythagoricien; ou encore « Dieu embrasse tout, fait tout, et cependant n'est qu'un. » Les pythagoriciens attachent une importance extraordinaire au nombre 10 qui contient en lui-même les nombres 1, 2, 3, 4, ou provient de l'addition de ces quatre nombres qui sont les uns pairs, les autres impairs. Cette propriété mérite au nombre 10 une désignation spéciale, mais qui semble cependant avoir aussi été appliquée au nombre 36. La triade avait également pour eux une haute signification, parce qu'elle a un commencement, un milieu et une fin. A l'unité ou au nombre 1 ils donnent le nom de pair-impair, prétendant qu'elle participe aux propriétés des deux espèces de nombres, puisque ajoutée à un nombre pair elle donne un nombre impair, et un nombre pair si on l'ajoute à un nombre impair. Ils arrangeaient les éléments pre-

miers de la nature en dix contraires; le pair et l'impair formaient un de ces contraires, la lumière et l'obscurité un autre. « La nature et la puissance des nombres, disent-ils, se manifestent non seulement dans les choses divines et surnaturelles, mais encore partout dans les œuvres de l'homme, dans les mots, dans les arts, et dans la musique. » Leurs conceptions arithmétiques s'appliquent même à la morale : les nombres ne mentent jamais et sont ennemis du faux et par conséquent la vérité leur appartient; ils concluaient aussi que dans l'illimité ou l'infini règnent inévitablement le mensonge et l'envie. Le nombre 1 contient l'imparfait aussi bien que le parfait, d'où il suit que le bien, le beau, et le vrai n'existent pas à l'origine et ne se développent qu'avec le temps. Toute chose que nous connaissons a nécessairement un commencement, un milieu et une fin ; le commencement et la fin en sont les bornes ou limites, mais le milieu est illimité et par conséquent divisible à l'infini. Partant de là, ils concevaient tous les corps comme étant des ensembles de points, ainsi que l'exprime une de leurs maximes : « Tout est composé de points ou d'unités d'espace qui unies ensemble forment un nombre. » Ces unités ou monades, qui ne sont que des points géométriques, sont séparés par des intervalles intermédiaires, de sorte qu'une ligne, une surface ou un solide peut être conçu comme le résultat de la juxtaposition de monades et d'intervalles se succédant alternativement. C'est ainsi que les pythagoriciens arrivent à la notion d'espace.

Quant à la nature de ces intervalles, quelques-uns les croient simplement formés d'air, mais les orthodoxes pré-

tendent que les monades sont séparées par le vide; de là le sens de cet incompréhensible principe des pythagoriciens, que toutes choses sont produites par un vide. Enfin, il ne faut point perdre de vue que les monades sont de simples points mathématiques, qu'elles n'ont ni dimensions ni grandeur, et que par conséquent les diverses substances ne contiennent point de matière et sont de simples formes.

Les pythagoriciens déduisaient des mêmes principes l'explication de l'origine du monde; l'existence du monde, disaient-ils, n'est qu'une illusion; il ne peut avoir aucune origine dans le temps. Quant au temps lui-même, il n'est suivant eux que la somme d'une série de moments différents, série limitée par les moments extrêmes, et qui rentre ainsi dans l'unité. C'est l'harmonie qui règle tous les rapports si variés que nous trouvons dans le monde. « Puisque, disent-ils, les principes des choses ne sont ni similaires ni congénères, il est impossible que l'ordre règne parmi elles si un principe d'harmonie n'intervient d'une manière quelconque d'ailleurs. Si toutes les choses étaient semblables entre elles et homogènes, elles n'auraient point besoin d'harmonie; mais, comme elles sont toutes dissemblables et sans symétrie, l'harmonie est nécessaire pour les unir et leur permettre de subsister dans un monde en ordre. » C'est ainsi qu'ils confondaient les idées de nombre et d'harmonie, regardant l'univers non seulement comme une combinaison de contraires, mais encore comme une combinaison de ces contraires régulièrement ordonnée et harmonique. Certains nombres avaient pour eux une signification extraordinaire : « il y a, pré-

Digitized by Google

tendaient-ils, sept cordes ou harmonies, sept pléiades, sept voyelles, et certaines parties du corps animal se renouvellent dans une période de sept ans. » Ils poussaient à l'extrême leur doctrine des nombres et allaient jusqu'à représenter par des nombres particuliers un oiseau, un cheval, un homme. On retrouve quelque chose de cette doctrine dans la manière de procéder des chimistes modernes; prenant l'hydrogène pour unité, ils représentent le carbone par 6, l'oxygène par 8, le soufre par 16, et partant de là assignent un nombre particulier à chaque corps, simple ou composé, organique ou inorganique. Il n'y a même pas exception pour les corps les plus complexes, l'homme par exemple, dont le nombre représentatif serait la somme des nombres représentant les diverses substances qui le constituent. Nous pouvons du reste donner à ces nombres telle signification que nous voulons, les regarder comme des poids atomiques, ou laissant de côté l'idée d'atomes, les considérer comme représentant des quantités de force. Dans la science moderne comme dans la philosophie ancienne, les nombres sont donc intimement liés aux noms des choses quelles qu'elles soient.

Pour les pythagoriciens le rapport harmonique type est l'octave musicale. Les propriétés physiques telles que la couleur et le timbre sont supposées appartenir à la surface des corps. Ils comptaient cinq éléments : la terre, l'air, le feu, l'eau et l'éther, et voyaient un fait remarquable dans cette coïncidence du nombre des éléments avec le nombre des sens de l'homme. Ils comptaient aussi cinq planètes, qui avec le soleil, la lune et la terre, étaient placées à des distances réglées par une loi musi-

Digitized by Google

cale; leurs mouvements dans l'espace donnent naissance à des sons qui constituent l'harmonie des sphères, dont nous ne jouissons pas parce que nous l'entendons tous les jours. La terre et les autres planètes tournent autour du soleil qui est le centre du système du monde. Les pythagoriciens abandonnent donc la doctrine géocentrique pour la doctrine héliocentrique. Comme le cercle est la forme la plus parfaite, les mouvements des planètes sont circulaires. La lune est habitée aussi bien que la terre, mais ses habitants sont plus grands; le rapport des grandeurs des habitants de l'une et de l'autre est égal à celui des temps qu'elles mettent à accomplir leur révolution. La voie lactée marque la route que suivait autrefois le soleil, ou bien elle provient de la chute d'une étoile. L'univers a la forme d'une sphère; il est éternel, mais la terre n'est que transitoire, et est susceptible de transformations. L'âme n'est autre chose qu'une effluve de l'âme universelle; le corps de l'homme la reçoit de l'extérieur. De l'existence des rêves et des phénomènes qui accompagnent la maladie, les pythagoriciens concluaient l'existence de bons et de mauvais démons. Ils admettaient que l'âme peut vivre séparée du corps; son existence ressemble alors à celle de l'homme pendant les rêves. Leurs héros et leurs démons sont des âmes qui n'ont point encore été unies à un corps, ou qui ont cessé de l'être. La doctrine de la transmigration se conciliait parfaitement avec les idées des pythagoriciens; aussi, s'ils n'admettaient pas l'immortalité absolue de l'âme, ils croyaient au moins que l'âme continue à vivre après la mort du corps, et que, devenue libre, elle s'incarne de

Digitized by Google

nouveau dès qu'elle rencontre une forme en harmonie avec les conditions dans lesquelles elle se trouve. Les pythagoriciens ajoutèrent à la doctrine de la transmigration la croyance à une vie de récompenses et de châtiments après la mort; leurs conceptions à cet égard sont calquées sur celles que nous avons rencontrées dans les théologies indienne et égyptienne; le monde animé est exclusivement ordonné pour la pénitence et l'expiation.

En politique, l'aristocratie était le principe fondamental des pythagoriciens, mais c'est tout ce que nous connaissons de leur système politique. En ce qui concerne la vie privée, ils exhortaient à la modération en toutes choses, à la bienveillance, à la fidélité, et recommandaient les exercices ascétiques afin d'arriver au sacrifice de soi-même. C'était une de leurs maximes qu'une bonne éducation est importante, non seulement pour l'individu, mais encore pour les intérêts de l'État. Pythagore lui-même, comme on le sait, s'était beaucoup occupé de la pesanteur, de géométrie, d'acoustique, d'astronomie et de médecine. Il recommandait à ses disciples de cultiver la gymnastique, la danse et la musique. Fidèle à son principe de ne distribuer à chacun que la part de connaissances qu'il était apte à recevoir, il enseignait à ceux qui étaient imparfaitement préparés ses doctrines exotériques seulement, et réservait les doctrines ésotériques aux privilégiés qui avaient passé cinq ans dans le silence et l'humiliation, et s'étaient purifiés par l'abnégation et le sacrifice. Nous arrivons maintenant à la philosophie éléatique qui doit son nom à la ville d'Élée, colonie grecque de l'Italie; ses principaux représentants sont Xéno-

phane, Parménide et Zénon. Cette philosophie, à l'inverse des précédentes, néglige absolument la matière.

Xénophane naquit en Ionie; exilé de sa patrie, il vécut de longues années en rapsode errant et finit par se fixer à Élée. Afin d'assurer une plus grande diffusion à ses doctrines, il les revêtit de la forme poétique. Il attira l'attention de la multitude par ses attaques contre Homère, Hésiode, et les autres poètes populaires. Il leur reprochait de favoriser le honteux polythéisme du temps et d'avilir la Divinité par les actions immorales qu'ils attribuaient aux dieux. Il proclamait que Dieu est un Être tout-puissant, existant de toute éternité, et sans aucune ressemblance avec l'homme. Monothéiste déclaré, il condamnait la pluralité des dieux comme une impardonnable erreur; le tout-puissant et le tout parfait, disait-il, ne peut être qu'un, car s'il existait seulement deux êtres tels que lui, ces attributs ne pourraient s'appliquer à l'un des deux, et bien moins encore s'il en existait plusieurs. Ce principe ou cette puissance unique était à ses yeux la même chose que l'univers, dont la substance, ayant existé de toute éternité, devait nécessairement se confondre avec Dieu. Il y a dans les conceptions de Xénophane, on le reconnaît très facilement, une teinture très prononcée des idées de l'orient, et son système offre en effet l'exposition la plus précise et la plus lumineuse que l'on puisse donner du panthéisme indien.

Le lecteur a déjà remarqué combien nous sommes loin maintenant des frivolités de la philosophie ionienne et du mysticisme de Pythagore. Nous avons devant nous quelque chose de tout différent, des conceptions grandes comme

celles de l'orient, et qui de plus présentent une clarté et une précision extraordinaires. Pour Xénophane, toute révélation est une fiction ; l'intelligence de l'homme peut seule lui ouvrir les secrets du monde invisible. Il condamne comme blasphématoires les croyances populaires qui attribuent aux dieux les sentiments, les passions et les crimes de l'homme, et accuse d'impiété ceux qui ne craignent point de représenter l'Être suprême sous la forme humaine. Si le bœuf et le lion, dit-il, pouvaient concevoir la Divinité, ils la représenteraient certainement sous leur propre forme, de même que le nègre lui donne un nez épâté et un visage noir, le Thrace des yeux bleus et un visage rubicond. « Il n'est qu'un Dieu, dit-il encore ; il n'a rien de commun avec la forme humaine et ses pensées ne sont pas ce que sont les nôtres. » Il n'y a point de parties en Dieu, et il est partout le même, car autrement certaines de ces parties prédomineraient et d'autres leur seraient subordonnées, ce qui est impossible, puisque la notion même de Dieu implique celle d'une souveraineté parfaite et entière. Dieu est tout entier raison, intelligence et toute-puissance. L'Être suprême perçoit à l'aide de sensations ; par tout son être il voit et il entend. Xénophane le représentait d'une manière symbolique par une sphère qui, comme les cieux, embrassait l'homme et toutes les choses de la terre. Sa philosophie naturelle reconnaissait quatre éléments : la terre, l'air, le feu et l'eau. On a même affirmé qu'il pensait qu'en général les phénomènes de la nature naissent de la combinaison des éléments primordiaux, et que la terre en particulier est issue de l'eau, conclusion à laquelle l'aurait conduit la

Digitized by Google

découverte de poissons fossiles sur les sommets des montagnes. Conséquence nécessaire, pour lui toutes les choses sont transitoires, et l'homme est destiné à disparaître aussi bien que la terre elle-même. Quant à cette dernière, c'est une surface plane dont la région inférieure s'étend à l'infini dans l'espace et lui assure ainsi de solides fondations. La manière dont Xénophane conçoit la nature physique laisse toutefois deviner l'existence de doutes dans son esprit; il touche même au scepticisme lorsqu'il dit : « Aucun mortel n'a jamais connu et ne connaîtra jamais complétement Dieu, car l'erreur est tellement répandue sur toutes choses que la certitude nous est impossible, même quand nous affirmons ce qui est vrai et parfait. » L'homme lui semblait incapable d'arriver jamais à la vérité parce qu'il ne peut s'aider pour cela que de trompeuses apparences.

Xénophane était sans contredit un des plus grands philosophes de la Grèce et je ne puis le quitter sans rappeler ses attaques contre Homère et les autres poètes nationaux qu'il accusait d'avoir rabaissé et dégradé l'idée de la Divinité ; il faut aussi rappeler la foi qu'il avait en la nature humaine, l'énergie avec laquelle il combattit le préjugé qui voulait que la vérité fût tenue secrète pour le vulgaire, et le dévoûment dont il fit preuve en la répandant partout au risque de sa liberté et de sa vie. Il errait de contrée en contrée, partout luttant contre le polythéisme et enseignant la sagesse par ses rapsodies et ses hymnes. Cette forme dont il la revêtait était alors la plus favorable à une diffusion rapide des connaissances. On est autorisé à critiquer les conclusions de la philosophie

Digitized by Google

de Xénophane, mais il ne faut point oublier qu'elles ont été reproduites dans ce qu'elles ont de plus saillant à une époque qui n'est pas éloignée de nous. J'en donnerai pour preuve le passage suivant que j'emprunte à la fin du livre troisième des principes de Newton : « le Dieu suprême existe nécessairement, et nécessairement aussi il existe partout et toujours. Il est donc partout le même, tout yeux, tout oreilles, tout cerveau, tout bras, tout puissant pour percevoir, comprendre et agir, mais d'une manière nullement humaine, nullement corporelle, et qui nous est entièrement inconnue. De même qu'un aveugle n'a aucune idée des couleurs, de même nous n'avons aucune idée de la manière dont Dieu perçoit et comprend toutes choses. Il n'a ni corps ni figure corporelle, et par conséquent il ne peut être ni vu, ni entendu, ni touché, ni adoré sous une forme sensible. Nous concevons ses attributs, mais quelle est la substance réelle d'une chose quelconque, c'est ce que nous ne savons point. »

C'est à l'école éléatique, qui commence avec Xénophane, qu'il faut attribuer l'origine de la dialectique où ensuite brilla si vivement l'esprit grec. En général, l'école éléatique abandonna la plupart des recherches qui avaient occupé les philosophes ioniens, l'étude de la nature visible, des phénomènes matériels, et des lois qui les gouvernent; elle s'attacha exclusivement au seul objet qui pour elle constituait la connaissance vraie, la nature de l'être et de Dieu. Comme tout changement lui semblait une impossibilité, elle regardait tous les phénomènes de succession que présente le monde comme de pures illusions, prétendant que le temps, le mouvement et l'espace sont des

Digitized by Google

chimères de l'imagination ou de simples illusions des sens. Elle séparait la raison de l'opinion, attribuait à la première la conception de la vérité absolue, et à la seconde les perceptions imparfaites que nous devons aux sens. C'est sur ce principe que Parménide composa son de *la Nature*, ouvrage qu'il divisa en deux livres, l'un consacré à la raison, et l'autre à l'opinion. Partant de l'idée que l'être est incréé et immuable, il nie d'une manière absolue les rapports de temps et d'espace, et déclare que tout mouvement et tout changement, quelle que soit leur nature, sont de simples illusions. Le panthéisme forme le caractère essentiel de ses doctrines : le tout, dit-il, est pensée et intelligence. Mettant ainsi en parallèle la pensée et l'être, il avance ensuite que la pensée n'existe que pour l'être et conclut nécessairement que la pensée et l'être doivent être conçus comme ne faisant qu'un.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Parménide traite de l'opinion, qui, comme nous l'avons dit, dépend exclusivement des sens et sur laquelle par conséquent nous ne pouvons compter, bien qu'elle ne soit pas nécessairement fausse. Le peu qui nous reste des ouvrages de Parménide nous rend presque impossible de reconstruire sa théorie dans tous ses détails ; elle semble se rapprocher des doctrines des Ioniens, comme l'indique l'hypothèse de l'existence dans la nature de deux principes opposés : un feu éthéré et une nuit pesante, principes qui unis en proportions égales constituent toutes choses. Nous en avons assez dit du système physique de Parménide pour nous justifier de ne point l'exposer complétement, lors même que nous aurions les moyens de le faire. Parménide

se laissa aller le plus souvent aux extravagances les plus absurdes, et qui ne méritent point de nous arrêter. Il place par exemple au centre du monde un démon tout-puissant; il reproduit l'ancienne doctrine qui faisait naître les animaux du limon, ou encore il assure que l'homme étant formé de lumière et de ténèbres subit les influences contraires de ces deux éléments et ne peut par conséquent jamais arriver à la vérité absolue. La philosophie moderne, suivant d'autres voies et partant de prinpes beaucoup plus solides, est arrivée à la même désespérante conclusion.

Les doctrines de Parménide furent professées également par Zénon l'Éléate, qui passe pour avoir été son fils adoptif. Ce fut lui qui mit en usage la méthode de démonstration par réduction à l'absurde. Il écrivait en prose, et non en vers comme ses prédécesseurs. Tandis que l'objet que s'était proposé Parménide était d'établir l'existence de l'unité, Zénon chercha surtout à établir la non-existence de la pluralité. Il partait de ce principe qu'il n'existe réellement qu'une chose et que toutes les autres n'en sont que des modifications ou des apparences différentes. Il niait le mouvement, tout en reconnaissant qu'il existe en apparence, et le regardait comme une simple désignation appliquée à une série d'états successifs dont chacun est nécessairement un état de repos. Quatre arguments étaient opposés par lui à la possibilité du mouvement; le second est le célèbre paradoxe d'Achille. Voici en quoi il consiste : « Supposez qu'Achille marche dix fois aussi vite qu'une tortue; si la tortue a l'avance, Achille ne pourra jamais l'atteindre : admettez en effet qu'entre

Digitized by Google

eux existe un intervalle de 1,000 pieds; quand Achille aura parcouru ces 1000 pieds, la tortue en aura parcouru 100 autres, et quand Achille aura fait ces 100 derniers pieds, la tortue sera encore en avance de 10 pieds, et ainsi de suite jusqu'à l'infini; Achille marchera donc indéfiniment sans jamais pouvoir atteindre la tortue. » Voici maintenant la manière dont il prouvait l'existence d'une seule chose indivisible et infinie : « Supposer l'un divisible, dit-il, c'est le supposer fini; s'il est divisible, il l'est à l'infini. Si maintenant deux choses existent, il faut nécessairement entre elles un intervalle, quelque chose qui les sépare et les limite. Qu'est ce quelque chose? Quelque autre chose certainement, mais si ce n'est point la même chose, il faut aussi qu'elle soit séparée et limitée, et ainsi de suite *ad infinitum*. Il ne peut donc exister qu'une seule chose dont procèdent toutes les autres, si nombreuses quelles soient. » Citons encore son argumentation contre Protagoras, qui nous montrera le peu de confiance qu'il plaçait dans les indications fournies par les sens : « Zénon demandait si un grain de blé ou la millième partie de ce grain produirait un bruit en tombant sur le sol ; sur la réponse affirmative de son interlocuteur, il demanda s'il en serait de même pour une mesure de blé. La réponse ayant été de nouveau affirmative, il demanda enfin si la mesure de blé n'était pas dans un rapport déterminé avec le grain unique, ce qu'il fallut encore lui concéder; d'où il se crut autorisé à conclure que la chute d'une mesure de blé ne produisait aucun bruit, puisque autrement la moindre particule d'un seul grain devrait produire le même effet. »

Aux noms que nous avons cités comme appartenant à

Digitized by Google

l'école éléatique, nous pouvons encore joindre celui de Mélissus de Samos qui partait aussi de l'idée de l'être, un, immuable et indivisible. Comme tous les éléates, il niait le mouvement et le changement qu'il regardait comme de simples illusions des sens. De l'individualité de l'être il déduisait son incorporalité, et niait par conséquent la possibilité de l'existence sous une forme sensible quelconque.

La liste des philosophes éléates se termine par le nom d'Empédocle d'Agrigente, que son existence légendaire fait presque le rival de Pythagore. Il apprit en orient la médecine, la magie, l'art d'opérer des miracles, et celui de faire la pluie et le vent. Il portait habituellement des vêtements sacerdotaux, une ceinture d'or, une couronne, et proclamait lui-même qu'il était un dieu. On a prétendu qu'il ne mourut point et s'éleva vers la voûte céleste au milieu d'une gloire surnaturelle. Suivant d'autres, il s'élança dans le cratère de l'Etna, dans l'espoir que, la cause de sa mort restant inconnue, il continuerait à passer pour un dieu. Cet espoir fut déjoué par le volcan, qui a sa première éruption rejeta au dehors les sandales d'airain du philosophe. Fidèle aux principes de l'école, il méprisait les sens et ne croyait qu'à la raison. Les fragments qui sont restés de lui induisent même à penser qu'il ne plaçait sa confiance ni dans les sens, ni dans la raison, persuadé qu'il était que l'âme avait contracté une imperfection originelle et qu'elle était condamnée à vivre dans ce monde et à transmigrer ensuite dans une série de corps différents. Il admet cette doctrine éléatique, que le semblable ne peut être connu que par le semblable; le feu par le feu, l'amour par l'amour; la reconnaissance de

Digitized by Google

la Divinité par l'homme est pour lui une preuve suffisante de l'existence de cette Divinité. Ses éléments premiers sont au nombre de quatre : la terre, l'air, le feu et l'eau; il leur adjoint deux autres principes, l'amour et la haine. Les quatre éléments sont quatre dieux ou quatre forces divines, puisque d'eux ont été créées toutes choses. L'amour est la puissance créatrice; la haine, celle qui détruit ou modifie. Il est manifeste que le système rigoureusement philosophique de Xénophane avait dégénéré avec Empédocle en un système équivoque et mystique qui n'était plus qu'un mélange confus de conceptions physiques, métaphysiques et morales. Avec Empédocle les principes commencent à perdre de leur stabilité, on commence à ne plus compter sur aucun des systèmes philosophiques; le scepticisme universel n'est plus loin.

Les travaux de Démocrite d'Abdère ne contribuèrent pas peu à amener ce déplorable résultat. Son père était, dit-on, si riche qu'il eut l'insigne honneur d'avoir pour hôte le roi des Perses Xerxès : ce dernier, pour lui témoigner sa satisfaction, lui laissa plusieurs Mages et Chaldéens qui complétèrent l'éducation de son fils. A la mort de son père, Démocrite partagea les terres entre ses frères et garda pour lui l'argent, plus propre à le mettre en état de faire les longs voyages qu'il projetait. Il visita l'Égypte, l'Éthiopie, la Perse et l'Inde, et puisa à toutes les sources de connaissances qu'il rencontra dans ces contrées. Suivant Démocrite, « rien n'est vrai ou au moins rien ne l'est certainement pour nous. » Cependant, comme dans son système la sensation constitue la pensée

et qu'en même temps elle n'est qu'une modification dans l'être sentant, « les sensations sont nécessairement vraies. » Pour Démocrite, en d'autres termes, la sensation est vraie subjectivement, mais ne l'est point objectivement. Le doux, l'amer, le chaud et le froid sont de simples créations de l'esprit : dans l'objet extérieur auquel nous rapportons ces idées, il n'existe que de l'espace et des atomes, et l'idée que nous avons des propriétés de cet objet provient d'images qu'il émet et que nous percevons par les sens. Confondant ainsi la sensation et la pensée, Démocrite prétendait en outre que la réflexion est nécessaire à l'acquisition de la connaissance vraie, et que la sensation ne mérite par elle-même aucune confiance. La sensation peut bien nous indiquer que le doux, l'amer, le chaud et le froid se rencontrent dans les corps, mais c'est la réflexion qui nous apprend que ce sont là de simples illusions et qu'en réalité l'espace et les atomes existent seuls. Tournant ensuite son attention vers le problème de la perception, et cherchant comment l'esprit a conscience de l'existence des choses extérieures, Démocrite suppose que de ces objets émanent continuellement des images d'eux-mêmes, images qui sont assimilées par l'air qu'elles traversent, et arrivent par les pores aux organes de la sensation. Ces images toutes superficielles sont nécessairement imparfaites et peu fidèles, et il en doit par conséquent être de même des connaissances qu'elles nous fournissent. Démocrite, au contraire des éléates, rejetait l'unité des éléments et admettait leur pluralité, sans cependant accepter ni les quatre éléments d'Empédocle, ni ses deux principes de l'amour et de la haine, ni les homœome-

riæ d'Anaxagoras. Il refusait aussi toute qualité sensible aux éléments premiers. Il concevait les corps comme formés de particules ou atomes invisibles, intangibles et indivisibles, atomes qui par la variété de leur configuration, par leur combinaison et par leurs modes d'arrangement divers, peuvent engendrer toutes les formes. L'atome vit de lui-même et dure éternellement. De cette manière il montre comment la pluralité peut naître de l'unité, et concilie la contradiction apparente qui séparait les philosophies ionienne et éléatique. La chimie moderne a conservé, dans ce qu'elle avait d'essentiel, la doctrine des atomes d'Empédocle. Le principe plastique général de la nature était pour lui la destinée, mais il y a lieu de croire que par là il n'entendait autre chose qu'une loi irrévocable.

Un système basé sur des considérations rigoureusement mathématiques, qui prend pour point de départ un vide et des atomes, le premier passif et sans activité ; qui voit simplement dans la génération des choses une agrégation nouvelle ou une séparation d'atomes; qui reconnaît à ces atomes la propriété de donner par leur arrangement naissance à tous les corps composés; qui, enfin, s'élève à une hauteur de conception telle qu'il nous laisse entrevoir tout un monde dans un simple atome; un tel système peut se recommander à notre attention par ses résultats, mais il ne mérite certainement point notre approbation quand nous le voyons arriver à des conclusions aussi étranges que celle-ci: que les connaissances mathématiques elles-mêmes sont de simples apparences; que l'âme n'est qu'une forme plus délicate adaptée à la forme grossière du corps;

que la raison elle-même ne peut parvenir à la vérité absolue; que nous devons nous abandonner au scepticisme jusqu'à douter de la similitude des surfaces des portions d'un cone que l'on vient de séparer en deux; que le résultat final des recherches humaines est de démontrer d'une manière irréfutable que l'homme est incapable de connaissance; que même lorqu'il est en possession de la vérité, il n'en peut être certain; que le monde enfin est une illusion incessante, et qu'il n'y a point de Dieu.

Il est à peine besoin de rapporter les anecdotes légendaires qui ornent la biographie de Démocrite. Il se brûla, dit-on, les yeux avec un miroir ardent afin de ne plus se laisser tromper à leurs faux témoignages et d'assurer à sa raison son libre exercice, fiction qui à l'origine ne rappelait que l'accusation sarcastique dont l'avaient chargé ses adversaires, et dont l'imbécillité des âges suivants fit un fait réel. Il riait constamment de la science et des folies humaines, et mérita ainsi d'être surnommé le Philosophe rieur. On l'a prétendu au moins, mais nous penserons tout différemment à cet égard si nous voulons accepter l'opinion du célèbre médecin Hippocrate; appelé par les habitants d'Abdère pour guérir Démocrite de sa folie il s'entretint longtemps avec lui, le quitta pénétré d'admiration et de vénération et fit observer à ceux qui l'avaient fait venir qu'ils étaient eux-mêmes beaucoup plus malades que le philosophe.

En somme, la partie de la Grèce qui appartenait à l'Europe avait peu fait pour la cause de la philosophie. Les principales écoles se trouvaient en Asie Mineure ou en Italie dans les colonies grecques. Le temps était venu où

Digitized by Google

la mère patrie allait à son tour commencer une brillante carrière. L'activité intellectuelle déployée par les colonies grecques exerça à ce moment une influence décisive sur les destinées de l'Europe, fait qui devait se reproduire encore une fois dans l'avenir. L'esprit mercantile chez une nation a toujours encouragé l'activité intellectuelle et développé le goût des aventures; cet esprit mercantile fait peu de cas des opinions surannées et estime toutes choses à leur valeur actuelle. C'est pour cela qu'était réservée aux colonies grecques la haute mission de faire connaître et de répandre la philosophie spéculative. Cinq cents ans plus tard nous les retrouverons accomplissant une mission semblable, à l'époque où la spéculation philosophique allait être supplantée par la foi religieuse. On ne peut nier, en effet, en restant au point de vue purement humain, que la rapide propagation du christianisme primitif n'ait eu sa cause dans les facilités de communication extraordinaires qui existaient entre toutes les nations répandues sur les bords de la Méditerranée, depuis les ports du Levant jusqu'à ceux de la France et de l'Espagne. Pendant les cinq siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, un échange incessant de relations s'était établi entre toutes ces contrées; il prit une extension plus grande encore sous l'influence romaine, et acquit alors une importance politique considérable. Un tel état de choses est on ne peut plus favorable à la diffusion des idées, et ne l'est pas moins à leur éclosion grâce à l'impulsion incessante qu'il donne à l'activité intellectuelle. Les nations commerçantes présentent sous ce rapport un contraste frappant avec les nations agricoles. Les premières répan-

Digitized by Google

dirent partout la philosophie spéculative, et plus tard le christianisme, tandis que les secondes restèrent attachées avec une incroyable opiniatreté aux vieilles traditions et aux absurdités du polythéisme; cela est si vrai que le nom de paganisme sous lequel leur système religieux nous est connu, n'était à l'origine autre chose qu'un sobriquet.

L'état intellectuel des colonies de l'Italie et de la Sicile n'a point été étudié par les critiques avec toute l'attention qu'il mérite. Pour ceux qui s'intéressent surtout aux progrès de la puissance matérielle, les résultats politiques du développement intellectuel de cette partie de l'Europe se sont trouvés éclipsés par les résultats de l'extension de la puissance de la république romaine; mais ceux qui embrassent les choses d'une manière plus large trouvent qu'il vaut la peine de rechercher si la philosophie grecque qui était cultivée dans les colonies grecques n'a point dans le cours des siècles produit des résultats aussi féconds et aussi durables que les grands succès militaires de la cité éternelle. Les relations qu'eut la péninsule italique avec le reste du continent et par lesquelles elle influa sur la marche de la civilisation européenne, appartiennent à trois époques distinctes : à la première correspond la philosophie qui prit naissance dans les villes grecques du sud de la péninsule, philosophie qui se serait certainement élevée à la hauteur des grands systèmes philosophiques de l'Inde si elle n'avait été prévenue par la rapide extension de la puissance romaine; dans la seconde époque nous trouvons l'influence militaire de la Rome républicaine et impériale; la troisième enfin est

Digitized by Google

l'époque de la Rome ecclésiastique. Nous verrons plus tard dans quelle mesure cette dernière procédait des deux autres. Nous ne connaissons que très imparfaitement la première époque, et un investigateur laborieux et éclairé aurait dans doute beaucoup de faits à y mettre au jour.

Ce fut en raison de la faible étendue de son territoire et de la grande densité de sa population que la Grèce se vit obligée de fonder des colonies. Il faut aussi ajouter l'influence des dissensions intestines qui la troublèrent et les conséquences de fréquents déparagements. Ces colonies se développèrent et se multiplièrent à tel point, que bientôt l'influence grecque prédominait dans toute la Méditerranée et dans ses principales îles; les Grecs attachaient surtout un grand prix à ces îles à cause de l'importance stratégique qu'ils leur supposaient. L'opinion d'Alexandre le Grand était que la possession de l'île de Chypre était la clef de la domination dans la Méditerranée entière. Les colons grecs étaient de véritables flibustiers : partout où ils s'établissaient, ils enlevaient les femmes et avaient soin d'apprendre leur propre langue aux enfants qu'ils avaient d'elles. C'est ainsi qu'agissaient, il n'y a pas longtemps, les descendants des Espagnols en Amérique. Certaines des colonies grecques étaient parvenues à un degré de prospérité incroyable. Crotone avait plus de vingt kilomètres de tour; Sybaris, une autre ville d'Italie, est devenue proverbiale par ses richesses et ses mœurs dissipées. La prospérité de ces villes était due à une double cause : outre qu'elles étaient les centres de vastes régions agricoles, elles entretenaient dans toutes les di-

Digitized by Google

rections des relations commerciales très actives. La métropole, avec sa nombreuse population, leur offrait des débouchés assurés et lucratifs, et elles s'enrichissaient encore par le trafic incessant qu'elles faisaient avec les villes du bassin de la Méditerranée : à Athènes, par exemple, elles fournissaient le blé, et à Carthage l'huile. Dans les villes grecques qui étaient reliées au réseau colonial, et à Athènes principalement, tous les arts qui concernent la navigation avaient reçu une telle extension que l'étonnante activité industrielle qui régnait dans ces villes y formait le caractère dominant de la vie publique. Dans d'autres parties de la Grèce, à Sparte, par exemple, il en était tout autrememt : à Sparte, les lois de Lycurgue avaient supprimé la propriété privée et tout y était à tous; c'était la vie sauvage organisée, et par conséquent le commerce n'y avait aucune raison d'être. A Athènes, au contraire, bien loin que le commerce fût regardé comme une profession déshonorante, quelques-uns des grands hommes qui se sont mérité le nom de philosophes ne dédaignaient point de consacrer une partie de leur temps aux affaires commerciales. Aristote tenait une échope d'épicier à Athènes, et Platon vendait de l'huile en Égypte.

Carthage était le but que se proposait l'ambition d'Athènes dès qu'elle aurait réussi à faire la conquête de la Sicile; elle sentait bien que là était la clef de la domination dans la Méditerranée. C'est la destruction de Carthage qui marqua l'apogée de la grandeur romaine. Carthage occupait une péninsule dont le circuit était de 72 kilomètres et la largeur de 5 kilomètres seulement.

Digitized by Google

On a estimé que son territoire total présentait une ligne de côtes d'au moins 2,250 kilomètres; il renfermait trois cents villes. Carthage avait des possessions en Espagne, en Sicile, et dans différentes îles de la Méditerranée, possessions qu'elle s'était assurées, non par la conquête, mais par la colonisation. Dans ses mines d'argent d'Espagne elle n'employait pas moins de quarante mille hommes. Elle avait toujours été fidèle aux principes politiques des Tyriens ses fondateurs, qui colonisaient dans le but de se créer des dépôts. Ils en possédaient quarante dans la Méditerranée, et c'était ainsi que Carthage elle-même était née. Elle devait surtout sa prospérité à la position qu'elle occupait à la jonction des bassins oriental et occidental de la Méditerranée. Les marchands carthaginois étaient eux-mêmes propriétaires des navires qui transportaient leurs marchandises. Ils connaissaient plusieurs des pratiques commerciales des temps modernes, les assurances, et les prêts à la grosse aventure; on a même avancé que leur monnaie de cuir était d'une nature analogue à celle de nos billets de banque.

Nous avons parlé dans le chapitre précédent des efforts faits par les nations asiatiques pour s'établir en Égypte et sur les côtes méridionales de la Méditerranée; parlons maintenant de leurs opérations sur les côtes septentrionales, dont les conséquences sont d'un très grand intérêt pour l'histoire de la philosophie. Les villes de l'Asie-Mineure, après leurs luttes contre les rois lydiens, étaient bientôt devenues la proie des Perses, et il ne restait plus à cette dernière puissance qu'à passer sur

Digitized by Google

le continent européen. Quand la politique à suivre est si nettement indiquée, un prétexte est bientôt trouvé; la situation intérieure de la Grèce était du reste bien faite pour tenter un envahisseur. Aucun lien d'union ne semblait plus exister entre les différentes cités, et les plus importantes d'entre elles étaient dans un état de révolution à peu près perpétuelle. A Athènes, les lois de Dracon avaient en 622 avant J.-C. fait place à celles de Solon, et depuis cette époque le pouvoir était entre les mains d'aventuriers qui se le disputaient par la violence et l'intrigue. Ce fut au milieu de ces circonstances que le roi de Perse passa en Europe. Les événements militaires de cette première invasion et de la seconde, conduite par Xerxès, ont été ornés outre mesure par la vive et brillante imagination des Grecs; il était vraiment superflu, par exemple, de créer des fictions telles que le million d'hommes qui fondirent sur l'Europe, ou les deux cent mille combattants qui restèrent sur le champ de bataille de Platée. Si nous n'avions entre les mains des faits aussi incontestables que la prise et l'incendie d'Athènes, ce fait seul que ces guerres durèrent plus de cinquante ans, nous suffirait pour conclure que la fortune ne fut point constamment fidèle à l'un des partis. Des guerres si longues ne s'achèvent point sans que les deux partis aient eu leur part de désastres comme leur part de gloire, et si les Perses avaient été si entièrement accablés et exterminés que nous l'attestent les auteurs grecs, comment les annales des Perses seraient-elles presque muettes à ce sujet? Les Grecs n'ont point vu que la postérité, si elle acceptait leurs récits comme vrais, accorderait né-

cessairement la palme du vainqueur aux Perses qui surent déployer une aussi opiniâtre persévérance et s'acharner à des guerres qui leur avaient attiré de si effroyables catastrophes. Ils n'ont point compris qu'à celle-là des deux nations appartenaient les plus glorieuses annales, qui pendant un demi-siècle avait opposé à de continuels désastres un invincible courage couronné à la fin par la victoire.

Continuant leur politique, les Perses étendirent leur domination au sud jusqu'à Cyrène et à Barca, et au nord jusqu'en Thrace et en Macédoine. Ce furent les guerres contre les Perses qui donnèrent naissance à ce merveilleux essor de l'art grec, si digne de l'admiration que lui a vouée la postérité. On a dit, et sans exagération, qu'après ces guerres la sculpture grecque sut créer des hommes vivants. Ces grandes entreprises militaires témoignent d'une hauteur de vues bien rare dans l'antiquité; elles faisaient partie d'un vaste système politique conçu par les Perses avec une grande habileté; loin de conquérir pour dévaster, ils ne se proposaient d'autre but que de s'enrichir des tributs qu'ils imposaient aux nations conquises. Le célèbre critique Niebuhr, dont les opinions m'ont guidé dans tout ce que je viens de dire, pense que les récits que nous ont laissés les Grecs ne présentent après examen que très peu de vraisemblance. Il semble même constant que l'empire perse ne souffrit nullement; et Platon, dont l'autorité est irrécusable, affirme qu'en somme les guerres médiques apportèrent une très faible part d'honneur au nom grec. De toutes les villes grecques, trente seulement et des moins importantes restèrent

Digitized by Google

fidèles à la cause nationale, qui pendant des années fut successivement trahie par les plus grands hommes de la Grèce. Pausanias, en effet, ne fut point le seul à se vanter d'être roi sous la suprématie du roi de Perse. Entre cette espèce de satrape et le grand roi, le rapport hiérarchique était sans doute le même que celui qui de nos jours existe entre le pacha et le Grand-Seigneur. Nous devons toutefois rendre justice à ces grands hommes ; ils avaient deviné que ce qui manquait réellement à la Grèce, c'était un roi. Si à cette époque elle avait eu à sa tête un monarque assez fort pour tenir en échec les intérêts opposés qui la divisaient, elle serait certainement devenue maîtresse du monde.

Les fécondes conséquences des guerres médiques se firent surtout sentir à Athènes. Ce fut à Athènes que naquirent l'art pur, la littérature, et la science. Quant à Sparte, elle resta barbare comme elle l'avait toujours été. Les arts mécaniques parvinrent au plus haut degré de perfection à Corinthe, et l'art pur à Athènes, où il trouva de nombreux et nouveaux modes d'expression. Avant Périclès, l'architecture grecque ne connaissait qu'un style, le dorique. Le siècle de Périclès fut l'âge de la beauté parfaite, et aussi celui de la liberté de la pensée et du déclin de la foi nationale. L'histoire de Périclès et d'Aspasie est à cet égard très significative. Le siècle de Périclès fut aussi l'âge de l'éloquence, mais de l'éloquence qui ne vise qu'à séduire et à tromper ; les institutions démocratiques d'Athènes ne l'étaient, en effet, qu'à la superficie, et en réalité le pouvoir y fut constamment entre les mains de quelques citoyens qui en disposaient à leur

Digitized by Google

gré. L'opinion publique vraie ne trouva jamais, ni à Athènes, ni dans aucune autre république de l'antiquité, le moyen de se produire au jour. Les grands hommes qui étaient à la tête de ces républiques se montraient le plus souvent trop disposés à ne voir dans la masse de leurs concitoyens qu'une indigne populace bonne à leur servir de jouet; ils croyaient que les seuls objets de l'existence sont les jouissances du pouvoir et le plaisir, regardaient l'amour, l'abnégation et le dévoûment comme autant de chimères, et pensaient que les serments ne sont bons qu'autant qu'ils servent à mieux tromper.

Bien qu'à l'époque des guerres médiques la science politique fût très peu avancée, il est hors de doute que parmi les hommes d'État qui dirigeaient les affaires de la Grèce, quelques-uns comprirent clairement quels mobiles inspiraient les Perses; et ils n'étaient certainement guidés que par l'instinct de leur propre conservation quand ils mettaient tant de soin à maintenir le traité d'alliance défensive qui les unissait à l'Égypte. Le traité qui termina ces guerres, heureuses pour les Grecs, grâce à leur valeur et à leur persévérance, accuse bien nettement les mobiles et les causes qui faisaient agir les deux partis adverses : les vaisseaux des Perses ne devaient plus se montrer entre les îles Cyanées et les îles Chélidonées; leurs armées devaient se tenir éloignées de la Méditerranée d'au moins trois journées de marche, 449 ans avant J.-C. C'est la guerre qui avait donné à Athènes la suprématie politique. Nous n'avons, pour nous en convaincre, qu'à considérer ce qu'elle était cinquante ans après la bataille de Platée. Elle possédait plus de mille kilomètres

Digitized by Google

de côtes en Asie Mineure; plus de quarante îles lui étaient soumises; elle commandait les détroits qui séparent l'Europe de l'Asie; ses flottes étaient maîtresses incontestées de la Méditerranée et de la mer Noire; elle avait le monopole du commerce de toutes les contrées adjacentes, et ses entrepôts étaient encombrés de marchandises précieuses. Réduite en cendres par les Perses, elle s'était relevée si splendide, que depuis, le monde n'a rien vu d'aussi parfait que ses temples, ses statues, et ses innombrables œuvres d'art. Avec la suprématie politique, elle avait aussi la suprématie intellectuelle. De tous les points la lumière convergeait vers elle comme à un foyer. Les philosophes de l'Italie et de l'Asie-Mineure y accouraient comme au centre reconnu de l'activité intellectuelle. Quant à l'Égypte, elle était tombée dans la ruine la plus complète depuis qu'elle avait été désolée par les Perses. Les rois perses, bien qu'ils aient foulé aux pieds et détruit la plus antique civilisation du monde, n'étaient cependant ni ennemis déclarés des connaissances, ni des tyrans sans merci. Nous ne devons point oublier que les Grecs d'Asie Mineure ne se plaignirent point de leur domination, ou au moins aimèrent mieux rester leurs sujets que contracter une union politique permanente avec les Grecs d'Europe.

Athènes, dans cette glorieuse situation, vit naître les les sublimes productions d'un art nouveau, plus vrai que tous ceux qui l'avaient précédé, et qui depuis n'a point été surpassé, si même il a été égalé; elle devint aussi pour les opinions philosophiques anciennes et nouvelles un réceptacle commun où elles furent confrontées et compa-

Digitized by Google

rées. En réalité, c'est à Athènes que la Grèce est redevable de la célébrité qu'elle s'est acquise dans le domaine de la philosophie. Le reste de la contrée ne participa que dans une très faible mesure au mouvement philosophique, et c'est à tort que l'on a toujours considéré le peuple grec comme un peuple lettré.

Nous avons déjà vu comment les philosophes étaient chacun de leur côté arrivés à soupçonner la vanité des connaissances humaines, et si nous considérons les résultats auxquels parvinrent les écoles philosophiques successives, nous ne manquerons pas d'observer une tendance générale au scepticisme. Nous avons vu également comment les philosophes ioniens, et après eux les éléates, étaient tombés dans le plus déplorable athéisme, doutant même de l'existence du monde. C'étaient là, il est vrai, des résultats obtenus par des écoles spéciales isolées, mais il ne faut pas oublier qu'elles comptaient parmi les plus avancées de la Grèce. Le temps était venu où le nom d'un maître ne pouvait plus, comme auparavant, s'imposer et usurper les droits de la raison : quand les résultats derniers des diverses méthodes philosophiques eurent été mis en présence les uns des autres, une critique d'un ordre supérieur naquit, qui devait en déduire des conclusions également d'ordre supérieur.

Il en sera éternellement de même pour toutes les recherches humaines. Les éléments philosophiques qui forment notre point de départ primitif sont d'abord examinés par un premier critique, puis d'autres le suivent, chacun tirant ses propres conclusions et déductions, et chacun aussi croyant fermement à la vérité des résultats

auxquels il est parvenu. Chacun d'eux a embrassé l'ensemble du sujet d'un point de vue particulier, sans se préoccuper des divergences, des contradictions et des incompatibilités qui surgiront lorsque le moment sera venu de comparer ses conclusions avec celles d'autres analystes non moins habiles que lui. Plus tard naîtra une une nouvelle école de critiques qui, partant des résultats obtenus par leurs prédécesseurs, établiront une comparaison de second ordre, comparaison de résultats avec d'autres résultats, comparaison d'un ordre plus élevé et plus propre que la première à conduire à la vérité absolue.

Je ne puis certainement mieux faire comprendre ce que j'entends par cette analyse secondaire et supérieure des questions philosophiques, qu'en prenant pour exemple ce qui se passa ultérieurement à Rome, dont la politique reposait sur le principe d'une tolérance religieuse universelle. Les prêtres et les fidèles de toutes les religions, quelles qu'elles fussent, purent sans être inquiétés continuer à les exercer. Chacun d'eux, on doit l'admettre, était parfaitement sincère dans le culte qu'il rendait à sa divinité particulière, et, l'occasion se présentant, aucun sans doute n'eût manqué d'arguments irréfutables pour établir la primauté et la vérité de ses propres doctrines. Il n'en est pas moins vrai qu'entre tous ces éléments premiers mis en contact devait s'établir une comparaison de second ordre et plus élevée, faite pour conduire plus près de la vérité absolue. C'est un fait bien connu, que le résultat de cette seconde comparaison fut le rejet définitif du polythéisme par la philosophie.

Digitized by Google

A Athènes, les résultats de ce second examen des systèmes et des conclusions philosophiques furent un scepticisme général, et la naissance d'une nouvelle classe de philosophes, les sophistes, qui ne se bornèrent point à nier la validité des anciennes méthodes philosophiques. Ils allèrent jusqu'à nier que la raison humaine soit jamais parvenue à quelque chose de certain, incapable qu'elle est, par sa propre nature et en vertu des conditions dans lesquelles elle agit, d'arriver à la vérité; si même, disaient-ils, elle se trouvait un moment en possession de la vérité, elle n'en aurait point conscience, puisqu'elle ne dispose d'aucun criterium qui puisse la lui faire reconnaître. D'où il suit que nous n'avons non plus aucun criterium du bien, et que les idées que nous avons du bien et du mal sont de simples idées de convention que nous devons à l'éducation. En d'autres termes, pour employer l'expression des sophistes, « c'est la puissance qui fait le droit. » Le juste et l'injuste ne sont point des notions existant de toute éternité et d'une manière absolue, mais de simples fictions créées par la société. Le caprice du monarque ou de la majorité fait les lois; or ce sont les lois qui définissent ce qui est bien et ce qui est mal; donc c'est un simple exercice de la force ou de la puissance qui a créé ces notions de bien et de mal. Il est par conséquent inutile que l'homme se préoccupe des suggestions de sa conscience, car la conscience n'existe réellement pas; c'est une fiction que nous devons à l'éducation et qui est née des exigences de l'état social. Le sage ne se donnera point non plus la peine d'hésiter entre un acte méritoire et un crime, puisque l'un n'est ni plus mauvais ni

meilleur que l'autre; mais il apportera la plus grande attention à tout ce qui concerne ses relations avec l'extérieur, sa position dans la société : il aura soin de conformer toutes ses actions à ce modèle que la société, sage ou folle, mais toute-puissante à cet égard, aura déclaré être le vrai et le juste. Si par hasard les circonstances deviennent telles que son intérêt lui commande de s'écarter de la règle de conduite générale, qu'il ne néglige point de le faire secrètement; ou, ce qui est beaucoup mieux encore, qu'il cultive la rhétorique, cet art sublime qui lui apprendra à revêtir le mal des apparences du bien, qui lui apprendra à si bien tromper la société qu'elle croira devoir des éloges à une mauvaise action qu'il aura commise, et qui enfin lui fera trouver le moyen de prouver que son ennemi a été criminel là où il a réellement accompli une belle action. Tels étaient les principes des sophistes; ils parcouraient la contrée offrant partout pour de l'argent les leçons de ce bel art de la rhétorique, auquel ils initiaient les jeunes gens des familles nobles et opulentes.

Que dirons-nous d'un tel état de choses et d'un tel système? Ceci simplement : qu'ils témoignaient d'une démoralisation complète, intellectuelle et sociale; démoralisation intellectuelle, puisque ce système sapait la base de toutes les connaissances et apprenait à l'homme que sa raison ne peut le guider; démoralisation sociale, puisque ce système enseignait que le bien et le mal, la vertu et le vice, la conscience, la loi et Dieu ne sont que des fictions; qu'un homme n'est point coupable s'il commet un crime, mais coupable seulement autant qu'insensé

s'il se laisse découvrir; qu'il est permis à un citoyen de vendre sa patrie au roi de Perse pourvu que la somme d'argent qu'il recevra soit assez considérable, et que l'affaire soit conduite avec tant de mystère que le public et surtout ses ennemis ne puissent jamais le soupçonner; puisque ce système enfin recommandait au citoyen de ne jamais oublier que le patriotisme est la première illusion du sot et le dernier refuge du fripon.

Tels furent les résultats des premiers efforts qui furent faits pour niveler les différents systèmes philosophiques et les fondre ensemble dans un système plus général. Ce fut ainsi que ces philosophies mises en contact les unes des autres, au lieu de perdre par là ce qu'elles présentaient d'exclusif et de défectueux, se trouvèrent déviées de leurs voies particulières et devinrent de simples instruments destinés à servir les fins des sophistes. Ce ne fut point la science seule qui eut à en souffrir; déjà se faisait pressentir l'influence de cette fatale conviction qui plusieurs siècles après amena la chute définitive du polythéisme romain. Déjà à Athènes se faisait entendre la voix des philosophes, qui répétaient qu'au milieu de tant de dieux et de cultes différents, il était impossible à l'homme de discerner lequel était le vrai. Déjà un grand nombre d'hommes appartenant aux classes éclairées pensaient que si la volonté divine avait voulu révéler au monde une religion spéciale, cette révélation, par sa nature même, aurait été entourée d'un tel éclat et d'une telle puissance qu'elle aurait irrésistiblement anéanti toute opposition; ils pensaient également que si deux croyances seulement régnaient en même temps au monde et toutes

deux jouissant d'une égale autorité, ce seul fait serait la preuve qu'aucune d'elles n'est la vraie. Loin que les penseurs fussent seuls à entretenir ces opinions, elles étaient également partagées par la plupart des hommes d'État qui dirigeaient les affaires politiques; et, si Anaxagoras avait été accusé et convaincu d'athéisme, la même accusation avait aussi été portée contre Périclès qui avait tant fait pour la gloire d'Athènes, et qui, au point de vue pratique, était incontestablement le premier homme de son siècle. Ce fut à peine si la part d'influence qui lui restait lui permit de sauver la vie du philosophe, son ami, et pour l'opinion publique il resta toujours chargé d'une partie de son crime. Quand les fondements de la philosophie et de la religion étaient ainsi sapés, ceux de la loi ne pouvaient guère avoir un meilleur sort. Les sophistes, dans leurs pérégrinations à travers le monde entier, avaient vu que chaque nation, et souvent même chaque cité, avait ses idées particulières à l'égard du juste et de l'injuste, et par conséquent aussi son système de lois particulier. Ils ne pouvaient manquer de se laisser guider, dans cet examen des idées et des lois étrangères, par les mêmes principes qu'ils avaient appliqués à l'analyse de la philosophie et de la religion; aussi, arrivèrent-ils aux mêmes résultats et aux mêmes conclusions, à savoir : que la justice et la loi ne reposent sur aucun principe positif. Dans quel déplorable état est tombée une société, lorsqu'elle est arrivée à formuler des conclusions telles que celles-ci : qu'il n'y a au monde ni vérité, ni religion, ni justice, ni vertu; que le seul objet digne des efforts de l'homme est l'assouvissement de ses appétits physiques; qu'il ne faut juger un homme que par

sa richesse; que, puisqu'il nous est refusé de posséder la vérité dont les éternels principes seraient pour nous un guide fidèle et infaillible, nous devons recourir à l'art de persuader, de séduire et de tromper les autres; qu'il n'y a pas crime à saper les bases de la société; qu'on peut impunément blasphémer, ou plutôt que le blasphème n'est pas possible, puisqu'il n'y a point de dieux; que « l'homme est la mesure de toutes choses, » et qu'il est « le criterium de l'existence, » comme l'enseigne Protagoras; que la pensée est seulement la relation du sujet qui pense à l'objet pensé, et que l'âme n'est rien de plus que la somme des différents instants pendant lesquels nous pensons. Il n'est point surprenant que le sophiste, auteur de semblables doctrines, ait été condamné à mort pour donner satisfaction aux clameurs de la populace qui n'était pas encore à la hauteur de cette philosophie supérieure, et qu'il n'ait échappé que par la fuite au châtiment que lui méritait déjà le commencement de son livre : « Des dieux, dit-il, je ne puis dire s'ils sont ou s'ils ne sont pas, incapable que je suis de les voir et en vertu de l'obscurité du sujet et en vertu de la brièveté de l'existence. » Il n'est point non plus surprenant que la démoralisation sociale ait fait de si effrayants progrès, quand se rencontraient des hommes tels que Gorgias, le disciple d'Empédocle, qui riait de la vertu, tournait ouvertement la morale en ridicule, et prouvait à l'aide d'arguments métaphysiques que rien absolument n'existe au monde.

Grâce aux subtiles disputes des sophistes, la langue grecque se perfectionna d'une manière extraordinaire, acquit une plus grande précision et une puissance de

dialectique vraiment étonnante; mais, si nous laissons de côté cet avantage relativement très peu important, nous serons bien près de conclure que la crise que venait de traverser la philosophie ancienne, n'avait eu d'autres résultats qu'un mal sans remède. Nous rencontrons toutefois dans ses déplorables conclusions une leçon qui est pour nous très instructive : c'est que ce n'est point pendant la période de décomposition des philosophies et surtout des religions que se présentent les révolutions sociales; le danger devient seulement imminent lorsque, les fragments et les parties déjà décomposés se trouvant de nouveau mis en présence, on essaie de les fondre une seconde fois ensemble, ou, par une analyse de second ordre, d'extraire de chacun de ces fragments la portion de vérité qu'il renferme; alors seulement éclate la crise, et, tel est le cours invariable des événements, tout disparait dans la catastrophe finale. Ce fut sans doute parce qu'ils prévoyaient ces terribles conséquences, qu'au moyen âge les hommes d'État de l'Italie poursuivirent avec une inflexible rigueur tout empiétement sur l'autorité ecclésiastique et tout essai d'interprétation individuelle des doctrines religieuses. On ne peut supposer que des hommes intelligents puissent ne point sentir tout ce que présentent de contraire à la raison la plupart des dogmes que l'autorité a consacrés; mais, si une fois vous permettez à l'esprit humain de tout soumettre à la critique et de tout interpréter, comment voulez-vous qu'alors ne naisse point doctrine sur doctrine, secte sur secte, et que les principes religieux ne soient point exposés à une décomposition complète, au point que

bientôt vous ne rencontrerez plus deux hommes dont les vues soient les mêmes. Comment même voulez-vous, ce qui est plus grave encore, que le même homme ne change point d'opinions à chacun des événements qu'il rencontrera dans les diverses phases de son existence. Peu importent les arguments, si plausibles et si invincibles qu'ils puissent être, que vous pourrez produire en faveur de la nécessité d'une telle décomposition; qu'elle commence une fois, et elle s'achevera sans qu'aucune puissance humaine soit en état de l'arrêter. Le système auquel elle s'attaque, grâce à son prestige, à l'autorité dont il jouit et à sa masse, demandera peut-être des siècles pour que sa décomposition soit complète; mais que ce résultat finisse inévitablement par être atteint, c'est ce dont ne doute aucun homme éclairé. Ce qui s'est passé dans l'ancien monde européen a montré que ces décompositions, pendant qu'elles s'opèrent, n'offrent que très peu de danger, puisque, tant qu'elles durent, chaque secte et chaque individu a encore une règle de conduite fixe; mais, aussitôt que commence la période de seconde analyse, une crise est inévitable, qui selon toute probabilité ruinera la religion et aussi le pacte social. Les intérêts menacés, forts du sentiment d'horreur qu'éprouve la masse du peuple pour l'anarchie, pourront peut être retarder cette crise pour un certain temps, mais rien ne pourra empêcher que l'Europe ne tombe finalement dans cette déplorable situation que présente une nation, lorsque les formules de sa foi ont cessé d'être en harmonie avec son état intellectuel; situation qu'il est impossible d'envisager sans un sentiment de ter-

reur, car un semblable bouleversement affecte aussi les rapports politiques et implique nécessairement la révolte contre les lois existantes. Les nations plongées dans l'abîme de l'irréligion sont inévitablement désolées par l'anarchie. Pendant un certain temps, la main du pouvoir, si elle se fait sentir fortement, peut réussir à contenir l'explosion, mais c'est là seulement un effort contre le mal et non un remède. La décomposition sociale s'opère, pénétrant toujours plus avant dans les couches inférieures de la société, jusqu'à ce qu'elle ait enfin désorganisé les institutions mêmes qui devaient l'arrêter. Les armées, l'arme défensive du pouvoir, une fois infestées, la catastrophe finale est imminente, et aucune prévoyance humaine ne peut prédire quelle en sera l'issue, surtout si le gouvernement alors existant a par ignorance ou volontairement négligé de préparer la société à l'épreuve fatale qui va l'assaillir. C'est donc un des devoirs les plus sacrés d'un gouvernement, une fois qu'il a reconnu la gravité du mal, de préparer la nation à ses redoutables conséquences. Pour arriver à ce but, peut-être lui sera-t-il permis de dissimuler momentanément, de même que le médecin juge quelquefois opportun de dissimuler avec son patient ; peut-être aussi pourra-t-il recourir à l'emploi de la force, mais qu'il n'adopte jamais une mesure dont le succès est si douteux sans avoir veillé d'un autre côté à ce que la crise qui s'approche ne surprenne point la société désarmée et non préparée. Telles furent sans doute les vues des grands politiques de l'Italie du moyen âge, et telles furent sans doute les considérations qui les décidèrent à combattre avec énergie la naissance du mal,

Digitized by Google

politique que l'Europe leur a depuis trop souvent et injustement reprochée.

Il nous reste à résumer les détails que nous avons présentés dans les pages précédentes, afin de nous rendre compte des phases successives du développement de l'esprit grec. Nous n'avons point à nous occuper de déterminer la part du vrai et du faux dans les diverses doctrines que nous avons rencontrées, mais seulement l'ordre dans lequel elles se sont succédé. Elles sont autant de points qui nous permettront de construire graphiquement la courbe du progrès intellectuel de la Grèce.

Les conceptions qui servirent de point de départ à la philosophie grecque sont purement physiques et géocentriques. La terre est considérée comme l'objet principal de la création, et, conséquence inévitable, les idées les plus erronées ont cours à l'égard des relations et de l'étendue de la mer et de l'air. Cette philosophie avait à peine un siècle d'existence qu'elle commença à créer une cosmogonie, partant de principes qu'elle avait posés et qu'elle croyait certains, et longtemps avant de s'être affranchie du joug des idées purement locales, elle entreprit d'expliquer l'origine du monde.

Quand on fut plus avancé, on reconnut que la création, dans toutes ses parties, proclame une intention, un dessein arrêté et une fin préconçue. On admit alors qu'un agent doué comme l'homme de volonté et de raison avait part au gouvernement du monde; tout fut rapporté à l'homme, à ses habitudes et à ses actions. De là les conceptions anthropocentriques qui caractérisent tout un âge de la philosophie grecque.

Digitized by Google

Un nouveau pas fut fait, et l'on commença à soupçonner que l'esprit humain ne peut arriver à aucune connaissance certaine : bientôt prévalut l'opinion que nous ne possédons aucun criterium de la vérité, sur lequel nous puissions compter. Déjà le scepticisme se montre, et la tendance à accueillir les idées de l'orient s'accuse de plus en plus nettement.

Cette période de doute précéda immédiatement la période où les conceptions cosmiques devaient devenir plus correctes: le mécanisme héliocentrique du système planétaire fut admis, et la terre ramenée à sa position secondaire réelle. Les doctrines physiques et intellectuelles fondées sur les idées géocentriques se trouvèrent nécessairement compromises; comme elles étaient très intimement liées à la religion, et que des intérêts d'une importance considérable dépendaient de leur maintien, le vulgaire commença à persécuter les philosophes, et ceux-ci à dissimuler. Le notions admises à l'égard de la nature du monde devinrent plus décidément panthéistiques, et les doctrines d'émanation, de transmigration et d'absorption commencèrent à trouver faveur. De là à soupçonner que la matière, le mouvement et le temps, sont des chimères de l'imagination, il n'y avait qu'un pas. Ces dernières opinions trouvèrent leur consécration dans la théorie atomique, devinrent tout à fait subtiles quand il fut admis que les atomes sont de simples points mathématiques, et plus subtiles encore quand on les considéra comme de purs centres de force. On touchait au bouddhisme.

Comme il arrivera éternellement chaque fois que

vivront ensemble des hommes, les uns plus les autres moins avancés dans leur développement intellectuel, toutes les doctrines que nous avons successivement examinées, finirent par avoir cours à la fois. Alors arrivèrent les sophistes qui, les opposant l'une à l'autre et leur reconnaissant à chacune une valeur égale, causèrent leur ruine commune et mirent fin à la philosophie basée sur la spéculation physique.

Si nous comparons ensemble le début et la fin de cette phase de l'existence intellectuelle de la Grèce, nous ne pouvons manquer de reconnaître qu'un progrès considérable s'est accompli. Les idées qui occupent la philosophie sont à la fin de cette période d'un ordre bien plus élevé qu'elles n'étaient d'abord. Nous avons rencontré bien des puérilités et bien des erreurs, mais elles nous ont au moins appris qu'il y a pour l'esprit humain un mode de progression bien défini ; l'histoire des derniers temps nous apprendra que cette progression se fait toujours dans la même direction.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE V

### L'AGE DE FOI DE LA GRÈCE

Les sophistes avaient causé une véritable anarchie intellectuelle. Il n'est point dans la nature humaine de pouvoir se contenter d'un tel état de choses ; aussi, déçu dans les espérances qu'il avait mises dans l'étude de la nature matérielle, l'esprit grec se tourna vers la morale. Dans le progrès de la vie, il n'y a qu'un pas de l'âge d'examen à l'âge de foi.

Socrate, qui le premier s'avança dans cette voie, était né en 469 avant J.-C. Il exerça une influence qui se fait encore sentir de nos jours. Convaincu par expérience de la vanité des résultats produits par les spéculations physiques, il leur opposa les solides avantages et les fruits d'une vie vertueuse et morale. Sa vie fut une lutte perpétuelle contre les sophistes. Ses leçons n'étaient que des entretiens, et du consentement unanime de tous ceux qui l'entendirent il excellait dans l'art de la conversation. Il

Digitized by Google

faute de ne laisser aucune conviction scientifique à la place des spéculations inutiles dont ils avaient fait justice. Toutefois, si l'homme ne peut pas savoir, il peut au moins croire, et la foi peut avantageusement supplanter la démonstration. Il insistait donc sur ces grandes doctrines de l'immortalité de l'âme et d'une providence qui gouverne le monde; on ne peut toutefois nier que certaines de ses idées semblent indiquer que pour lui l'être suprême est l'âme du monde. La meilleure partie de sa sagesse était, avouait-il lui-même, la conscience qu'il avait de sa propre ignorance, et il dissuadait ses amis de se livrer à l'étude des mathématiques et de la physique, prétendant que les premières conduisent à de vaines conclusions et la seconde à l'athéisme. Son enseignement était presque exclusivement consacré à l'explication des termes; mais son mode de raisonnement est souvent imparfait, et ses conclusions sont rarement irréprochables. C'est ainsi qu'il affirmait que personne ne commettrait sciemment une action injuste, parce que celui qui saurait qu'une action est bonne, la ferait aussitôt; il maintenait également que le méchant n'est méchant qu'involontairement, que celui qui ment en connaissance de cause vaut mieux que celui qui ment sans en avoir conscience, et qu'il n'y a que justice à faire du mal à ses ennemis.

C'en est assez pour nous faire deviner combien la philosophie de Socrate devait être superficielle; sans cesse elle prend les mots pour les choses mêmes, et du reste elle ne présentait point une grande nouveauté. Les considérations morales sur lesquelles elle s'appuyait ne de-

vaient même point constituer un élément nouveau, car certainement aucun âge ne s'est écoulé sans avoir offert quelques hommes de bien qui adoptaient pour règles de conduite les maximes enseignées par Socrate; c'est donc ailleurs qu'il nous faut chercher pourquoi un si vif éclat a été jeté sur le nom de ce grand homme, et pourquoi il occupe une position si prééminente parmi les bienfaiteurs de la race humaine.

Socrate a été en deux choses très heureusement servi par le sort, qui a entouré sa mort de circonstances favorables et admirablement choisi ceux qui devaient nous raconter sa vie. Il n'est point en effet donné à tous les grands hommes d'avoir des biographes tels que Xénophon et Platon, pas plus qu'il n'est donné à tout homme arrivé aux confins de l'existence de recevoir la couronne du martyre, récompense d'une vie toute de vertu et de moralité. Le jour où ses concitoyens le mirent à mort fut un jour funeste à la gloire d'Athènes, et il était trop tard lorsqu'ils revinrent à eux et ne trouvèrent rien à répondre à la postérité qui leur demandait compte de ce crime. Socrate disait vrai quand il terminait ainsi son discours à ses juges : « Il est maintenant temps que nous nous quittions, moi pour mourir, et vous pour continuer à vivre; mais, qui de nous deux aura la meilleure destinée, c'est ce que personne ne sait, excepté Dieu. » La postérité a levé ce doute, et c'est à Socrate qu'est échu le meilleur lot.

Ce dénoûment de l'existence de Socrate est resté très obscur pour nous. Les chefs d'accusation étaient au nombre de trois; Socrate rejette les dieux de son pays; il veut

en introduire de nouveaux, et il pervertit la jeunesse. Il est vraiment étrange, devaient dire ses amis, qu'on l'accuse d'impiété, lui dont toute la vie se passa à révérer Dieu ; lui qui reconnaissait, non seulement l'existence de Dieu, mais aussi sa toute puissance : « Il n'y a qu'un insensé, dit-il lui-même, qui ose attribuer le succès en ce monde à la prudence humaine, » et quant à la nécessité d'une bonne éducation pour la jeunesse : « Les sages, dit-il, sont seuls aptes à gouverner les hommes. » De là nous devons conclure que les accusations portées contre Socrate n'étaient que des prétextes, et qu'elles cachaient quelque réalité qui a pu autoriser les Athéniens à commettre un si grand crime.

Avons-nous l'espoir de trouver dans sa vie privée quelque chose qui nous éclaircisse ce mystère? Il ne nous en est malheureusemont parvenu que fort peu de chose, et quant à recourir aux recherches de la critique classique, il faut avouer que cette critique est restée jusqu'ici dans un état de singulière ignorance, au moins en tout ce qui concerne les choses de la vie commune. Pour elle, en effet, les Athéniens et les Romains ne sont point des hommes et des femmes comme nous, mais seulement les personnages créés par les poètes, personnages dont les existences, faisant exception aux lois générales qui gouvernent la nature humaine, s'écoulent au milieu de scènes étranges et d'événements qui à tout instant touchent au merveilleux.

Si nous nous plaçons à un point de vue plus vrai, nous ne pourrons nous empêcher de reconnaître que le Socrate de notre imagination est un tout autre homme que le

Socrate des Athéniens. Pour nous c'est un génie transcendant devant lequel s'inclinent profondément les grands noms de l'antiquité; un martyr frappé pour avoir soutenu des principes qui font toute la valeur de la vie, et qui élèvent au plus haut degré de gloire l'homme appelé à sacrifier sa vie pour leur défense. Le Socrate des Athéniens, lui, traînait son oisiveté sur les places publiques et dans les carrefours ; il avait un extérieur grotesque et même repoussant; par les bizarreries de sa marche et de ses manières, il affectait de ressembler à un bouffon ; il dédaignait son honnête profession de tailleur de pierres, et passait son temps à discourir avec les jeunes gens que son extérieur grotesque et immodeste rassemblait autour de lui, les détournant du culte des dieux de la patrie et déguisant à peine son impiété sous un léger voile d'hypocrisie. Il fut cependant bon soldat, comme l'ont attesté ceux qui combattirent avec lui. Il ne semble pas qu'il se soit fait, comme les autres hommes, un devoir de pourvoir à l'entretien de ses enfants et de sa femme. Cette dernière, Xantippe, était selon toute apparence un de ces caractères trop souvent mal jugés par le monde. Il l'épousa, séduit par son singulier talent de conversation, et, bien que d'après d'unanimes témoignages, il excellât lui-même en ce genre, il reconnut bientôt, mais trop tard et à ses dépens, que sa compagne lui était de beaucoup supérieure. Parmi les amusants exemples que l'on a donnés de ses chagrins domestiques, citons celui-ci, que les personnes qu'il avait invitées à dîner arrivaient chez lui sans que rien eût été préparé pour les recevoir. Ce procédé pourrait induire à juger sévèrement du ca-

ractère de Xantippe, et toutes les matrones de l'univers embrasseraient certainement son parti avec empressement, mais il ne faut voir là que l'exaspération naturelle à une femme fière aux côtés d'un homme qui s'avilit au point de ne plus avoir aucun souci de son honneur domestique. Jamais il ne voulut céder à ses instances, et recevoir de ceux avec qui il dissipait son temps l'argent qui eût été si nécessaire chez lui. Après sa condamnation, Xantippe se rendit à la prison, accompagnée de ses enfants, mais Socrate la congédia, redoutant, dit-il à ses amis, la vue de sa profonde misère. Elle eut jusqu'à la fin une vie honorable comme femme et comme épouse, et il faut bien que la vie d'un homme ait présenté quelques taches pour que la mère de ses enfants ait pu élever contre sa conduite des plaintes qui trouvèrent un écho dans la société contemporaine. De toutes ces particularités de l'histoire de Socrate, nous devons conclure que les Athéniens le regardaient comme un citoyen indigne, et peut-être même dangereux pour la société. Il est au moins certain que la politique ne fut point étrangère à son jugement et à sa mort. Il affirme lui-même que déjà à propos de l'affaire de Léon de Salamine il aurait été condamné à mort si le gouvernement d'alors n'avait été renversé. Socrate inclinait vers l'aristocratie et non vers la démocratie; il était engagé avec son parti dans des entreprises qui ne pouvaient qu'engendrer d'implacables animosités, et nous ne devons point oublier que l'accusation portée contre lui fut soutenue par Anytus, qui avait joué un rôle très important dans le rétablissement de l'ancien ordre de choses. La faute des Athéniens est de

ne point avoir mesuré le châtiment à l'offense réelle, et d'y avoir encore ajouté la persécution et l'exil des disciples de Socrate; l'admiration qu'ils conservaient pour la mémoire de leur maître et le souvenir du traitement injuste qu'ils avaient eux-mêmes subi, en firent d'éloquents apologistes. Si Socrate avait été pour les Athéniens tel qu'il nous semble aujourd'hui, il serait impossible d'expliquer et de justifier leur conduite en cette occasion.

Si par le démon, dont on accusait Socrate d'écouter les suggestions, il faut entendre quelque chose de plus que la conscience, nous nous trouvons portés à penser que Socrate souffrait de cette maladie mentale si commune chez ceux qui, de parti pris ou contraints par la misère, se condamnent à une abstinence extrême, abstinence qui, l'expérience le prouve tous les jours, altère le cerveau et engendre la folie. C'est le cas dans lequel se trouvait Mahomet.

Après la mort de Socrate, plusieurs écoles s'élevèrent, qui professaient des doctrines fondées sur les mêmes principes. Les divergences qui les séparaient prouvent combien ces principes étaient peu solidement définis et établis. Parmis ces imitateurs de Socrate, citons Euclide de Mégare qui était resté fidèle à l'enseignement du maître; il n'avait même point craint de risquer sa vie pour aller l'écouter, bravant la loi qui faisait à tout habitant de Mégare un crime capital d'être rencontré à Athènes. Fuyant la persécution, Platon et d'autres disciples de Socrate se réfugièrent auprès d'Euclide, et furent bien accueillis par lui. L'éthique dominait dans ses doctrines

qui n'étaient qu'un mélange des doctrines éléatiques et socratiques. Il reconnaissait l'existence d'un être unique, le Bien, qui, susceptible de recevoir différentes formes, était aussi la Sagesse, Dieu, la raison. Un de ses dogmes établissait que l'homme sage doit être insensible à la douleur; il trahissait ainsi la tendance qui plus tard devait caractériser l'école cynique.

A l'école de Mégare on rattache ordinairement l'école cyrénaïque fondée par Aristippe. Aristippe, comme Socrate, dédaignait les spéculations physiques, et tournait exclusivement son attention vers le moral. Pour lui le bonheur consiste dans le plaisir; le plaisir et la peine étaient ses deux seuls criteria pour juger des choses extérieures. Il niait que nous pussions connaître quelque chose avec certitude parce que nos sens sont essentiellement trompeurs, mais il admettait que nous percevons réellement, bien que nos perceptions ne nous accusent point la vérité. Pour l'école cyrénaïque, le plaisir est le seul but et le seul objet de la vie.

A cette école on peut joindre l'école cynique fondée par Antisthènes, dont le système est tout personnel et barbare : il n'est que la lutte de l'esprit contre le corps, la poursuite d'un plaisir particulier qui affecte l'esprit seul, les joies du corps étant absolument rejetées comme indignes de l'homme. La nature de ce système est très bien accusée par le caractère de son fondateur, qui renonça volontairement aux avantages d'une existence confortable pour braver la pauvreté et l'inclémence des saisons. Il portait les plus misérables vêtements, négligeait sa barbe, ne prenait aucun soin de sa personne, et se refusait presque les

aliments nécessaires. Ce misanthrope en haillons exhalait son mépris en invectives adressées aux passants, qu'il offensait par ses gestes indécents. Abandonné à la fin par tout le monde excepté Diogène de Sinope, il mourut dans la plus abjecte misère. C'était un de ses thèmes favoris que l'amitié et le patriotisme ne sont que de vains mots; à Diogène qui, à son lit de mort, lui demandait s'il ne sentait point le besoin d'un ami, il répondit : « Un ami me tirera-t-il de peine? » Et comme Diogène lui disait en lui tendant un poignard : « Voici qui le fera », il ajouta : « Je ne demande qu'à être délivré du mal, et non de la vie. » La philosophie, qui était alors représentée par l'école cynique, était tombée dans un tel état d'avilissement, qu'il est permis d'hésiter à mettre Antisthènes au nombre de ces hommes auxquels leur amour de la sagesse a mérité le nom de philosophes, Antisthènes, qui condamnait la lecture et l'art d'écrire, qui décriait l'institution du mariage, et qui ne reconnaissait à la philosophie d'autre avantage que celui de lui permettre de s'entretenir avec lui-même.

Les honteuses doctrines des cyniques furent appliquées jusque dans leurs conséquences extrêmes par Diogène de Sinope. Fils d'un riche banquier, il jouit d'abord des plaisirs et de la richesse, mais plus tard son père fut condamné pour avoir falsifié les monnaies, et ce fut sans doute sous l'influence des impressions que lui laissa cette catastrophe, que son esprit s'ouvrit à des doctrines qui prêchaient le mépris des plaisirs du monde et des opinions humaines. Les efforts qu'il fit pour dompter les appétits naturels par l'abstinence peuvent le faire considérer

comme le prototype des ermites qui apparurent à une époque ultérieure. Il regardait le corps comme une entrave imposée à l'âme, et le mortifiait de toutes les manières possibles, prenant pour toute nourriture de la viande crue, et n'ayant d'autre habitation qu'un tonneau. Il prétendait que plus un homme se familiarise avec l'idée du suicide, plus il s'approche de la vertu. Il ne portait d'autres vêtements qu'un misérable manteau, et avait pour tout mobilier une besace, un bâton et une coupe; encore jeta-t-il sa coupe lorsqu'il eut vu un jeune garçon boire dans le creux de sa main. Il satisfaisait en public toutes les exigences de la nature, et prenait plaisir à s'affranchir de toute bienséance sociale, prétendant que ce qui n'est point par soi-même déshonnête doit être fait ouvertement. On prétend qu'il mourut à quatre-vingt-dix ans pour avoir dévoré un pied de bœuf tout cru.. L'exagération avec laquelle il appliqua les principes de Socrate, lui mérita le surnom de « l'enragé Socrate ». Pour donner enfin un exemple de son mépris pour les opinions des autres, et de son incrédulité religieuse, rappelons qu'ayant dans un moment de faiblesse promis à quelques amis de sacrifier à Diane, il se rendit le lendemain au temple de la déesse, prit un pou sur sa tête et l'écrasa sur l'autel.

Quel triste jour tous ces faits jettent sur la manière dont progresse l'esprit humain; quelle chute de Socrate aux cyniques, et, bien qu'elle fût inévitable, quelle chute rapide! L'égoïsme trône maintenant en maître absolu; l'amitié et le patriotisme sont abandonnés aux insensés; heureux celui qui n'a point besoin d'un ami; plus heureux

Digitized by Google

encore celui qui n'en a aucun ; aucune action n'est mauvaise en elle-même : le vol, l'adultère, le sacrilége, ne sont que des crimes de convention ; que le sage se garde de se laisser aller à des faiblesses telles que la reconnaissance et la bienveillance, qu'il profite des plaisirs partout où il les rencontre, qu'il supporte la douleur s'il en est affligé, et que surtout il n'oublie pas que la mort est tout aussi désirable que la vie.

Si les spéculations physiques de la Grèce avaient abouti au sophisme et à l'athéisme, les spéculations morales, nous venons de le voir, n'avaient point porté de meilleurs fruits. Chacun des deux systèmes, après avoir été appliqué, fut reconnu inutile à la société et préjudiciable à ses intérêts les plus chers. Les temps dont nous parlons semblaient donc devoir être funestes à la civilisation et ne lui promettre qu'un avenir très incertain ; il ne paraissait même point possible que, quelques efforts que l'on fît, l'on parvînt à extraire des doctrines philosophiques quelque chose qui pût satisfaire les besoins de l'homme. Et cependant, ce fut au milieu de ces circonstances en apparence si peu favorables, qu'un ami et un disciple de Socrate, le premier même de ses disciples, Platon, jeta les fondements d'un nouveau système qui, malgré sa part d'erreurs et de futilités, a mérité de parvenir jusqu'à nous.

Platon naquit vers 426 avant J.-C. L'antiquité s'est souvent plu à entourer d'une auréole de gloire mythique les noms de ses hommes illustres. Les immortels ouvrages du plus grand de ses philosophes semblaient devoir lui mériter plus que les honneurs de ce monde ; aussi, une légende,

dont nous ne discuterons point l'authenticité, assurait que sa mère Périctione, par l'influence d'Apollon, l'avait conçu sans cesser d'être vierge, et que lorsqu'elle dut se marier avec Ariston, le dieu déclara le mystère à ce dernier. La sagesse profonde du grand écrivain le rendait digne d'une aussi illustre origine, et elle justifie jusqu'à un certain point la crédulité de ses disciples, qui dans leur affection pour le maître prêtèrent une oreille complaisante à cette merveilleuse histoire.

Aux connaissances qu'acquit Platon pendant les huit ou dix années qu'il passa auprès de Socrate, il ajouta tout ce qu'il put apprendre des philosophes de l'Égypte, de la Perse, de Cyrène et de Tarente. Platon, qui jouissait de tous les avantages que donnent la fortune et une famille illustre, car il comptait Solon parmi ses ancêtres, suivit l'enseignement des principaux philosophes du temps, puis revint dans sa patrie où il fonda une école. Trois fois il la quitta pour aller séjourner en Sicile. Il finit sa carrière à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il a été donné à peu d'hommes d'exercer une aussi profonde influence sur les âges suivants, et cependant il semble établi que Platon pendant sa vie n'eut point d'amis ; il se fit des adversaires de tous les philosophes qui, comme lui, avaient été disciples de Socrate. Comme le font facilement prévoir le grand âge qu'il a atteint et le peu de solidité de la base sur laquelle reposaient ses doctrines, ses opinions sont souvent contradictoires et sa philosophie présente de nombreuses divergences. Occupons-nous maintenant de ces doctrines.

Platon croyait que la matière est éternelle comme Dieu, et qu'il y a en réalité trois principes premiers : Dieu,

Digitized by Google

la matière, et les idées; de la matière Dieu forme toutes choses, animées et inanimées. Cette propriété de la matière de pouvoir recevoir toutes les impressions la lui fait appeler la mère des formes. Platon pensait que l'intellect existait avant que ces formes fussent produites, mais qu'il n'était pas antérieur à la matière. Il attribuait à la matière une force d'inertie ou de résistance, cause des désordres et des bouleversements qui troublent le monde; il la regardait aussi comme la cause du mal, et partant de là lui imputait la prépondérance que le mal exerce parmi nous, prétendant que le mal doit nécessairement excéder le bien dans la même mesure que la matière excède les idées. Ces doctrines, on le voit, ont un aspect tout oriental, et ce n'est point sans raison que Platon fut accusé de magisme.

Platon trouvait dans l'intelligence et la prévoyance qu'accuse l'arrangement des choses de la nature, les preuves de l'existence d'un Dieu, qui lui-même et seul avait créé le monde. « Toute chose dans le monde, dit-il, existe pour toutes les autres; toute chose est ordonnée de manière à assurer la conservation et la perfection du tout, et par conséquent toutes choses existent en vertu d'une cause intellectuelle divine. » De ce que tout dans la nature proclame l'unité du dessein de la Providence, Platon conclut l'unité de Dieu, qu'il regarde comme l'intelligence suprême, incorporelle, immuable, et sans commencement ni fin. Son Dieu, qu'il met en opposition avec la nature impersonnelle, est le père de l'univers qu'il façonne à son gré. Platon semble à la fois penser que l'âme est immortelle et impérissable, et nier qu'elle ait toujours

Digitized by Google

existé ou qu'elle doive continuer à vivre indéfiniment. On comprend facilement, d'après ce qui a été dit précédemment, que cette doctrine psychologique est essentiellement indienne. Elle conduisit Platon à introduire cette autre célèbre doctrine de la réminiscence, et lui permit de rendre compte de la nature des idées innées. Elles sont pour lui des récollections de choses autrefois familières à l'âme.

La raison divine contemple et comprend les exemplaires ou modèles premiers de toutes les formes naturelles, quelles qu'elles soient; les choses visibles ne sont, en effet, que des ombres passagères; les idées ou exemplaires sont seules éternelles. Platon sut établir avec tant de force la théorie des idées, et en même temps, il faut le dire aussi, la développa d'une manière si obscure, que d'autres après lui ont été jusqu'à concevoir au delà des limites de l'univers un espace imaginaire peuplé d'êtres immatériels, les idées ou exemplaires premiers de toutes les formes organiques et inorganiques. Quelques détails sont indispensables pour rendre clair ce que nous venons de dire des doctrines platoniques. Tous les hommes présentent des dissemblances quand on les compare l'un à l'autre, mais ils sont évidemment tous faits d'après un même modèle auquel tous ils ressemblent d'une manière plus ou moins parfaite. Les arbres également sont tous différents, mais se rattachent cependant tous à un type commun qu'ils reproduisent tous avec une plus ou moins grande fidélité. Ces modèles, ces types ou exemplaires, sont ce que Platon appelle les idées. Elles parviennent à notre connaissance, non par l'intermédiaire des sens,

Digitized by Google

mais par la réflexion. Platon prétendait même que ces idées sont non seulement des conceptions de l'esprit, mais aussi des perceptions réelles, ou des entités douées d'une existence effective; bien plus, elles sont les seuls êtres réels. Les objets naturels ne sont ainsi que des idées corporifiées, mais ne les représentent qu'imparfaitement, car la ressemblance entre l'objet et son modèle dépend nécessairement des circonstances. Nous ne pouvons donc jamais arriver à connaître toutes les propriétés ou fonctions de l'idée par l'examen de l'objet matériel qui n'en est qu'une représentation imparfaite, pas plus que nous ne pouvons deviner toutes les qualités et le caractère d'un homme à la vue d'un portrait de lui, si excellent qu'il puisse être.

La théorie des idées nous enseigne donc : qu'au delà de ce monde d'apparence trompeuse et de choses matérielles existe un autre monde, éternel, invisible, et essentiellement vrai; que nous ne devons point compter sur l'exactitude des notions que nous donnent les sens, et qu'il est d'autres impressions sur lesquelles nous pouvons nous reposer pour arriver à la vérité, les réminiscences ou récollections qui existent dans notre âme des choses qu'elle a connues autrefois, soit dans le royaume des idées pures, soit dans le cours de ses existences antérieures. Platon prétend, en effet, que certaines âmes ont vécu des milliers d'années, revêtant successivement différentes formes corporelles, et qu'elles conservent le souvenir de leurs états passés, souvenir plus ou moins vivant, ou plus ou moins effacé suivant les circonstances. Ce sont ces souvenirs qui constituent ces idées qui semblent implantées

dans l'esprit humain, et qui ne lui ont point été fournies par les sens. Si cette récollection des événements et des états passés était parfaitement précise et correcte, l'homme apporterait au monde un moyen certain d'arriver à la vérité, mais ces réminiscences sont, par leur nature même, vagues, incomplètes, et nous ne pouvons par conséquent jamais être en possession de la vérité absolue. Suivant Platon, le beau est l'image parfaite du vrai. L'amour est l'aspiration de l'âme vers la beauté, l'attraction du semblable par le semblable, l'aspiration de la Divinité qui est en nous vers la Divinité qui est au delà de nous; le Bien, qui est la beauté, la vérité et la justice, est Dieu, Dieu à son état d'abstraction.

Le système de Platon implique comme conséquence nécessaire que la science est impossible pour l'homme et que Dieu seul peut savoir; nous devons toutefois, nous souvenant de notre origine, ne point désespérer et chercher à élever autant que possible notre portée intellectuelle; toutes nos connaissances ne peuvent provenir de nos sens tels qu'ils sont actuellement, car s'il en était ainsi, tous les hommes, ayant reçu des sens également pénétrants, seraient tous également sages; mais la plus grande et de beaucoup la plus sûre partie de nos connaissances dérivent de la réminiscence des anciens états par lesquels nous avons passé; toute âme individuelle est une idée; les idées de degrés inférieurs sont contenues ensemble dans les idées plus élevées, et ces dernières le sont à leur tour dans une idée suprême; Dieu est la somme des idées; il est par conséquent éternel, immuable, hors de toute relation de temps et d'espace, et nous ne pouvons le

concevoir d'une manière sensible sous aucun de ses attributs; il est la mesure de toutes choses, et non pas l'homme, comme le supposait Protagoras; l'univers est le type de Dieu; la matière elle-même est une négation absolue et est identique avec l'espace; les formes que nous indiquent les sens ne sont que des ombres sans substance et sans réalité; bien loin qu'il y ait une infinité de mondes, il n'en existe qu'un, qui, comme l'œuvre de Dieu, n'est sujet ni à vieillir ni à périr; le monde a un corps et une âme, ou encore il est composé de terre et de feu; pour établir la cohésion entre ces deux éléments, la présence de l'air et de l'eau est indispensable, d'où la nécessité de l'existence des quatre éléments; les figures géométriques répondent: la pyramide au feu, le cube à la terre, l'octaèdre à l'air; ces figures sont composées de triangles assemblés entre eux en vertu de certaines lois numériques; la somme entière de vitalité est divisée par Dieu en sept parts qui correspondent aux sept divisions de l'octave musicale, ou aux sept planètes; le monde est un animal qui a une âme en lui, car l'homme est chaud et par conséquent le monde l'est aussi; puisque l'homme est formé de plusieurs éléments, il en est de même du monde, et puisque le corps de l'homme renferme une âme, il faut bien que la même chose ait lieu pour le monde; il existe une race de dieux créés et engendrés, qui se distinguent de Dieu en ce qu'ils sont en grande partie formés de feu et que leur forme est celle de la sphère; la terre est le plus ancien et le premier des corps sidéraux; elle est placée dans l'axe de l'univers et à son centre, où elle se tient d'elle-même en équilibre; peut-être est-elle un être doué d'âme, ou un

Digitized by Google

dieu créé; les espèces mortelles sont au nombre de trois, qui correspondent respectivement à la terre, à l'air, et à l'eau; l'homme fut créé le premier; de lui sortirent la femme, les bêtes, les oiseaux, et les poissons; chaque être est composé de deux parties, une âme et un corps; leur séparation constitue la mort; l'âme est composée de deux éléments, un élément mortel qui lui est donné par les dieux créés, et un élément immortel qu'elle reçoit du Dieu suprême; un troisième élément est nécessaire pour servir de lien entre ces deux éléments opposés : c'est l'élément démoniaque ou l'esprit; de la coexistence de ces trois éléments, l'appétit, l'esprit, et la raison, naissent les conflits qui agitent notre âme; la raison seule est immortelle, les deux autres parties sont mortelles; le nombre des âmes que renferme l'univers est invariable et constant; le sentiment de préexistence que nous avons en nous prouve que l'âme a existé avant nous; puisque l'âme est la cause du mouvement, elle ne peut ni naître, ni périr, car autrement il pourrait survenir que tout mouvement cessât; quant à l'âme qui a quitté le corps, elle erre à l'état d'ombre autour des tombeaux, attendant sa réunion à l'un des corps sans vie qu'ils renferment, où elle est condamnée à accomplir une série de de transmigrations sous différentes formes humaines ou animales; quant à l'âme du philosophe vertueux, une vie en Dieu et sans corps lui est réservée; la valeur n'est pas autre chose que la connaissance, et la vertu est la connaissance du bien; l'âme, lorsqu'elle entre dans le corps, est sans raison et dans un état d'extase; l'astre divin dont elle a reçu sa partie mortelle exerce une influence sur

son existence ultérieure, et c'est pourquoi son avenir peut être prédit à l'aide de computations astrologiques; des châtiments et des récompenses nous attendent au delà de ce monde : si nous avons bien vécu, nous trouverons une place dans l'astre qui nous a protégés, mais celui dont la vie a été moins pure, renaîtra sous la forme d'une femme, et s'il persiste dans le mal, de nouvelles existences sous différentes formes animales lui sont réservées; les frivoles deviennent oiseaux, ceux qui n'ont point cultivé la philosophie deviennent des bêtes, et les ignorants, poissons; l'univers subit des révolutions périodiques, tantôt détruit et tantôt régénéré par le feu ou par l'eau; ces bouleversements dépendent des conjonctions des astres. Quant aux vues de Platon au sujet de la physiologie humaine, je ne puis mieux en rendre compte que par le passage suivant que j'emprunte à Ritter : « Tout dans le corps humain est formé en vue de la raison et dans un but déterminé. Avant tout, il faut une place pour la partie divine de l'âme; cette place est la tête, qui est ronde parce que sa forme doit ressembler à la forme parfaite du tout; elle est pourvue des organes de cognition et n'est recouverte que d'une légère couche de chair, parce que la chair entrave l'action des sens. C'est la tête qui dirige toute l'organisation, et c'est pourquoi elle est placée au sommet du corps; comme tout objet créé possède les six mouvements irréguliers, et qu'il ne faut pas que la tête puisse rouler sur le sol, le corps humain a reçu une forme allongée, avec des jambes pour marcher et des bras pour le servir. Après la raison vient l'esprit ou l'âme irascible, qui a son siége dans la poitrine au dessous de la tête, de manière a être

à la portée des ordres de la raison, mais séparée d'elle par le cou afin qu'elles ne puissent se confondre. La partie concupiscible de l'âme enfin est logée à la partie inférieure du tronc dans l'abdomen, separée de l'âme irascible par le diaphragme, puisqu'elle doit être indépendante des deux autres parties, l'esprit et la raison, et cependant gouvernée et retenue dans l'ordre par elles. Dans ce but, Dieu a placé auprès d'elle le foie qui, dense, poli et brillant, et formé par la combinaison d'une substance amère et d'une substance douce, est destiné à recevoir et à réfléchir comme un miroir les images des pensées. Le foie, par son amertume, contient les appétits désordonnés que désapprouve la raison, et il épand partout sa douceur quand l'esprit désire de concert avec la raison; de plus, pendant le sommeil, pendant la maladie, ou aux moments d'inspiration, le foie acquiert la vertu prophétique, et c'est ainsi que toutes les parties du corps, jusqu'à la plus vile contribuent dans une certaine mesure à nous conduire à la vérité. A d'autres égards, la partie inférieure du corps est également bien adaptée aux diverses fonctions qu'elle a à remplir : à gauche du foie est placée la rate, qui doit sécréter et entraîner les impuretés que les maladies produisent et amassent dans le corps. Si enfin les intestins sont enroulés un si grand nombre de fois sur eux-mêmes, c'est afin que les aliments ne traversent point trop rapidement le corps, et n'engendrent ainsi un désir immodéré de nourriture, car un appétit incessant empêcherait l'homme de s'adonner à la philosophie, et le rendrait sourd à la voix de la Divinité qui est en lui. »

Le lecteur est maintenant en état d'apprécier jusqu'à

quel point la sagesse se trouve mêlée à la folie, et la science à l'ignorance, dans les doctrines de Platon. Je veux cependant pousser plus loin encore l'analyse de ses écrits afin de montrer comment il appliquait ses principes. Suivant lui, nous ne pouvons par notre raison seule arriver au bien suprême, mais nous devons nous efforcer de ressembler à Dieu autant qu'il est permis au mortel de ressembler à l'éternel; le plaisir n'est point la fin que doit se proposer l'homme. Si la partie sensuelle de nous-mêmes trouve sa satisfaction dans le manger, le boire, les richesses et le plaisir, et la partie spirituelle sa satisfaction dans les honneurs et les distinctions du monde, la raison, elle, se doit entièrement à la science. Le plaisir ne peut donc comme la science être attribué aux dieux; il n'est point le bien lui-même, mais seulement un moyen d'y parvenir. Chacune des trois parties de notre âme a sa vertu particulière : à la raison appartient la sagesse, à l'esprit le courage, et à la partie concupiscible la tempérance; à ces trois vertus a été ajoutée la justice, qui est destinée à régler leurs rapports mutuels et à assurer la perfection de l'âme.

Platon, transportant dans le domaine pratique son système d'éthique, veut que l'État soit tout, et que tout ce qui peut lui faire opposition soit anéanti. Il nie le droit de propriété, ne respecte même pas l'existence de la famille, et, poussant les principes jusqu'à leurs conséquences extrêmes, regarde les femmes comme une propriété publique dont l'État doit se servir de la manière qu'il trouve la plus avantageuse. Il veut que l'éducation soit un devoir du gouvernement ; que la religion soit entiè-

rement dans la dépendance du pouvoir, et que les enfants n'appartiennent point à leurs parents, mais à l'État. Il prétend que le but que doit se proposer le gouvernement n'est point le bonheur de l'individu, mais celui de la communauté; que les hommes ne doivent point être considérés comme hommes, mais comme éléments de l'État, et que le sujet parfait ne diffère de l'esclave qu'en ce qu'il a l'État pour maître. Il recommande d'exposer les enfants difformes ou maladifs, et demande que chaque citoyen soit exercé à la ruse et à la fraude. Il veut aussi que l'État ait comme l'âme trois éléments constituants, et c'est pourquoi il divise la population en trois classes : ceux qui gouvernent, ceux qui combattent, et ceux qui travaillent, donnant ainsi ses préférences à une monarchie appuyée sur une aristocratie, l'aristocratie du talent particulièrement. Il considère la musique comme essentielle à l'éducation, mais le sentiment de l'art est chez lui si peu développé qu'il veut exclure de sa république les peintres et les musiciens, ou au moins ne les admettre qu'à de très dures conditions. Ce fut dans l'espoir de réaliser sa chimérique république qu'il se rendit en Sicile auprès de Denis, mais il ne lui fut jamais donné de mettre ses plans à exécution; il est même permis d'ajouter que rien de plus heureux ne pouvait arriver à ceux sur lesquels il comptait faire l'essai de son système. De nos jours, le socialisme a enfanté bien des systèmes, et quelques-uns même ont été appliqués, mais jamais nous n'avons rien vu d'aussi monstrueux que la célèbre republique de Platon. Elle témoigne d'une singulière ignorance des besoins et de la manière d'agir de la société.

Quelques-unes des plus importantes doctrines de Pla-

ton sont cependant dignes d'un sérieux examen, et je n'hésite point à présenter au lecteur quelques remarques à leur sujet.

C'était vraiment une magnifique conception que celle de ces idées réliées entre elles par d'autres idées d'un ordre plus élevé, ces dernières réliées à leur tour par d'autres plus élevées encore, et ainsi de suite, les idées s'accroissant toujours en généralité et en puissance, jusqu'au faite, où siége l'idée dernière, l'idée suprême et toute-puissante qui est en Dieu. Platon nous élève ainsi par degrés à l'idée d'un Être tout-puissant, nous affranchissant de tous les doutes et de toutes les obscurités que nous rencontrons nécessairement lorsque nous mêlons aux attributs de Dieu les notions d'espace et de temps, et que nous essayons de considérer l'infini et l'éternel.

Les vues de Platon à l'égard de l'immortalité de l'âme offrent un contraste frappant avec celles de la philosophie populaire et avec la superstition de son temps. Elles rappellent en beaucoup de points les doctrines de l'Inde. En Grèce, les philosophes qui s'étaient le plus distingués par la largeur de leurs vues n'étaient jamais allés au delà de ce que l'on peut appeler une doctrine de semi-immortalité. Ils pensaient que l'âme continuera à vivre indéfiniment, mais ils n'avaient jamais songé à se préoccuper de son passé. Platon, au contraire, prétendait que l'âme existe de toute éternité; il regardait la vie présente comme un seul instant de la carrière que nous avons à parcourir, et il croyait avec une foi inébranlable aux changements de forme que nous devons subir après la mort. L'imagination de Platon lui représentait sans doute l'âme

humaine sortant de l'âme universelle comme l'étincelle s'échappe de la flamme. Les idées innées et le sentiment de préexistence qui est en nous nous rappellent notre existence passée. Par ce sentiment de préexistence, Platon entend qu'à certains moments importants ou non de notre vie il nous semble tout à coup que nous avons déjà été dans des circonstances pareilles et au milieu des mêmes objets qui nous entourent à l'instant présent. Cette réminiscence, bien qu'elle excite en nous un vif sentiment de surprise, est nécessairement vague et confuse. Dirons-nous avec Platon qu'elle est un ressouvenir d'une de nos existences antérieures, et que des faits depuis longlongtemps oubliés viennent soudainement remplir notre esprit?

Ce que Platon méconnut, c'est la double structure et la double action du cerveau humain ; il négligea ce fait, que l'esprit peut perdre toute recognition du cours du temps, et avec la même facilité embrasser en un clin d'œil un si grand nombre d'événements, que leur accomplissement exigerait des jours et des années; il négligea aussi ce fait inverse, que l'esprit peut s'emparer d'une seule idée que l'on croirait digne de l'occuper un instant, s'y arrêter, l'étendre, la grossir, y revenir sans cesse, et cela pendant une nuit entière. Ce sont là, il est vrai, des effets très singuliers, mais nous sommes assurés de leur exactitude, et par l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes dans nos rêves, et par le témoignage des personnes qui se sont trouvées en danger de périr par immersion. Elles nous racontent quelle énergie extraordinaire prit leur mémoire au dernier moment de l'agonie, et avec quelle effrayante

clarté elles virent en un instant se dérouler devant elles la longue suite des événements auxquels elles avaient pris part dans leur vie de la même manière que la nuit nous voyons un paysage et tous ses détails à la lueur de l'éclair. J'ai montré dans ma *Physiologie* comment peuvent s'expliquer ces phénomènes auxquels donne lieu le sentiment de préexistence : chacun des deux hémisphères du cerveau pensant pour lui-même, l'esprit, trompé à l'égard de la marche du temps, prend deux opérations simultanées pour deux opérations successives, et rapporte une des deux impressions qu'il a reçues à un passé indécis et obscur. Dans ces faits Platon trouvait les preuves d'une vie antérieure, et de solides raisons de croire à l'existence future de l'âme.

La doctrine de Platon implique donc une double immortalité de l'âme : l'immortalité dans le passé, et l'immortalité dans l'avenir. A cette époque, où la superstition était encore toute-puissante, on pensait que le principe spirituel n'était ni créé ni engendré, que le hasard seul lui offrait l'enveloppe humaine dans laquelle il devait se fixer, et qu'il y croissait et se fortifiait, progressant à chaque époque parallèlement à son associé, le corps, et présentant successivement comme lui les aspects de l'enfance, de l'adolescence, de la maturité et de la vieillesse. On pensait aussi que l'âme qui errait sur les bords du Styx, ou qui attendait sa sentence devant le tribunal de Minos, présentait le même aspect que le corps au moment de la mort. C'était ainsi qu'Ulysse avait pu reconnaître Patrocle et Achille, et les autres héros de la guerre de Troie, et que chacun pouvait reconnaître l'ombre de

Digitized by Google

son ami et de son ennemi. La superstition pouvait tirer parti de ces croyances, mais, il faut le dire, il est impossible de rien imaginer qui manque davantage du sens philosophique.

L'état de l'homme diffère de l'état du corps sans vie ou de celui de la brute en ceci, qu'il n'a pas seulement affaire avec le moment présent, que le passé pour lui n'a point à jamais disparu, et que l'avenir, avant d'être là, n'est point pour lui comme s'il ne devait jamais arriver. Au contraire, l'homme, à l'aide de la récollection, fait du passé une part du présent, devine le futur par sa prescience, et s'approprie ainsi à la fois le présent, le passé et l'avenir.

Plaçons ici les exemples que l'on donne ordinairement de la théorie des idées, afin de montrer comment les faits qu'elle traite sont envisagés par la science moderne. Suivant Platon, tout gland contient le type idéal d'un chêne, et dès que des circonstances convenables se présenteront, le gland se développera de lui-même et deviendra un chêne et non un autre arbre. Deux choses, dans ce développement d'une semence, demandent donc notre attention : le caractère intrinsèque de la semence, et les forces extérieures qui agissent sur elle. La doctrine platonique établit cette distinction d'une manière très tranchée ; son but essentiel est de mettre en évidence l'existence absolue, l'indépendance de ce type inné. Elle accorde que l'action des conditions extérieures est nécessaire à son développement, mais elle le rend entièrement indépendant d'elles. Nous trouvons ainsi dans ce premier cas deux éléments en présence, un élément interne et un élément externe. Beaucoup d'autres exemples empruntés à la phy-

siologie nous accuseraient la même dualité; tels sont les rapports entre l'esprit et la matière, entre la pensée et la sensation. La tendance invariable de la philosophie platonicienne est de grandir l'intérieur aux dépens de l'extérieur : c'est ce qu'elle fait dans le cas de l'homme, lorsqu'elle affirme la suprématie absolue de l'intellect, qui seul distingue l'homme de la brute et des organismes inférieurs, chez lesquels prédomine relativement l'extérieur. Le développement d'un organisme quelconque, plante ou animal, n'est donc pas autre chose qu'une manifestation de l'idée divine du platonisme. L'histoire naturelle nous offre aussi de très fréquents exemples, celui, entre autres, du bourgeon qui en se développant peut devenir, soit une branche, soit une fleur, suivant que ses parties tendent à se grouper par cinq ou par trois. La persistance avec laquelle ce phénomène se reproduit dans les organismes d'une même espèce est pour les platoniciens une preuve que l'individu peut périr, mais que l'idée est immortelle. Autrement, comment le semblable pourrait-il se dégager du dissemblable, comment l'unité pourrait-elle surgir de la pluralité et se manifester?

Si les exemples que nous venons de donner de la doctrine de Platon ont servi à nous la rendre plus intelligible, ils peuvent servir aussi à nous inspirer des vues différentes et peut-être plus correctes. Lorsque nous nous trouvons en face de ce dualisme d'un élément interne et d'un élément externe, le caractère et les circonstances extérieures, ne pouvons-nous point nous demander sur quelle autorité s'appuie Platon pour restreindre constamment l'influence du second élément et accroître l'impor-

tance du premier. Pourquoi surcharger les faits de tant d'hypothèses, quand il est manifestement possible d'en donner une interprétation beaucoup plus simple. Admettons, d'accord avec les théories physiologiques les plus avancées, que le point de départ de tout organisme, inférieur ou supérieur, végétal ou animal, quel qu'il soit en un mot, est une simple cellule dont le mode de développement dépend uniquement des circonstances et des influences auxquelles elle se trouve exposée; aussi longtemps que ces circonstances resteront les mêmes, la forme résultante sera aussi la même, mais elle changera dès que ces circonstances varieront. Si le rejeton ressemble aux organismes qui l'ont engendré, ce n'est point parce qu'il renferme en lui une forme typique impérissable, mais parce que son développement s'est effectué dans des conditions identiques. J'ai essayé ailleurs de montrer que cette puissance absolue des agents physiques sur les formes organiques doit former le principe fondamental de toutes les sciences qui étudient l'organisation; c'est même le but principal que je me suis proposé en écrivant ma *Physiologie*. Une semblable théorie est entièrement inconciliable avec la théorie des idées du platonisme. Ce n'est point, en effet, l'influence d'un type impérissable, existant de toute éternité et latent, qui préside au développement de l'organisme; ce développement s'effectue par l'opération d'une loi inflexible qui permet la variation des choses par la variation des circonstances ambiantes. Nous pouvons donc nous passer du monde suprasensible où résident les formes typiques, les universaux, les idées des choses créées, et tout ce mécanisme si

complexe du platonisme; nous sommes autorisés à le rejeter et à lui substituer la simple notion de loi. Nous n'avons même point à craindre, si de ce point de départ nous voulons nous élever plus haut, de rien rencontrer qui soit indigne de la majesté divine ou incompatible avec les belles conclusions de Platon, car l'existence de Dieu et ses attributs se manifestent à nous avec bien plus de clarté et de grandeur si nous admettons l'opération d'une loi immuable, que lorsque nous partons d'une doctrine fantastique et imaginaire comme celle des formes idéales.

Comme la philosophie présocratique avait fini par les sophistes, la philosophie postsocratique finit par les sceptiques. Ce singulier résultat se produisit encore une fois, que les doctrines des différentes écoles, celles même que l'on s'accordait à regarder comme susceptibles d'une démonstration rigoureuse, offraient non seulement des divergences, mais aussi d'inconciliables contradictions. Encore une fois surgit cette déplorable opinion que l'intelligence humaine ne possède aucun criterium du vrai, et qu'elle n'est capable ni de dégager la vérité des impressions contradictoires des sens, ni de juger de l'exactitude des conclusions de la philosophie, ni même de déterminer la moralité intrinsèque des actions humaines. S'il n'existe pas de criterium de la vérité, il ne peut exister de bases certaines pour la science, et par conséquent il ne nous reste qu'à douter de tout. Telle fut la conclusion à laquelle arriva Pyrrhon, le fondateur de la secte des sceptiques. Il vivait vers 300 av. J.-C. Il prétendait que par suite du manque d'un criterium de vérité, nous devons toujours ou suspendre, ou refuser notre assenti-

ment, doctrine philosophique qui le conduisait par une transition toute naturelle à prendre pour base de sa doctrine morale ce principe, que le bonheur et la vertu consistent dans une quiétude parfaite et dans l'affranchissement de tout trouble mental. Il avait, dit-on, reçu cette doctrine des brahmanes indiens lors de l'expédition d'Alexandre, qu'il avait suivi en Asie. De retour en Europe, il l'enseigna dans son école d'Élis; la philosophie grecque, du reste, allait par elle-même aboutir à des conclusions toutes semblables.

L'école sceptique prit pour point de départ cette assertion que l'homme ne peut jamais dégager la vérité des phénomènes, et qu'il ne peut par suite jamais savoir si les choses répondent ou non à leurs apparences, puisque le même objet nous semble différent dans des positions différentes et à des instants différents. Il est hors de doute également que chaque individu voit ce même objet d'une manière différente. Parmi tant d'apparences diverses, comment choisirons-nous l'apparence vraie, et si nous faisons un choix, comment acquerrons-nous la certitude absolue que nous ne nous sommes point trompés? Bien plus, toutes les propriétés que nous attribuons aux corps, la couleur, l'odeur, la saveur, la dureté et les autres, nous sont accusées par les sens seuls, et nous savons très bien que les sens nous fournissent à tout instant des témoignages contradictoires. C'est donc vainement que nous attendons de la raison qu'elle nous rende capables de discerner les choses avec justesse, ou qu'elle nous mette en possession d'un criterium du vrai. C'est ainsi que les sceptiques faisaient usage de l'arme que les sophistes avaient

employée avec tant de succès contre les doctrines éthiques. Allons encore un peu plus avant. Si nous comptons sur la raison, savons-nous qu'elle ne nous égarera point, et avec elle n'avons-nous point le même besoin d'un criterium? Et même, si ce criterium existait, ne nous faudrait-il pas encore pour lui un second criterium d'un ordre plus élevé? C'est ainsi que les sceptiques pensaient prouver qu'il n'est pour l'homme aucun criterium possible de la vérité.

D'accord avec ces principes, les sceptiques niaient que nous pussions jamais arriver à la connaissance de l'être par la connaissance des phénomènes. Ils poussaient le doute jusqu'à prétendre que nous ne pouvons jamais affirmer la vérité d'une assertion que nous avons avancée, et pas même affirmer que nous avons avancé cette assertion. « Nous n'affirmons rien, disent-ils, rien et pas même cela que nous n'affirmons rien. » Ils déclarent que les systèmes d'induction n'ont guère d'autre base que la probabilité, puisqu'une induction ne peut être certaine que lorsque l'on a examiné tous les phénomènes particuliers et démontré que tous ils rentrent dans le phénomène général. Qu'une seule exception se présente, et l'induction tombe d'elle-même. Comment, maintenant, serons-nous certains d'avoir examiné tous les phénomènes particuliers? Nous sommes donc fatalement condamnés à douter. Quant à la méthode des définitions, il est manifeste qu'elle est entièrement inutile : si nous ignorons une chose, nous ne pouvons la définir, et si nous la connaissons, une définition n'ajoutera rien à notre connaissance. Les sceptiques, écartant ainsi la définition et l'induction, ruinèrent toute méthode philosophique.

Digitized by Google

Si maintenant la science est impossible à l'homme, pourquoi s'impose-t-il tant de peine pour la posséder? Ne vaut-il pas mieux prendre la vie comme elle vient et profiter du plaisir pendant qu'on le peut? C'est le conseil qu'avait déjà donné Épicure, vers 342 avant J.-C. Épicure, comme Socrate, décrie la science et fait du plaisir l'objet essentiel de la vie et le criterium de la vertu. Persuadé que la raison ne peut seule arriver à la vérité, il désespère de la philosophie qui ne peut que peu ou point du tout contribuer au bonheur. La philosophie, selon lui, doit se diviser en trois parties, l'éthique, la canonique et la physique, les deux dernières étant d'une importance tout à fait secondaire relativement à la première. Le sage doit chercher le bonheur de son existence dans le quiétisme oriental : il s'abandonne avec modération à ses appétits présents, et sait jouir à la fois des plaisirs du moment, du souvenir des plaisirs passés, et de l'attente de ceux que lui réserve l'avenir : pour lui, la philosophie est l'art de profiter de la vie. Il ne se préoccupe nullement de la mort et de la puissance divine qui sont de simples illusions, ni d'une existence future, l'âme n'étant qu'un assemblage d'atomes que la mort séparera. Il est hors de doute que de semblables doctrines convenaient parfaitement à l'époque à laquelle elles apparurent. Alors que le désordre social et politique était si profond que la propriété était devenue incertaine, comment l'homme n'aurait-il point écouté la voix qui l'engageait à jouir de son bien pendant qu'il le tenait encore en sa possession! « Il n'y avait de mon temps à Athènes aucun esprit grand et noble, » dit Démétrius Poliorcète qui connaissait bien la

situation des choses. Il n'est point surprenant que dans des circonstances sociales semblables, Épicure ait trouvé de nombreux adhérents. Beaucoup de ceux qui l'entouraient devaient croire avec lui que le secret du bonheur en ce monde est une tranquille indifférence; qu'il n'existe en réalité ni bien ni mal; qu'il vaut mieux ne decider sur rien et tout abandonner au hasard; qu'il n'y a après tout que bien peu de différence entre la vie et la mort; que pour un homme vraiment sage la philosophie est une source d'activité intellectuelle qui peut servir à le rendre heureux; que la physique, une des branches de la philosophie, n'est utile que parce qu'elle nous rend compte de la nature de la mort, des météores, des prodiges, et nous délivre ainsi de la terreur qu'ils nous inspiraient; que les doctrines de Démocrite et d'Aristote sont jusqu'à un certain point bonnes à nous procurer du plaisir, et que nous devons imiter les bêtes qui recherchent le plaisir et fuient la peine. En somme, il existe un lien très étroit entre le plaisir et la vertu, surtout si, adoptant une manière de voir plus large, nous cherchons le plaisir non seulement dans la satisfaction de nos désirs présents, mais encore dans la récollection du passé et dans l'attente de l'avenir. Ainsi agit le sage; il se rappelle toujours que la peine est par sa nature même passagère, mais que le plaisir est durable, et il n'hésite jamais à s'exposer à souffrir s'il est certain par là de s'assurer un plaisir. Il éloigne de son esprit toute crainte des dieux et du destin qui ne sont que des fictions bonnes pour les femmes et le vulgaire. Toutefois, comme les dieux et le destin sont les objets de la superstition nationale, il est inutile de s'atti-

rer la défaveur publique en les raillant ouvertement. Le sage fera bien mieux de prendre un air respectueux et solennel lorsqu'il parlera d'eux, au risque d'en rire au dedans de lui-même. Quant à la crainte de la mort, il doit mettre tous ses soins à s'en affranchir, ne perdant point de vue que la mort n'est pas autre chose que la fin des misères de l'existence. La canonique d'Épicure comprend ses doctrines philosophiques, qui sont d'une nature très superficielle. Il prétend que les impressions des sens constituent pour nous le criterium de la vérité, et que toutes les sensations sont vraies, jusqu'à celles que nous percevons dans la folie et pendant le rêve; la mémoire, qui rappelle les sensations passées, doit aussi être regardée comme un criterium de la vérité; elle est la base de l'expérience.

Dans sa physique il adopte la théorie atomique de Démocrite, mais il lui reconnaît si peu de valeur, qu'il ne se préoccupe point des nombreuses divergences qu'elle présente avec sa canonique et avec son éthique. Bien que les atomes et le vide ne puissent être perçus par les sens, il admet leur existence, affirmant que dans le vide infini existent une infinité d'atomes de natures différentes, qui en vertu de leur poids tombent tous suivant la verticale avec une vitesse égale; certains de ces atomes, toutefois, s'étant en vertu d'une force intérieure inconnue trouvés déviés de la verticale, se sont choqués et sont restés groupés ensemble, formant ainsi le monde. Aussi puériles et aussi vagues sont ses idées au sujet de la grandeur du soleil, de la nature des éclipses et des autres phénomènes astronomiques, mais il a lui-même soin de justifier ses

contradictions et son ignorance en déclarant que ce sont là des choses qu'il est tout à fait inutile à l'homme de savoir, et dont il n'a point à se préoccuper. Quant à l'âme, il faut qu'elle ait une substance et un corps, par cette raison que le vide seul est incorporel; il incline à croire qu'elle est un corps subtil, très mobile et semblable à une vapeur; il lui attribue quatre activités distinctes répondant aux quatre éléments qui entrent dans sa constitution; loin d'être immortelle, elle se décompose en ses atomes constituants et meurt avec le corps. Outre la doctrine atomique de Démocrite, Épicure adopte sa théorie des sensations d'après laquelle de chaque objet extérieur émane une image ou εἴδωλον, qui par les yeux pénètre dans le cerveau. Dans sa théologie il admet les dieux anthropomorphiques; ils proviennent, comme toutes choses, de la rencontre fortuite des atomes, et vivent dans le quiétisme et dans le bonheur complet, ne s'inquiétant en rien du cours des affaires humaines. C'est ainsi qu'Épicure tournait en dérision la religion nationale, ses rites, ses sacrifices, ses prières et ses pratiques. De l'existence de Dieu il donne cette seule preuve, que tout le monde y croit; il n'hésite cependant point à rejeter ouvertement la théologie nationale et à déclarer qu'à son avis le hasard aveugle gouverne seul le monde.

Telles sont les doctrines auxquelles est resté attaché le nom d'Épicure, mais il existait des épicuriens longtemps avant qu'il fût né et il en existera éternellement. Ils abondent de nos jours, tous reconnaissables aux mêmes traits : un indicible égoïsme dans leurs relations avec leurs semblables, et des vues philosophiques très super-

Digitized by Google

ficielles, si toutefois le mot philosophique peut sans injustice s'appliquer à des intelligences aussi étroites ; ils crient bien haut en faveur de la religion nationale et affectent d'en remplir les devoirs extérieurs, tandis que dans le cœur ils lui sont infidèles et la renient par leur manière de vivre. Ce sont eux qui forment la partie la plus en vue de la société moderne, et qui la plupart du temps se proclament gardiens de ses intérêts. On les rencontre à tous les degrés de l'échelle sociale : au sénat, à l'armée, mais surtout dans les professions industrielles, qui malheureusement tendent trop souvent à engendrer l'égoïsme. C'est à ces hommes que la société est redevable de la moitié au moins de ses corruptions, de son hypocrisie, et de ses crimes ; ce sont eux qui lui enseignent par l'exemple que l'égoïsme doit être notre seule règle de conduite, que la reconnaissance et l'affection sont bonnes pour l'effet qu'elles produisent, mais que nous ne devons jamais nous y abandonner; eux qui lui enseignent que les hommes ne doivent point être considérés comme des hommes, mais comme des choses dont il faut savoir se servir avec avantage ; eux enfin qui lui prêchent que la science et l'honnêteté, le patriotisme et la vertu, sont des chimères qui n'existent que pour les sots, et que la richesse seule mérite notre estime et notre respect.

Il nous reste dans ce chapitre à parler du platonisme des derniers temps. L'ancienne académie, qui avait été fondée par Platon, se borna à développer et à défendre ses doctrines. La moyenne académie, qui commença avec Arcésilas, né en 316, av. J.-C., combattit les stoïciens et soutint la doctrine de l'incertitude des impressions des

sens et du néant de la science humaine. La nouvelle académie fut fondée par Carnéade, né en 213 av. J.-C., à peu près sur les mêmes bases que la précédente. Carnéade, d'un côté penche vers le scepticisme, et de l'autre prend la probabilité pour guide. Cette école dégénéra si rapidement que bientôt elle s'occupa exclusivement de rhétorique. Le scepticisme et l'indifférence firent pendant cette période des progrès qu'il est facile de constater. Arcésilas avait l'habitude de dire qu'il ne connaissait rien et pas même sa propre ignorance; il niait toute connaissance provenant, soit des sens, soit de la raison. Carnéade, qui avait emprunté ses doctrines à l'ancienne philosophie, y trouva aussi les arguments dont il avait besoin contre la nécessité, l'existence de Dieu, et les prophéties; il n'admettait point la notion absolue de justice, et déclarait qu'elle n'est qu'une notion de convention. Pendant qu'il était à Rome, il se montra si habile rhéteur en plaidant alternativement et avec un succès égal pour et contre la même cause, que Caton le fit expulser. Platon avait été le représentant d'un âge de foi, mais une seconde analyse de ses ouvrages et la mise au jour des contradictions qu'ils présentaient conduisirent au scepticisme. Si nous voulons préciser le but de ces rhéteurs, prétendus philosophes, nous n'avons que ceci à dire, qu'ils se proposaient de démontrer qu'il n'y a point en ce monde de criterium possible de la vérité. Carnéade, persuadé qu'il ne pouvait y avoir de philosophie, s'en tint à la théorie du probable : « L'idée la plus probable, dit-il, est celle qui, après avoir été examinée et analysée aussi complétement que possible, a été trouvée exempte d'impro-

babilité. » La décadence de la philosophie était maintenant complète. Platon avait détruit toute confiance dans les données des sens, et leur avait substitué sa théorie idéale, qu'Aristote à son tour avait renversée, si bien qu'il ne restait plus au monde que le scepticisme. Une quatrième académie fut fondée par Philon de Larisse, et une cinquième par Antiochus d'Ascalon; c'est à lui qu'il était réservé d'unir le portique à l'académie et de fondre ensemble les doctrines de Platon et celles des stoïciens. Ce fait seul montre que la philosophie était dans une situation désespérée, et que ses propres disciples l'abandonnaient.

Ainsi finit l'âge de foi de la Grèce. Son histoire rappelle d'une manière frappante l'âge qui lui répond dans la vie individuelle, la jeunesse avec son inébranlable confiance et ses amères désillusions. Nous entrons dans cet âge pleins de confiance dans les choses et les hommes, et bien loin de soupçonner que les unes pourront nous désappointer, et les autres nous tromper. Quand nous nous rappelons nos premières années, c'est chaque fois pour nous étonner que nous ayons pu nous occuper sérieusement de pareils enfantillages et nous laisser conduire par des mobiles aussi futiles; mais jamais nous ne nous demandons si, pour être autres, nos préoccupations actuelles ne sont point aussi vaines et les objets que nous poursuivons aujourd'hui point aussi décevants.

Le second âge de la philosophie grecque avait fini par les sophistes; le troisième finit par le scepticisme. La philosophie spéculative finit inévitablement par toucher à une barrière qu'il lui est impossible de franchir. Il n'en

est pas autrement de nos jours : la philosophie se heurte contre les murailles qui l'enferment, mais sans la moindre chance de pouvoir s'y frayer une voie.

---

Digitized by Google

# CHAPITRE VI

## L'AGE DE RAISON DE LA GRÈCE

La conquête de la Perse par Alexandre le Grand est un des événements les plus importants de l'histoire de l'Europe. L'illustre aventurier, se souvenant des plans qu'avait conçus son père Philippe, en commença l'exécution avec des moyens en apparence insignifiants : il n'avait, dit-on, qu'une armée de trente-huit mille hommes dont quatre mille cavaliers, et un trésor de soixante et dix talents. Le résultat de l'expédition fut la ruine de l'empire des Perses, et aussi celle de la Grèce. Ce ne fut point sans raison que la mémoire du conquérant fut maudite dans sa contrée natale. Ses succès avaient épuisé le sang grec. Les immenses fortunes qu'offraient l'Asie aux hommes entreprenants et ambitieux firent déserter le sol de la Grèce, et l'émigration des guerriers vers la Perse prit de telles proportions, que l'on rencontra bientôt des soldats grecs établis dans toutes les parties de l'empire

Digitized by Google

perse; leur nombre fut assez grand pour porter un préjudice irréparable au pays qu'ils avaient abandonné, mais insuffisant pour helléniser les antiques et denses populations de l'Asie.

A ce premier résultat, désastreux pour la Grèce, vinrent s'ajouter les conséquences politiques de ces guerres qu'avait couronnées le succès. Alexandre n'aurait pas ruiné Athènes plus complétement s'il l'avait traitée comme Thèbes, qu'il rasa jusqu'au sol, et dont il fit massacrer six mille citoyens et vendre trente mille comme esclaves. La fondation d'Alexandrie vint mettre fin à la prospérité commerciale d'Athènes, et porter le dernier coup à son vieux système colonial. Rien n'eût été perdu pour elle si Alexandre avait renoncé à son projet de détruire Tyr, qu'il détruisit, non, comme on l'a dit, par un motif de vengeance, mais parce qu'il avait compris qu'à son existence était intimement liée celle de la puissance des Perses. Son intention n'avait du reste jamais été qu'Athènes retirât un avantage quelconque de la chute de sa rivale phénicienne, et l'objet qu'il se proposait fut entièrement réalisé par la fondation et la prospérité ultérieure d'Alexandrie.

L'histoire des derniers siècles nous montre que chaque fois qu'une armée européenne s'est trouvée en présence d'une armée asiatique, elle est restée victorieuse, quelle qu'ait été la disproportion des forces en faveur de la dernière; c'est là un témoignage historique qui tendrait à rabaisser la gloire des armes du grand conquérant, mais on ne peut lui refuser une profonde sagacité et une habileté politique que n'a surpassée aucun autre conquérant.

Tant qu'il ne se laissa point enivrer par les fumées de la gloire, et malheureusement aussi par celles du vin, son caractère resta noble et élevé. Il avait pendant plusieurs années suivi les leçons d'Aristote, et lorsqu'il partit pour son expédition, il prit avec lui un si grand nombre de savants que l'on a eu presque raison de dire que cette expédition était autant une entreprise scientifique qu'une entreprise militaire. Parmi eux se trouvait Callisthène, parent et disciple d'Aristote. On a affirmé qu'Alexandre avait mis à la disposition de son maitre près de mille talents et plusieurs milliers d'hommes, afin qu'il pût se procurer les animaux qui lui manquaient pour achever son ouvrage sur l'histoire naturelle ; on s'est peut-être en cela laissé aller à l'exagération, mais il est hors de doute que ce fait marqua l'inauguration du système politique qui bientôt conduisit à la fondation du musée d'Alexandrie, autre événement qui jusqu'ici n'a été que très imparfaitement compris, et qui est cependant d'une importance capitale en ce qui concerne le progrès intellectuel de l'Europe. C'est grâce à lui que les œuvres d'Aristote eurent une si merveilleuse durée ; grâce à lui aussi qu'après s'être répandues en Grèce, elles purent être traduites en syriaque par les nestoriens au cinquième siècle, et du syriaque en arabe quatre cents ans plus tard. L'influence des ouvrages d'Aristote s'étendit de l'Espagne à la Mésopotamie, et s'exerça sur les chrétiens aussi bien que sur les mahométans.

Si la lettre citée par Plutarque comme ayant été écrite par Alexandre à Aristote est authentique, elle nous montre avec quel succès l'élève avait profité des leçons

du maître; elle nous prémunit aussi contre l'écueil que nous allons rencontrer dans l'exposition de la philosophie aristotélique. Alors, en effet, ce qui s'est malheureusement trop souvent reproduit depuis, il existait deux doctrines distinctes : une doctrine privée et une doctrine publique. Dans cette lettre Alexandre reproche au philosophe l'indiscrétion qu'il a commise en révélant des choses qu'il convenait de tenir cachées; Aristote se défend en affirmant que le secret n'a pas été violé. Un grand nombre d'autres faits de peu d'importance nous attestent également le prix qu'attachait Alexandre à la philosophie; c'est ainsi qu'Harpalus et Néarque, les compagnons de son adolescence, furent chargés par lui de grandes entreprises scientifiques : Néarque reçut la mission d'explorer les mers, mission qui sans doute avait un but politique, et si Alexandre eût vécu plus longtemps, il eût essayé une seconde fois la circumnavigation du continent africain. Harpalus, tandis qu'il était gouverneur de Babylone, s'occupa à transplanter et à échanger les végétaux de la Grèce et de la Perse; il réussit, dit-on, à acclimater en Mésopotamie toutes les plantes européennes, à l'exception du lierre. Les expéditions de la mer Caspienne et des des déserts de l'Afrique témoignent du goût personnel d'Alexandre pour la science naturelle, ainsi que ce fait, que pendant sa maladie et à son lit de mort il trouvait sa consolation à entendre Néarque lui raconter ses voyages. Rien n'accuse d'une manière plus frappante la hauteur de ses vues politiques, que le projet qu'il avait conçu d'armer mille vaisseaux pour faire la conquête de Carthage et s'assurer ainsi la suprématie dans la Méditerranée. Son carac-

tère, il faut le dire aussi, ne fut point toujours irréprochable, et plusieurs de ses actes ont mérité l'opprobre qui y est resté attaché : l'incendie de Persépolis à la suite d'une orgie, le massacre des prisonniers en l'honneur d'Héphestion, et la mort de Callisthène. Son esprit, ailleurs si ferme, ne sut point non plus résister à la fascination des immenses trésors dont il s'empara à Suse, et qui, paraît-il, montaient à quatre cent mille talents, ni aux séductions de la licence asiatique, ni aux entraînements de la puissance sans bornes qu'il s'était si rapidement acquise. Il est toutefois certain qu'il était trop intelligent pour se croire lui-même descendant de Jupiter Ammon; ce ne fut là sans doute qu'une imposture qu'il autorisa afin de se gagner plus sûrement la vénération de ceux qui l'entouraient. N'oublions pas qu'il vivait dans un temps où florissait la croyance aux conceptions sans tache et aux origines célestes, croyance qui d'Asie était passée en Europe. Les Athéniens eux-mêmes devaient bientôt rendre des honneurs divins à Antigone et à Démétrius, les adorer comme des dieux sauveurs, et leur consacrer un culte particulier.

Si grands qu'aient été les résultats politiques de l'expédition macédonienne, ses résultats intellectuels ne leur cédèrent point en importance. Cette époque vit naître une nouvelle philosophie. La Grèce avait passé son âge de crédulité, son âge d'examen, son âge de foi ; elle venait d'entrer dans son âge de raison, et, si elle n'avait point été brusquement privée de sa liberté d'action, elle aurait marqué d'une empreinte indélébile le développement ultérieur de la civilisation européenne. Comme nous le

verrons plus loin, cette haute destinée ne lui était point réservée. La philosophie grecque avait son centre à Alexandrie, c'est à dire hors de l'Europe, et ne pouvait par conséquent exercer une influence décisive sur la civilisation du continent européen. Arrivée à son vieil âge, la Grèce disparut écrasée par la puissance de l'Europe concentrée entre les mains de Rome. Il est dans le passé peu d'époques qui offrent un aussi profond intérêt, et peu d'époques malheureusement aussi qui aient été aussi mal comprises que l'âge de raison de la Grèce tel qu'il se manifesta à Alexandrie. Il proclame de la manière la plus éclatante que les choses gouvernent l'homme bien plutôt qu'il ne les gouverne. La naissance des associations scientifiques créées par le conquérant macédonien était la conséquence directe de l'état actuel de la philosophie grecque à la veille de clore son âge de foi; les fruits qu'elles portèrent parvinrent à la maturité complète sous le règne de celui des capitaines d'Alexandre qui devint roi d'Égypte. L'école alexandrine, bien qu'en vertu de la pression exercée sur elle par le système bizantin elle se trouvât déviée de la direction qu'il était tant à désirer qu'elle continuât à suivre, ne fut point sans exercer une influence considérable sur la manière de penser de l'Europe. A l'heure qu'il est même, l'Europe n'a encore pu se résoudre à avouer combien cette influence a été profonde.

L'âge de raison, où va nous introduire Aristote, forme un contraste frappant avec les âges précédents. Le lecteur ne peut manquer de reconnaître que ce que faisaient les savants d'Alexandrie ressemble tout à fait à ce qui se

Digitized by Google

fait aujourd'hui autour de nous, bien qu'une longue et sombre période de près de vingt siècles nous sépare d'eux. Politiquement parlant, Aristote, par ses relations d'amitié avec Alexandre et la continuation de l'influence macédonienne sous les Ptolémées, fut le lien qui unit l'âge de foi et l'âge de raison de la Grèce, comme il l'était au point de vue philosophique par la nature de ses doctrines. Il nous offre une transition naturelle entre les méthodes spéculatives de Platon et les méthodes scientifiques d'Archimède et d'Euclide. L'énorme étendue de ses doctrines et l'obscurité que présentent la plupart d'entre elles sont certainement faites pour décourager celui qui en aborderait l'étude sans se rappeler constamment l'autorité souveraine qu'elles possédèrent pendant des siècles, et les magnifiques résultats qu'elles enfantèrent si rapidement dans le domaine des sciences exactes. L'histoire d'Aristote et de sa philosophie doit donc nécessairement précéder l'exposition des grands et immortels travaux de l'école d'Alexandrie.

Aristote naquit à Stagire en Thrace en 384 av. J.-C. Son père, qui exerçait la profession de médecin, occupait un rang éminent parmi les auteurs du temps qui traitaient des sujets d'histoire naturelle. Aristote le perdit de très bonne heure ; il hérita des immenses richesses de son père, et aussi de son amour de la science. Aristote ne tarda point à se rendre à Athènes, où il entra dans l'école de Platon ; il y passa, dit-on, près de vingt ans. Pendant ces vingt ans il dissipa la plus grande partie de son patrimoine, et se trouva à la fin réduit à se faire droguiste afin de gagner sa vie. Comme nous le verrons, il ne

Digitized by Google

compta jamais parmi les disciples aveugles de son illustre maître; des dissentiments ne tardèrent même point à s'élever entre eux. La fortune voulut que Philippe, roi de Macédoine, lui confiât l'éducation de son fils Alexandre, un des faits les plus saillants de l'histoire intellectuelle de l'Europe. Ce fut aux relations amicales qui s'établirent entre lui et son élève, qu'Aristote dut l'aide effective qu'il reçut d'Alexandre pour la composition de son histoire naturelle; il leur dut aussi le prestige qui pendant plus de quinze siècles assura à son nom une autorité incontestée. Il ouvrit une école dans le lycée d'Athènes, et comme il avait coutume de donner ses leçons en se promenant, ses disciples reçurent le nom de péripatéticiens ou philosophes promeneurs. Son enseignement comprenait des doctrines de deux natures différentes : des doctrines ésotériques et des doctrines exotériques. Il réservait les premières à ses disciples les plus avancés. Il écrivit un très grand nombre d'ouvrages, dont un quart environ nous a été conservé.

La méthode philosophique de Platon et celle d'Aristote sont deux méthodes exactement inverses. Platon partait des universaux, à l'existence desquels il fallait croire comme à un article de foi, et de là descendait aux idées particulières ou détails. Aristote, au contraire, s'élève du particulier au général par une série d'inductions ; son système, qui n'est autre chose qu'une philosophie inductive, marque le véritable commencement de la science.

Platon s'appuie sur l'imagination, Aristote sur la raison. Le contraste qui existe entre leurs doctrines est on ne peut plus nettement accusé par la différence de leurs opi-

nions à l'égard de la théorie des idées. Platon regarde les universaux, types ou exemplaires, comme doués d'une existence réelle ; Aristote les considère comme de simples abstractions. Quand aux réminiscences imaginaires que, suivant Platon, nous conservons d'une existence antérieure, Aristote leur substitue les réminiscences que nous devons à l'expérience de notre vie actuelle. Ces réminiscences nous sont fournies par la mémoire, qui nous permet, non seulement de rappeler à notre esprit des faits et des événements dont nous avons été nous-mêmes témoins, mais encore de les comparer l'un à l'autre et de découvrir leurs ressemblances et leurs différences. Plus ces faits seront nombreux, plus complète sera notre expérience, et plus certaine sera notre induction. « L'art commence, dit-il, quand d'un grand nombre d'expériences nous formons une conception générale qui embrasse tous les cas particuliers. » « Si nous observions convenablement les phénomènes célestes, dit-il encore ailleurs, nous pourrions démontrer les lois qui les régissent. » Avec Platon, la philosophie naît de la foi au passé; avec Aristote, la raison seule peut la former des faits existants. Platon, en un mot, est analytique; Aristote est synthétique. La méthode de Platon consiste dans la décomposition d'une idée primitive en ses idées particulières; celle d'Aristote coordonne les idées particulières, et en fait une idée générale. Le premier est essentiellement idéaliste, le second essentiellement matérialiste.

C'en est assez pour comprendre que la méthode platonique devait enfanter des résultats plus brillants, mais moins solides. Aristote, lui, était obligé de recueillir labo-

rieusement les faits, d'expérimenter, d'observer, et de démontrer : aussi, sa méthode ne lui permit point d'arriver à la perfection scientifique, et nous le voyons, au moment même où il veut appliquer ses principes, contraint de s'en écarter, faute d'une précision suffisante dans les faits et dans les moyens d'expérimentation dont il dispose. La philosophie de Platon est un splendide palais élevé dans les airs; celle d'Aristote est une inébranlable bâtisse laborieusement assise sur le roc solide.

La logique d'Aristote comprend l'ensemble des méthodes qui apprennent à raisonner et à s'élever à des propositions générales. Elle est à la fois l'art de penser, et l'instrument de la pensée. La perfection de notre connaissance dépend de l'étendue et de la perfection de notre expérience. Son mode de raisonnement est le syllogisme, argument qui consiste en trois propositions telles, que la conclusion découle nécessairement des deux prémisses. Regardant la logique comme l'instrument de la pensée, il introduit dans sa logique dix catégories ou prédicaments, qui en forment le trait essentiel. Ces prédicaments désignent les genres auxquels toute chose peut se ramener, et représentent les attributs les plus généraux que cette chose peut recevoir.

La métaphysique d'Aristote embrasse toutes les branches des sciences physiques. Elle comprend l'examen des postulats sur lesquels repose chacune de ces branches, et détermine leur vérité ou leur fausseté. Persuadé que toute science doit avoir pour base fondamentale un système d'inductions appuyées sur des faits, il prend pour point de départ essentiel l'étude de l'individu ; quant au monde

des phénomènes sensibles, il admet quatre causes nécessaires pour la production du phénomène : la cause matérielle, la cause substantielle, la cause efficiente, et la cause finale.

Nous arrivons à la physique d'Aristote, mais ici, et dès le début, nous reconnaissons la faiblesse de ses doctrines. Les connaissances de son temps ne peuvent lui fournir un assez grand nombre de faits sur lesquels il puisse bâtir ses inductions, et il se voit forcé de recourir à la spéculation. Il nous suffira de citer quelques passages de ses doctrines physiques ou métaphysiques, pour montrer combien elles sont incertaines et confuses. Suivant Aristote, la matière est formée de trois éléments: la substance simple, la substance supérieure qui est éternelle, et la substance absolue qui est Dieu lui-même. L'univers est immutable, éternel, et les vicissitudes qui troublent notre monde ne l'affectent point. La force première qui donne naissance à tous les mouvements et à tous les changements qui se produisent autour de nous, est la nature; c'est elle aussi qui donne naissance au repos. Le monde est un être vivant et doué d'une âme; puisqu'à chaque chose est assignée une fin particulière, l'âme de l'homme est la fin de son corps. Le mouvement est la condition essentielle de l'existence dans toute la nature. Le monde a des bornes définies et une grandeur limitée. L'espace est l'inébranlable vaisseau dans lequel peut se mouvoir tout ce qui est; l'espace, pris dans son ensemble, est sans mouvement, bien que chacune de ses parties soit mobile; on ne peut concevoir l'espace sans quelque chose qui y soit contenu. Il est impossible que le

vide existe, et par conséquent il n'existe point autour ou au delà du monde un vide qui le contienne. Il est impossible qu'une chose telle que le temps existe, à moins qu'antérieurement ait existé une âme, car le temps étant le nombre qui mesure le mouvement, il est impossible que le nombre existe sans quelqu'un qui compte. Le mouvement perpétuel étant impossible sur une ligne droite finie, mais possible sur une ligne courbe, le monde, qui est fini et toujours en mouvement, doit nécessairement avoir la forme sphérique. La terre est au centre du monde, les cieux à sa circonférence, et par conséquent plus rapprochés de la cause première du mouvement. Le mouvement régulier, continu et incessant des corps célestes implique un moteur sans mouvement, car l'immuable seul peut engendrer le mouvement uniforme; cet être immuable est Dieu. Les étoiles sont des êtres insensibles qui sont parvenus au terme de l'existence, et qui sont plus que toute chose dignes de l'adoration de l'humanité. Les étoiles fixes occupent la partie supérieure du ciel; le soleil, la lune et les planètes sont au dessous : le soleil et la lune reçoivent le mouvement de la cause première, mais le mouvement des planètes est troublé et perturbé par l'action des étoiles. Il y a cinq éléments : la terre, l'air, le feu, l'eau et l'éther : la terre est au centre de l'univers, le feu occupe les régions de la circonférence, et entre ces deux éléments se trouvent l'eau qui flotte sur la terre, et l'air qui flotte sur l'eau. Les éléments peuvent se substituer et se mêler l'un à l'autre, engendrant ainsi une infinité de substances différentes. Il existe une connexion entre toutes les sphères : la terre est agitée et

troublée par la mer, la mer l'est par les vents qui sont les mouvements de l'air, et l'air par le soleil, la lune et les planètes. Chacune des sphères inférieures est soumise à l'influence des sphères supérieures, d'où il suit que la terre, qui est soumise aux actions perturbatrices de toutes les sphères qui sont au dessus d'elle, est celle qui doit présenter le plus d'irrégularités. Puisque les animaux sont nourris par la terre, il faut nécessairement qu'elle entre dans leur composition, mais la présence de l'eau y est également indispensable, afin de relier ensemble les différentes parties de leur corps. Chaque élément doit être considéré comme vivant, puisqu'il est pénétré par l'âme du monde. Le simple élément, la plante, l'animal et l'homme forment une chaîne non interrompue dont chacune des parties se perd imperceptiblement dans celle qui la suit; c'est ainsi que les zoophytes participent à la fois de la nature du végétal et de celle de l'animal, et servent d'intermédiaires entre les deux groupes. La plante est inférieure à l'animal en ceci, qu'elle ne possède point un seul principe de vie ou âme, mais plusieurs de ces principes subordonnés l'un à l'autre, comme le prouve ce fait, que la plante venant à être divisée chacun des fragments peut vivre et croître isolément. L'infériorité des plantes est aussi accusée par ce double fait, qu'elles sont inséparablement unies à la terre par leurs racines, et que chacune de leurs racines à une bouche particulière. La position de la bouche indique, en effet, toujours le rang que l'être occupe dans la création : chez l'homme, par exemple, qui occupe le premier rang, la bouche est à la partie supérieure du corps. Le degré de chaleur d'un animal indique

aussi le rang qu'il occupe dans l'échelle des êtres ; les animaux aquatiques sont froids et n'ont en conséquence que très peu d'intelligence; il en est de même des plantes; l'homme, qui a une chaleur considérable, a aussi une âme supérieure. Un organisme quelconque ne peut se mouvoir sans posséder la faculté de percevoir des sensations; les sens du goût et du toucher indiquent à l'animal les qualités des choses qui sont en contact avec ses organes, tandis que les sens de l'odorat, de l'ouïe et de la vue étendent la sphère d'activité de ses facultés en lui accusant les qualités des objets éloignés. Toutes les sensations sont reçues par l'âme, dont procèdent tous les mouvements. Le sang, qui est l'élément général de la nutrition, est essentiel à l'entretien du corps; il entretient aussi l'activité de l'âme. Le cœur est le siége commun de toutes les activités animales; comme il est le principe de mouvement, il est aussi le principe de vie; de toutes les parties du corps, il est la première à naître et la dernière à périr. Le cerveau est un simple appendice du cœur, puisqu'il est formé après lui; il est le plus froid des organes et n'a point de sang. L'âme est la réunion de toutes les fonctions du corps; c'est une force ou essence active; comme elle n'est ni un corps, ni une grandeur, elle ne peut avoir d'étendue, car la pensée n'est pas divisible et l'on ne peut point dire non plus qu'elle se meut dans l'espace; elle est dans une situation analogue à celle du matelot immobile sur un vaisseau en mouvement. L'organisme qui commence à se former reçoit du mâle l'âme, et de la femelle le corps. Comme le corps est périssable et d'une nature transitoire, il faut que les effets de la nutri-

tion contre-balancent exactement ceux de la désagrégation qui s'opère continuellement. La sensation peut se comparer à l'empreinte du sceau sur la cire, la cire ne recevant qu'une forme, mais ni substance ni matière. De ces impressions naît l'imagination ; elles subsistent pendant un certain temps, et c'est là l'origine de la mémoire. La récollection est le privilége exclusif de l'homme, mais les animaux partagent avec lui la mémoire, qui ne dépend point de la volonté et est toute spontanée ; la récollection au contraire suppose un effort de la volonté et est nécessaire pour agir avec dessein. Quant à ce que pensait Aristote de l'immortalité de l'âme, c'est une question restée douteuse, et dans tous ses ouvrages, tels au moins qu'ils nous sont parvenus, aucun passage ne peut nous renseigner à cet égard.

Aristote, avec une méthode exacte et vraiment scientifique, essaya d'ériger son vaste système avant d'être en possession des données qui lui étaient indispensables. Bien que très savant, il ne savait point encore assez, ou plutôt il n'y avait point de son temps assez de connaissances répandues dans le monde. La plupart des assertions que j'ai citées dans le paragraphe précédent étaient données sans être appuyées d'aucune preuve ; elles accusent aussi de très pauvres idées cosmiques. Lorsqu'il traite des sujets d'anatomie comparée et d'histoire naturelle, deux branches de la science qu'il avait étudiées par lui-même et pratiquement, c'est alors seulement qu'il commence à s'approcher de la vérité. Parmi ses conclusions physiologiques, quelques-unes sont singulièrement heureuses, et c'est vraiment une magnifique conception que

celle de cette chaîne formée par la série des organismes depuis l'organisme inférieur jusqu'aux organismes supérieurs. Quant à ses doctrines métaphysiques et physiques, qui ne sont en réalité que de simples spéculations, elles n'ont aucune espèce de valeur. La grandeur des résultats qu'il a obtenus et la grandeur des erreurs qu'il a commises prouvent l'excellence de son système. Il connut les vrais principes de la science, mais faute de matériaux ne sut point les appliquer. Il ne sut pas résister à son ambition, et il aima mieux essayer de construire l'univers sans avoir les ressources nécessaires, que ne pas le construire du tout.

Aristote échoua quand il abandonna ses propres principes, et la grandeur même de ses échecs prouve combien ces principes étaient justes : il réussit chaque fois qu'il leur resta fidèle. Si quelque autre témoignage nous était nécessaire à cet égard, nous le trouverions dans les glorieux travaux de l'école d'Alexandrie, qui, faisant pour la physique ce qu'avait fait Aristote pour l'histoire naturelle, prit pour point de départ l'observation et l'expérience, et arriva à des résultats non moins solides et non moins brillants.

D'Aristote il nous faut passer à Zénon, car les péripatéticiens et les stoiciens suivent deux voies parallèles. Les conditions sociales de la Grèce au temps d'Épicure justifient jusqu'à un certain point sa manière de penser, mais à la fin la voix de la vertu et de l'honneur l'emporta. Le stoicisme s'éleva bientôt en antagoniste de l'épicurisme, et Épicure trouva un rival dans Zénon de Citium.

La biographie de Zénon peut se faire en quelques mots.

Né vers 300 ans avant J.-C., il continua d'abord les affaires commerciales de son père, jusqu'à ce qu'ayant été ruiné par un naufrage qui l'assaillit dans un voyage à Athènes, il prit le parti de chercher des consolations dans l'étude de la philosophie. Bien que les doctrines socratiques eussent les premières attiré son attention, il devint plus tard disciple des cyniques, et plus tard encore disciple de l'école de Mégare. Il s'instruisit lui-même dans le platonisme, et après vingt ans de préparation ouvrit une école dans le Stoa ou Portique d'Athènes, d'où ses disciples et ses doctrines reçurent leur nom. Il dirigea son école pendant cinquante-huit ans, et compta un grand nombre d'hommes éminents parmi ses disciples. A l'âge de près de cent ans il fit une chute et se cassa un doigt; reconnaissant dans cet accident la voix de la destinée qui l'avertissait que son temps était passé, il s'étrangla aussitôt lui-même. Les Athéniens lui élevèrent une statue d'airain. Ses doctrines lui ont survécu longtemps, et alors qu'il n'existait point d'autres sources de consolation pour l'homme, souvent elles l'ont assisté aux jours d'épreuve et ont été pour lui un guide sûr au milieu des vicissitudes de l'existence. C'est à elles que se sont adressés les hommes les plus illustres de la Grèce, et aussi quelques-uns des philosophes, des hommes d'État, des généraux et des empereurs de Rome.

C'était l'intention de Zénon de substituer aux spéculations chimériques du platonisme un système qui trouvât son application dans la vie de tous les jours, et qui par conséquent présentât surtout des doctrines morales. Son but était de rendre les hommes vertueux. Les hommes

devaient donc d'abord acquérir des connaissances, puisque, comme l'admettait Zénon, nous ferions certainement le bien si nous savions ce qui est bien. Il rejetait les idées et les réminiscences imaginaires de Platon, et se rapprochait beaucoup d'Aristote qui fait une plus large part au sens commun. Suivant lui, ce sont les sens qui nous fournissent les données de la connaissance, et la raison qui les combine; l'âme est modifiée par les objets extérieurs qu'elle modifie aussi à son tour, ce qu'il exprimait en disant que l'âme est une tablette d'abord intacte sur laquelle les sensations laissent ensuite leurs empreintes; le degré de netteté de ces impressions constitue le criterium auquel nous devons mesurer leur vérité. Les changements ainsi produits dans l'âme sont les idées; mais, dans un élan de prophétique inspiration, Zénon déclarait que jamais l'homme ne connaîtra l'essence des choses.

Dans sa physique, Zénon adoptait la doctrine de Straton, qui fait du monde un être animé. Il pensait qu'aucun effet ne peut provenir d'une cause incorporelle, et que par conséquent l'âme est corporelle. Il considérait comme absolument et inséparablement unies la matière et ses propriétés, une propriété étant un corps existant réellement. Il y a deux choses au monde : la matière, et Dieu qui est la raison du monde. Au fond, toutefois, Dieu et la matière ne sont qu'une seule et même chose, qui nous semble Dieu lorsqu'elle agit, et matière lorsqu'elle est passive. Dieu est aussi la force mouvante première, la Destinée, la Nécessité, l'Ame qui donne la vie et fait naître toutes choses de la même manière que la force vitale fait sortir la plante de la graine. Le monde en un mot n'est

que la manifestation matérielle de Dieu. La multitude des objets transitoires qu'il présente de tous côtés seront de nouveau absorbés et réunis en Dieu après une période de temps déterminée. Les stoïciens prétendaient même, et d'une manière plus précise encore, expliquer comment le monde était né et quelle était sa destinée future. Ils regardaient l'Être suprême comme une chaleur vitale, dont une partie, ayant perdu de son énergie, s'était transformée en matière; de là l'origine du monde. Cette chaleur ou ce feu, reprenant ensuite l'énergie qu'il a perdue, causera un embrasement universel et amènera ainsi la fin du monde. Toute chose est dans un état incessant d'instabilité, se détruisant pour être reproduite et se reproduisant pour être de nouveau détruite : de même qu'une chute d'eau a constamment pour nous le même aspect, bien que l'eau dont elle est formée se renouvelle sans cesse, de même les choses qui nous entourent ne sont qu'un flux de matière qui nous offre toujours les mêmes formes. Le monde visible n'est ainsi qu'un moment de la vie de Dieu, et quand il aura disparu, une nouvelle phase commencera avec laquelle renaîtront une nouvelle terre et un nouveau ciel exactement semblables aux précédents. Puisque rien ne peut exister sans son contraire; puisqu'il n'y a point d'injustice sans justice, point de lâcheté sans courage, point de mensonge sans vérité, point d'ombre sans lumière, l'existence du bien entraîne nécessairement celle du mal. Les stoïciens croyaient que le développement du monde est régi par une loi souveraine, la loi suprême, la Destinée, à laquelle Dieu lui-même est soumis; il doit donc faire marcher le monde vers un but préconçu, de

même que la chaleur vitale fait sortir de la semence une plante d'une forme prédéterminée.

Les stoïciens pensaient qu'il ne convenait point d'offenser sans nécessité les idées religieuses de l'époque ; ils admettaient même qu'il existait des dieux créés, tels que ceux de Platon, mais ils désapprouvaient l'adoration des images et l'usage des temples. Il y avait là une infidélité aux croyances reçues, et qu'ils croyaient justifier en offrant une interprétation à moitié philosophique des légendes consacrées, et en démontrant que l'existence des dieux et même les prodiges par lesquels ils se manifestent à l'homme pouvaient se concilier avec leurs principes.

C'est peut-être à cette philosophie exotérique que nous devons rattacher leur doctrine des causes finales : le paon, disaient-ils, a été créé pour sa queue, et une âme a été donnée au pourceau au lieu de sel, afin d'empêcher son corps de se corrompre ; la cause finale des plantes est de servir de nourriture aux animaux, et celle des animaux de servir de nourriture à l'homme ; ils surent toutefois ne pas abuser de l'ironie, et ils n'allèrent point jusqu'à prétendre que l'homme est la nourriture des dieux et les dieux celle de tout.

Les stoïciens concluaient que l'âme est un souffle chaud, et que le corps et elle se pénètrent mutuellement l'un l'autre. Ils pensaient qu'après la mort elle peut subsister jusqu'à la conflagration générale, surtout si elle est douée d'une assez grande énergie, comme cela a lieu chez les sages et les hommes vertueux. L'unité d'action de l'âme implique l'existence en elle d'un principe d'identité, le Moi, dont le siége physiologique est le cœur. Tout appétit,

tout désir provient d'une connaissance imparfaite. Notre nature, nos penchants et nos passions nous ont été imposés par le Destin, mais c'est notre devoir de les mépriser et de vivre de manière à rester libres, intelligents et vertueux.

De là la grande maxime de l'éthique stoïcienne : « Vis conformément à la raison ; » ou, puisque le monde est composé de la matière et de Dieu, qui est la raison du monde : « Vis en harmonie avec la nature. » La raison, qui est souveraine dans la nature, doit l'être également dans l'homme. Notre existence doit être purement intellectuelle, et nous devons mépriser toutes les douleurs et tous les plaisirs du corps. L'harmonie entre la volonté humaine et la raison universelle constitue la vertu. Le libre arbitre du sage doit être pour lui un guide aussi sûr que l'est la raison universelle pour la nature ; d'où la nécessité de cultiver la physique, sans laquelle nous ne pouvons discerner le bien du mal. Le sage ne doit point oublier que la nature, dans tout ce qu'elle fait, tend à l'universel et n'épargne jamais les individus dont elle se sert comme de moyens pour arriver à ses fins. Il doit donc se soumettre à sa destinée, consacrer tous ses efforts à établir la suprématie de la raison, et s'il veut devenir vertueux, s'instruire, être tempérant, courageux et juste. Quant au patriotisme, il l'estimera à sa juste valeur, s'il n'oublie jamais qu'il est citoyen du monde ; il doit se préparer à recevoir avec fermeté les coups de la destinée, et s'élever au dessus de toute passion et de toute douleur. Il ne doit jamais se laisser émouvoir et ne jamais pardonner. Il faut enfin qu'il se rappelle qu'il n'y a au monde

que deux classes d'hommes : les sages et les fous ; « un bâton, disaient-ils, ne peut être que droit ou courbé, et il y a en ce monde très peu de bâtons parfaitement droits. »

Par l'exposition que j'ai donnée de la philosophie d'Aristote on peut voir qu'elle tenait le milieu entre les spéculations de l'ancienne philosophie et la science exacte de l'école d'Alexandrie. Elle forme le lien vrai qui dans l'histoire du progrès intellectuel de l'Europe unit la philosophie à la science. Sous l'influence de son enseignement et des résultats matériels des guerres macédoniennes, naquit en Égypte une nouvelle classe d'hommes qui donnèrent aux connaissances exactes un développement inconnu jusqu'alors. L'Égypte, lors du démembrement de l'empire d'Alexandre, 323 ans avant J.-C., échut à Ptolémée, un de ses généraux, qui se trouva dépositaire à la fois et du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel. Le premier, il faut le rappeler, avait non seulement survécu au coup que lui avait porté la conquête de Cambyse, mais donnait encore des marques d'une force considérable. Il est même constant que la soumission de l'Égypte à Alexandre fut grandement facilitée par la haine des Égyptiens pour les Perses, et que les Macédoniens furent accueillis comme des libérateurs.

Ces faits nous accusent bien la puissance de la vieille caste sacerdotale. Il était très difficile d'extirper une religion vieille de plus de trois mille ans, et qui par ses racines s'était solidement implantée dans les dernières couches de la société. Aussi, la question à résoudre pour les souverains grecs nouveaux venus était de fondre ensemble l'antique système égyptien et le mysticisme auquel

avait abouti la philosophie grecque. Ils devinèrent avec une étonnante perspicacité que la fusion pouvait s'opérer en s'aidant des idées de l'orient, qui formaient le point de contact commun aux deux systèmes. Ptolémée était un roi philosophe, qui regardait tous les dieux païens comme autant de fictions, mais qui ne méconnaissait point le parti avantageux que l'on en pouvait tirer; il comprit tout de suite qu'en introduisant formellement et en développant le système oriental, il lui deviendrait possible et de prouver son respect pour les pratiques ultra-païennes de la populace égyptienne, et, ce qui était beaucoup plus important, d'établir un accord apparent entre ses Grecs libres penseurs et légers, et le vieux parti sacerdotal égyptien, parti fort de son antiquité sans égale, de ses traditions et des persécutions qu'il venait d'éprouver, fort aussi des reliques splendides que lui avaient léguées les Pharaons, et qui pour tous étaient l'objet d'une vénération superstitieuse. L'histoire, et même celle de nos jours, a plus d'une fois enregistré ce fait d'une poignée d'envahisseurs retenant dans leur sujétion tout un empire très ancien et très populeux.

Pour réaliser ce projet, une grande institution d'État fut fondée à Alexandrie. Elle devint célèbre sous le nom de Musée d'Alexandrie. De tous les points du monde les philosophes y accoururent comme à un centre. On a affirmé que jusqu'à quatorze mille étudiants s'y trouvèrent réunis. Alexandrie, comme l'avait prédit le grand conquérant son fondateur, devint bientôt une immense métropole et le centre de l'activité commerciale et manufacturière. Comme dans toutes les grandes cités de ce genre,

les classes supérieures y étaient prodigues et dissipées, et les classes inférieures ne pouvaient être contenues que par la force armée. Le théâtre, la musique et les courses de chevaux y formaient les amusements publics. Tous les bannis trouvaient un refuge à Alexandrie, et venaient se perdre dans l'agitation et le tumulte de son immense population : les athées d'Athènes, les dévots des contrées du Gange, les monothéistes juifs et les blasphemateurs de l'Asie Mineure. Le blasphème, il est vrai, y passait à peine pour un crime ; on ne le regardait guère que comme une erreur, regrettable mais peut-être innocente. Mais, comme des hommes ignorants ne peuvent se passer d'une base solide sur laquelle reposer leur pensées, et que de simples doctrines abstraites ne pouvaient répondre à ce besoin, il devenait indispensable de trouver quelque mode de représentation sensible pour le panthéisme éclectique. Ce fut ainsi que les Ptolémées se trouvèrent amenés à restaurer le culte du dieu Sérapis, ou, comme on l'a dit aussi, à l'introduire à Alexandrie. Les critiques qui affirment qu'il fut importé en Égypte, prétendent qu'il vint de Sinope ; les orientalistes modernes lui reconnaissent une autre origine. Le dieu Sérapis étant l'emblème de la doctrine panthéistique, des pierres et des métaux de toutes les espèces connues entrèrent dans la composition de sa statue : « Tout est Dieu. » Le peuple, toutefois, avec cet instinct qu'ont montré d'autres nations et d'autres âges, réclamait avec instance une divinité féminine, d'où la restauration partielle du culte d'Isis. Il est intéressant de remarquer cet attachement des hommes des classes inférieures aux souvenirs de leur enfance, et la préférence

qu'ils accordent presque toujours à l'affection maternelle. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils attendent davantage des prières qu'ils adressent à une divinité féminine. Bientôt les fidèles du culte d'Isis dépassèrent de beaucoup en nombre ceux du culte de Sérapis, bien qu'un magnifique temple eût été élevé au dieu dans le quartier Rhacotis qui touchait au Musée. Plus tard le culte de Sérapis se répandit dans tout l'empire romain malgré les efforts des consuls, du sénat et des empereurs, qui avaient deviné les dangers des idées et des doctrines qu'il représentait.

Le Musée d'Alexandrie prit bientôt le caractère d'une véritable université. C'est au Musée que se trouvèrent réunies ces immenses bibliothèques qui faisaient la gloire et l'orgueil de l'antiquité. Démétrius Phalère fut chargé de rassembler tous les manuscrits qui se trouvaient au monde. Grâce à ses efforts, à ceux de ses successeurs, et à l'aide puissante que leur prêta le gouvernement égyptien, deux immenses bibliothèques furent créées, qui renfermaient sept cent mille volumes. Au musée étaient entretenus une foule de littérateurs et de savants ; ils y trouvaient l'aisance, et même le luxe, si nous en croyons les récits qui nous sont parvenus de leurs somptueux repas; ils y passaient le temps à cultiver leur esprit par l'étude ou par des discussions philosophiques. Le roi lui-même nommait à ces positions; plus tard le patronage échut aux empereurs romains, qui trouvèrent bon de s'attacher par des chaînes d'or des esprits qui autrement auraient pu devenir dangereux. A l'origine, et en l'honneur de l'ancienne religion, l'habitude était de confier la présidence de l'institution à un prêtre égyptien; peu à peu

cette coutume disparut. Il faut toutefois se garder de penser que les pensionnaires du Musée n'eussent à s'occuper que de spéculations philosophiques et de rhétorique; leurs travaux avaient un caractère beaucoup plus pratique. Au musée étaient joints un jardin botanique et une ménagerie, destinés à faciliter l'étude de l'histoire naturelle. Ces dispendieux établissements devaient aussi fournir leur part au luxe du temps : dans le jardin zoologique étaient élevés les faisans qui ornaient la table royale. A ces élégants et splendides établissements se joignait enfin un dernier établissement, plus sévère et peut-être peu attrayant, établissements qui, pour nous hommes éclairés, assure une gloire immortelle à ces grands rois égyptiens et fait honte à l'ignorance et à la superstition de la plupart des nations modernes. C'était une école anatomique, pourvue de tout ce qui est nécessaire pour la dissection du corps humain; à cette école tenait un collége médical où se formaient les médecins.

Pour les astronomes, Ptolémée Evergète fit placer dans une des cours des armilles équinoxiale et solsticiale dont les limbes gradués étaient divisées en degrés et sixièmes de degré. Le musée renfermait encore un observatoire où se rencontraient des cercles en pierre analogues à notre cercle mural. Sur le sol était tracé une méridienne qui servait à orienter les instruments. On y trouvait aussi des astrolabes et des dioptres. C'est ainsi que dans la même enceinte et presque dans le palais des rois étaient réunies toutes les ressources nécessaires à la culture des sciences exactes et de la littérature. Sous le même toit habitaient des géomètres, des astronomes, des chimistes, des mé-

caniciens, et aussi les poètes qui devaient satisfaire les besoins littéraires d'une population oisive et dissipée. Certains de ces poètes savaient, sans enfreindre les exigences du mètre, donner à une pièce de vers toutes sortes de formes fantastiques : la forme d'un arbre, celle d'un cœur, ou d'un œuf. Le roi daignait parfois prendre part aux repas du Musée, où il venait se reposer des fatigues de la royauté. Ptolémée Philadelphe, dit-on, fit un jour présenter au stoïcien Sphœrus un plat de fruits faits en cire, et si merveilleusement peints qu'il était impossible de les distinguer de fruits véritables; le philosophe découvrit trop tard la supercherie, et ne sut que répondre quand le roi lui demanda ce qu'il pensait maintenant de la fameuse maxime de son école : « le sage ne se laisse jamais tromper par les apparences. » Le même souverain passe pour avoir reçu avec les plus grands honneurs et admis à sa table les auteurs de la Version des Septante. La littérature et les sciences exactes n'étaient point seules à trouver protection. Comme si le musée ne pouvait exclure aucune des branches de connaissances qui avaient occupé l'esprit humain, on y cultivait aussi la magie et l'astrologie. Le roi Philadelphe lui-même, qui vers la fin de sa vie ne pouvait supporter l'idée de la mort, se voua avec une assiduité infatigable à l'étude de l'alchimie et à la recherche de l'élixir de vie. Le monde jusqu'alors n'avait rien vu de semblable à cette vaste institution destinée à favoriser le développement des connaissances humaines, et si l'on tient compte des temps et des circonstances, on peut même dire que depuis elle n'a point trouvé son égale. Tous les philosophes attachés au Musée

étaient assurés de trouver un accueil empressé à la cour et dans la plus haute société d'Alexandrie.

Ce n'est point seulement au musée d'Alexandrie, mais surtout à Ptolémée Philadelphe que le monde chrétien est redevable de l'ancienne traduction des Écritures hébraïques connues sous le nom de Version des Septante. Mille histoires oiseuses ont eu cours au sujet de cette Version des Septante : on a raconté que chacun des soixante-douze traducteurs avait été enfermé dans une cellule isolée, et que l'ouvrage terminé les soixante-douze épreuves se trouvèrent être identiques mot pour mot. On en avait naturellement conclu que la version unique était le résultat de l'inspiration divine. S'il fallait absolument une preuve, on l'eût bien plus simplement trouvée dans ce fait, que le Nouveau Testament, chaque fois qu'il a voulu emprunter quelque chose à l'Ancien, a reproduit les propres mots des Septante. L'histoire des cellules continua à être acceptée et amplifiée par les premiers Pères de l'Église, mais elle est aujourd'hui rejetée comme une fiction ; il semble en effet très probable que les Juifs alexandrins n'entreprirent cette traduction que pour leur propre usage. A mesure qu'elle s'accrédita parmi les chrétiens, elle perdit de sa valeur aux yeux des Juifs, qui plus d'une fois dans la suite essayèrent de la supplanter par de nouvelles versions, telles que celles d'Aquila, de Théodotien et de Symmaque. Dès l'origine, les Juifs syriens l'avaient désapprouvée, et le jour anniversaire de son apparition était pour eux un jour de deuil ; dans leur dépit, ils prenaient plaisir à y découvrir des erreurs, et ils avançaient par exemple que suivant la Version des Septante Mathusalem

aurait survécu au déluge. Ptolémée honorait de la plus grande considération tous ceux qui s'occupaient de rechercher des livres pour sa bibliothèque, et rémunérait princièrement les traducteurs et les copistes.

Les rois égyptiens ont mérité du monde moderne à d'autres égards encore. Le musée exerça sur toute la carrière intellectuelle de l'Europe une influence si puissante et si durable, que ses effets subsistent encore de nos jours. Cette influence s'exerça dans deux sens différents : dans le domaine théologique et dans le domaine physique. L'esprit de dialectique et les goûts littéraires propres au peuple d'Alexandrie le préparaient mieux que tous les autres à recevoir le christianisme. Depuis trente siècles la conception d'une trinité divine était familière aux Égyptiens. C'est à peine s'il existait une cité un peu considérable qui n'eût sa trinité particulière. Ici c'était Ammon, Maut et Khonso, là Osiris, Isis et Horus. Les missionnaires apostoliques, lorsqu'ils se présentèrent à Alexandrie, trouvèrent une population toute prête à goûter la profondeur de leurs mystérieuses doctrines. Alexandrie, toutefois, si elle servit puissamment le christianisme, lui porta aussi de terribles coups. Les disputes des trinitaires, qui plus tard firent couler des torrents de sang, eurent leur point de départ et leur foyer à Alexandrie. C'est à Alexandrie que vécurent Arius et Athanase. C'est là que prit naissance cette lutte désespérée qui força Constantin le Grand à convoquer le concile de Nicée, et à fixer dans dans un formulaire ou symbole les articles essentiels de notre foi.

La théologie ne fut point seule à ressentir l'influence de



Digitized by Google

l'école d'Alexandrie ; la science lui fut aussi redevable de très importants résultats. Ce n'était point en vain qu'elle avait fondé ses observatoires, ses bibliothèques, ses laboratoires de chimie et ses amphithéâtres de dissection. De toutes ces institutions s'exhala un souffle puissant qui pénétra toutes les générations suivantes. Ni Rome, ni la Grèce, même à leurs plus beaux jours, n'avaient fondé une aussi gigantesque institution que le musée d'Alexandrie. Les Ptolémées, en y attachant leur nom, ont mérité la reconnaissance de la race humaine entière, et se sont acquis un droit incontestable à la primauté parmi les plus illustres dynasties. La création du musée fut en vérité un essai d'organisation des connaissances humaines, dans le but et de les développer et d'en assurer la diffusion. La manière pratique dont le plan en fut conçu et exécuté fut à tous égards digne du grand Alexandre. Pendant la période de ténèbres qui s'ouvrit ensuite pour l'Europe, les glorieux résultats qu'avait produits cette belle institution disparurent au milieu des sombres et vaines préoccupations du temps, et l'esprit qui avait inspiré sa création ne fut plus estimé à sa juste valeur, mais le temps approche où l'on commencera à mieux comprendre son action sur le cours des événements humains et l'influence qu'elle exerça sur la civilisation européenne.

Ce fut ainsi que vers le commencement du troisième siècle avant J.-C. l'Égypte déploya une extrême activité intellectuelle, conséquence de la campagne macédonienne, qui avait mis les Grecs en contact avec la vieille civilisation de l'Asie. Sur l'emplacement du village de Rhacotis, autrefois un simple poste destiné à prévenir l'entrée des

Digitized by Google

étrangers dans le pays, les Macédoniens élevèrent la cité qui devait devenir l'entrepôt commercial de l'orient et de l'occident, et transmettre un nom illustre aux générations les plus lointaines. La durée de sa prospérité commerciale et le rôle prédominant qu'elle a joué en tout ce qui concerne les intérêts matériels du monde, témoignent de la grandeur des vues de son fondateur ; la gloire intellectuelle qu'elle s'est acquise a entouré le nom du grand homme d'un éclat que les siècles n'affaibliront point.

On ne peut mettre en doute que cette activité philosophique dont nous venons de parler n'ait été la conséquence directe de l'événement politique et militaire auquel nous l'avons rapportée. Nous pouvons juger des goûts et du génie d'Alexandre par les relations qu'il entretint avec Aristote : il réunit une ménagerie pour l'aider dans ses travaux d'histoire naturelle, et lui fit remettre par Callisthène le recueil des observations astronomiques des Babyloniens, qui embrassaient une période de 1903 années. Nous avons vu par sa biographie qu'il prenait part personnellement à ce genre d'études. Sous ce rapport d'autres grands capitaines lui ont ressemblé, et ce sont peut-être la tournure pratique des idées des hommes de guerre et l'aide puissante que leur offre la théorie pour l'accomplissement de leurs projets, qui doivent expliquer leur instinctive répugnance pour les spéculations vagues, et la préférence qu'ils accordent aux connaissances réelles et exactes.

C'est ainsi que les rois égyptiens créèrent le musée, continuant la politique qui avait inspiré Alexandre, et obéissant aux suggestions de quelques grands hommes

d'État qui comprenaient bien l'esprit du temps. A la raison d'État, qui leur conseillait de fonder cet établissement, s'ajouta, comme nous l'avons vu, la raison religieuse. Il était impossible que les grands mouvements militaires, les grandes marches et les grandes batailles des guerres d'Alexandre n'eussent point développé considérablement la science militaire et la science mathématique. Aussi, lorsque la période d'action fut passée et eut fait place au calme de la paix, les talents qu'elle avait suscités se tournèrent-ils naturellement vers l'étude des mathématiques et de la physique. A Alexandrie, dont les splendides monuments proclamaient les progrès faits par les arts mécaniques et par l'architecture, allaient bientôt paraître des hommes dont les noms devaient parvenir à la postérité : Apollonius, Eratosthène, Manéthon. Pendant que les philosophes s'occupaient à spéculer sur le criterium de la vérité, et arrivaient à conclure unanimement qu'un tel criterium n'existe pas, et que si par hasard l'homme se trouve en possession de la vérité, il n'a pas les moyens de la reconnaître; pendant ce temps, disons-nous, un de ces grands hommes, Euclide d'Alexandrie, écrivait son immortel ouvrage, ouvrage appelé à conquérir l'assentiment de la race humaine entière, et à prévaloir comme le représentant d'une vérité absolue, irrécusable, acceptée par tous les peuples et dans tous les temps. Nous faisons encore usage de la géométrie d'Euclide dans nos écoles.

Euclide fonda, dit-on, une école de géométrie à Alexandrie vers 300 ans avant J.-C. Il s'occupait lui-même de recherches mathématiques et physiques. Outre un grand nombre d'ouvrages mathématiques, le traité des sections

coniques, le traité de la division des polygones, les porismes et les data, on lui attribue aussi divers écrits sur l'harmonie, l'optique et la catoptrique, ces deux derniers fondés sur l'hypothèse alors admise que les rayons lumineux vont de l'œil à l'objet, et non de l'objet à l'œil, comme nous le supposons aujourd'hui. Si la réputation d'Euclide lui a survécu, c'est grâce surtout à l'excellence de ses éléments de géométrie. Les mathématiciens modernes, faisant peut-être à leur égard preuve d'un rigorisme exagéré, prétendent que ses axiomes manquent de précision, qu'il admet souvent ce qui devrait être prouvé, et que parfois il est diffus et pèche par un enchaînement imparfait de ses propositions. Les éléments d'Euclide sont néanmoins restés un modèle de précision, de netteté et de rigueur dans la démonstration. Universellement en usage parmi les Grecs, ils furent ensuite traduits par les Arabes.

Si grande qu'ait été la réputation d'Euclide, elle est éclipsée par celle d'Archimède, né à Syracuse en 287 avant J.-C. Si nous ne savions par la tradition qu'Archimède connut la science égyptienne, nous en trouverions la preuve dans ce double fait, unanimement reconnu, qu'il était l'ami de Conon d'Alexandrie, et que la vis qu'il inventa et qui porte encore son nom était destinée à élever les eaux du Nil. Parmi ses œuvres mathématiques, la plus importante à ses propres yeux était la démonstration de cette proposition : le volume de la sphère est les deux tiers du volume du cylindre circonscrit. Il voulut que le diagramme en fût gravé sur sa tombe, et c'est à cette marque que la découvrit Cicéron pendant le séjour

qu'il fit comme questeur en Sicile. Ce problème se trouvait avec beaucoup d'autres semblables dans les deux livres qu'il avait écrits sur la sphère et le cylindre. Un mathématicien moderne nous a fait exactement comprendre le rang qu'Archimède occupe parmi les géomètres, quand il nous a dit qu'Archimède s'approcha de la découverte du calcul différentiel autant qu'il pouvait le faire sans le secours des transformations algébriques. Parmi les problèmes spéciaux dont il s'occupa, citons la quadrature du cercle et la détermination du rapport de la circonférence au diamètre, qu'il affirme être compris entre 3.1408 et 3.1428. Il écrivit aussi sur les conoïdes, sur les sphéroïdes, et sur la spirale qui est connue sous son nom et dont le mode de génération lui avait été suggéré par Conon. Dans son ouvrage intitulé *Psammites*, il développe un système astronomique qui se rapproche de celui de Copernic. Il mentionne également les efforts qui avaient été faits pour arriver à la mesure des dimensions de la terre, mais le but principal de l'ouvrage est de prouver qu'il est possible de compter les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer, et même de déterminer le nombre de grains nécessaires pour combler l'espace jusqu'aux étoiles fixes; le résultat de ses calculs, traduit dans notre système de numération actuel, est exprimé par l'unité suivie de soixante-trois zéros. Ce livre n'avait sans doute été qu'un délassement du grand géomètre, qui jouait ainsi avec sa propre force. Parmi les recherches mathématiques qui l'occupèrent, il ne faut point oublier la quadrature de la parabole. Sa gloire, toutefois, repose moins sur les brillants résultats qu'il obtint en mathé-

Digitized by Google

matiques, que sur ses magnifiques découvertes physiques et mécaniques. Tout le monde sait comment le problème de la couronne de Hiéron l'amena à la découverte des principes fondamentaux de l'hydrostatique : un ouvrier ayant falsifié l'or que lui avait donné Hiéron pour faire une couronne, Archimède, qui avait par hasard plongé la couronne dans l'eau, découvrit que la fraude pouvait être mise au jour, et, à cette occasion, inventa le procédé de détermination des pesanteurs spécifiques. Ces recherches le conduisirent naturellement à étudier ensuite l'équilibre des corps flottants, mais la plus belle découverte qu'il fit en mécanique fut certainement celle de la théorie du levier, découverte qui témoigne d'un tel génie, que la mécanique rationnelle n'avança pas d'un seul pas au delà pendant les dix-huit siècles qui séparent Archimède de Léonard de Vinci. On lui a aussi attribué quarante autres inventions moins importantes, parmi lesquelles il faut compter celles de la vis sans fin et des miroirs ardents. Nous trouvons encore une preuve de la grandeur de son génie dans ce dicton devenu populaire et qui lui est généralement attribué : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Il en est de même pour les anecdotes si connues du siége de Syracuse par Marcellus ; c'est à cette occasion qu'Archimède inventa les catapultes et autres machines de guerre qui lançaient des flèches et d'énormes blocs de pierre, les puissants leviers armés de crampons qui allaient saisir les vaisseaux romains, et ces fameux miroirs ardents qui à une énorme distance mirent en feu la flotte romaine. Marcellus, dit-on, plein d'admiration pour le grand homme,

donna les ordres les plus sévères, afin qu'à la prise de la ville aucun mal ne lui fût fait; il fut malheureusement tué par un soldat ignorant, malheureusement pour l'Europe, qui pendant près de deux mille ans ne put enfanter un génie égal.

Ératosthène était contemporain d'Archimède. Il était né à Cyrène en 276 avant J.-C. Ptolémée Évergètes lui avait confié la direction de la bibliothèque d'Alexandrie. Son attention se porta spécialement sur les mathématiques, l'astronomie, la géographie et l'histoire. On a de lui sous le nom de Catastérismes, ou plutôt on lui a attribué un catalogue de 475 des étoiles principales. Il passe aussi pour avoir écrit un poème sur les zones terrestres. Parmi les plus importants de ses travaux géographiques, on peut citer la détermination de l'intervalle qui sépare les tropiques; il l'égale aux onze quatre-vingt-troisièmes de la circonférence. Il essaya aussi de déterminer les dimensions de la terre par la mesure de la distance d'Alexandrie à Syène; ses expériences lui accusèrent une différence en latitude de un cinquantième de la circonférence terrestre. Il se proposait de débarrasser la géographie des légendes dont l'avait ornée et chargée la superstition de plusieurs siècles, et il a en cela bien mérité les éloges que lui décerne Humboldt, celui des modernes qui pouvait le mieux apprécier ses travaux. Il étudia l'articulation et l'expansion des continents, les positions des chaînes de montagnes, l'action des nuages, les révolutions géologiques, l'élévation du lit des anciennes mers, et le problème de l'égalité de niveau de l'Océan extérieur; il affirma aussi qu'une chaîne de montagnes devait nécessairement

courir à travers l'Asie, là où Dicéarque avait placé son diaphragme. Nous voilà bien loin des vaines spéculations de Thalès! C'est ici que se manifestent bien plus clairement encore les tendances pratiques des guerres macédoniennes. Ératosthène eut l'avantage de pouvoir employer pour ses observations astronomiques les armilles et autres instruments de l'observatoire d'Alexandrie. Ce fut lui qui reconnut que la direction de la gravité n'est point constante et que les verticales convergent. Il composa une description complète de la terre en trois livres, respectivement consacrés à la physique, aux mathématiques, et à l'histoire; ces trois livres étaient accompagnés d'une carte de toutes les régions alors connues. Quant à son habileté comme géomètre, nous ne pouvons la mettre en doute, si nous nous rappelons que c'est à lui que nous devons la solution du problème des moyennes proportionnelles. Quant à ses Chroniques des rois de Thèbes enfin, ce n'est que dans ces dernières années qu'elles ont été appréciées comme elles le méritent. Il espérait pouvoir débarrasser l'histoire aussi bien que la géographie des mythes qui la défiguraient, tâche que de tout temps rendent très ardue les préjugés et la diversité des intérêts humains. Citons une amusante anecdote qui montre bien ce qu'il pensait à cet égard : comme on lui reprochait de douter de la vérité historique des légendes homériques : « J'y croirai, répondit-il, quand on m'aura montré le corroyeur qui a fait les outres qu'Ulysse reçut d'Éole en revenant dans sa patrie. » Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, Eratosthène, las de la vie, se laissa, dit-on, mourir de faim.

Digitized by Google

Je m'arrête un instant pour présenter quelques observations que me suggèrent les travaux chronologiques et astronomiques de ce philosophe. Pendant longtemps, la chronologie qui avait cours parmi nous n'eut d'autre base que les erreurs historiques accréditées à dessein par la théologie ; il avait bien fallu qu'elle fixât en quelques mots au moins l'histoire de toutes les nations de l'antiquité et aussi l'histoire de l'homme sur la terre. Cette nécessité se trahit surtout dans les efforts que fit la théologie pour grandir certains faits de l'histoire juive, et donner à cette histoire un relief exagéré. C'est ce qu'elle réussit à faire, et en exaltant cette histoire, et en déprimant ou faussant celles des autres nations. Parmi les écrivains qui se distinguèrent dans cette voie, il faut citer le célèbre Eusèbe, évêque de Césarée au temps de Constantin. Dans ses Tableaux chronologiques et synchroniques, « il altéra à dessein la chronologie, dit Bunsen, afin d'établir des synchronismes. » « Eusèbe, dit aussi Niebuhr, est un écrivain très déloyal. » Ce fut en grande partie d'après ses indications que furent refondues les annales égyptiennes. Il oublia que de toutes les choses la chronologie est celle qui se peut le moins faire par inspiration ; il oublia que les hommes peuvent, en restant indifférents, voir travestir la vérité dans un but qu'ils approuvent, mais que la vérité finit toujours par prévaloir. Il est impossible de réussir à pervertir définitivement l'histoire d'une nation qui a laissé de nombreux et impérissables monuments, dont quelques-uns ont plus de cinq mille ans d'existence. Comme le remarque avec raison Bunsen, il nous suffit de connaître une partie de la courbe historique pour pouvoir la tracer

tout entière. Les Égyptiens, si antiques qu'ils soient, appartiennent cependant déjà à l'âge moyen de l'humanité : chez toute nation, en effet, il faut que la période qui voit naître l'histoire, par les monuments ou sous toute autre forme, ait été précédée d'une autre période pendant laquelle se sont formés un langage et une mythologie, qui sont nécessairement antérieurs aux institutions politiques, à l'art et à la science. A l'époque où nous commençons à savoir quelque chose de l'histoire de l'Égypte, elle est déjà très avancée dans son développement intellectuel, comme le prouve ce fait que le système des hiéroglyphes avait atteint sa perfection avant la quatrième dynastie. Ce système subsista sans être altéré jusqu'à Psammétique. Une langue et une écriture restées stationnaires pendant des milliers d'années supposent nécessairement une très longue période antérieure de développement et de progrès, et ce fut sans doute une considération de ce genre, plutôt que la connaissance positive du fait, qui porta les Grecs à avancer que la géométrie était connue en Égypte dès avant le roi Menès. Le sol de l'Égypte, aussi bien que ses monuments, atteste sa haute antiquité : le lit du fleuve ne s'élève que de quatre pieds tous les mille ans, et cependant toute la région alluviale de l'Égypte est formée de dépôts laissés par les eaux du fleuve. Les témoignages offerts par la nature même corroborent donc les témoignages écrits, et forment avec eux un système de preuves irréfutables. On ne peut nier, par exemple, que la hauteur de vase accumulée autour des piédestaux des statues n'indique très exactement leur âge. Grâce à la position éminente qu'il occupait, Eusèbe a

Digitized by Google

pu pervertir la chronologie admise de son temps, mais il n'a pas été en son pouvoir de faire souffler un jour de plus ou de moins les vents alizés de l'océan Pacifique, pas plus que de changer la quantité d'eau précipitée par les montagnes de l'Afrique, ou la quantité de vase que le Nil entraîne chaque année dans sa course. C'est ainsi qu'en confrontant ensemble des témoignages d'ordres différents, les témoignages que nous fournit la nature et ceux que nous fournissent les monuments, ces derniers s'accroissant en autorité avec les progrès de la science hiéroglyphique, c'est ainsi, dis-je, que nous commençons à distinguer la vraie chronologie égyptienne et à accepter avec confiance les fragments que nous en ont laissés Ératosthène et Manéthon.

Au temps dont nous parlons, le temps d'Ératosthène, nous trouvons déjà établie la notion de la sphère terrestre avec ses pôles, son axe, l'équateur, les cercles arctique et antarctique, les points équinoxiaux, les solstices, les colures, l'horizon, etc. Aucune personne en état de se former une opinion n'émettait alors le moindre doute au sujet de la forme globulaire de la terre. Les preuves que l'on donnait de ce fait étaient celles auxquelles on a encore recours aujourd'hui : le changement de position de l'horizon avec le lieu, les variations de la hauteur du pôle, les éclipses, et la disparition graduelle des navires à mesure qu'ils s'éloignent du rivage. Quant aux éclipses, qui autrefois étaient l'objet d'une terreur superstitieuse, on n'en connaissait point encore la véritable cause, mais on avait reconnu leur périodicité et on pouvait les prédire. Les Babyloniens savaient depuis long-

temps que les éclipses de lune se représentent après des cycles de 223 lunaisons. On comprenait aussi très bien le mécanisme des phases de la lune. Aristarque de Samos avait même essayé de mesurer la distance de la terre au soleil par l'observation de la lune, lorsqu'elle se présente en dichotomie, méthode impraticable, mais qui montre à quel point était déjà arrivée la science. Aristarque avait ainsi trouvé que la distance du soleil à la terre est égale à dix-huit fois celle de la lune à la terre ; elle est en réalité égale à quatre cents fois cette distance. On avait aussi à cette époque des notions assez justes de la distribution des climats et de la chaleur à la surface du globe, bien qu'on allât trop loin en affirmant que la zone torride était trop chaude et la zone glaciale trop froide pour que l'homme y pût vivre. Non seulement des observations, aussi exactes que le permettaient de grossiers instruments, avaient fait connaître les mouvements, les rétrogradations et les stations des planètes, mais on avait même essayé de s'en rendre compte ou plutôt de les représenter à l'aide d'épicycles.

C'est ainsi que l'astronomie moderne naquit à Alexandrie sous les Ptolémées. Ptolémée Soter, le fondateur de la dynastie, non seulement protégeait la science, mais était lui-même auteur. Il écrivit une histoire des campagnes d'Alexandre. Ce fut pendant son règne que commença à se former la Bibliothèque alexandrine, probablement aussitôt après la défaite d'Antigone à Ipsus, 301 avant J.-C. Ptolémée Philadelphe, son fils, fonda le musée ; il ne se borna point à encourager la science dans son propre royaume, il s'appliqua à la répandre dans d'autres

parties du monde. Il envoya à Madagascar une expédition commandée par Timosthène, un de ses amiraux. Parmi les rois suivants, Ptolémée Évergètes et Ptolémée Philopator furent tous deux des hommes très capables, bien que le dernier fût en même temps un méchant homme; il fut le meurtrier de son propre père et commit toutes sortes d'atrocités à Alexandrie. Ptolémée Épiphane, qui lui succéda à l'âge de cinq ans, fut placé par ses tuteurs sous la protection de Rome; l'ambitieuse république saisit avec empressement cette occasion d'intervenir dans les affaires de l'Égypte. La même politique fut suivie par son fils Philométor, qui en somme se montra bon et habile souverain. Physcon même, qui lui succéda en 146 avant J.-C., bien que sensuel et cruel au point qu'il envoya à sa femme Cléopâtre la tête, les pieds et les mains de son fils, ne put cependant résister aux inspirations de la politique à laquelle ses ancêtres étaient restés fidèles pendant deux siècles; il donna une puissante impulsion à la littérature et aux arts, et écrivit lui-même un ouvrage historique. Les mêmes goûts étaient partagés par Ptolémée Lathyre et par Ptolémée Aulète, ses successeurs : ce dernier, comme l'indique son nom, cultivait la musique avec succès. Les noms qu'ont conservés les Ptolémées étaient autant de surnoms ou de sobriquets que leur avaient donnés leurs frivoles et satiriques sujets d'Alexandrie. La constitution politique d'Alexandrie, a-t-il été dit très significativement, était une tyrannie tempérée par le ridicule. La dynastie finit dans la personne de la célèbre Cléopâtre, que la légende fait mourir de la morsure d'un aspic à la suite de la bataille d'Actium. Elle s'empoisonna

afin de ne point tomber vivante entre les mains d'Octave, qui se proposait d'en faire l'ornement de son triomphe.

Si nous possédions une histoire des rois grecs d'Égypte, complète, et qui n'ait point été faussée à dessein, elle établirait d'une manière incontestable leurs droits à la primauté parmi les plus illustres souverains de l'antiquité. La puissance politique des Ptolémées passa aux Romains, un peuple qui ne se préoccupait ni de la vérité ni du droit, et d'un autre côté la philosophie était arrivée à son dernier âge, et s'était éteinte éclipsée par la nouvelle religion au service de laquelle les derniers Césars avaient mis leur pouvoir tyrannique; la semence intellectuelle déposée par les Ptolémées ne put donc germer pendant des siècles, mais elle se développa avec une étonnante vigueur dès que des circonstances favorables se présentèrent.

La dynastie égyptienne étendait sa protection sur la littérature aussi bien que sur la science. Ptolémée Philadelphe ne regarda point comme au dessous de lui de compter parmi ses amis personnels le poète Callimaque, qui tenait une école à Alexandrie et avait écrit un ouvrage sur les oiseaux. A sa cour brillaient sept poètes, qui formaient ce que les Alexandrins appelaient la pléiade : c'étaient Lycophron, Théocrite, Callimaque, Aratus, Apollonius de Rhodes, Nicander et Homère, fils de Macron. Les plus célèbres sont Lycophron, dont l'ouvrage intitulé *Cassandre* nous est resté, et Théocrite, dont nous goûtons encore les charmantes bucoliques.

Revenons maintenant au mouvement scientifique. Sous le règne de Ptolémée Évergètes, l'école d'Euclide était dignement représentée par Apollonius de Perga, qui vivait

quarante ans après Archimède. Il excellait dans les mathématiques et la physique. Son ouvrage le plus important est un traité des Sections coniques. Il passe pour avoir le premier introduit les mots ellipse et hyperbole. Au seizième siècle ses ouvrages existaient encore en langue arabe. Si nous en croyons les géomètres modernes, il traitait les questions avec bien moins de puissance que son grand prédécesseur Archimède, mais ses méthodes sont cependant très belles et extrêmement précises. Son cinquième livre, sur les *maxima* et les *minima*, est un des plus sublimes efforts qu'ait tentés la géométrie grecque. Il s'occupa aussi de physique et de mécanique, et inventa une horloge.

Cinquante ans après Apollonius, 160-125 avant J.-C., nous rencontrons le grand astronome Hipparque. Il ne semble pas qu'il ait fait lui-même des observations à Alexandrie ; il se servit seulement de celles qu'y avaient faites Aristyllus et Timocharès. Cela est si vrai que sa grande découverte de la précession des équinoxes repose sur la discussion des observations faites par Timocharès sur l'étoile Épi de la Vierge. En mathématiques pures, il donna des méthodes pour la résolution de tous les triangles, plans et sphériques, et forma une table de sinus. En astronomie, outre sa grande découverte de la précession des équinoxes, il détermina la première inégalité de la lune, l'équation du centre, et il devina presque l'évection, qu'il était réservé à Ptolémée de découvrir. C'est à lui que nous devons aussi la théorie géométrique des épicycles et des excentriques, par laquelle il comptait pouvoir ramener aux principes du mouvement circulaire les mou-

vements apparents des corps célestes. Il réussit à appliquer sa théorie aux mouvements du soleil et de la lune, et il indiqua comment on pouvait la modifier de manière à la rendre applicable à ceux des planètes. Cette théorie se maintint jusqu'à l'époque où la théorie héliocentrique et celle des mouvements elliptiques des corps planétaires furent définitivement établies. Newton lui-même en fait usage dans la trente-cinquième proposition du troisième livre des Principes. Hipparque entreprit aussi de dresser un catalogue des étoiles suivant la méthode qui consiste à ranger ensemble les étoiles qui semblent occuper une même ligne droite de l'espace. Le nombre des étoiles qu'il a cataloguées est de 1,080. S'il essaya ainsi de dépeindre l'aspect que de son temps présentait le firmament, il essaya aussi de faire la même chose pour la surface de la terre, en rapportant les positions des villes et des lieux à un système de lignes de longitude et de latitude.

Après Hipparque nous trouvons les astronomes Géminus et Cléomède. Leur réputation est complétement éclipsée par celle de Ptolémée, né en 138 après J.-C., l'auteur d'un grand ouvrage, sa Syntaxe ou Composition mathématique, que l'on a justement appelée « une magnifique exposition de la théorie des épicycles et des excentriques ». Il fut traduit par les Arabes après la conquête de l'Égypte, et, sous le nom d'Almageste, jouit parmi eux d'une autorité incontestée en tout ce qui concerne le mécanisme et les phénomènes de l'univers. Il conserva la même autorité en Europe pendant près de quinze cents ans, donnant raison à l'éloge de Synésius, qui appelait l'institution qui lui donna naissance « la divine école

d'Alexandrie ». L'Almageste commence par établir que la terre a la forme sphérique et qu'elle est fixe dans l'espace ; il décrit la construction d'une table de sinus, divers instruments propres à observer les solstices, et prouve l'obliquité de l'écliptique. Il donne la mesure des latitudes terrestres à l'aide du gnomon, décrit les climats, montre comment le temps solaire peut être converti en temps sidéral, et pourquoi l'année tropique doit être adoptée de préférence à l'année sidérale. Il donne la théorie du mouvement solaire dans l'hypothèse que l'orbite du soleil est un cercle; il traite de l'équation du centre, aborde la discussion des mouvements de la lune, traite de sa première inégalité, des éclipses, et du mouvement des nœuds. Il expose ensuite la grande découverte qui a rendu universel le nom de Ptolémée, la découverte de l'évection, ou seconde inégalité de la lune. Il essaie aussi de déterminer les distances du soleil et de la lune à la terre, mais sans y réussir complétement : la valeur qu'il assigne à la distance du soleil à la terre n'est que le vingtième de ce qu'elle est en réalité. Il étudie également la précession des équinoxes, la grande découverte d'Hipparque, et fixe à vingt-cinq mille années la durée de la période complète du phénomène. L'Almageste enfin donne un catalogue de 1,022 étoiles, traite la question de la voie lactée, et finit par une magnifique discussion des mouvements des planètes. C'est là le second titre de Ptolémée à la vraie gloire scientifique. Il obtint la détermination des orbites planétaires par la comparaison de ses propres observations avec celles de ses prédécesseurs, celles, entre autres, de Timocharès sur Vénus.

Nous sommes encore redevables à Ptolémée d'une géographie, qui fut en usage dans les écoles de l'Europe jusqu'au quinzième siècle. Le monde connu de son temps s'étendait des îles Canaries à la Chine, et de l'équateur à la Calédonie. Ses cartes, toutefois, présentent de nombreuses erreurs, car la nécessité où il se trouva de tenir compte de la sphéricité de la terre le conduisit à admettre des longitudes exagérées ; il fait, par exemple, la Méditerranée de vingt degrés trop longue. Ses mesures sont très inférieures, comme exactitude, à celles de son illustre prédécesseur, Ératosthène, qui avait fixé à soixante et dix mille stades la distance du promontoire sacré en Espagne aux bouches du Gange. Ptolémée écrivit aussi sur l'optique, le planisphère et l'astrologie. Il n'a pas été donné à beaucoup d'auteurs de survivre aussi longtemps, et peu sans doute le méritent. On s'est toutefois étrangement trompé à l'égard de la manière dont il comprenait le mécanisme céleste. Ni lui ni Hipparque n'ont jamais vu dans la théorie qu'ils en donnèrent, autre chose qu'une simple fiction géométrique par laquelle ils ne s'étaient nullement proposé de représenter les mouvements réels des corps sidéraux. Comme il était facile de le prévoir, puisque telle est la destinée de toutes les créations abstraites, cette théorie se compliqua toujours davantage à mesure que les faits s'accumulèrent; elle allait même devenir tout à fait impraticable, lorsqu'elle fut supplantée par la théorie de la gravitation universelle. Cette dernière a depuis constamment conservé l'invariable marque à laquelle se reconnaît toute théorie vraie : toujours elle a offert une explication pour les faits nouveaux qui se pro-

duisaient, et cela sans avoir besoin de se surcharger de nouvelles hypothèses, et de plus elle a permis de prédire une foule de phénomènes qui n'avaient point encore été observés.

Après les Ptolémées, l'esprit scientifique de l'école d'Alexandrie alla sans cesse en déclinant. Elle eut bien encore des mathématiciens comme Théodose, dont le traité de Géométrie sphérique était grandement estimé par les géomètres arabes; comme Pappus, dont les œuvres mathématiques en huit livres existent encore en grande partie; comme Théon enfin, doublement célèbre comme géomètre et comme père de l'infortunée Hypathia, mais tous ces savants, qui vécurent dans les trois premiers siècles, étaient loin d'être à la hauteur de leurs illustres devanciers. La force intellectuelle qui fait naître les découvertes originales était absente; les commentateurs avaient remplacé les philosophes. Les sciences physiques ne s'accrurent d'aucun développement nouveau; pendant des siècles elles devaient rester stationnaires. La mécanique n'eut plus à se glorifier de trophées comme la proposition d'Archimède sur l'équilibre du levier; plus à se glorifier d'idées neuves et exactes comme celle de la pression hydrostatique, ni de vues larges et nettes comme celles que le grand homme avait développées dans son traité des corps flottants; plus d'inventions comme la machine de Hiéron, qu'on peut réellement appeler la première machine à vapeur. La philosophie naturelle, elle aussi, s'était arrêtée. L'astronomie, celle des branches de cette philosophie qui avait été cultivée avec le plus de succès, ne fit plus aucun progrès. Les savants se conten-

taient de ce qui avait été fait avant eux, et perdaient leur temps et leur peine à vouloir expliquer tous les phénomènes célestes par une combinaison de mouvements circulaires uniformes. A quoi devons-nous attribuer cet arrêt dans le développement intellectuel? Quelque chose était survenu, qui avait énervé l'esprit scientifique. Les ténèbres étaient descendues sur le musée.

Il n'est point difficile de donner une explication de ce déplorable état de choses. La maturité de l'existence intellectuelle de la Grèce était passée, et elle entrait dans son vieil âge. De plus, les talents qui auraient pu se vouer à la science étaient, ou attirés dans d'autres directions, ou étouffés. Comme Alexandrie avait supplanté Athènes, Alexandrie à son tour fut supplantée par Rome. De l'éminente position qu'elle occupait naguère, Alexandrie était tombée à celle de simple ville provinciale. Ce n'était plus à Alexandrie, mais à Rome, et plus tard à Constantinople, que l'on allait chercher les honneurs et les distinctions. Toutes les influences qui s'exerçaient dans ces grands centres de l'activité romaine s'étendaient nécessairement jusqu'à elle, mais elle subissait la destinée fatale des cités conquises et elle devait attendre les décisions de la métropole. Dans les institutions mêmes qui autrefois faisaient sa gloire, on ne pouvait plus obtenir le succès qu'à la condition d'adopter la manière de penser de la métropole impériale. Cette contrainte exercée sur les esprits n'empêcha cependant point Alexandrie de manifester hautement sa puissance intellectuelle et de marquer d'une empreinte indélébile la théologie de ses vainqueurs. Pendant trois siècles consécutifs l'atmosphère

intellectuelle de l'empire romain avait changé, et les choses en étaient maintenant arrivées à ce point, que certains hommes pensaient pour les autres, ou que s'ils voulaient penser, ils devaient le faire conformément aux formules et aux règles établies. L'intelligence grecque avait atteint son âge de décrépitude, et l'état moral du monde européen était en antagonisme avec le progrès scientifique.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE VII

### L'AGE DE DÉCRÉPITUDE INTELLECTUELLE DE LA GRÈCE

C'est un triste tableau que j'ai à présenter dans ce chapitre, celui du dernier âge et de la mort de la philosophie grecque. L'homme fort de l'aristotélisme et du stoïcisme est maintenant cassé par les années et commence à radoter; il se change :

> Into the lean and slipper'd pantaloon,
> With spectacles on nose and pouche on side;
> His youthful hose, well saved, a world toowide
> For his shrunk shank; and his big manly voice,
> Turning again toward childish treble, pipes
> And whisties in his sound. Last scene of all,
> That ends this strange, eventful history,
> Is second childishness and mere oblivion —
> Sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything.

Il est plein d'admiration pour le passé, et de mépris pour le présent; ses pensées errent sans cesse vers les choses qui occupaient sa jeunesse et son enfance.

Digitized by Google

Comme ceux dont la dernière heure va sonner, il se jette aveuglément dans les bras de la religion, sans se demander si les choses sur lesquelles il compte sont vraies ou fausses.

Dans cette scène, la scène finale, nous ne trouvons plus ni la foi vivante de Platon, ni la mûre intelligence d'Aristote, ni l'empire sur soi-même que prêchait Zénon. La philosophie grecque tombe dans la garrulité et le mysticisme ; elle n'attend plus d'aide que du sorcier, du jongleur, et du grand prêtre de la nature.

Voici aussi de nouveaux venus qui se pressent sur la scène. Le soldat romain va prendre la place du penseur grec, et revendiquer sa part de la succession ; il voudra user de ses droits et conserver ou détruire à son gré. Les Romains vont entrer dans leur âge de foi, et imposer leurs idées au monde européen.

La philosophie grecque était née à l'ombre des pyramides ; après avoir, pendant mille ans, parcouru toutes les côtes de la Méditerranée, elle revint aux lieux qui l'avaient vu naître, et mourut également à l'ombre des pyramides.

A partir de la fondation de la nouvelle Académie, la philosophie grecque déclina sans cesse. Le génie créateur n'existait plus ; il n'y avait plus que des commentateurs. Au lieu de consacrer leurs efforts à la recherche de la vérité absolue, les philosophes se contentaient de puiser dans les doctrines anciennes, et acceptaient comme un criterium les vues de Pythagore, de Platon, et d'Aristote, ou au moins celles qu'ils leur attribuaient. La manière d'être de l'esprit humain à ce dernier âge de la philoso-

phie porterait à croire qu'il n'y avait jamais eu pour la race humaine ni recherches ni découvertes originales, et que tout ce qui existait de vérité au monde était, non pas le produit de la pensée, mais le reste d'une antique révélation divine tombée en oubli par suite du péché et de la chute de l'homme. Il y a quelque chose d'affligeant dans cette cessation totale des recherches philosophiques. L'impulsion intellectuelle qui s'était fait sentir pendant des siècles, et que par cela même on devait s'attendre à voir durer encore, cette impulsion se perdit brusquement. Un arrêt si subit est vraiment surprenant et insolite; la flèche vole encore après qu'elle a quitté l'arc, et le potier voit encore sa roue tourner après qu'il a terminé son ouvrage. La politique des premiers Césars ne contribua pas peu à ce résultat. Le principe de la liberté de penser, qu'impliquait l'existence même des diverses écoles philosophiques, était trop sujet à se manifester par des aspirations vers la liberté politique. Les empereurs s'appliquèrent à comprimer l'essor des écoles de la Grèce, d'Alexandrie, et de Rome, vers la suprématie à laquelle elles auraient pu aspirer, et à grandir à leurs dépens les écoles des villes provinciales telles que Marseille et Rhodes. Les premières, ainsi mises à l'écart et réduites au silence, commencèrent ces rivalités, préludes des grandes querelles théologiques qui les agitèrent plus tard lorsqu'elles se disputèrent la puissance politique. A l'origine du christianisme c'était une croyance généralement admise, qu'en orient s'étaient conservés de plus purs souvenirs de l'ancienne révélation, et que par conséquent de ce côté viendrait la lumière, croyance qui donna une

force considérable aux idées de l'orient auxquelles avait spontanément abouti la philosophie grecque, ainsi que nous l'avons vu précédemment.

Le premier philosophe qui ouvre cette phase finale de la philosophie grecque, est Philon le Juif, qui vivait au temps de l'empereur Caligula. Fidèle au génie de sa nation, il dérive toute philosophie et toute connaissance utile de la tradition mosaïque, et n'hésite pas à fausser à son profit le sens de certaines allégories de l'Écriture. Il avance, par exemple, que l'homme est déchu de sa sagesse et de sa pureté primitives, que toutes les recherches scientifiques sont vaines, et qu'une vie innocente et une foi ardente peuvent seules assurer notre salut. Il s'était persuadé à lui-même que Dieu l'inspirait chaque fois qu'il écrivait, mais à juger par le caractère de ses ouvrages et la nature de ses doctrines, il est permis de croire qu'il s'abusait. Pour ce qui est de sa manière d'écrire, son style est sans force, ses idées sont vacillantes, et chaque fois qu'il traite un point difficile, il hésite et manque de fermeté. Quant à ses doctrines, elles abondent en extravagances comme celles-ci : il enseigne que le monde est l'ange principal ou le premier fils de Dieu; il résume toute la puissance de Dieu en une seule force, le Logos ou Verbe; de lui émanent toutes les autres forces du monde, forces qui doivent être les causes de tout le mal que nous y rencontrons, puisqu'il est impossible que le mal provienne de Dieu. Il est donc constant que Philon, bien qu'il rejetât le panthéisme oriental, prenait pour base de son système la théorie orientale d'émanation.

Parmi les philosophes qui aidèrent surtout à l'intro-

Digitized by Google

duction des idées de l'Orient, il faut mentionner Apollonius de Thyane. Sous les auspices de l'impératrice Julie Domna, Philostrate, dans un ouvrage biographique, eut l'impudence d'établir un parallèle entre Apollonius et notre Sauveur. Il faisait des miracles, prophétisait et menait une vie ascétique, vivant de privations et portant les plus misérables vêtements. Il voulait accomplir une réforme des mœurs et des rites religieux; il niait l'efficacité des sacrifices, qu'il remplaçait par un simple acte d'adoration et par de simples prières muettes. Il condamnait les poètes pour avoir propagé les fictions immorales attribuées aux dieux, et de cette manière altéré la pureté de la religion. Il conservait la doctrine de transmigration.

Plutarque, qui était contemporain de l'empereur Adrien, a aussi par certaines particularités de son style exercé une influence qui s'est étendue jusqu'à nous. Comme philosophe, il est platonicien avec une forte teinture de l'orientalisme qui prédominait autour de lui. A en juger par sa manière de penser, il dut lui être impossible d'accepter la foi nationale, et ses ouvrages se recommandent à nous, moins par une profonde philosophie que par la manière agréable dont ils sont écrits. A quelques égards on remarque une certaine analogie entre ses idées et celles de Philon, entre l'Isis de l'un et le monde de l'autre. Cet attachement aux idées orientales s'accuse avec plus de force encore chez les écrivains suivants, Lucius Apulée, le Numide, et Numénius entre autres. Le dernier accepta cette opinion alors presque universelle, que la philosophie grecque avait été originellement importée de

Digitized by Google

l'orient. Il reconnaît une trinité, dont la première personne est la raison; la seconde est le principe de l'être qui possède une double existence et donne ainsi naissance à la troisième personne; ces trois personnes ne forment du reste qu'un seul Dieu. C'est assez d'avoir signalé l'apparition de cette idée, et de plus longs détails à ce sujet sont inutiles. Comme conceptions philosophiques, aucune des trinités grecques ne peut supporter la comparaison avec celles de l'ancienne Égypte, Ammon, Maut et Khonso, Osiris, Isis et Horus, ni avec celles de l'Inde, Brahma, Vichnou et Siva, le créateur, le conservateur et le destructeur, ou le passé, le présent et le futur des Bouddhistes.

Les doctrines de Numénius aboutirent directement à celles du néo-platonisme, bien qu'on en attribue communément l'origine à Ammonius Saccas d'Alexandrie, qui vivait vers la fin du deuxième siècle après J.-C. Il ne semble pas que cet auteur ait consigné ses vues dans un ouvrage écrit. Elles ne nous sont connues que par celles de ses disciples, Longin et Plotin particulièrement. Le néo-platonisme, qui ne tarda point à prendre les proportions d'une religion philosophique, est célèbré par la lutte qu'il soutint contre la puissance naissante du christianisme. La nouvelle école qui s'éleva à Alexandrie resta debout environ trois cents ans. L'histoire du néo-platonisme nous offre un grand intérêt, non seulement à cause de son opposition à la puissance nouvelle qui bientôt allait conquérir le monde occidental, mais aussi parce qu'il fut le dernier effort de la philosophie grecque expirante.

Plotin naquit en Égypte vers 204 après J.-C. Il étudia à

Digitized by Google

Alexandrie où il fut, dit-on, pendant onze ans le disciple d'Ammonius Saccas. Il accompagna l'empereur Gordien en Perse et dans l'Inde, et après avoir échappé aux désastres de l'expédition, il ouvrit une école philosophique à Rome. L'empereur Gallien avait pour lui la plus haute estime, et l'impératrice Salonine se proposait même de fonder une cité où Plotin pût inaugurer la célèbre république de Platon. Le projet ne fut toutefois point mis à exécution. Avec les meilleures intentions de travailler au bonheur de l'humanité, Plotin se montre extrêmement obscur et trop porté au mysticisme. Eunape dit avec raison que l'élévation surnaturelle de son esprit et son style embarrassé le rendent fatigant et rebutant; il convient peut-être d'imputer ces défauts à son manque complet d'habileté dans l'art d'écrire, qu'il commença à apprendre à l'âge de cinquante ans seulement. Il méprisait tous les avantages et tous les désirs de ce monde, et ne faisait aucun cas du patriotisme. Il vivait en ascète, ne mangeant jamais de viande, mais seulement un peu de pain; il affectait le plus grand mépris pour le corps, qui, disait-il, n'est qu'un fantôme et une entrave pour l'âme. Il voulut oublier jusqu'au jour de sa propre naissance. Ainsi qu'il est souvent arrivé aux personnes qui se sont soumises à un jeûne et à des méditations trop prolongés, il croyait qu'il lui avait été donné de voir Dieu avec les yeux du corps, et qu'à six occasions différentes il avait été réuni à lui. Il n'est donc point surprenant que ses écrits soient si mystérieux, si pleins d'inconséquences, et si diffus. Le platonisme y prédomine, mêlé aux idées de l'orient et aux souvenirs de l'Égypte.

Digitized by Google

Comme la plupart de ses prédécesseurs, Plotin établissait une distinction entre les besoins intellectuels des lettrés et ceux du vulgaire, et soutenait la mythologie, qu'il trouvait très utile pour ceux qui ne s'étaient point encore dégagés de l'étreinte de la matière. Aristote avait dit dans sa métaphysique au sujet de la mythologie et des dieux à formes humaines : « Un grand nombre de mythes y ont été ajoutés, et pour convaincre la multitude, et dans l'intérêt des lois, et dans d'autres buts encore. » Plotin pensait que les dieux sont insensibles à nos prières, et qu'ils peuvent comme les démons se manifester à nous sous des formes visibles; il admettait aussi les enchantements, et ne les trouvait point indignes de la philosophie. Le corps n'est pour lui qu'un système de pénitence pour l'âme. Il croit que le monde extérieur est une simple illusion, un rêve, et que les données des sens sont entièrement inexactes. Quant à l'union avec la Divinité, dont nous venons de parler, il la regarde comme une ivresse de l'âme, qui, oubliant toutes les choses extérieures, finit par se perdre dans la contemplation de « l'Un ». La philosophie de Plotin présente une trinité, en accord avec l'idée platonique : 1° l'Un, ou essence première; 2° la Raison; 3° l'Ame. De l'Un, il déclare qu'il est impossible d'en rien savoir, et dans ce qu'il dit à ce sujet on ne trouve que contradictions; il va, par exemple, jusqu'à refuser l'unité à l'Un lui-même. Sa conception d'une trinité repose essentiellement sur la théorie d'Émanation. Il explique comment le second principe émane du premier, et le troisième du second, à peu près comme nous faisons procéder la lumière du soleil, et de la lumière la cha-

Digitized by Google

leur. Le troisième principe émanant du second, c'est en réalité la pensée naissant de la raison, mais la pensée c'est l'âme. Plotin, du reste, quand il aborde tous ces détails, tombe dans un mysticisme tel, qu'il est souvent impossible de le suivre et de comprendre clairement le sens de ses paroles, lorsqu'il dit, par exemple, que la raison est entourée par l'éternité, mais que l'âme est entourée par le temps. Il pousse l'idéalisme à l'extrême, regarde le monde visible comme une simple apparence, et se contente de déduire de sa doctrine morale des réflexions propres à nous soutenir dans les épreuves de la vie. « La vie des sens, dit-il, n'est qu'une comédie : tous les malheurs y sont imaginaires, toutes les douleurs y sont autant de supercheries des acteurs. » « L'âme n'est point au jeu; elle regarde, tandis que le fantôme extérieur seul pleure et gémit. » « Les passions et les maux ne pénètrent point au delà de l'ombre externe de l'homme. » La grande fin de l'existence est de dégager l'âme des choses extérieures, et de la fixer dans la contemplation de Dieu. Nous devons donc mépriser la vertu aussi bien que le vice : « Une fois uni à Dieu, l'homme laisse les vertus, comme, en entrant dans le sanctuaire, il laisse derrière lui dans l'ante-temple les images des dieux. » Nous devons aussi travailler à nous délivrer de tout ce qui est bas et commun, cultiver la vérité, vouer notre vie entière à une communion intime avec Dieu, nous dépouiller de toute personnalité, et tomber dans cet état d'extase, où l'âme, libre de tout bien matériel, n'a plus conscience de son existence individuelle, et se trouve absorbée dans l'intelligence infinie dont elle est émanée : « Dans l'extase, elle

contemple la seule existence réelle et s'identifie avec l'objet de sa contemplation. » Chez Plotin l'intuition prend la place de la réminiscence. Dans toutes ces idées de Plotin l'orientalisme prédomine : ses principes et ses pratiques sont tout indiens. L'Être suprême de son système est l'« unus qui est omnia », et le but de sa théorie d'émanation est d'établir une liaison philosophique entre cet être suprême et l'âme de l'homme. Les moyens d'arriver à l'extase tels que ceux-ci : rester longtemps assis dans la même posture, fixer constamment le bout de son nez, respirer pendant très longtemps d'une manière déterminée et inaccoutumée, toutes ces pratiques étaient familières aux dévots orientaux, comme elles le sont encore aux imposteurs de notre temps ; les résultats qu'elles produisent ne sont point surnaturels, mais purement physiologiques. Les dévots hindous croyaient toutefois que, de même que l'eau ne mouille point le lotus, le péché peut toucher, mais non souiller l'âme une fois qu'elle a joui de la vision intuitive de Dieu.

Les opinions de Plotin furent confirmées et répandues par son disciple, le célèbre Porphyre, né à Tyr en 233 après J.-C. Après la mort de Plotin il fonda une école à Rome, et s'acquit une grande réputation en astronomie, en musique, en géographie, et dans les autres sciences. Il écrivit contre le christianisme un ouvrage que refutèrent Eusèbe, saint Jérôme et d'autres écrivains encore. L'empereur Théodose réussit toutefois mieux qu'eux à le réduire au silence, en ordonnant que tous les exemplaires de son ouvrage fussent brûlés. Porphyre avoue son indignité en déclarant qu'il n'a été uni à Dieu qu'une fois en

Digitized by Google

quatre-vingt-six ans, tandis que son maître Plotin l'avait été six fois en soixante ans. C'est en lui que se révèle tout le mysticisme, et aussi toute la piété de Plotin. Il parle de démons sans formes, et par conséquent invisibles, qui ont besoin de nourriture et ne sont pas immortels; quelques-uns gouvernent l'air; on peut se les rendre propices ou conjurer leur pouvoir à l'aide d'opérations magiques. Il admet aussi la nécromancie. La superstition du temps exigeait certainement des concessions, et la nécessité de lui en accorder est sans doute pour beaucoup dans cette tendance du néo-platonisme aux sciences occultes, mais pour combien y est-elle, c'est ce qu'il est à peu près impossible de déterminer, car ailleurs Porphyre n'hésite point à condamner les prophètes et les devins, et à insister sur la folie qu'il y a à invoquer les dieux à l'occasion d'un mariage, d'un marché, et d'autres transactions moins importantes encore. Persuadé que l'homme est déchu de sa pureté et de sa science d'autrefois, il recommande par dessus tout d'avoir une vie sainte. Il ne reconnaît qu'une importance secondaire au culte public, et veut que l'on adore Dieu silencieusement et en pensée seulement. Il recommande aussi l'abstinence de toute nourriture animale.

La magie et la nécromancie atteignirent le dernier terme de leur développement avec Jamblique, qui naquit en Cœlésyrie et mourut sous le règne de Constantin le Grand. Il est à peine utile de rappeler les miracles et les prodiges qu'il accomplissait, bien que ses superstitieux contemporains les acceptassent avec une foi entière. C'est ainsi qu'il parvenait à force de prières à se soutenir sans appui à neuf pieds au dessus du sol, qu'il pouvait tout à

lui offraient une foule de sublimes allégories qui répondaient parfaitement au but qu'il voulait atteindre. Il prétendait que connaître son propre esprit, c'est connaître l'univers entier, et que cette connaissance nous vient des dieux par révélation ou par inspiration.

Spéculant sur la manière dont se fait l'absorption, il se demande si la forme dernière redevient brusquement la forme primitive, ou s'il lui faut recommencer en sens inverse toute la carrière qu'elle a déjà parcourue. Arrivée à se poser des questions aussi élevées et à les traiter d'une manière aussi mystique, la philosophie ne pouvait plus finir que comme fit le néo-platonisme avec Damascius. Les derniers jours approchaient. En 529, l'empereur Justinien prohiba l'enseignement de la philosophie et fit fermer les écoles qu'elle avait à Athènes. Ses derniers représentants, Damascius, Simplicius, et Isidore, se réfugièrent en Perse où ils espéraient trouver une retraite sous la protection du grand roi qui se glorifiait d'être philosophe et platonicien. Déçus dans leur attente, ils se virent obligés de retourner dans leur patrie, mais il faut rappeler à l'honneur de Chosroès qu'il stipula dans son traité avec les Romains que les philosophes bannis pourraient sans être inquiétés s'adonner à la philosophie et accomplir leurs cérémonies particulières; cet article du traité ne devait point être observé.

Ainsi finit la philosophie grecque. Elle est abandonnée, et tout annonce que la foi va régner à sa place. Les recherches des Ioniens, les raisonnements des Éléates, les travaux de Platon et d'Aristote ont abouti au mysticisme et à la magie. Il en est de la philosophie comme de

Digitized by Google

l'homme; arrivée à son vieil âge et quand tout lui a manqué, elle se jette dans la dévotion et cherche sa consolation dans les exercices pieux; c'est dans cette situation d'esprit que la mort la surprend. L'histoire de la période qui commence à la fondation de la nouvelle académie montre que chaque jour il devenait plus urgent de trouver un système qui pût s'harmoniser avec les sentiments de dévotion religieuse qui avait envahi l'empire romain tout entier et qui allait acquérant chaque jour plus de force. Une atmosphère de piété, mais d'une piété singulièrement illusoire, enveloppait tout le monde païen.

Après avoir exposé la longue histoire de la philosophie grecque nous allons passer à l'étude : 1° du mode de progrès de l'esprit grec, et 2° des résultats auxquels il parvint.

La période qu'embrassent les événements que nous avons considérés comprend près de douze siècles; elle commence avec Thalès en 636 av. J.-C., et finit en 529 ap. J.-C.

1° La philosophie grecque prit pour point de départ quelques conceptions physiques. Le premier objet qu'elle se proposa fut de déterminer l'origine du monde et son mode de production. La base sur laquelle elle s'appuyait manquait par sa nature même de solidité, formée qu'elle était en partie de fausses données, résultats d'observations imparfaites et inexactes. La philosophie grecque rabaissait l'univers et grandissait l'homme outre mesure, acceptant comme vrai l'aspect apparent de la nature, et faisant de la terre une surface plane sur laquelle reposait, comme un dôme, la voûte des cieux. Elle donnait à la

terre une étendue insignifiante, et prétendait qu'elle était le domaine spécial et exclusif de l'homme. Elle considérait les étoiles et les corps planétaires comme de simples météores ou manifestations du feu céleste. Comme ses observations étaient très générales et très superficielles, elle adoptait la doctrine des quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, les quatre formes substantielles qu'elle trouvait les plus abondamment répandues dans le monde. Ce fut avec ces données premières si imparfaites qu'elle tenta de créer une cosmogonie, ou théorie de la création, en donnant à l'un des éléments la prépondérance ou la supériorité sur les trois autres, qu'elle faisait procéder de lui. Pour un philosophe l'élément primordial était l'eau; pour un autre, l'air; pour un troisième, le feu. Soit que la génération du monde eût eu réellement lieu de cette manière, soit que les quatre éléments eussent été combinés ensemble sans qu'aucun d'eux prédominât sur les autres, dans l'un et l'autre cas l'origine du monde était facile à expliquer. L'observation la plus élémentaire apprenant en effet que la vase tombe au fond de l'eau, que l'eau descend à travers l'air, et que la propriété la plus apparente du feu est de monter, il n'y avait plus qu'à appliquer à ces faits illusoires la notion erronée des mouvements de bas en haut et de haut en bas dans l'espace, pour que l'arrangement du monde visible s'expliquât très simplement : la philosophie grecque plaça donc : en bas, la terre; au dessus, l'eau; au dessus de l'eau, l'air, et plus haut encore la région du feu. D'où et comment est né le monde, telle est par conséquent la première question que semble s'être posée la philosophie européenne.

Les principes qu'impliquait la solution du problème conduisirent directement à l'importante conclusion qui avant peu devait devenir le sujet de graves disputes. Il est naturel à l'homme de voir dans les choses qui l'entourent des manifestations visibles de la Divinité, et de supposer une intervention incessante de la volonté divine. La philosophie grecque, elle, au contraire, avait évidemment commencé par exclure Dieu de son propre monde. Pour elle, le mouvement ascendant des substances légères et le mouvement descendant des substances lourdes étaient des phénomènes purement physiques ; la mer sans limites, l'air azuré et les innombrables étoiles qui brillent au firmament occupaient la place qui leur était propre, non en vertu de la volonté de Dieu, mais en vertu de simples propriétés inhérentes. Pour satisfaire le vulgaire superstitieux, la philosophie grecque avait créé ces dieux à formes humaines qui séjournaient au delà de la voûte étoilée, dans l'Olympe, la région des gloires immatérielles et de la tranquillité. Toutefois il n'est point possible d'exclure entièrement de ce monde le principe spirituel. L'âme toujours active et toujours pensante n'est-elle point là, qui affirme sa parenté avec la Divinité? Qu'est-ce donc que cette âme? Telle est la seconde question que se posa la philosophie grecque.

Elle eut recours, pour arriver à la solution de ce second problème, au même système d'observations superficielles. Respirer c'est vivre, et par conséquent la respiration est la vie. Dès que nous cessons de respirer nous mourons ; l'homme ne devient une âme vivante que lorsque le souffle de la vie pénètre dans son corps, et il n'est plus

qu'une forme insensible et ananimée dès qu'il a rendu le dernier souffle. C'est donc dans ce principe qui donne la vie, dans l'air, en un mot, qu'existent nécessairement toutes les nobles qualités dont est douée l'âme. L'air est donc nécessairement la source commune dont provient, et le réceptacle commun auquel retourne toute intelligence. C'est ainsi que la philosophie qui admettait l'air comme principe fondamental de toutes choses ramena, bien que sous une forme matérielle, la Divinité dans le monde. Elle restait cependant encore en désaccord avec le polythéisme national, à moins qu'elle ne sût dériver de ce Dieu unique, l'air, tous les autres dieux de l'Olympe.

Quel est ce Dieu unique? C'est là la troisième question que chercha à résoudre la philosophie grecque. Les conclusions auxquelles elle arriva montrent que dès l'origine elle tendait au panthéisme.

Dans toutes ces recherches, le point de départ consistait en de simples conceptions matérielles basées sur les impressions et les données des sens. Quelle que fût la conclusion, elle ne pouvait être correcte qu'au même degré que l'étaient ces données. Si nous versons une goutte de vin dans un litre d'eau, l'œil est incapable de la discerner, et cependant elle est bien réellement dans l'eau. Quand une goutte de pluie tombe sur les feuilles d'un arbre d'une forêt très éloignée de nous, nous n'en entendons point le bruit, mais nous percevons parfaitement le bruit que produit une averse ; or, qu'est-ce que ce dernier bruit si ce n'est la somme des bruits produits par chacune des gouttes de pluie qui composent l'averse?

Digitized by Google

Il est donc manifeste que les sens sont sujets à nous tromper. De là la quatrième grande question de la philosophie grecque : avons-nous un criterium quelconque de la vérité?

Chaque fois que l'esprit de l'homme s'ouvre à ce soupçon qu'un tel criterium n'existe point, il tombe dans ce que l'on peut appeler un état de désespoir intellectuel. Ce monde n'est-il qu'une illusion, qu'un fantôme de l'imagination? De quel côté nous tourner, si nous voyons tout à coup s'écrouler toutes les choses matérielles et tangibles qui forment les plus solides fondements de toutes nos connaissances? Il n'avait point fallu un siècle à la philosophie grecque pour arriver à cette phase de son développement; aussi, n'était-ce point sans raison que les hommes intelligents du temps regardaient Pythagore presque comme une divinité descendue sur la terre; Pythagore, qui leur avait indiqué une voie de salut en les priant de réfléchir à ce qui leur avait appris à se méfier des impressions des sens. N'est-ce point en effet la raison qui nous a avertis et nous a conduits à la vérité au milieu des illusions qui nous entouraient, la raison qui a ses objets propres et son monde propre? Le visible et l'audible peuvent nous tromper, mais nous pouvons cependant rencontrer la vérité absolue dans des choses entièrement distinctes de la nature matérielle, particulièrement dans les rapports des nombres et les propriétés des figures géométriques. Il n'y a point d'illusion possible dans des faits comme ceux-ci : que deux et deux font quatre, ou que la somme de deux côtés d'un triangle est plus grande que le troisième côté. Il est donc possible que nous vivions dans

une région d'illusions, mais nous sommes au moins convaincus qu'elle est entourée d'un monde de vérité.

Grâce aux travaux de l'école éléatique, la philosophie spéculative se dégagea peu à peu de ces principes tout matériels; les controverses relatives à l'élément primordial finirent par s'éteindre et faire place à de nouvelles recherches au sujet du temps, du mouvement, de l'espace, de la pensée, de l'Être, et de Dieu. Le résultat de ces recherches fut de confirmer le soupçon que les sens sont indignes de confiance, et la tendance de toute cette phase philosophique est bien nettement accusée par la conclusion à laquelle elle aboutit : les atomes et l'espace existent seuls, les atomes sont de simples centres de force, et par conséquent la matière n'est qu'une apparence. Lors donc que les Athéniens se mirent à philosopher, ils étaient déjà profondément imbus du doute et de l'incertitude qui avaient envahi toutes les branches de la philosophie. Parmi eux naquirent les sophistes, avec qui finit la philosophie spéculative. Après avoir comparé toutes les sciences alors connues, ils arrivèrent à formuler cette conclusion qu'il n'y a ni conscience, ni bien, ni mal, ni philosophie, ni religion, ni loi, ni criterium de la vérité.

L'homme toutefois ne peut vivre sans un principe qui le guide. Si ses spéculations sur la nature ne lui ont rien donné sur quoi il puisse s'appuyer, il cherchera d'un autre côté. Si la philosophie n'est point en état de lui fournir un criterium de la vérité, il se réfugiera dans une foi implicite et passive. S'il lui est impossible d'obtenir des preuves matérielles de l'existence de Dieu, il acceptera avec Socrate ce grand fait comme un fait évident de lui-

même et pouvant se passer de démonstration. Il se reposera d'une manière semblable sur les avantages que donnent la vertu et les bonnes mœurs, professant cette doctrine que le plaisir est le seul objet de la vie ; plaisir d'une nature supérieure, tel que celui que l'on trouve en s'adonnant à de nobles occupations, ou plaisir purement instinctif, tel que celui de la brute. Mais, quand une fois l'homme a admis l'inutilité de toute démonstration et l'a laissée pour la foi, il a renoncé au seul principe qui pouvait le guider, le retenir, et régler sa conduite. Si, avec Socrate qui ouvre le troisième âge du développement de la Grèce, son âge de foi, il admet que l'existence de Dieu n'a point besoin de preuves, il peut de même faire pour l'existence de la matière et des idées ce qu'il a fait pour l'existence de Dieu. Avec la foi, il n'y a aucune difficulté à accepter des doctrines telles que celles de la réminiscence, de la double immortalité de l'âme, et de l'existence effective des universaux; bien plus, si cette foi sans frein et sans bornes doit aussi s'appliquer à la vie personnelle, il ne reste plus rien pour empêcher l'homme de tomber dans les excès et le plus vil égoïsme. L'éthique, ainsi appliquée, conduit en effet fatalement, soit à travailler à amener la personne à un état de sainteté extrême, soit à poursuivre exclusivement le plaisir individuel ; dans les deux cas les fondements du patriotisme sont sapés, et tout sentiment d'affection mutuelle se perd. C'est ce qui arriva pendant la période de l'âge de foi qu'ouvrit Socrate, que continua Platon, et que terminèrent les sceptiques. Antisthènes et Diogène de Sinope montrèrent par leurs outrages envers la société et leurs mortifications

volontaires dans quels excès peut tomber la foi lorsqu'elle n'est point contenue par la raison; Épicure montra ce qu'elle devient lorsqu'elle n'a d'autre guide que l'intérêt personnel.

Ainsi se termine la troisième période du développement philosophique de la Grèce.

Aristote, avec qui nous arrivons à une quatrième période, veut que nous comptions sur la raison, mais que la raison a son tour se laisse conduire par l'expérience. Zénon, tout en pensant de même, veut encore que nous en appelions au sens commun. Il résout tous les doutes à l'égard de l'existence d'un criterium de la vérité, en proclamant que la netteté des impressions des sens constitue pour nous un guide suffisant. Les principes auxquels nous avons maintenant affaire sont tout différents de ceux des âges spéculatifs, et même de ceux de l'âge de foi. Et cependant, même lorsqu'il se laisse ostensiblement guider par la raison, l'esprit humain cherche constamment à briser ces entraves qu'il s'est lui-même imposées, et à acquérir la connaissance certaine des choses avant d'être en possession des données nécessaires. A l'époque d'Aristote encore, qui appartient cependant à l'âge de raison de la Grèce, la philosophie reprit ces vieilles questions de la création du monde, de l'émanation de la matière, de l'existence et de la nature du mal, et de l'immortalité de l'âme, ou plutôt, à en juger par les déplorables conclusions auxquelles elle arriva, de la mort de l'âme; et cela, après que les sceptiques avaient nié que nous possédions un criterium quelconque de la vérité, après qu'ils avaient montré à leur grande satisfaction que l'homme n'a qu'à

Digitized by Google

douter de tout, et que puisqu'il lui est refusé de connaître ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est vrai et ce qui est faux, le parti le plus sage qu'il ait à prendre est de mettre de côté toute préoccupation à cet égard, et de se réfugier dans un état de complète indifférence et de quiétude parfaite.

Ne sont-ce point là exactement les mêmes variations d'opinion que nous trouvons chez l'individu à mesure qu'il approche de sa fin? Quel autre avenir restait maintenant à la philosophie grecque que la décrépitude avec son mépris pour le présent, son attachement opiniâtre au passé, sa méfiance de l'homme, et sa confiance dans le mystérieux et l'inconnu? Cette caducité se manifeste à nous bien longtemps avant le dénoûment final.

Si nous jetons maintenant un regard en arrière sur la carrière parcourue par l'esprit grec, nous trouvons qu'à l'âge légendaire, l'âge préhistorique ou l'âge de crédulité, succédèrent un âge de recherches spéculatives, un âge de foi, un âge de raison, et un âge de décrépitude. Le premier, l'âge de crédulité, fut clos par les découvertes géographiques; le second par les travaux critiques des sophistes; le troisième par les doutes des sceptiques, et le quatrième, auquel la grandeur des résultats qu'il obtint mérite la prééminence, aboutit insensiblement au cinquième, l'âge de décrépitude, auquel mit fin la puissance romaine. Nous distinguons donc dans l'histoire intellectuelle de la nation grecque un mode de progression entièrement analogue à celui de la vie individuelle, et cinq époques qui répondent respectivement à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à la maturité et à la vieillesse de

l'individu, époques que nous retrouverons ultérieurement et sur une plus grande échelle dans l'histoire du développement intellectuel de l'Europe entière.

Dans un espace de onze cent cinquante ans qui finit vers 529 après J.-C., l'esprit grec avait achevé sa carrière philosophique. Nous l'avons partagée en plusieurs âges différents et successifs, mais cette division n'a rien d'absolu. La transaction de l'un de ces âges au suivant s'opère d'une manière insensible; ils se recouvrent pour ainsi dire et se perdent l'un dans l'autre sans que les caractères essentiels de chacun d'eux cessent de rester parfaitement distincts; cette division, en un mot, nous offre quelque chose de semblable à ce que nous appelons la dégradation des couleurs.

Après avoir déterminé la loi générale des variations de l'opinion, à savoir, que cette loi est la même pour une nation que pour un individu, je vais considérer la philosophie grecque dans son ensemble, et chercher à dégager les résultats qu'elle a finalement obtenus. Revenant encore une fois à notre même comparaison, qui pour nous est plus qu'une simple métaphore, nous voyons chez l'individu cinq âges successifs : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, et la vieillesse; à chaque passage d'un âge au suivant les caractères essentiels de l'âge précédent disparaissent, mais à chaque âge appartiennent des résultats que dans un certain sens on peut dire permanents, ces résultats précisément qui donnent à l'ensemble de la carrière son individualité propre. Une critique attentive peut de même discerner dans les âges successifs du développement de la philosophie grecque

certains résultats décisifs et durables, et c'est uniquement dans le but de les rechercher que nous avons commencé cette longue et pénible discussion.

Quatre grands sujets ont occupé la philosophie grecque : 1° l'existence et les attributs de Dieu ; 2° l'origine et la destinée du monde ; 3° la nature de l'âme humaine ; 4° la possibilité d'un criterium de vérité. Je vais maintenant exposer les résultats auxquels arriva l'esprit grec sur chacun de ces points, tels au moins que je les conçois.

1° De l'existence et des attributs de Dieu. Sur ce point, le résultat définitif auquel parvint la philosophie grecque fut le rejet absolu de toutes les conceptions anthropocentriques, même au risque de se mettre en antagonisme ouvert avec la superstition nationale. Le tout-puissant, tout parfait et éternel ne peut être qu'un, car il est absolument impossible que ses attributs soient partagés par un autre être, soit matériel, soit immatériel. De là la conclusion que l'univers lui-même est Dieu, et que toutes les choses animées et inanimées font essentiellement partie de lui, vivent en lui, se meuvent en lui, et ont leur être en lui. On peut concevoir que Dieu existe sans le monde, mais non le monde sans Dieu. Nous ne devons toutefois point nous laisser tromper à la variété des aspects sous lesquels les choses se présentent à nous ; car, bien que l'univers soit Dieu, nous ne le connaissons point tel qu'il est réellement, mais seulement tel qu'il nous semble être. Dieu est sans rapports avec le temps et l'espace, qui sont de simples chimères de notre imagination bornée. Ce dernier effort de l'esprit grec n'est autre chose que le panthéisme ; c'est le même résultat que bien long-

temps avant avait obtenu la branche aînée de la famille indo-européenne. « Il n'y a pas de Dieu indépendant de la nature; l'existence d'aucun autre dieu n'a été révelée par la tradition, ni perçue par les sens, ni démontrée par le raisonnement. »

Jamais cependant l'homme ne demeurera satisfait d'une conclusion semblable; elle manque à un trop haut degré de ce caractère de personnalité que demandent ses aspipirations : ce Dieu infini, éternel, universel, insensible, passif et sans dessein, ne peut lui suffire; il ne répond nullement à ce que l'homme entrevoit lorsqu'il considère les attributs de sa propre âme. Il laisse donc le panthéisme, ce résultat final de la philosophie humaine, et, revenant de lui-même sur ses pas, il subordonne sa raison à ses sentiments instinctifs; il renonce à ce Dieu impersonnel qui n'est pas à l'unisson avec lui, et affirme un Dieu personnel, créateur du monde et Père des hommes.

2° De l'origine et de la destinée du monde. Ce que nous venons de dire nous facilite grandement l'examen des résultats auxquels parvint l'esprit grec sur ce second point. L'origine de toutes choses est en Dieu, dont le monde n'est qu'une manifestation visible. Le monde naît par lui et de lui, peut-être, ainsi que se plaisaient à le répéter les stoïciens, comme la plante naît du germe vital que recèle la semence. Le monde, en un mot, est une émanation de de Dieu. Sur ce point, nous sommes donc autorisés à partager cette opinion généralement admise par les philosophes grecs, alexandrins, et romains, qu'en deçà de l'ère chrétienne les philosophies grecque et orientale sont au fond les mêmes, et par les problèmes qu'elles se propo-

qu elles naquirent de Nara ou l'esprit de Dieu, et comme elles furent son premier ayaná, ou le premier milieu dans lequel il se mut, il porte le nom de Narayna (qui se meut sur les eaux). De cette autre part qui est la cause première, non pas de celle qui constitue les objets substantiels qui existent partout et qui sont accessibles à nos sens, mais de cette autre part qui n'est pas perceptible pour nous et qui n'a ni commencement ni fin, fut créé le mâle divin. A la partie supérieure il plaça le ciel, en bas la terre, et au milieu le subtil éther, la région de la lumière et le réceptacle permanent des eaux. Il forma toutes les créatures, il donna l'être au temps, aux divisions du temps, aux étoiles également et aux planètes. Afin de distinguer entre les actions, il établit une différence totale entre le bien et le mal. Après qu'il eut ainsi manifesté son incompréhensible puissance et créé le monde, il fut absorbé de nouveau dans l'esprit, et pour lui à la période d'activité succéda la période du repos. »

Si des écrits sacrés des Hindous nous passons à leurs poètes, nous retrouvons ces mêmes conceptions d'émanation, de manifestation et d'absorption du monde : « L'Être infini est comme le cristal limpide, qui reçoit en lui toutes les couleurs et les émet de nouveau sans que sa transparence ou sa pureté en soit altérée ou souillée. » « Il est semblable au diamant, qui absorbe la lumière environnante, et dans l'obscurité brille de cette même lumière qui alors émane de lui. » Ils n'ont point recours à de moins nobles images lorsqu'ils cherchent à rendre leur idée accessible au vulgaire : « Tu as vu l'araignée tisser sa toile, tu as vu la perfection de la forme géomé-

trique de cette toile, et comme elle répond bien à l'usage auquel elle est destinée; tu l'as vue sans doute aussi briller comme un arc en ciel dans les rayons du soleil matinal. Tu as vu encore la petite ouvrière tirer de son sein le fil merveilleux et l'y faire rentrer à sa volonté. Ainsi fit Brahma, et ainsi il absorbera le monde. » Les philosophes grecs ainsi que les philosophes indiens avançaient que l'être n'existe que pour la pensée, et que par conséquent être et penser ne font qu'un; que l'univers est une pensée dans l'esprit de Dieu, et qu'il n'est pas affecté par les vicissitudes des mondes qui le composent. Dans l'Inde cette doctrine d'émanation avait atteint un tel degré de précision apparente, que quelques philosophes allaient jusqu'à affirmer la possibilité de démontrer que Brahma n'était point tout entier passé dans le monde visible, mais seulement un quart de lui ; ils admettaient une série d'émanations et d'absorptions successives et périodiques, et ajoutaient que nous devons surtout nous garder de nous laisser tromper aux apparences visibles des choses extérieures, parce qu'il y a lieu de croire que la matière n'est autre chose qu'un ensemble de forces qui remplissent l'espace. Démocrite, lui, sut s'élever à cette belle conclusion que, si petit qu'il soit, un simple atome peut constituer tout un monde.

La doctrine d'émanation est ainsi susceptible d'une double interprétation : elle présente l'univers comme étant une partie de la substance de Dieu, ou comme étant quelque chose de substantiel qui procède de Dieu. La première de ces deux manières de concevoir l'univers est tangible et plus facilement saisissable par l'esprit; la se-

Digitized by Google

conde est sublime au delà de tout, et nous avons peine à nous élever si haut, quand nous songeons à l'infinie variété des formes splendides et grandioses que nous offre la nature. Le monde visible n'est ainsi que l'ombre de Dieu.

Si l'on veut se rendre parfaitement compte de cette doctrine de la naissance, du développement, de l'émanation et de l'absorption finale de l'univers en Dieu, un exemple ne sera point superflu. Nous voyons souvent, au milieu de l'atmosphère pure et tranquille, la vapeur d'eau devenir visible, formant d'abord un flocon vaporeux, large peut-être comme la main, et qui finit par se changer en un grand nuage. L'apparence extérieure que présente cette masse dépend des circonstances atmosphériques : tantôt elle sera d'une blancheur éclatante, tantôt elle sera d'un noir menaçant ; quelquefois aussi ses bords sont frangés d'or. Du sein de ce nuage l'éclair peut jaillir et le tonnerre envoyer ses grondements, mais, lors même qu'il n'offrira point ces redoutables phénomènes et qu'il disparaîtra aussi tranquillement qu'il s'est formé, ce nuage n'aura point existé en vain. Aucun nuage ne s'est formé à la voûte des cieux sans avoir produit sur la terre une indélébile impression ; car, tandis qu'il existait, il n'est aucune plante dont la croissance n'ait été retardée et dont la quantité de substance n'ait été amoindrie. Et cependant, ce nuage à la formation duquel nous avons assisté, combien de fois ne l'avons-nous point vu s'évanouir dans l'air resté parfaitement serein. Il est né au sein de l'air pur et s'est perdu dans l'air également pur et tranquille.

Allons plus loin encore. Ce nuage est composé de my-

riades de gouttes microscopiques, dont chacune se maintient d'elle-même dans l'atmosphère indépendamment des autres, et dont chacune, si petite qu'elle soit, a son individualité propre. La masse totale peut changer de couleur et de forme; elle peut devenir la scène de mouvements intérieurs très divers, violents et incessants; et cependant, elle présente constamment le même aspect, ou elle change tranquillement et silencieusement, toujours brillant au milieu de la lumière qui tombe sur elle, et toujours projetant son ombre sur la terre. Ce nuage est l'emblème de l'univers, tel que le conçoit la doctrine ancienne; il nous montre comment le visible peut procéder de l'invisible et retourner à lui, et aussi comment une goutte trop petite pour être discernée par l'œil peut représenter tout un monde. Nous avons dans la formation et la disparition spontanées d'un nuage un emblème de cet univers transitoire qui apparaît et disparaît pour être suivi d'autres univers semblables à d'immenses intervalles de temps.

3° De la nature de l'âme. Après avoir admis avec les écoles ioniennes primitives que l'âme est formée d'air, de feu, ou de tout autre principe matériel, la philosophie grecque s'éleva graduellement à la conception de l'immortalité de l'âme. Elle donna même une certaine précision à cette conception, en affirmant que l'âme a non seulement une affinité avec Dieu, mais encore qu'elle est une part de lui-même. Quelles qu'aient été ses idées au sujet de la nature et des attributs de l'Être suprême, ces idées exercèrent une influence directe sur les conclusions auxquelles elle arriva à l'égard de la nature de l'âme.

La philosophie grecque, au plus haut point de son développement, regardait l'âme comme quelque chose de plus que la somme des moments pendant lesquels nous pensons. Elle la considérait comme étant une portion de la Divinité même, doctrine qui était un corollaire nécessaire du panthéisme. Elle admettait une éternité passée et une immortalité future. Elle allait jusqu'à se demander si dans l'univers le nombre des âmes demeure constant. Sur ce point comme sur le précédent, il y eut analogie complète entre ses conclusions et celle de la philosophie indienne. Cette dernière s'exprime ainsi : « Je suis moi-même une manifestation irradiée du suprême Brahma ; » « Jamais il ne fut un temps où je n'étais point, ni toi, ni les plus grands de la nation, et jamais je ne serai point ; nous sommes donc tous. » Regardant l'âme comme un spectateur et un étranger en ce monde, elles la considéraient comme occupée plutôt à la contemplation qu'à l'action, prétendant qu'à l'origine elle est une émanation immédiate de la Divinité; qu'elle est, non pas une modification ou une transformation de l'Être suprême, mais une part de lui-même : « Ses rapports avec l'Être suprême sont ceux, non d'un serviteur à son maître, mais ceux de la partie au tout » Elle est comme l'étincelle qui a jailli de la flamme; elle passe d'un corps à l'autre, se trouvant tantôt au haut, tantôt au bas de l'échelle des êtres, occupant tantôt un corps, tantôt un autre suivant les circonstances. De même que la goutte d'eau poursuit sa course errante dans le nuage, dans la rivière, dans la plante ou l'animal, mais finit tôt ou tard par retourner à la mer dont elle est sortie ; de même l'âme, quelque variées

et nombreuses qu'aient été ses transmigrations, retourne à la fin à la Divinité dont elle est émanée.

Les Grecs aussi bien que les Hindous tournèrent leur attention vers les phénomènes trompeurs que présente le monde. Ces derniers admettaient en général que ce que nous appelons la nature visible est une simple illusion que l'âme doit à sa séparation momentanée de Dieu. Les philosophes bouddhistes regardaient le monde comme une création de l'imagination. Quelques-uns de ces philosophes toutefois, et parmi ceux des temps anciens et parmi ceux des temps modernes, considéraient le monde comme quelque chose de plus substantiel, et l'âme comme un miroir sur lequel les choses viennent elles-mêmes se réfléchir, âme purement passive ou au moins seulement partiellement active. Quoi qu'il en soit, du reste, sa destinée finale est un état de repos parfait après son absorption en l'Être suprême.

Sur ce troisième sujet de la philosophie ancienne, un exemple ne sera point non plus sans utilité. Considérons une de ces bulles qui flottent sur la mer; en raison de sa forme elle reflète tous les objets qui l'entourent, les nuages de la voûte céleste aussi bien que les objets du rivage, qu'ils soient en repos ou en mouvement; elle représente même cette mer sur laquelle elle flotte et dont elle est née, et elle en reproduit les formes multiples telles qu'elles sont réellement, avec leurs lumières et leurs ombres, leur perspective et leurs nuances particulières, tout en y ajoutant le jeu de ses propres couleurs. Cette bulle est l'image exacte de l'âme. Elle est sortie d'une mer infinie et sans fond; sous aucun rapport

Digitized by Google

elle ne diffère de la source qui lui a donné naissance; elle procède de l'eau et ne sera jamais que de l'eau. Ces propriétés qu'elle vient de manifester, elle les doit uniquement, au moins en ce qui concerne la partie extérieure du phénomène, à sa forme particulière et aux circonstances dans lesquelles elle s'est trouvée placée; suivant que ces circonstances varient, elle flotte tantôt ici, tantôt là, tantôt se fondant dans d'autres bulles qu'elle rencontre, tantôt sortant encore une fois de l'écume des eaux. Elle apparaît tantôt plus grande, tantôt plus petite; à un certain moment elle prend de nouvelles formes, à un autre elle se perd dans celles qui l'entourent; mais quelles que soient les vicissitudes auxquelles elle est exposée dans toutes ces migrations, une inévitable destinée l'attend, l'absorption et la réincorporation avec l'océan. A ce moment final, quoi dans cette bulle s'est perdu, quoi a été détruit? Ce n'est point assurément sa substance essentielle; car, avant de se développer elle était eau, eau elle fut pendant toute la durée de son existence, et eau elle restera toujours, prête à se dilater de nouveau.

Là ne s'arrête point la ressemblance; elle continue quand nous considérons les fonctions générales de la bulle pendant tout le temps qu'elle conserva sa forme. Elle nous offrait les images de tous les objets environnants dans leurs vraies formes et avec leurs grandeurs relatives, nous accusant ainsi un rapport d'espace, et aussi un rapport de temps, puisqu'elle réfléchissait successivement les divers objets qui se présentaient à elles; de plus, aux images qu'elle produisait ainsi, elle ajoutait sa propre coloration. En tout cela elle était un emblème de

l'âme. Les relations de temps et d'espace constituent en effet les relations extérieures de l'âme, auxquelles elle ajoute des idées abstraites qui proviennent d'elle-même.

Mais, quand la bulle crève, toutes ces relations cessent. Il n'y a plus ni réflexion des formes extérieures, ni mouvement, ni aucune propriété intérieure qui se manifeste. Dans un sens la bulle est annihilée, dans un autre sens elle existe encore ; elle est retournée à cette masse immense à côté de laquelle elle est tout à fait insignifiante et imperceptible. Elle est transitoire et cependant éternelle : transitoire, puisque toutes ses relations avec l'extérieur et ses fonctions individuelles ont cessé ; éternelle et doublement éternelle, comme l'entend le platonisme, puisqu'elle tient à un passé qui n'a pas eu de commencement, et qu'elle continuera à exister dans un avenir qui n'aura point de fin.

4° De la possibilité d'un criterium de la vérité. Un criterium absolu de la vérité doit nécessairement comme toutes les autres choses s'accréditer de lui-même. De très bonne heure la philosophie découvrit combien peu nous devons compter sur les sens. Dans un très grand nombre de cas, en effet, loin de nous imposer leur autorité, ils éveillent notre défiance. Un tison dont une extrémité est en ignition nous semble un cercle de feu si nous le faisons tourner rapidement. L'arc-en-ciel nous paraît être un arc réel, et l'illusion ne cesse que lorsque nous arrivons à l'endroit où nous le voyions reposer. Et même, ces apparences auxquelles nous nous laissons tromper, ce ne sont point seulement celles qui ont quelque fondement réel et sensible, comme l'extrémité en ignition et les molécules

d'eau dans les deux exemples que nous venons de citer. Nous nous laissons séduire aussi facilement par des illusions purement imaginaires, et il n'est pas un seul de nos organes des sens qui ne nous mette à tout instant dans ce cas. L'œil ne nous fait-il point voir des formes imaginaires aussi distinctes que les objets réels au milieu desquels elles nous apparaissent; l'oreille ne nous tourmente-t-elle point par la répétition incessante d'un même bruit, du même passage d'un morceau musical, de mêmes sons articulés, bien que nous sachions très bien que ce n'est là qu'une illusion; et ne sommes-nous pas joués de la même manière par les autres sens, le goût, l'odorat et le toucher, lorsque nous sommes en bonne santé, mais surtout pendant la maladie?

Puisqu'il en est ainsi, comment connaîtrons-nous l'exactitude des données qui proviennent d'une source aussi peu sûre? Pythagore rendit un grand service à ses contemporains en venant leur rappeler que nous avons en nous-mêmes les moyens de découvrir l'erreur et de démontrer la vérité. Qu'est-ce donc qui assure que ce cercle de feu, cet arc-en-ciel, ce spectre, ces voix ne sont que des illusions? N'est-ce pas la raison, et alors pourquoi ne pas nous fier à la raison?

Lorsque ces faits se présentent à nous, quelle foule de questions se pressent dans notre esprit, questions qui ont attiré l'attention des plus grands métaphysiciens des temps modernes et des temps anciens. Commencerons-nous par étudier les sensations ou les idées? Dirons-nous avec Descartes que toutes les idées claires sont vraies? Chercherons-nous avec Spinoza si nous pouvons avoir

des idées indépendantes de l'expérience? Dirons-nous avec Hobbes que toutes nos pensées sont engendrées par les objets extérieurs et qu'elles en sont des représentants; que nos conceptions naissent de mouvements matériels qui se propagent dans nos organes et arrivent ainsi à l'esprit; que nos sensations ne répondent point aux propriétés extérieures des choses; que le son et le bruit appartiennent à la cloche et à l'air et non à l'esprit, et qu'ils ne sont, comme la couleur, qu'une agitation que l'objet extérieur produit dans le cerveau; que l'imagination est une perception qui va en s'effaçant peu à peu, et n'est rien de plus qu'une sensation affaiblie; que la mémoire est le vestige d'impressions anciennes qui subsistent pendant un certain temps; que l'oubli n'est autre chose que l'oblitération des vestiges de ce genre; que la succession des pensées n'est ni arbitraire ni volontaire, mais qu'elles se suivent dans un ordre fixé et déterminé à l'avance; que tout ce que nous imaginons est fini, et que par conséquent nous ne pouvons concevoir l'infini, ni aucune chose autre que celles qui tombent sous nos nos sens? Dirons-nous avec Locke que nos idées proviennent de deux sources différentes, la sensation et la réflexion, et que l'esprit ne peut connaître les choses directement, mais seulement par l'intermédiaire des idées? Penserons-nous avec Leibnitz que la réflexion n'est autre chose que l'attention appliquée à ce qui se passe dans l'esprit, et qu'il y a entre l'esprit et le corps un synchronisme sympathique? Avancerons-nous avec Berkeley que nous n'avons d'autre raison pour admettre l'existence de la matière elle-même, que la nécessité où nous nous

Digitized by Google

trouvons d'avoir un sujet auquel rapporter ses attributs; que les objets de la connaissance sont les idées et rien autre, et que l'esprit joue un rôle actif dans le phénomène de la sensation? Croirons-nous Hume, qui nous démontre que si la matière n'est qu'une fiction il en doit être de même de l'esprit, puisqu'il n'est rien de plus qu'une succession d'impressions et d'idées; que c'est uniquement en vertu d'une habitude acquise que nous admettons le principe de causalité, et que si nous voulions établir que la nuit est la cause du jour, nous saurions trouver des preuves plus solides que dans mille autres cas où nous croyons parfaitement connaître le rapport de la cause à l'effet; que c'est enfin l'habitude seule qui nous fait penser que l'avenir ressemblera au passé? Conclurons-nous avec Condillac que la mémoire est seulement une sensation transformée, et la comparaison une double attention; que toute idée que nous ne pouvons appliquer à un objet extérieur est sans valeur; que nos idées innées se développent peu à peu, et que nous apprenons en même temps à raisonner et à courir? Conclurons-nous avec Kant qu'il n'est qu'une source de connaissance, l'union de l'objet et du sujet, mais deux éléments de la connaissance, l'espace et le temps; que le temps et l'espace sont des formes de sensibilité, l'espace étant une forme de sensibilité interne et le temps une forme de sensibilité à la fois interne et externe, mais ni l'un ni l'autre n'ayant du reste aucune réalité objective; et enfin que le monde ne nous est pas connu tel qu'il est, mais seulement tel qu'il nous apparaît?

J'admets la vérité de cette remarque de Posidonius,

qu'un homme doit mieux aimer mourir que cesser de philosopher, parce que s'il rencontre des contradictions dans la philosophie, il est exposé à en rencontrer tout autant dans la vie. Je n'hésiterai donc point à présenter quelques idées au sujet de la possibilité d'un criterium de la science humaine, sans me laisser décourager par ce fait que les plus grandes intelligences ont étudié la question. Il y aurait peut-être en effet quelque témérité à oser le faire, si les progrès des sciences et surtout de la physiologie humaine ne nous avaient placés à un point de vue plus élevé et rendus plus capables que nos devanciers de discerner distinctement l'état réel des choses.

Je pense que l'inutilité des efforts faits par les philosophes de l'antiquité pour résoudre le problème a sa cause unique dans l'idée imparfaite et erronée qu'ils se faisaient de la position de l'homme dans le monde. Ils accordaient une valeur beaucoup trop grande à son individualité personnelle. Ils le considéraient dans la période de maturité de son existence comme un être isolé, indépendant, et complet en lui-même. Ils oubliaient que cette période n'est, comme les autres, qu'une phase transitoire de son existence, existence qui touche d'abord au néant et qui à partir de là accuse un développement et un progrès continuels. D'une simple cellule, qui appartient presque au monde inorganique, et qui, si nous en jugeons par son apparence et par les formes qu'elle présente au commencement de son développement, ne diffère point de la cellule dont procèdent tous les autres êtres, végétaux ou animaux jusqu'aux plus humbles, de cette simple cellule l'être humain s'élève d'une forme à l'autre d'une manière

qui dépend absolument des conditions physiques ambiantes. Ces formes de transition sont très nombreuses, et il y a bien loin de l'embryon primitif au vieillard dont soixante et dix années ont blanchi la chevelure. Il n'est donc point exact de choisir un terme unique de cette longue série et de le regarder comme le type de la suite entière. Lorsque le corps de l'homme mûr subit des transformations incessantes, au point que dans l'espace d'une année il reçoit, s'assimile et rejette près d'une tonne et demie de matière, il n'est pas exact de dire que, malgré ce flux et ce reflux de substance, non seulement sa forme reste la même, mais encore, ce qui est infiniment plus important, que sa puissance intellectuelle reste invariable. Cela n'est pas exact, et cela est même complétement faux. Le principe intellectuel parcourt une carrière tout aussi nettement marquée que celle que parcourt le corps. Remontons au temps qui précède la naissance, et nous constaterons l'impuissance totale des premiers jours de l'homme. La lumière brille à ses yeux, et il ne voit point; le son frappe son oreille, et il n'entend point. Si nous voulions le suivre dans les phases subséquentes de son développement, nous pourrions décrire les progrès incessants qu'il fait jusqu'à la maturité pendant l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. Mais quelle est donc la conclusion à laquelle tout ceci nous conduit? N'est-ce point celle-ci, que, lorsque nous envisageons l'homme au point de vue philosophique, nous nous trouvons contraints de le dégager de toute idée de personnalité et d'individualité, contraints de renoncer à toute considération de forme purement substantielle, et de le considérer à l'état d'abs-

Digitized by Google

traction ? Si nous comparons ensemble toutes les formes organiques, en les examinant toutes au même point de vue, nous trouverons que toutes sont construites sur un plan commun. Il en est de ce plan commun comme d'une expression algébrique qui renferme des constantes et des variables : nous obtiendrons des résultats différents en assignant aux variables des valeurs différentes, mais tous ces résultats, si nombreux qu'ils puissent être, rentreront cependant dans une seule et même formule. Cette manière plus générale de concevoir la position de l'homme et la carrière qu'il parcourt nous fait aussitôt comprendre la nature de ses relations avec ses semblables, c'est à dire la nature de ses relations comme membre de la société. Nous comprenons aussitôt que la société doit suivre une carrière tout à fait analogue à celle de l'individu, et que l'isolement apparent où nous semble être l'individu est purement illusoire. Chaque homme a reçu la vie d'un autre homme, et il la transmettra à un autre homme, double rapport qui suffit à lui faire perdre de fait ce caractère d'individualité que nous étions tout à l'heure disposés à lui reconnaître. Une époque de la vie n'est point toute la vie. Nous ne pouvons dégager entièrement l'individu, parvenu à la maturité, de la multitude des formes par lesquelles il a passé, et si nous considérons comment il est né et comment il se reproduit, nous conclurons encore que l'homme ne peut être séparé de sa race.

A l'aide de ces vues sur la nature et les rapports de l'homme, nous pouvons arriver à décider s'il peut posséder un criterium de la vérité. Aux premiers instants de son existence, il ne peut ni sentir, ni penser, et l'univer

est pour lui comme s'il n'existait pas. A mesure qu'il avance dans sa carrière, tous ses sens, la vue, l'ouïe, le toucher, etc., deviennent, par la seule force de la nature ou par l'éducation, de plus en plus parfaits, mais jamais, ce que savaient bien les philosophes anciens, ils ne deviennent absolument dignes de notre confiance. Il en est de même de la faculté intellectuelle. Elle aussi, elle a de très faibles commencements et ne se développe que graduellement. L'esprit seul ne constitue point un guide plus sûr que les organes des sens seuls. Si quelque doute existait à cet égard, l'étude des phénomènes du rêve l'écarterait aussitôt; les rêves nous montrent en effet combien sont vagues et indécises les opérations de l'esprit, quand il se trouve privé du solide appui des organes des sens. Cette remarque de Philon le Juif est bien juste, que l'esprit est comme l'œil, qui peut voir tous les objets, mais qui ne peut se voir lui-même, ni par conséquent se juger lui-même. Nous devons donc conclure que nous ne pouvons compter ni sur l'esprit seul, ni sur les sens seuls. Lorsqu'ils opèrent en commun, se corrigeant l'un l'autre, nous parvenons à une certitude d'un degré bien plus élevé; mais même dans ce cas, ainsi que le reconnaissaient également les philosophes grecs et indiens, nous n'arrivons point à la certitude absolue. Ce fut cette désolante conclusion qui arracha à ces philosophes tant de plaintes amères, qui les plongea dans une sorte de désespoir intellectuel, et qui, devenue pour eux une règle de conduite pratique, les précipita dans l'indifférence et l'impiété.

Cependant l'homme peut encore chercher et trouver ailleurs. Qu'il répudie toutes ces idées d'individualité qui

bornent sa vue, et qu'il se rappelle les rapports qui existent entre lui et sa race; c'est dans ces rapports qu'il trouvera des chances toujours croissantes d'arriver à la vérité. Il méprise les opinions de son enfance, fait peu de cas de celles de sa jeunesse, et se méfie de celles de sa maturité; mais que pense-t-il des opinions de sa race? N'y a-t-il point là un criterium de la vérité, qui, à chacun des âges successifs de la race humaine, s'accroît en précision et en puissance, et qui trouve son maximum dans l'assentiment unanime de l'humanité entière?

Bien que, philosophiquement parlant, nous n'ayons point un criterium absolu de la vérité, c'est là, je crois, le principe en vertu duquel nous pouvons nous élever à une certitude de plus en plus complète. Les métaphysiciens qui ont traité ce sujet se sont, à mon avis, laissé induire en erreur pour avoir imparfaitement compris la situation vraie de l'homme; ils ont borné leurs pensées à une phase unique de sa carrière, et n'ont vu les choses ni assez largement, ni assez philosophiquement. Quand nous rejetons cette doctrine orientale qui fait de l'individu le centre dont doit être embrassé l'univers, et que nous choisissons notre point de vue sur un terrain plus solide et d'où notre vue puisse s'étendre plus au loin, nous faisons en métaphysique ce que fit l'astronomie, lorsqu'elle substitua le point de vue héliocentrique au point de vue géocentrique, et il est probable que ce changement sera pour nous aussi fécond en résultats. S'il en était besoin, nous n'aurions point de peine à appuyer cette doctrine d'exemples empruntés à la vie de tous les jours. Combien de fois ne nous arrive-t-il point de douter de notre propre jugement, et

de demander l'avis d'un ami? Et ne sommes-nous point bien plus fortement convaincus que nous sommes dans le vrai, lorsque nous avons l'opinion publique avec nous? L'Église elle-même, n'a-t-elle point convoqué des conciles dans l'espoir d'y trouver un moyen plus sûr d'arriver à la vérité? Un concile mérite toujours plus de confiance qu'un seul individu, quel qu'il puisse être. La probabilité d'une opinion augmente avec le nombre des esprits qui la partagent, et c'est pourquoi je formule cette conclusion, que l'homme peut trouver un criterium de la vérité dans le consentement unanime de la race humaine, criterium qui est susceptible à son tour d'une précision toujours croissante avec la diffusion des connaissances et des lumières. C'est pourquoi aussi je ne vois point l'avenir de l'humanité aussi sombre que le voyaient les philosophes de l'antiquité. Tout, au contraire, m'invite à espérer. Ce sont d'excellents augures pour l'avenir de la philosophie, que ces grandes inventions mécaniques et physiques qui multiplient les moyens de communication et suppriment pour ainsi dire les distances à la surface du globe. Des collisions intellectuelles s'ensuivront nécessairement, les opinions différentes se modifieront au contact l'une de l'autre, les nations s'étudieront et s'analyseront, et de là surgira la vérité. Tout ce qui n'aura pu soutenir l'épreuve sera fatalement condamné, et le mensonge et l'imposture, si puissamment qu'ils soient appuyés, disparaîtront sans retour. L'homme peut placer une confiance entière dans ce tribunal suprême; il y trouve un criterium, qui, philosophiquement parlant, est loin d'être absolu, mais qui est le criterium le plus élevé qui lui soit accordé, puisqu'il

n'a point d'autre tribunal auquel appeler des décisions de celui-là.

J'ai peut-être eu tort de m'exprimer aussi catégoriquement; il convient d'être humble en parlant sur un sujet qui a été honoré des travaux des plus grands génies de la Grèce, de l'Inde, d'Alexandrie, et de l'Europe moderne.

Je veux encore, avant de terminer ce chapitre, faire observer que les idées que j'ai émises au sujet des résultats obtenus par la philosophie grecque, sont celles qui se sont offertes à moi après une longue et consciencieuse étude de la question. Ce sont là toutefois ses résultats affirmatifs, et non ses résultats négatifs, car nous ne devons point oublier que si, d'un côté, les doctrines panthéistiques de la nature de Dieu et de l'animation universelle étaient généralement adoptées, ainsi que les théories d'Émanation, de Transmigration, de Transmutation, d'Absorption et d'autres encore, d'un autre côté se manifestait aussi une tendance à l'athéisme et à l'impiété totale. Ces résultats négatifs se retrouvent dans le bouddhisme indien, dont nous avons parlé précédemment; l'analogie est même si complète entre le mode de développement intellectuel de l'Europe et celui de l'Asie, qu'il est difficile d'indiquer une seule doctrine, même accessoire, de l'une des deux philosophies qui n'ait point sa parallèle dans l'autre. Aussi ce ne fut point sans raison que les philosophes alexandrins, qui avaient une connaissance également approfondie des deux systèmes, formulèrent cette conclusion, que ces singulières coïncidences ne pouvaient s'expliquer qu'en admettant l'existence d'une antique révélation qui était descendue jusqu'à eux. En cela, toutefois, ils se trom-

pèrent; l'explication vraie est dans ce fait, que la marche de l'intelligence humaine et les conclusions finales auxquelles la conduit l'examen des mêmes problèmes, sont identiques dans toutes les régions du monde.

Il n'entre point dans le plan que je me suis tracé de suivre ces principes philosophiques dans leur application pratique à la vie commune; le sujet est cependant d'un si immense intérêt, que le lecteur me permettra peut-être de lui consacrer quelques lignes. Une observation superficielle pourrait faire penser que, quelque nombreux que fussent les points de ressemblance entre les deux doctrines, elles durent différer beaucoup dans leurs modes d'application. Il est en effet très vrai de dire qu'en général les mêmes doctrines qui dans l'Inde aboutirent au quiétisme et à l'indifférence, engendrèrent chez les stoïciens de l'Italie et de la Grèce une extrême activité, mais, si c'en était ici le lieu, je pourrais démontrer que cette divergence apparente cache réellement une identité complète. Le mode d'existence de l'homme dépend en effet surtout des conditions géographiques dans lesquelles il se trouve, ses dispositions instinctives à l'activité se manifestant davantage à mesure que croît la latitude sous laquelle il vit. Sous la ligne équinoxiale, il se sent très peu porté à l'action, et l'influence du climat lui fait préférer le quiétisme. Les formules philosophiques, qui, dans les plaines brûlantes de l'Inde, se traduisent par une vie de tranquillité et de repos, trouvent au milieu de l'atmosphère plus dense de l'Europe, leur expression dans une vie toute d'activité. C'est par la même raison que plus tard le moine africain, persuadé que toute tentative contre les obstacles

que lui opposait la nature était une révolte contre la providence divine, perdit ses jours à tresser des corbeilles et des nattes, ou à méditer dans la solitude des cavernes de la Thébaide. Le moine européen, au contraire, se livra aux travaux de l'agriculture, déploya une activité sociale considérable, et aida ainsi très puissamment aux progrès de la civilisation, en Angleterre, en France et en Germanie. Ces différentes considérations, si on leur accorde l'attention qu'elles méritent, conduisent toutes à cette conclusion, que la vie humaine dans toutes ses diversités dépend de conditions premières déterminantes, qui dans toutes les contrées et sous tous les climats sont identiquement les mêmes.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE VIII

### DIGRESSION SUR L'HISTOIRE ET L'INFLUENCE PHILOSOPHIQUE DE ROME

Après avoir, dans les chapitres précédents, étudié le progrès intellectuel de la Grèce, passons, conformément au plan que nous nous sommes tracé, à l'examen du progrès intellectuel de l'Europe. Le mouvement intellectuel de la Grèce est le modèle type du mouvement intellectuel du continent entier.

Le premier âge intellectuel de l'Europe, l'âge de crédulité, a déjà été étudié en partie dans le chapitre II, spécialement en ce qui concerne la Grèce. Je me propose maintenant, après quelques remarques que je dois présenter avant de quitter ce sujet, d'aborder le second âge intellectuel de l'Europe, l'âge d'examen.

Ce qui a été dit précédemment à propos de la Grèce prépare naturellement la voie aux remarques dont je viens de parler. L'Europe méridionale était, sous le rapport philosophique et sous le rapport social, beaucoup plus avan-

Digitized by Google

cée que les contrées du centre et du nord. La civilisation suivit la direction du sud au nord, et c'est à peine si aujourd'hui elle a atteint les limites extrêmes du continent. Les aventureux émigrants qui aux âges primitifs étaient venus de l'Asie, avaient légué aux générations suivantes un dur et difficile avenir; dans les luttes incessantes que leur coûtèrent la conservation et l'entretien de leur existence, tout souvenir de leur parenté avec l'orient s'évanouit, les connaissances périrent, les idées religieuses s'avilirent, et les populations tombèrent dans le même état intellectuel qu'elles eussent présenté si elles étaient nées sur le sol même qu'elles occupaient actuellement.

La religion des barbares européens ressemblait en beaucoup de points à celle des Indiens de l'Amérique. Ils reconnaissaient un grand esprit, tout-puissant, omniscient et omniprésent. D'abord ils ne le représentaient point sous la forme humaine et n'avaient point de temples; ils cherchaient à se le rendre propice en lui sacrifiant sur leurs grossiers autels des animaux tels que le cheval, ou même des hommes. Ils croyaient que ce grand esprit se faisait quelquefois entendre la nuit dans les sombres forêts, mais en général ils le supposaient trop éloigné d'eux pour qu'il pût être accessible aux prières des humains; de là naquit dans des âmes frappées d'une terreur continuelle, le culte des astres, qui, dans toutes les contrées du globe, marque le second âge de la théologie comparée. L'air de sainteté que donnaient aux forêts leur obscurité, leur silence et leur solitude, devaient y faire supposer la présence d'êtres mystérieux, d'où les arbres et les bois sacrés. Dans l'Europe entière régnait une

Digitized by Google

croyance vague à l'existence de l'âme après la mort du corps ; quant à l'état où elle se trouvait alors, les opinions admises à cet égard étaient très diverses. Là encore comme chez tous les autres peuples, les prêtres tiraient des augures et devinaient l'avenir.

Bien que les prêtres fussent chargés de célébrer les cérémonies religieuses, il ne semble pas qu'ils fussent organisés de manière à pouvoir agir tous de concert, et poursuivre en commun un but politique constant. Ils étaient assistés dans leurs fonctions par les prophétesses, saintes femmes qui étaient l'objet d'une profonde vénération, et qui sans doute préparèrent la voie au culte de la vierge Marie. Chez les nations celtiques les druides étaient à la fois prêtres, magiciens et médecins; au lieu de temples, ils avaient des autels taillés dans le roc, des cromlechs, et autres grossières constructions du même genre. Leurs doctrines religieuses rappellent en beaucoup de points celles du Rig-Véda; elles se transmettaient de génération en génération sous la forme de chants.

Ce système religieux de l'Europe ancienne était purement local et manquait d'une hiérarchie organisée, même chez les Celtes où il n'existait qu'en apparence quelque chose de semblable. C'est là la cause de sa faiblesse, et ce fut là la cause de sa chute. Les nations germaniques, lorsqu'elles émigrèrent en armes vers le sud, durent laisser derrière elles leurs bois et leurs chênes consacrés. Dans les nouvelles contrées où elles s'établirent, elles rencontrèrent un état de choses tout différent : une caste sacerdotale fortement organisée suivant les principes de l'ancien système politique romain ; un culte dont les ob-

jets n'étaient liés à aucune localité particulière, et dont les écrits sacrés et les emblèmes, la croix sur les étendards des armées et le crucifix sur la poitrine des saints, avaient accès dans toutes les régions de l'univers. Au milieu des splendides restes de l'architecture de ces Romains, qui autrefois avaient donné des lois au monde entier, ils trouvèrent une religion nouvelle, qui leur offrait de solennelles et mystérieuses cérémonies, et leur enseignait que la vie présente n'est que passagère et n'est rien auprès de la vie éternelle qui la suivra, vie bien différente de celle que promettait la stérile doctrine druidique de la transmigration des âmes, bien différente aussi de celle du paradis d'Odin, où les braves passent le temps à boire dans des coupes faites avec les crânes des ennemis qu'ils ont tués sur la terre.

L'étude de l'âge d'examen en Europe ne peut donc être séparée de celle de l'histoire de Rome. Cet âge suivit une direction religieuse toute nouvelle, et c'est là son caractère essentiel. Au lieu de dogmes d'écoles philosophiques rivales, nous avons maintenant devant nous les opinions de sectes ennemies. Toute l'histoire de ces malheureux temps porte l'empreinte de l'esprit distinctif de la politique romaine, esprit pratique et d'organisation. La démocratie grecque, qui manifestait une tendance opposée, produisit les sophistes et les sceptiques. L'impérialisme romain, au contraire, se montra éminemment organisateur; il chercha constamment à faire prévaloir l'unité, et, par l'autorité de conciles tels que celui de Nicée, marqua la ligne de démarcation entre l'orthodoxie et l'hérésie. Me conformant aux idées de saint Augustin dans son ou-

Digitized by Google

vrage *la Cité de Dieu*, j'adopte, comme l'événement le plus propre à clore cet âge de l'histoire européenne, le sac de Rome par Alaric. Il vient ainsi se fondre dans l'âge de foi, qui commence incontestablement à la fondation de Constantinople.

Le développement de la vie intellectuelle de la Grèce avait été complet dans chacune de ses phases ; il n'en fut point de même pour Rome, qui trouva une fin prématurée. N'ayant vécu que par la violence, les Romains périrent victimes de leurs conquêtes et de leurs propres crimes. La population romaine ne fut toutefois qu'en très faible partie détruite par la guerre : elle disparut surtout fatalement absorbée par les nombreuses races avec lesquelles elle se trouva successivement en contact.

Ce n'est point sans un sentiment de défiance que j'aborde cette histoire de Rome. L'immense étendue de l'empire romain, et l'impossibilité de discerner la vraie nature des mobiles politiques à travers l'obscurité de plusieurs siècles, ne permettent guère de voir les choses d'une manière aussi élevée et aussi claire qu'il le faudrait. Vivant au milieu d'un état social né des événements mêmes que nous avons à examiner, nous éprouvons beaucoup de peine à nous affranchir des illusions de la perspective historique, et à ramener les choses à leur véritable situation et à leurs proportions vraies. Parmi mille faits, tous importants et pleins d'intérêt, comment mettrons-nous le doigt sur les faits vraiment capitaux? Comment pourrons-nous discerner les vrais rapports des différentes parties de ce prodigieux phénomène, l'empire romain, dont les événements disparaissent et se dissolvent pour

ainsi dire l'un dans l'autre? Averti par l'exemple de ceux qui ont trop complaisamment écouté leur imagination, je tâcherai constamment d'appliquer le témoignage du sens commun aux faits que j'aurai à traiter; persuadé aussi que l'homme a toujours pensé et agi d'après les mêmes principes, je jugerai les événements passés exactement de la même manière que ceux de notre temps.

L'histoire complète de Rome est celle de deux théocraties, et d'une domination militaire qui s'est intercalée entre elles. La première de ces théocraties correspond à l'époque fabuleuse des rois, la seconde à l'époque des empereurs chrétiens et des papes, et la domination militaire aux temps de la république et des premiers Césars.

L'histoire de la première théocratie est tellement chargée de légendes et de fictions, qu'il est impossible de la connaître d'une manière satisfaisante. Les biographies des premiers rois semblent si évidemment être de simples romans, que depuis Niebuhr les historiens ne les acceptent plus à un autre titre. Sous les règnes des empereurs païens, il eût été imprudent d'insinuer en public à Rome quelques doutes à l'égard de ces légendes consacrées par le temps, telles que les légendes de la louve qui nourrit Romulus et Rémus, de l'ascension de Romulus aux cieux, de la nymphe Égérie, du combat des Horaces et des Curiaces, de Curtius sautant dans le gouffre avec son cheval, de Tarquin coupant un caillou avec un rasoir, de la Sibylle et de ses livres. L'historien moderne dispose donc de très peu de matériaux sûrs, et se trouve réduit aux conjectures. Il peut admettre que les Sabins et les Romains s'unirent et soumirent ensemble Albe et les

Latins; qu'une partie des vaincus s'établit sur le mont Aventin et forma la classe inférieure des plébéiens, origine probable des castes qui si longtemps affligèrent Rome; que la première occupation des Romains fut l'agriculture, qui habitue les hommes à la gradation des rangs, développe leurs sentiments religieux, et aussi les achemine à la superstition; que l'État naissant dut de bonne heure attaquer ses voisins, et contracter ainsi l'habitude des guerres agressives, à laquelle il resta constamment fidèle; qu'un des premiers faits de son histoire fut la fondation de la ville d'Ostie à l'embouchure du Tibre, destinée à protéger ses nombreux pirates; qu'enfin, comme l'indique la légende de Lucrèce, à la suite de quelque conspiration militaire semblable à celles qui plus tard furent si fréquentes, les rois furent chassés, et qu'à la monarchie succéda une domination militaire que l'on a appelée république, mais qui n'était en réalité autre chose qu'une ligue formée par quelques familles puissantes.

Sous les rois et pendant longtemps sous la république, les seuls faits dignes d'intérêt que présente l'histoire intérieure de Rome, sont les luttes de la classe inférieure avec la classe supérieure, les luttes des plébéiens et des patriciens. Ceux-là revendiquent leurs droits aux terres que leur valeur a conquises; ils arrachent aux patriciens la loi Valérienne. Les Latins et les Herniques obtiennent des droits égaux à ceux des Romains. L'élection des tribuns passe des centuries aux tribus; la loi qui défend les mariages entre patriciens et plébéiens est rappelée; les plébéiens sont enfin déclarés aptes à obtenir les charges de consul, de dictateur, de censeur et de préteur.

Digitized by Google

Ce furent ces querelles intestines qui firent de la guerre une nécessité fatale pour Rome. La classe supérieure diminuait constamment en nombre, tandis que la classe inférieure croissait aussi rapidement que la première décroissait, l'orgueilleux et inexorable patricien remplissait de ses débiteurs sa prison privée, et usurpait les terres conquises; l'insurrection était la conséquence inévitable d'une telle situation; la guerre au dehors était le seul remède au mal. Peu à peu les deux partis reconnaissent combien il leur importe de marcher côte à côte, égaux et cordialelement unis, et ils consacrent leurs efforts réunis à l'extension de leur domination au dehors.

Elle ne se fit d'abord qu'avec une extrême difficulté. Jusqu'à l'époque de la prise de la cité par les Gaulois, Rome eut à combattre pour sa propre existence contre les villes et les rois qui l'entouraient. Nous sommes même autorisés aujourd'hui à croire que la ville fut prise par Porsenna pendant la guerre qui suivit l'expulsion des Tarquins. Ce fut vers le sud que s'étendit d'abord l'influence romaine. Tarente, une des cités de l'Italie méridionale, appela à son aide Pyrrhus, roi d'Épire, qui fit bien peu pour son alliée et ne vit Rome que du haut de l'acropole de Préneste. De lui, les Romains apprirent l'art de fortifier les camps, et prirent l'idée d'envahir la Sicile. C'est alors que la république naissante fut pour la première fois mise en contact avec les Carthaginois; dans les guerres qui suivirent, elle apprit à connaître le prix de l'Espagne et de la Gaule, d'où les Carthaginois tiraient d'immenses ressources en mercenaires et en munitions de guerre. A partir de ce moment, les progrès que fit Rome vers sa

Digitized by Google

grandeur future furent vraiment prodigieux. Comprenant bientôt que tout pour elle dépendait de la domination sur les mers, elle se mit avec une infatigable énergie à se créer une marine. Ses espérances à cet égard furent plus que réalisées, et il est très vrai qu'il lui fallut plus de temps pour conquérir un coin de terre en Italie qu'il ne lui en fallut pour soumettre le monde entier, une fois qu'elle fut maîtresse de la Méditerranée. L'expérience d'Agathocle lui apprit que le seul moyen de vaincre Carthage était d'envahir l'Afrique. Les principes qui dirigeaient la politique de Rome et la situation qu'elle occupait à la fin de la première guerre punique sont bien nettement dessinés dans le traité qui la termina : Carthage devait évacuer toutes les îles de la Méditerranée, et payer trois mille talents. Carthage avait atteint le but auquel elle s'était vouée exclusivement : elle avait acquis d'immenses richesses, et elle était parvenue aussi à un haut degré de perfection dans les arts. Sa prospérité toutefois, ou plutôt la manière dont elle l'avait obtenue, l'avait considérablement affaiblie, ainsi que les conditions politiques anormales dans lesquelles s'était effectué son développement; c'était en effet une anomalie qu'un peuple d'origine asiatique vécût sous un gouvernement démocratique. Cette anomalie etait évidemment la conséquence de la position secondaire qu'avait d'abord occupée Carthage comme colonie tyrienne, ses plus riches citoyens n'ayant pu se déshabituer d'attendre de la mère patrie les honneurs et les distinctions. A Carthage, comme chez toutes les nations commerçantes, les citoyens ne devenaient soldats qu'avec répugnance, et c'est pourquoi la république dut

si souvent recourir à l'emploi de troupes mercenaires. Les Romains reçurent d'elles plusieurs leçons d'une haute importance ; elle les confirma dans l'estime qu'ils avaient conçue pour la puissance navale ; elle leur transmit l'art de construire les vaisseaux et de les manœuvrer, et leur apprit à faire des routes militaires. Les tribus de l'Italie du nord venaient à peine d'être enfermées dans le cercle de la domination romaine, qu'une flotte, créée sur les bords de la mer Adriatique sous le prétexte de détruire les pirates, anéantissait la puissance maritime des Illyriens. De tout temps, la Méditerranée avait été infestée de pirates, qui enlevaient les habitants des côtes et réalisaient d'immenses bénéfices en allant les vendre à Délos ou sur d'autres marchés à esclaves. A cette époque, il était devenu évident que la clef de la domination définitive de la Méditerranée était l'Espagne, la grande contrée qui produisait l'argent. Ce fut là l'origine de la seconde guerre punique.

Il est inutile de répéter l'histoire si connue d'Annibal, et comment il mit Rome à deux doigts de sa perte. La nature des relations qu'elle avait entretenues avec les États voisins ne lui permettait point de compter sur leur aide, et en effet son ennemi trouva des alliés dans la plupart des villes grecques du sud de l'Italie. Il nous suffit, si nous voulons nous rendre compte des résultats de la seconde guerre punique, de consulter le traité qui y mit fin : Carthage devait abandonner tous ses vaisseaux sauf dix trirèmes, ne faire par elle-même ou par ses alliés aucune guerre sans le consentement du peuple romain, et payer six mille talents. C'est alors que Rome songea à

développer sur une plus grande échelle son principe politique qui consistait à désorganiser les États voisins, afin de les affaiblir. Appelée par les Athéniens pour les défendre contre le roi de Macédoine, l'ambitieuse république saisit ce prétexte pour mettre le pied en Grèce, où elle appliqua une seconde fois le système d'entretenir la guerre par la guerre, qu'elle avait inauguré en Afrique. Les Romains ont prétendu, et probablement non sans raison, que les menées d'Annibal auprès d'Antiochus, roi de Syrie, furent la cause du conflit qui s'éleva entre ce monarque et eux. Il eut pour résultat un accroissement prodigieux du territoire de la république, qui reçut toutes les possessions européennes d'Antiochus, ses possessions d'Asie au nord du Taurus, et quinze mille talents. La dissipation des deniers publics par les Scipions témoigne que déjà commençaient à se faire sentir les effets de l'énorme accumulation de richesses qui s'opérait en Italie. La résistance de Persée, roi de Macédoine, ne put rendre à la Grèce son indépendance : la lutte finit par l'annexion de la Macédoine, de l'Épire et de l'Illyrie. Les résultats en furent du reste aussi pernicieux pour les vainqueurs que pour les vaincus ; les premiers y perdirent toute leur grandeur morale, et quant aux seconds, leur ruine sociale fut si complète que pendant longtemps le mariage y fut hors d'usage et remplacé par le concubinage. La politique et les procédés de Rome prirent dès lors un caractère vraiment infernal. Elle contraignit à une nouvelle lutte sa vieille rivale, Carthage, et la troisième guerre punique finit par l'entière destruction de cette cité. A la même époque, l'oppression sous laquelle elle faisait gémir la

Grèce provoqua une révolte, qui se termina par le sac et l'incendie de Corinthe, de Thèbes et de Chalcis; la Grèce fut aussi dépouillée de ses tableaux, de ses statues et de toutes ses œuvres d'art, qui furent transportées en Italie. Rien maintenant, si ce n'est le courage de ses habitants, ne s'opposait plus à la conquête de l'Espagne. Après la mort de Viriathe, assassiné à l'instigation du consul Cépion, et lorsque le terrible siége de Numance fut terminé, la contrée devint province romaine. Bientôt la gigantesque république s'agrandit encore des plus splendides contrées de l'Asie, legs insensé que lui fit Attale, roi de Pergame. Les richesses de l'Afrique, de l'Espagne, de la Grèce et de l'Asie affluaient maintenant en Italie, mais à Rome commençait à régner une démoralisation totale. Vainement les Gracques essayèrent d'appliquer un remède au mal. L'aristocratie romaine était enivrée, insatiable et irrésistible. La classe moyenne avait disparu; il ne restait plus qu'une noblesse dissolue et une populace sans frein. Au milieu de cette inconcevable corruption, la guerre de Jugurtha ne put que retarder d'un instant l'explosion qui était inévitable. Bientôt éclata la révolte des esclaves de Sicile; elle fut étouffée dans le sang d'un million de ces malheureux, dont la plupart, jetés aux bêtes de l'arène, servirent à amuser le peuple. Une seconde révolte suivit immédiatement, la révolte des alliés d'Italie, connue sous le nom de guerre sociale; elle consomma un demi-million de vies humaines, mais elle produisit de plus heureux résultats, puisque quelques-uns des États révoltés obtinrent le droit de cité. Ce furent sans doute les intrigues mêlées à tous ces événements qui amenèrent en Italie les

Digitized by Google

Cimbres et les Teutons, et ouvrirent la lutte entre Marius et Sylla, qui tour à tour noyèrent Rome dans le sang. Le même esprit se manifesta dans la révolte du gladiateur Spartacus, et s'il fut contenu quelque temps par d'épouvantables atrocités, telles que la mise en croix des prisonniers, il ne tarda point à reparaître sous une autre forme dans la conspiration de Catilina. Il était dès lors constant pour tous que la possession du pouvoir absolu devait se décider entre quelques chefs de parti. Pompée, Crassus et César formèrent le premier triumvirat, usurpèrent la puissance du sénat et du peuple, et s'engagèrent par serment à ne rien laisser faire sans leur assentiment commun. Les choses suivirent alors leur cours inévitable. La mort de Crassus et la bataille de Pharsale laissèrent César seul maître de l'univers, résultat qu'à ce moment aucune puissance au monde n'eût pu empêcher. Le poignard de Brutus fit disparaître l'homme, il est vrai, mais le fait subsista. La bataille d'Actium vint enfin donner plus de stabilité aux choses romaines, et l'annexion de l'Égypte jeter quelque éclat sur les derniers jours de la république. La conquête de toutes les contrées de la Méditerranée était achevée; la mission de la république était accomplie, et par conséquent elle ne périssait point prématurément.

Après avoir montré comment se développa la puissance territoriale de Rome, parlons des principes qui dirigeaient sa politique. Dès l'antiquité la plus reculée, les nations avaient fait la guerre dans le but de se procurer une plus grande quantité de travail disponible, forçant les vaincus qu'elles avaient épargnés à cultiver les terres et à servir

les vainqueurs comme esclaves. Quand le vainqueur se bornait à une occupation militaire momentanée, il trouvait plus avantageux d'épuiser d'un coup le peuple vaincu en le rançonnant sans merci, que de se contenter d'un tribut payé périodiquement, et que rendaient toujours incertain les vicissitudes de la fortune. Ces principes politiques élémentaires de l'antiquité furent adoptés, modifiés, et perfectionnés par les Romains.

L'histoire entière de la république romaine prouve que le système sur lequel elle reposait excluait toute reconnaissance de la situation réelle de l'homme. Il traitait l'homme comme une chose, et non comme un être possédant des droits inaliénables. Mesurant la valeur de toute chose à sa puissance seule, il était impossible qu'il acceptât jamais le principe de l'égalité de tous les hommes devant la loi. La soumission de la Sicile, de l'Afrique et de la Grèce fut bientôt suivie de la dépopulation de ces contrées, comme nous l'attestent Tite Live, Plutarque, Strabon et Polybe. Paul Émile, lors de la conquête de l'Épire, fit mettre à mort ou emmener en esclavage plus de 150,000 personnes. A la prise de Thèbes, des familles entières, appartenant aux classes supérieures, furent arrachées à leur patrie, et conduites en Italie pour y être fondues dans la population romaine. En Italie même, la consommation de vies humaines était telle, que les esclaves de naissance ne purent bientôt plus suffire aux besoins, et qu'il devint nécessaire de s'en procurer d'autres par la guerre. A l'égard de ces esclaves, la loi romaine faisait preuve d'une injustice vraiment atroce. Tacite, qui donne tous les détails des débats qui s'engagèrent devant le

sénat à propos du meurtre de Pédarius, nous raconte qu'à cette occasion, la rigueur des anciennes lois fut augmentée, et que quatre cents esclaves furent mis à mort, bien qu'il fût évident pour tout le monde qu'aucun d'entre eux n'avait pu avoir connaissance du crime. En vertu de l'une des plus horribles dispositions de ces lois, lorsqu'un meurtre avait eu lieu, on condamnait à mort, non seulement les esclaves du maître assassiné, mais aussi tous ceux que comprenait le cercle que l'on supposait marquer les limites de la portée de sa voix. On voit par là le peu de cas que l'on faisait de la vie de ces infortunés, et la facilité que l'on avait à les remplacer. Leur nombre croissant toujours, chaque citoyen se vit obligé de porter les armes; il abandonnait à ses esclaves la culture des terres, les travaux manuels et industriels, et toutes les occupations qu'il considérait comme indignes de lui. La situation que faisait un tel système à l'esclave est bien clairement indiquée par ce fait, que dans le cas où un dommage avait été causé à un esclave, les tribunaux le mesuraient au préjudice qu'en avait reçu son maître. Ce système prit une telle extension, que le travail des esclaves ne tarda point à devenir moins coûteux que le travail des animaux, et que bientôt on les chargea de la plupart des ouvrages que font aujourd'hui nos animaux domestiques. La classe des salariés libres, dans laquelle le pays aurait dû trouver sa force principale, disparut entièrement, le citoyen pauvre répugnant à des travaux aussi ignobles; il aima mieux rester pauvre et mendier, attendant de la générosité de l'État du pain et des amusements. La lèpre et les autres maladies non moins hideuses qui

sévissaient alors, n'avaient point d'autres causes que la misère et la malpropreté dans laquelle vivaient les habitants. A plusieurs reprises des efforts furent faits pour remédier au mal, mais ils atteignirent si peu leur, but que les populations continuèrent à être ravagées par des épidémies qui reparaissaient périodiquement. Les efforts que firent les premiers Césars ne furent pas couronnés de plus de succès, et l'on n'a point exagéré, quand on a dit que l'ancien monde ne put jamais se relever du coup que lui porta la grande peste, qui, au temps de M. Antonin, fut rapportée par l'armée à son retour de la guerre contre les Parthes. Sous le règne de Titus, dix mille personnes moururent à Rome en un seul jour.

Ce fut l'institution des esclaves qui nourrit le mépris que les Romains témoignèrent constamment pour le commerce, mépris tel que la prospérité commerciale des autres nations, et celle de Carthage même, n'excita jamais leur envie. Aussi, lorsque la guerre n'absorbait point leur temps, n'avaient-ils pour occuper leurs loisirs que l'agitation et les intrigues de la place publique, la turbulence des élections, et les émotions des procès. Ils furent les premiers à découvrir que le privilége d'interpréter les lois est presque égal à celui de les faire, et c'est ce qui explique le caractère particulier de leur jurisprudence, ainsi que les immenses fortunes acquises par les avocats romains. La disparition de la classe des salariés eut pour conséquences immédiates la chute de la république et l'établissement de l'empire : l'aristocratie, débarrassée du seul adversaire qui pouvait la contenir, se divisa en factions, qui tour à tour se disputèrent le pouvoir et enve-

loppèrent tout l'empire dans les désastres de la guerre civile.

La république rejeta en général cette maxime politique de l'antiquité, en vertu de laquelle tout pays conquis était aussitôt ruiné et pillé sans merci ; une telle manière d'agir répondait mal à la devise de la république : soumettre, conserver, et avancer. La dépopulation des contrées conquises devait cependant être une des conséquences inévitables de l'occupation romaine : c'est ce qui arriva en Italie, en Sicile, en Asie Mineure, dans la Gaule et dans la Germanie. Si Rome put facilement faire prévaloir ses principes politiques, ce fut grâce à son organisation militaire, et surtout grâce à l'organisation de la légion. Les autres nations fondaient des colonies, les unes dans un but commercial, les autres dans le but de se débarrasser d'un excédant de population ; la colonie romaine au contraire impliquait toujours une garnison et un établissement militaire actif. Dans le fait, chaque légion était une petite armée parfaitement complète. Quelle que fût la contrée où elle campât, elle était toujours en relation directe avec Rome, et cela non pas métaphoriquement, mais effectivement par les grandes voies militaires qu'elle construisait dans toutes les directions, et qui toutes aboutissaient à la métropole. Rome avait donc pour principe l'occupation permanente des pays conquis ; elle devait par conséquent aussi avoir pour principe, non de dévaster systématiquement ses provinces, mais de favoriser et d'accroître leur prospérité, attendu que plus ces provinces devenaient riches, plus considérables devenaient les revenus qu'elle en pouvait tirer. Ces principes, du

Digitized by Google

reste, étaient les conditions mêmes de la stabilité et de la sécurité de la puissance romaine, qui, comme le dit le proverbe, n'a pas été l'œuvre d'un jour; elle ne fut point non plus l'œuvre d'un conquérant heureux, mais elle représentait les résultats d'une politique constante suivie pendant des siècles avec une infatigable persévérance. Rome, dans ses conquêtes, fut souvent inhumaine : constamment elle tâcha de frapper assez fort pour n'avoir pas à porter un second coup; jamais elle n'épargna qui lui semblait dangereux, mais, la catastrophe une fois passée, le vaincu n'avait point, en général, à se plaindre de sa domination. Il ne pouvait manquer de se présenter souvent qu'à l'ombre de la justice publique se cachassent l'injustice et l'oppression à l'égard des particuliers. Les officiers de la république amassaient par leur iniquité et leurs exactions d'immenses fortunes, qui depuis n'ont jamais été égalées en Europe. La même chose arrivait aussi pendant les guerres civiles : Brutus, et Antoine après lui, firent payer à l'Asie Mineure les tributs de cinq années à la fois. L'extension que prit ce système d'exactions connues et permises devint telle, qu'à l'établissement de l'empire le revenu annuel de l'État atteignait une somme d'environ un milliard de francs.

La valeur comparative des métaux à Rome constitue un document politique d'une grande importance. Le billon augmenta très rapidement pendant les guerres contre les Carthaginois. Au début de la première guerre punique, l'argent et le cuivre étaient entre eux comme 1 est à 960; à l'époque de la deuxième guerre punique, ce rapport n'était plus que de 1 à 160; bientôt après il baissa encore

Digitized by Google

et ne fut plus que de 1 à 128. La république déprécia la monnaie en en réduisant le poids; les empereurs, en alliant les métaux précieux à d'autres métaux.

L'examen des monnaies d'une nation nous renseigne quelquefois très exactement sur sa situation politique, et sur l'état auquel sont parvenus l'art et la science chez cette nation. Il est possible de se rendre compte, et d'une manière très intéressante, du progrès de l'Europe par l'étude de ses restes numismatiques. La simplicité des premiers âges se reconnaît à l'argent pur, tel que celui qui fut monnayé à Crotone en 600 avant J.-C.; le règne de Philippe de Macédoine répond à l'or natif et sans alliage. Le déclin graduel de la prospérité de Rome se trahit dans les altérations successives que subit sa monnaie : quand les mauvais jours arrivèrent, il fallut bien que les empereurs falsifiassent les monnaies. Sous Vespasien, en 69 après J.-C., la monnaie d'argent contenait environ un quart de son poids en cuivre; sous Antonin le Pieux, 138 après J.-C., elle en renfermait plus du tiers; sous Commode, 180 après J.-C., environ la moitié. Sous Gordien, 236 après J.-C., on ajouta à l'argent plus de deux fois son poids de cuivre, et sous Gallien, on alla jusqu'à émettre une monnaie de cuivre, d'étain et d'argent, où les deux premiers métaux étaient en excès sur le dernier de plus de deux cents fois son poids. On voit par là dans quelle situation désespérée était tombé l'État romain.

Les démagogues romains, obéissant à l'instinct commun à tous les démagogues, formaient le capital politique aux dépens du capital industriel; ils réduisaient le taux

Digitized by Google

de l'intérêt, prohibaient l'intérêt, et plus d'une fois tentèrent d'abolir les dettes.

La concentration du pouvoir et l'immoralité marchèrent d'un pas égal. Dans les premiers temps le pouvoir était exercé par quelques milliers de citoyens; il passa ensuite entre les mains d'un certain nombre de familles privilégiées; plus tard encore il échut en partage à quelques individus seulement, et à la fin un homme seul s'en empara, qui devint le maître de cent vingt millions d'hommes. Pendant ce temps, les vertus qui avaient orné les commencements de la république disparurent, et firent place en dernier lieu à des crimes dont le monde n'avait jamais été, et dont il ne pourra plus jamais être témoin. Les mauvais jours ne sont plus loin, quand chez une nation la richesse seule devient la marque du rang social. Ces mauvais jours furent suivis à Rome de leur inévitable conséquence : l'établissement d'un gouvernement fondé sur la corruption et la terreur. Aucun langage ne saurait décrire le spectacle qu'offrait la capitale après les guerres civiles. L'accumulation de la puissance et de la richesse eut pour effet une dépravation universelle. La loi perdit toute autorité. Les plaideurs ne pouvaient obtenir jugement avant d'avoir déposé un présent. L'édifice social n'était plus qu'une masse vermoulue et en décomposition. Le peuple n'était plus qu'une populace; la noblesse était vraiment démoniaque, et la cité un véritable enfer. On y commettait tous les crimes consignés dans les annales de la perversité humaine : le meurtre, la trahison envers femme, parents, mari et amis, l'empoisonnement réduit à l'état de système, l'adultère, et d'autres crimes que l'on

se refuse à nommer. Les femmes des classes supérieures étaient si lascives, si dépravées et si dangereuses, que rien ne pouvait décider les hommes à les épouser; le mariage avait fait place au concubinage; les vierges elles-mêmes se rendaient coupables d'incroyables indécences; les citoyens qui remplissaient les grandes charges de l'État et les femmes de la cour ne craignaient point de se baigner ensemble et de se montrer nus en public. Au temps de César, l'intervention du gouvernement était devenue nécessaire; des primes furent instituées pour encourager le mariage; on donna des récompenses aux femmes qui avaient beaucoup d'enfants, et à celles qui avaient moins de quarante-cinq ans et qui étaient sans enfants, il fut défendu de porter des bijoux et de sortir en litière. Le mal, au lieu de diminuer, alla toujours croissant; le mariage légal devint toujours plus rare et le concubinage avec les esclaves toujours plus général, à tel point qu'Auguste finit par édicter des peines contre le célibat, et une loi en vertu de laquelle les célibataires ne pouvaient hériter par testament, si ce n'est de leurs parents. Les femmes romaines, loin de se modérer dans l'assouvissement de leurs désirs, poussèrent si loin la dépravation, qu'elles se virent contraintes de recourir à des pratiques qui ne peuvent être nommées dans un livre écrit de nos jours. Elles comptaient les années, non par les consuls, mais par les hommes avec lesquels elles avaient vécu; c'était pour elle le comble de la félicité d'être sans enfants et de se trouver ainsi affranchie de la contrainte qu'impose une famille. Comme l'a dit Plutarque avec une grande justesse, les Romains se mariaient, non pour avoir des héritiers,

Digitized by Google

mais pour devenir héritier. De ces autres vices, trop honteux pour être criminels et qui excitent notre dégoût, l'amour de la chère et la luxure éhontée, les annales du temps nous offrent d'innombrables exemples. Un auteur du temps a écrit cette phrase : « ils mangent afin de pouvoir vomir, et vomissent afin de pouvoir manger. » A la prise de Pérouse, trois cents citoyens appartenant aux familles les plus considérables furent sacrifiés par Octave sur l'autel du Divus Julius. Sont-ce là les actes d'hommes civilisés, ou les excès de cannibales ivres de sang?

La démoralisation la plus complète régnait parmi les classes supérieures, l'athéisme parmi le peuple. On ne peut parcourir les annales de l'empire romain, sans être révolté à la vue de la tranquillité stupide et bestiale avec laquelle mouraient les hommes d'alors ; un centurion se présente avec un message, et aussitôt la victime s'ouvre les veines et meurt dans un bain chaud. Il restait tout au plus à frapper le tyran, et c'est ce qui fut fait plus d'une fois, mais il semble que les hommes du temps aient désespéré et qu'ils aient reconnu que le mal, tenant au système même, était sans remède.

Le passage suivant, que j'emprunte à Tacite, montrera si, dans ce que je viens de dire, je me suis laissé aller à l'exagération : « Les saintes cérémonies de la religion étaient profanées, l'adultère était passé dans les mœurs ; les îles voisines étaient peuplées d'exilés ; les rochers et les endroits déserts étaient constamment le théâtre de meurtres clandestins. Rome elle-même était le théâtre de toutes les monstruosités ; une illustre origine ou une grande fortune y suffisait pour désigner les citoyens aux coups des

assassins ; l'ambition qui aspirait aux dignités de l'État, et la modestie qui les refusait, y étaient également criminelles ; la vertu y était un crime qui conduisait à une perte certaine ; les délateurs y recevaient ouvertement le salaire de leur iniquité, exécrable race, qui s'emparait, comme d'une proie légitime, du consulat, du gouvernement des provinces, du sacerdoce, et du cabinet même du prince ; rien n'y était sacré, rien n'y était à l'abri de la rapacité ; les esclaves y étaient subornés, quand leur propre malveillance ne les excitait point contre leurs maîtres ; les hommes libres y trahissaient leurs patrons, et celui qui avait vécu sans un ennemi, y périssait par la trahison d'un ami. »

Telles furent les conséquences de la concentration de la puissance et de la richesse dans la ville de Rome ; celles de l'extension de l'empire furent tout autres. Un des premiers effets de l'établissement de la domination romaine sur les contrées voisines fut la cessation des petites guerres qui jusqu'alors les avaient désolées. Elles changèrent leur indépendance contre la paix et la sécurité. En outre, et ce fut la conséquence qui dans la suite acquit le plus d'importance, des relations commerciales directes s'établirent librement entre toutes les parties de l'empire. Les nations méditerranéennes se trouvèrent plus rapprochées les unes des autres, et héritèrent en commun des connaissances qui existaient alors dans le monde. Les arts, les sciences, et l'agriculture perfectionnée fleurirent chez elles. Les contrées les plus éloignées eurent aussi à montrer de magnifiques voies, des aqueducs, des ponts, et d'autres grands ouvrages du

même genre. Les provinces profitèrent de la corruption même de la métropole. L'une lui fournissait son blé, une autre des étoffes, une autre sa consommation de luxe, tandis que l'Italie payait tout en monnaie. Elle n'avait rien à exporter en retour. Il y avait ainsi tendance à l'égalisation des richesses dans les différentes parties de l'empire, et un mouvement incessant de numéraire. A ces avantages matériels s'en ajoutèrent d'autres, qui, au point de vue intellectuel, n'ont pas une moindre valeur. La superstition et l'inconcevable crédulité des âges anciens disparurent peu à peu. A l'époque de la première guerre punique, l'Afrique était regardée comme une contrée merveilleuse, peuplée d'énormes serpents capables d'arrêter toute une armée, et d'hommes sans tête. La Sicile avait ses Cyclopes, ses géants et ses enchanteresses; en Espagne croissaient des pommes d'or; sur les rivages du Pont-Euxin se trouvaient les bouches de l'enfer. Les campagnes des légions et les fréquents voyages des marchands dans ces contrées firent évanouir toutes ces chimères.

L'élément ethnique qui constituait réellement Rome ne tarda point à périr, et ce fut là une conséquence nécessaire de son immense agrandissement territorial. Un faible noyau d'hommes avait entrepris la conquête du monde méditerranéen, et avait réussi à l'achever. Ils avaient donc dû s'étendre sur une immense surface géographique, et ils se trouvèrent inévitablement perdus dans la masse à laquelle ils s'étaient mêlés. D'un autre côté, l'esclavage était pour l'Italie la source d'une ruine certaine, et Rome était tombée de fait avant que les barbares l'eussent touchée. C'est en recherchant ce qu'étaient devenus les Ro-

mains que l'on découvrira les vraies causes de la chute de leur empire.

Les prodiges et les légendes qu'avait enfantés la superstition ne pouvaient survivre à l'échange incessant de relations matérielles, et par conséquent de relations intellectuelles aussi, qui s'était établi entre toutes ces nations fondues maintenant en un seul grand empire. La diffusion de l'influence romaine dans tout le bassin de la Méditerranée eut pour conséquence immédiate une tendance à l'homogénéité dans la manière de penser, tendance qui ne pouvait que devenir fatale aux nombreuses croyances professées chez tant de nations diverses.

Après l'expulsion des Tarquins, la classe sacerdotale se trouva complétement subordonnée à la classe militaire. Les Romains, comme nous l'apprend toute leur histoire, regardaient la religion comme une simple institution civile sans aucune signification philosophique, et s'ils l'estimaient en quelque chose, c'était à cause de l'ascendant qu'elle exerce sur les esprits vulgaires. Elle n'était pour eux autre chose qu'une branche d'industrie dont pouvaient tirer des profits ceux qui la pratiquaient. Quant à s'en préoccuper, individuellement et pour eux-mêmes, ils n'y songeaient point, et n'y prenaient d'autre intérêt que celui qu'ils accordaient à tout autre commerce lucratif. Ils ne songeaient point non plus à rechercher si la religion ne reposait point sur quelque fondement intellectuel; ils étaient soldats, et non sophistes, et ils obéissaient aux lois établies de leur propre pays aussi aveuglément qu'aux commandements militaires. C'est pour cela que, pendant toute la période de la république et aussi

sous les premiers empereurs, la population romaine accepta toujours sans grande répugnance tous les cultes qui furent introduits à Rome. La vanité nationale se trouvait même flattée de voir trôner à Rome les dieux des nations vaincues. De cette fusion de tous les cultes dans la capitale, et de l'échange incessant des idées dans les provinces, devaient naître les plus importants événements.

Il devint en effet bientôt manifeste que l'unité politique qui embrassait une si vaste surface géographique, appelait nécessairement l'unité intellectuelle, et par conséquent aussi l'unité religieuse. Le polythéisme était devenu incompatible avec l'homogénéité de l'empire romain, et une aspiration générale vers le monothéisme se manifestait. Il est clair que la reconnaissance d'un empereur unique par un si grand nombre de nations devait inévitablement conduire à la reconnaissance d'un Dieu unique. Toujours il y a tendance à l'uniformité parmi les nations unies par un lien politique commun. De plus, les rivalités des prêtres de cent cultes différents étaient pour le polythéisme une cause de faiblesse inhérente. Le monothéisme, au contraire, implique la centralisation, une hiérarchie organisée, et la concentration du pouvoir. Les intérêts opposés de la multitude des religions admises, et les conflits qui s'élevèrent entre elles, ruinèrent peu à peu la foi individuelle, et une sorte d'athéisme pratique envahit toute la population; elle manifesta une indifférence totale pour toutes les cérémonies extérieures du culte, et renonça à tout dieu et à toute croyance. Les croyances superstitieuses qui formaient la religion nationale reposaient essentiellement sur la reconnaissance de l'inter-

Digitized by Google

vention incessante d'une foule de divinités dans les affaires humaines ; peu à peu la foi à cette croyance s'était éteinte chez la classe éclairée. Comment la raison humaine pouvait-elle agir autrement, au milieu des folies et des prétentions contradictoires de mille divinités différentes, les unes indigènes, les autres empruntées aux nations voisines. Un dieu, qui est tout-puissant et unanimement adoré dans son temple ou dans son bois consacré, perd tout son prestige quand il se trouve mêlé à une foule d'autres dieux. Il n'existe pas à cet égard la moindre différence entre les dieux et les hommes. Les grandes cités les ramènent les uns et les autres à un niveau commun ; celui qui, dans son village, occupe un rang hors ligne, perd toute son importance lorsqu'il est perdu dans la foule d'une grande ville.

Il suffit d'examiner superficiellement la philosophie romaine, si toutefois l'on peut parler d'une philosophie romaine, pour se convaincre à quel point le sentiment religieux s'était effacé. Le scepticisme se manifeste dans les écrits de Térentius Varron, 110 av. J.-C., qui déclare que les dieux anthropomorphiques doivent être regardés comme de simples emblèmes des forces matérielles. La tendance générale du temps se dessine aussi dans le poème de Lucrèce : il recommande à ses concitoyens d'affranchir leur esprit de toute crainte des dieux ; il combat l'immortalité de l'âme, et présente la nature comme le seul dieu que l'on doive adorer. Dans Cicéron, nous voyons combien, à cette époque de troubles, la philosophie était devenue un guide peu solide et peu sûr. Cet écrivain, qui aspirait à passer pour le premier penseur de son temps,

Digitized by Google

n'était rien de plus qu'un servile copiste de ses prédécesseurs grecs. Sa pensée n'est ni virile, ni indépendante, et il vise à l'effet présent plutôt qu'à un succès durable. Cicéron, qui laisse toujours deviner l'avocat, s'adresse plutôt au vulgaire qu'à des philosophes; il déguise à peine son scepticisme sous un voile transparent, et, avec son instinct d'homme en place, aux recherches profondes et abstraites de la philosophie il préfère celles qui intéressent le public. Comme tous les hommes superficiels, il ne voit aucune différence entre la spéculation et la science exacte, qu'il confond ensemble. Il est d'avis qu'il ne convient point de communiquer la vérité à tous, et surtout la vérité religieuse. A cet égard nous lui donnons entièrement raison, quand nous nous rappelons que pour lui Dieu n'est pas autre chose que l'âme du monde; qu'il élévait de très sérieuses objections contre l'existence d'une providence; qu'il insinuait que les dieux sont de simples créations poétiques; qu'il hésitait sur la question de l'immortalité de l'âme, et qu'il regardait comme évident que la doctrine populaire d'une vie d'expiation au delà de ce monde n'est qu'une fable ridicule.

Les Romains laissaient partout l'empreinte de leur génie pratique. Nous le retrouvons à chaque pas dans leur philosophie, en même temps qu'une incroyable pauvreté d'idées originales. Quintus Sextius nous recommande de vivre vertueusement, et, pour y parvenir, de nous abstenir de viande. La plupart des philosophes de l'école cynique partageaient cette opinion, et quelques-uns même, à ce qu'il semble, imitaient à cet égard les Brahmanes. Pendant les règnes agités des premiers

Césars, c'était à la philosophie que les hommes demandaient un appui; il n'y avait plus de religion pour les soutenir : parmi les stoïciens, il en est quelques-uns, Sénèque entre autres, que nous aimons à nous rappeler. Par ses écrits il exerça une influence considérable sur les âges suivants, et cependant, si nous lisons attentivement ses ouvrages, nous attribuerons leur succès, moins à leur valeur intrinsèque qu'à ce fait tout fortuit, qu'ils étaient à l'unisson avec les idées religieuses du temps. Il insiste fortement sur la nécessité des bonnes mœurs, tout en écrivant contre la religion de son pays, contre ses pratiques et ses devoirs. Bien supérieur à Sénèque était Épictète, qui était à la fois esclave et philosophe, et que l'on peut à peine classer parmi les vrais stoïciens. Il regarde l'homme comme étant simplement spectateur de Dieu et de ses œuvres, et il enseigne que tout homme qui ne peut plus supporter les misères de la vie, peut s'en affranchir par le suicide, si, après une mûre et consciencieuse délibération intérieure, il a acquis la conviction que les dieux ne désapprouveront point son action. Sa maxime fondamentale est que chacun a ici-bas un rôle à jouer, et qu'il a fait bien quand il l'a rempli de son mieux; la conscience de chacun est du reste le seul guide qu'il doive suivre. Sénèque prétendait que le temps est la seule chose que nous possédions d'une manière absolument certaine, et que rien d'autre n'appartient à l'homme. Épictète, lui, enseignait que cette seule chose sur laquelle nous ayons quelque puissance, ce sont nos pensées. L'empereur Marc Aurèle n'hésita point à exprimer sa gratitude à Épictète, l'esclave, pour avoir essayé de régler sa vie

conformément aux principes des stoïciens. Épictète recommande aux hommes de se délivrer du péché, et préfère les exercices religieux aux recherches scientifiques; en cela, il s'écartait jusqu'à un certain point des doctrines primitives de la secte, mais aux mauvais jours où l'on était alors, les hommes étaient plus disposés à demander des consolations à la religion qu'à la philosophie. Chez Maxime de Tyr, 146 ap. J.-C., nous trouvons un sentiment analogue, bien que dissimulé sous une apparence de platonisme : il semble insinuer que l'adoration des images et les sanctuaires sont inutiles pour ceux qui conservent un souvenir encore vivant de la vision qu'ils ont eue autrefois de la Divinité, mais qu'ils conviennent parfaitement au vulgaire qui a oublié son passé. Avec Alexandre d'Aphrodisias se manifeste une tendance à combiner ensemble le platonisme et l'aristotélisme, tendance qui commençait déjà à prévaloir. Alexandre d'Aphrodisias traite de la Providence, absolue et contingente, il considère ses rapports avec la religion, et semble enclin à partager les sentiments pieux du temps.

De Galien, le médecin, j'aurai à parler plus tard. Observons seulement qu'il assigne à nos connaissances une source unique, l'expérience, et qu'il fait le plus grand cas de l'étude des mathématiques et de la logique; il avoue lui-même que sans la géométrie il serait devenu pyrrhonien. Il trouve les fondements d'une théologie vraie dans l'une des doctrines de la physiologie, la doctrine téléologique. Les médecins de ce temps contribuèrent grandement à faire prévaloir cette manière de voir; pour la plupart ils adoptèrent la doctrine panthéistique. Citons

seulement l'un d'eux, Sextus Empiricus ; ses ouvrages qui nous sont restés, accusent la tendance de l'école au matérialisme.

Ainsi pensait la classe lettrée chez les Romains : elle était en proie à l'athéisme, et c'était encore l'athéisme que l'on retrouvait sous forme d'indifférence chez le vulgaire. Mais, l'homme est constitué de telle sorte qu'il ne peut vivre longtemps sans un culte extérieur quelconque. Il était donc très à craindre que, le progrès intellectuel venant à rendre possible l'apparition de l'idée monothéistique, elle ne se traduisît sous une forme indigne d'elle. A une époque beaucoup moins reculée que celle dont nous parlons, un empereur romain disait lui-même qu'il faudrait favoriser la libre diffusion d'une saine philosophie parmi les classes supérieures, et trouver pour les classes inférieures un culte qui leur offrît de splendides et imposantes cérémonies. Cet empereur comprenait combien il est difficile à l'homme d'État seul de concilier ces deux exigences contradictoires. Le polythéisme avait perdu toute puissance intellectuelle, mais on ne pouvait espérer que des nations qui avaient à peine rompu avec lui, ne retiendraient rien de leurs anciennes dispositions à animaliser la religion et à corporifier la Divinité. Il était à craindre, au contraire, que la théologie ne suivît la même voie que la politique, qui aux anciens rois avait substitué les empereurs, c'est à dire des rois moins accessibles et plus majestueux, et qu'elle n'enfantât autre chose que des conceptions anthropomorphiques perfectionnées.

L'histoire nous démontre constamment que les nations

ne peuvent être modifiées d'une manière permanente par des principes ou par des actes, qu'à la condition que ces principes ou ces actes soient en accord avec la tendance dominant actuellement chez ces nations. Si la violence est exercée sur elles, son œuvre ne durera point, et il n'en restera peut-être plus trace après quelques générations. La victoire elle-même est vaincue par le temps. Des changements profonds sont possibles alors seulement que la force agissante est à l'unisson avec le tempérament général. La paix et l'unité de sentiments, qui, sous les auspices d'un pouvoir protecteur et puissant, venaient de s'établir si rapidement entre toutes les nations méditerranéennes, naguère ennemies, les intérêts d'un commerce immense, et florissant sans entraves par suite de la réunion en une seule grande république d'une infinité de petits royaumes, tout concourait à préparer un état de choses tel, que la puissance politique serait assurée à tout dogme religieux fondé sur les sentiments d'affection et d'intérêt mutuels. Il devait infailliblement arriver que, parmi les grands guerriers du temps, un se présentât, dont l'intelligence pratique saisirait l'immense avantage personnel d'une alliance avec l'idée prédominante. Quel parti pouvait plus sûrement lui gagner des adhérents, au centre et dans les parties les plus reculées de l'empire ? Et même, si son propre état intellectuel lui défendait d'accepter implicitement la forme spéciale dont avait été revêtue cette idée prédominante, pouvait-il être mis en doute que, s'il l'acceptait et lui restait fidèle comme politique tout en la répudiant comme homme, elle lui assurerait en retour un immense accroissement de puissance,

puissance assez considérable pour lui permettre, dans le cas où la métropole résisterait ou se prêterait mal à ses desseins, de lui élever une rivale dans une situation plus avantageuse, et de l'abandonner à elle-même, elle, le reste de tant de gloire et de tant de crimes?

L'histoire nous atteste donc que ce fut l'anéantissement des anciennes nationalités indépendantes du bassin de la Méditerranée, qui porta le dernier coup au polythéisme, et aussi que le monothéisme fut la conséquence de l'établissement de l'empire à Rome. Les grands hommes du temps devaient avoir prévu que, sous quelque forme que s'accomplît le changement, il se trouverait nécessairement restreint aux limites de l'empire même, et que la religion de Rome prévaudrait partout où sa langue était comprise. Ce n'était qu'avec le temps que ces limites pouvaient être dépassées, et dans les directions seulement où la situation des choses permettrait cette extension. Au midi, il n'y avait rien à espérer au delà des contrées de l'Afrique qui touchent immédiatement à la mer; au delà de ces contrées, l'homme vit dans la dégradation et se trouve heureux. A l'orient existaient de grandes monarchies, indépendantes et encore intactes, qui avaient chacune leur civilisation spéciale, et qui au point de vue religieux n'avaient aucun besoin. Au nord se rencontraient des nations plongées dans la plus affreuse et la plus honteuse barbarie, nations de polygames, d'idolâtres, et d'ivrognes qui buvaient dans les crânes de leurs ennemis. Elles étaient cependant appelées à parcourir une brillante carrière, et un glorieux avenir leur était réservé.

Si nous en exceptons la mort d'une nation, il n'est

point dans l'histoire de l'humanité un événement aussi profondément solennel que la disparition d'une ancienne religion, bien que les idées religieuses soient transitoires comme toutes les autres, et que les croyances se succèdent périodiquement suivant la loi qui régit les variations continues de la pensée humaine. L'époque intellectuelle à laquelle nous sommes arrivés est essentiellement caractérisée par ces deux grands faits : la ruine d'un système consacré par le temps, mais suranné, et l'adoption d'un système nouveau et plein de vie. Dans les commencements, les opinions se modifièrent et se succédèrent les unes aux autres, jusqu'à ce que enfin, après plusieurs siècles de fusion et de dissolution, si l'on peut dire ainsi, autour de ce qui restait de la puissance romaine, comme autour d'un centre de cristallisation, se forma un système défini, qui, se développant lentement et graduellement, finit par devenir la papauté, et satisfaire aux besoins de l'Europe pendant les mille années que comprend son âge de foi.

L'attitude personnelle prise par les classes éclairées contribua puissamment à cette ruine de l'ancien système. Elles se contentaient de prendre part extérieurement aux cérémonies du culte, se réservant à elles-mêmes les doctrines supérieures qu'elles estimaient au dessus de l'intelligence du vulgaire. Se considérant comme une sorte d'aristocratie intellectuelle, elles se tenaient à l'écart, et, avec un sourire d'ironie mal dissimulée, approuvaient les folies qui se faisaient autour d'elles. La situation était devenue menaçante, alors que des auteurs tels que Polybe et Strabon, pour justifier le consentement ostensible que donnaient leurs concitoyens aux légendes et aux tradi-

Digitized by Google

tions consacrées, avançaient qu'il est dangereux et inutile de braver l'opinion publique, et qu'il faut des épouvantails pour contenir ceux qui sont enfants par l'intelligence aussi bien que ceux qui le sont par l'âge; alors que des cérémonies, qui naguère commandaient le respect de tous, se trouvaient rabaissées à de honteuses parades jouées par un sacerdoce impie et une aristocratie incrédule; alors que les oracles se taisaient parce qu'ils ne pouvaient plus soutenir les attaques malignes des initiés; alors que les miracles du passé passaient pour des fables, et les miracles actuels pour des jongleries; alors enfin que les hommes d'État eux-mêmes adoptaient cette maxime, que « lorsque le peuple a atteint un certain degré de culture intellectuelle, la classe sacerdotale doit le tromper ou l'opprimer, si elle veut conserver sa puissance. »

A Rome, au temps d'Auguste, les classes intellectuelles, les philosophes, et les hommes d'État avaient complétement abandonné les croyances anciennes. Pour eux, les légendes nationales, que la populace conservait si jalousement, n'étaient plus que des fictions. L'événement qui avait fait l'orgueil de leurs ancêtres parce qu'il établissait l'origine divine du fondateur de la cité, la miraculeuse conception de Rhea Sylvia par le dieu Mars, était devenu un simple mythe. On avait cessé de mettre sa confiance et son espoir dans l'intercession de Vénus, l'emblème de la grâce féminine, auprès du père des dieux en faveur de ses protégés humains. Les livres sibyllins, qui, croyait-on autrefois, renfermaient tout ce qui devait assurer la grandeur de la république, étaient soupçonnés

maintenant de provenir d'une source moins que divine; on ne manquait point d'insinuer qu'à différentes reprises ils avaient été altérés dans le but de satisfaire à des intérêts passagers, et même que les vrais livres sibyllins avaient été détruits et remplacés par de nouveaux. Comme nous, ils estimaient la mythologie grecque, non pour la part de vérité qu'elle peut contenir, mais pour les thèmes charmants qu'elle peut fournir à la poésie, à la peinture et à la sculpture. On ne croyait plus à l'existence de ces héros, dont les âges pieux avaient consacré la mémoire, et que l'on avait même quelquefois déifiés, en récompense des grands exemples et des belles et utiles actions de leur vie; ou, si l'on admettait que ces illustres mortels eussent réellement vécu, on attribuait une partie de leurs exploits à l'ignorance et à la superstition de leur temps. Il en était ainsi pour Esculape, Bacchus et Hercule. Quant à la diversité des formes du culte, la multitude des sectes en lesquelles étaient divisées les nations anciennes offraient toutes le spectacle d'une impuissante dévotion, à laquelle on n'accordait d'attention qu'autant qu'elle pouvait servir les intérêts de l'État.

Telle était la situation des choses chez les classes éclairées. Dans un sens elles avaient conquis leur liberté, dans un autre sens elles étaient encore en esclavage. La répugnance qu'elles montraient à s'exposer aux châtiments que pouvaient leur infliger les autres classes sociales est de nature à nous surprendre. Les classes éclairées agissaient en effet comme si elles voyaient dans le vulgaire une bête farouche prête à les dévorer, si elles l'éveillaient trop brusquement de son sommeil. Cette pusillanimité

dont elles firent preuve pouvait tout au plus retarder de quelques jours le dénoûment fatal. Les classes ignorantes, qu'elles avaient tant redoutées, s'éveillèrent spontanément quand leur heure fut venue, et comprirent aussitôt très clairement quel était l'état des choses.

Parmi les empereurs romains, quelques-uns eurent une intelligence tout à fait supérieure. Cependant, bien qu'ils eussent nettement discerné, ainsi que tous ceux dont la question avait attiré l'attention, dans quelle direction marchait la société, pas un seul d'entre eux ne leva le doigt pour la guider, et ils laissèrent les choses suivre leur cours. Le génie romain, il est vrai, se manifesta toujours matériellement plutôt qu'intellectuellement; mais Rome, à ses grands jours, n'eût jamais consenti à abandonner la conduite des événements à des affranchis, à des eunuques et à des esclaves. Ce sont eux qui dépouillèrent l'ancienne religion de toute son importance politique, tandis que le gouvernement feignait de continuer à obéir aux anciens dieux. Aussi n'est-il point surprenant, qu'aussitôt après l'introduction du christianisme, ses doctrines si pures aient été corrompues par une fusion avec les croyances que l'on venait d'abandonner. Il n'y avait pas à espérer que le vulgaire pût se dégager spontanément du cercle vicieux dans lequel il se trouvait enfermé. La philosophie seule était capable de le délivrer, et la philosophie manqua à son devoir au moment de la crise. Aussi, est-ce à peine si des faits comme ceux-ci doivent exciter notre étonnement : les féries d'Auguste continuèrent à être célébrées à l'occasion de la fête de saint Pierre aux Liens; jusqu'à nos jours, l'image de la sainte Vierge fut solen-

nellement portée au fleuve, comme l'était autrefois celle de Cybèle; enfin la plupart des rites païens se conservèrent à Rome. Si le paganisme avait seulement survécu dans quelques usages et pratiques accessoires de ce genre, le mal n'eût point été grand; mais, ainsi que le savent tous ceux qui ont étudié ce sujet, il fut beaucoup plus général et plus profond. Lorsque les Éphésiens apprirent que le concile convoqué dans leur ville et présidé par Cyrille, venait de décider que la Vierge serait appelée « la mère de Dieu », ils versèrent des larmes de joie et embrassèrent les genoux de leur évêque; le vieil instinct parlait encore en eux, et leurs ancêtres n'auraient point fait autrement s'il se fût agi de Diane. Si Trajan eût pu revenir à Rome dix siècles après sa mort, il eût retrouvé le même drame avec d'autres acteurs et une autre scène; il eût reconnu combien avait été grande la faute de la législation de son règne; il eût reconnu encore combien il est plus sage à un gouvernement, une fois que la base intellectuelle d'une religion s'est écroulée, de s'abstenir de toute intervention violente en faveur d'idées devenues inacceptables, et de prendre part au mouvement naissant, de manière à pouvoir se mettre à sa tête et lui tracer sa voie. La philosophie est impuissante à soutenir des choses que le sens commun a déjà commencé à répudier; elle ne fait alors que partager leur discrédit. Une fois qu'elle a manqué l'occasion opportune de se rendre utile à l'humanité, des âges entiers peuvent s'écouler, avant qu'une occasion semblable se présente de nouveau. L'ignorance et les vils intérêts saisissent cette occasion, et chargent l'humanité d'un fardeau, dont dix siècles de luttes peuvent

ne pas suffire à la délivrer. Un des devoirs les plus sacrés d'un gouvernement éclairé, c'est de s'allier à la philosophie au moment où la société traverse la crise la plus sérieuse de son existence, celle où elle répudie une foi ancienne pour en accepter une nouvelle. De tous ses devoirs, c'est là le premier et le plus important, car il touche à des intérêts qui survivent à tous les intérêts temporels.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE PREMIER

### DES LOIS DE LA NATURE

Sujet de cet ouvrage. — Ses difficultés. — Progrès graduel de l'idée du gouvernement de la nature par la loi. — Ces progrès favorisés par les découvertes astronomiques, météorologiques et physiologiques. — Exemples : Lois de Képler, vents alizés, migrations des oiseaux, équilibre entre la vie végétale et la vie animale, variation et permanence des espèces. — L'homme individuel est un emblème de la communauté, de la nation et de l'humanité entière. — Elles présentent comme lui des âges distincts, et comme lui elles sont régies par les conditions physiques ambiantes, et par conséquent par la loi. — Plan de cet ouvrage. — L'histoire intellectuelle de la Grèce. — Ses cinq âges caractéristiques. — Histoire intellectuelle de l'Europe. — Grandeur de cette doctrine, que le monde est gouverné par la loi . . . . . 9

Digitized by Google

## CHAPITRE II

### L'EUROPE : SA TOPOGRAPHIE ET SON ETHNOLOGIE

*Ses manières de penser primitives, et leurs variations successives, telles qu'elles se manifestent dans l'âge de crédulité de la Grèce.*

Description de l'Europe : Sa topographie, sa météorologie, et ses mouvements géologiques séculaires. — Leurs effets sur ses habitants. — Son ethnologie déterminée à l'aide de ses langues, ses premiers habitants vinrent de l'Asie, théologie comparée de la Grèce, l'âge de la sorcellerie, l'état anthropocentrique. — Données géographiques et astronomiques erronées. — Le ciel, la terre, le monde inférieur. — Origine, variation continue et développement de la théologie grecque. — Elle aboutit à la philosophie ionienne. — Déclin de la théologie grecque, causé par les progrès de la géographie et de la critique philosophique. — Scission des poètes, des philosophes et des historiens. — Vains efforts du public pour la soutenir. — Durée de son déclin. — Sa chute. . . . . 39

## CHAPITRE III

### DIGRESSION SUR LA THÉOLOGIE INDIENNE ET LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

Théologie comparée de l'Inde, sa phase de crédulité, sa phase anthropocentrique. — Le védisme, la contemplation de la matière ou l'adoration de la nature, expliqué dans les Védas et les institutes de Menou. — L'univers est Dieu. — Transmutation du monde. — Doctrine d'émanation. — Transmigration. — Absorption. — Pénitence. — Bonheur de la quiétude absolue. — Le bouddhisme, la contemplation de l'idée de force. — Puissance suprême impersonnelle. — Nature du monde. — Nature de l'homme. — Toute chose devient une

non-entité. — Développement du bouddhisme en un vaste système monastique, caractérisé par un égoïsme extrême. — Son culte est tout intérieur. — L'Égypte, contrée mystérieuse pour les Européens primitifs. — Son histoire, ses grands monuments, ses relations avec l'extérieur. — Sa ruine. — Antiquité de la civilisation et de l'art égyptiens. — Sa philosophie, sa littérature hiéroglyphique, son agriculture spéciale. — Naissance de la civilisation dans des contrées sans pluie. — Géographie, géologie et topographie de l'Égypte. — Les inondations du Nil font naître l'astronomie. — Théologie comparée de l'Égypte. — Adoration des animaux, des astres. — Impersonnalité des attributs divins. — Panthéisme. — Les trinités égyptiennes. — Incarnation. — Rédemption. — Jugement futur. — Épreuve des morts. — Rites et cérémonies. . . . . 85

## CHAPITRE IV

### L'AGE D'EXAMEN DE LA GRÈCE

—

*Naissance et déclin de la spéculation physique.*

Philosophie ionienne : prend pour point de départ les idées égyptiennes, et identifie le principe premier des choses avec l'eau, l'air, ou le feu. — A peine sortie de l'âge de crédulité, elle crée une psychologie, une biologie, une cosmogonie, une astronomie, et finit par douter qu'il existe un criterium de la vérité. — Philosophie italienne : elle repose sur les nombres et les harmonies. — Elle reproduit la doctrine égyptienne et indienne de transmigration. — Philosophie éléatique : elle accuse un progrès considérable et une tendance marquée aux idées orientales. Elle prend un aspect panthéistique. — Naissance de la philosophie dans la Grèce européenne. — Relations et influence du système commercial et colonial méditerranéen. — Athènes obtient la suprématie commerciale. — Ses immenses progrès dans les domaines de l'intelligence et de l'art. — Sa démoralisation. — Elle devient le centre intellectuel de la région

méditerranéenne. — Premiers essais d'une analyse supérieure à Athènes. — Les sophistes : ils rejettent la philosophie, la religion, la morale même, et finissent par l'athéisme. — Dangers politiques de cette analyse supérieure. — Exemple du moyen âge. . . . . 139

## CHAPITRE V

### L'AGE DE FOI DE LA GRÈCE

*Naissance et déclin de la philosophie éthique.*

Socrate inaugure l'âge de foi, il rejette les spéculations physiques et mathématiques, et proclame l'importance de la vertu et de la morale. — Sa vie et sa mort. — Les écoles qui lui succèdent enseignent la poursuite du plaisir et de la satisfaction personnelle. — Platon fonde l'académie. — Les trois principes premiers. — Existence d'un Dieu personnel. — Nature du monde et de l'âme. — La théorie des idées, universaux ou types. — Réminiscence. — Transmigration. — Institutions politiques de Platon. — Sa république. — Les preuves de l'immortalité de l'âme. — Critique de ses doctrines. — Naissance des sceptiques, qui font une analyse supérieure de la philosophie éthique. — Pyrrhon démontre l'incertitude des connaissances humaines. — Conséquence inévitable : tranquille indifférence, quiétude et irréligion recommandées par Épicure. — Décomposition des systèmes socratique et platonique dans les dernières académies. — Leurs erreurs et leur duplicité. — Fin de l'âge de foi de la Grèce. . . . . 209

## CHAPITRE VI

### L'AGE DE RAISON DE LA GRÈCE

*Naissance de la science.*

L'expédition macédonienne. — Elle a des conséquences politiques désastreuses pour la Grèce, mais elle hâte la venue de l'âge de

raison. — Aristote fonde la philosophie inductive. — Sa méthode est l'inverse de celle de Platon. — Puissance de sa méthode. — Elle échoue entre ses mains, faute de connaissances, mais elle est développée par les Alexandrins. — Zénon. — Il fait de la vertu et de la science, le but de la philosophie. — Il est, dans la philosophie éthique, le pendant d'Aristote dans la philosophie naturelle. — Fondation du musée d'Alexandrie. — Ses grandes bibliothèques, ses observatoires, ses jardins botaniques, ses ménageries, ses amphithéâtres de dissection. — Ce qu'il fit pour le progrès rapide des connaissances exactes. — Influence d'Euclide, d'Archimède, d'Ératosthène, d'Apollinius, de Ptolémée et d'Hipparque, sur la géométrie, la philosophie naturelle, l'astronomie, la chronologie et la géographie. — Déclin de l'âge de raison de la Grèce . . . . . 249

## CHAPITRE VII

### L'AGE DE DÉCRÉPITUDE INTELLECTUELLE DE LA GRÈCE

—

*La mort de la philosophie grecque.*

Déclin de la philosophie grecque; elle devient rétrospective; avec Philon le Juif et Apollonius de Tyane, elle tombe dans le mysticisme, l'inspiration et les miracles. — Le néo-platonisme : fondé par Ammonius Saccas, continué par Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus. — La trinité alexandrine. — L'extase. — Alliance avec la magie et la nécromancie. — L'empereur Justinien ferme les écoles de philosophie. — Résumé de la philosophie grecque. — Ses quatre problèmes : 1° Origine du monde ; 2° nature de l'âme ; 3° existence de Dieu ; 4° criterium de la vérité. — Solution de ces problèmes dans l'âge d'examen, dans l'âge de foi, dans l'âge de raison, dans l'âge de décrépitude. — Détermination de la loi de variation des opinions en Grèce. — Le développement de l'intelligence nationale est le même que celui de l'intelligence individuelle. — Détermination des conclusions finales de la philosophie grecque au sujet de Dieu, du monde, de l'âme, et d'un criterium de vérité. — Exemples et critiques sur chacun de ces points . . . . . 299

## CHAPITRE VIII

### DIGRESSION SUR L'HISTOIRE ET L'INFLUENCE PHILOSOPHIQUE DE ROME

*Préparation à la suite de l'examen du progrès intellectuel de l'Europe.*

Idées religieuses des Européens primitifs. — L'influence de Rome décide le mode de variation de ces idées. — Nécessité de l'étude de l'histoire romaine pour nos recherches. — Origine et développement de la puissance romaine, ses phases successives, son agrandissement territorial. — Elle acquiert la domination de la Méditerranée. — Démoralisation de l'Italie. — Inévitable concentration du pouvoir. — Développement de l'impérialisme. — Extinction de la race romaine vraie. — Ses effets sur l'état intellectuel, religieux et social des contrées méditerranéennes. — Elle engendre l'uniformité dans la manière de penser. — L'impérialisme prépare la voie au monothéisme. — État critique de transition des idées religieuses dans le monde romain. — Opinions des philosophes romains. — Alliance des nouvelles et des anciennes idées. — La classe illettrée s'empare du pouvoir, dégradation du christianisme à Rome . . . . . 345

642613

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google